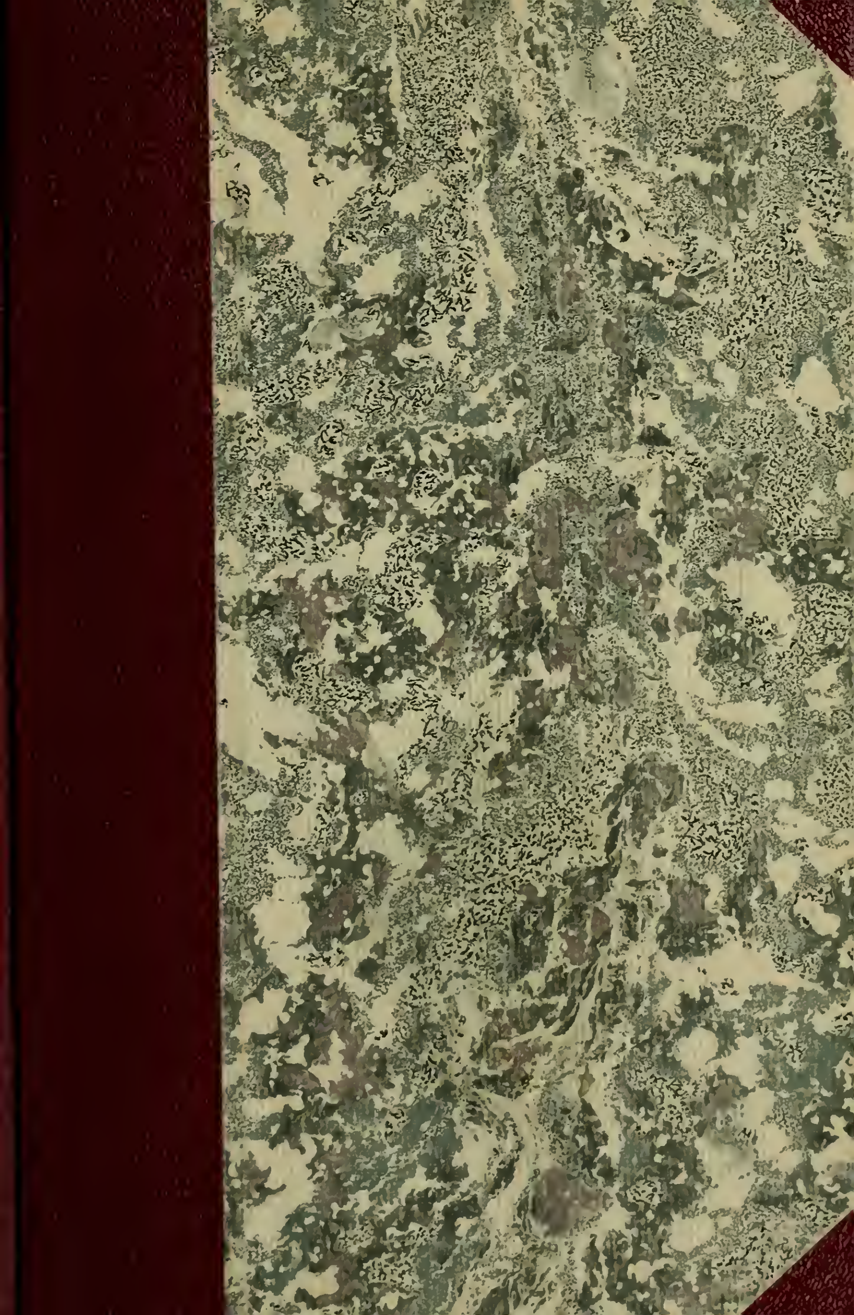


HISTOIRE

DES

SALONS DE PARIS

TOME TROISIÈME

HISTOIRE

DES

SALONS DE PARIS

TABLEAUX ET PORTRAITS DU GRAND MONDE

SOUS LOUIS XVI, LE DIRECTOIRE, LE CONSULAT ET L'EMPIRE
LA RESTAURATION
ET LE RÈGNE DE LOUIS-PHILIPPE Ier

PAR

LA DUCHESSE D'ABRANTÈS

TOME TROISIÈME

PARIS
GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6

HISTOIRE

DES

SALONS DE PARIS

SALON DE Mme DE MONTESSON

A PARIS ET A ROMAINVILLE

J'ai déjà parlé de l'influence de Mme de Montesson à la cour consulaire. Elle était positive le 18 brumaire, et de ce jour elle ne fit que prendre plus de consistance dans un lieu où le maître reconnaissait que Mme de Montesson pouvait beaucoup. Mme Bonaparte avait bien pu parler *de ses relations de cour* dans les premiers moments de son mariage à un homme qui ne connaissait ni Versailles, ni les usages de son étiquette. Mais le fait réel est que Mme la vicomtesse de Beauharnais n'avait pas été présentée et qu'elle ignorait une foule de détails, de peu d'importance peut-être, mais immenses dans leur application au nouvel ordre de choses que voulait établir Napoléon. Il s'en aperçut bientôt, lorsque son regard d'aigle eut parcouru le cercle des choses possibles à tenter, et

jugea qu'il fallait un auxiliaire à Joséphine pour représenter convenablement à côté de lui dans la première place du monde, en attendant qu'un trône remplaçât le fauteuil consulaire. De la grâce ne suffit pas pour être reine, non plus que pour être aimée; elle fait plaire, mais ne va pas au delà : c'est beaucoup dans la vie ordinaire d'une femme, mais il faut plus pour une souveraine. Napoléon, qui comprenait tout, le comprit à merveille. Aussi voulut-il que Mme Bonaparte prît *des leçons* de Mme de Montesson. C'est Mme Bonaparte, qui ne gardait jamais un secret même à elle, qui me l'a dit.

Personne, dans l'intimité de l'intérieur consulaire, ne pouvait mieux en effet que Mme de Montesson diriger la nouvelle maîtresse des Tuileries dans son noviciat. Elle avait une grande connaissance des usages de la cour, quoiqu'elle n'y fût pas admise après son mariage avec le duc d'Orléans [1]. Sa politesse était parfaite, quoique toujours digne et convenable; sa conversation avait du charme; enfin on trouvait qu'il y en avait beaucoup dans sa société, et sa maison était alors la plus remarquable et même la seule qu'on pût citer à Paris à cette époque. Je n'ai jamais

[1] Mais elle avait été présentée comme marquise de Montesson. — Sa conduite fut admirable par la suite. Lorsque Louis XVI fut comme prisonnier aux Tuileries en 91 et 92, Mme de Montesson demanda et obtint *alors* facilement la *permission* d'aller faire sa cour. — Louis XVI l'accueillit *comme sa cousine*, et fit souvent sa partie de trictrac avec elle. — Je trouve la conduite de Mme de Montesson fort belle, car elle pouvait se rappeler qu'au temps du bonheur elle avait été repoussée avec une sorte de mépris! Mais loin de là, elle oublia le passé et ne vit que le malheur présent de ceux qu'elle fut consoler.

entendu une autre opinion sur elle, si ce n'est de la part de *ses deux beaux-fils*, MM. de Saint-Albin et de Saint-Far ; cette haine, car ils en avaient pour elle, venait de loin. Ils avaient été fort irrités contre elle par son mariage avec le duc d'Orléans. Ils prétendaient qu'il devait épouser leur mère, qui lui avait donné trois enfants ; or, cette mère était une assez mauvaise danseuse de l'Opéra et s'appelait autrefois Mlle *Marquise* (c'était *son nom de guerre*). Il était assez difficile de faire entrer cela, même du côté gauche, dans la famille des premiers princes du sang. Aussi n'en fit-on rien. On lui acheta une belle terre, celle de Villemomble, tout à côté du Raincy, pour conserver un peu de romanesque à la chose ; c'était bien le moins, puisqu'on ne la rendait pas légitime, et puis on fit Mlle Marquise *marquise de Villemomble*. Bien des gens trouvèrent que cela avait l'air d'une mauvaise plaisanterie. Mais la nouvelle châtelaine s'en arrangea très bien : — elle avait *de bonnes rentes*, comme disent ces dames de l'Opéra, elle donnait d'excellents dîners, eut une maison fort bien montée, et si elle n'était pas au premier rang, elle fut au moins pour les hommes une des bonnes maisons de Paris ; et puis, la manière dont elle avait été traitée l'autorisait *à laisser croire* que peut-être elle était mariée secrètement avec le prince. Le soin qu'il prit de ses trois enfants, les noms qu'il donna aux deux garçons, noms toujours affectés avec de riches bénéfices aux bâtards d'Orléans depuis qu'il n'y avait plus de Dunois, tout cela pouvait laisser croire que la jolie danseuse était devenue princesse ; elle ne le disait pas, mais elle le laissait dire. Tel était l'état des choses, lorsque le mariage du duc

d'Orléans avec Mme de Montesson, public quoique secret, par toute l'insistance que mit le prince à obtenir le consentement du roi, vint renverser et détruire l'innocent mensonge de Mlle Marquise, *marquise* de Villemomble. Ses fils, quoique parfaitement traités par Mme de Montesson, ce dont j'ai été témoin, n'en avaient aucune reconnaissance et parlaient fort mal d'elle, surtout M. de Saint-Far. M. de Saint-Albin avait plus de mesure que son frère. Il en avait pour cela, c'est-à-dire, car pour le reste c'était encore plus extravagant ; pour leur état de prêtre, par exemple, la chose était inconcevable : c'était à croire qu'ils étaient tous deux de la religion du royaume de Tonquin, plutôt que des prêtres chrétiens. C'était le seul reproche que Mme de Montesson se permit hautement de leur faire.

Un jour que l'abbé de Saint-Far dînait chez moi et parlait de Mme de Montesson avec son amertume ordinaire, il ajouta, ce qu'il n'avait pas encore dit :

— Ce n'est qu'une comédienne, après tout, que cette femme-là, et une comédienne dans le monde comme sur son théâtre, où elle jouait sans talent, tandis que *d'autres* en avaient au moins.

On sait que M. de Saint-Far avait fort peu d'esprit : ceci en est une preuve. Or, il y avait ce jour-là chez moi un parent de M. d'Abrantès, l'abbé Junot, ancien aumônier des Gardes françaises et ami intime du vieux duc de Biron. C'était un vieillard aimable et d'un esprit doucement moqueur.

— Mon cher Saint-Far, dit-il à l'abbé, attaquant tout d'abord la question, ta mère a dansé sur les planches d'un théâtre, ce qui est fort différent des planches du parquet d'un salon, mon ami.

Tout le monde se mit à rire, et M. de Saint-Far demeura assez confus pour être longtemps à recommencer.

Le premier consul, qui connaissait les hommes, avait distingué dans Mme de Montesson de hautes qualités pour ce qu'il désirait obtenir d'elle. Il voulait, dès les premiers moments de son consulat, que *la cour des Tuileries* (car il y avait déjà une cour) fût organisée comme celle de Louis XV, et Mme de Montesson, avec ses anciennes traditions, lui semblait faite pour la faire revivre; il voulait même l'amener à accepter une charge qu'il aurait créée [1] pour elle.

Il est difficile aujourd'hui de se faire une idée bien juste de la maison de Mme de Montesson. C'était une réunion des plus étranges : on y voyait des nobles qui n'avaient pas quitté la France, une grande partie des émigrés rentrés, des artistes, des femmes sévères et même puritaines à côté de femmes galantes : tout cela était accueilli avec la même bienveillance et la même politesse apparente; mais pour qui connaissait le monde, et surtout la maîtresse du logis, on retrouvait bientôt les nuances qui établissaient la ligne de démarcation.

On a cherché la cause du grand crédit de Mme de Montesson auprès du premier consul. Il avait deux sources : la première venait de ce que M. le duc d'Orléans fut, dit-on, un jour à Brienne chez le cardinal de Loménie et le comte de Brienne, et que se trouvant ainsi près de l'école au moment de la distribution des prix, on demanda à M. le duc d'Orléans de donner la couronne aux *lauréats*. Le prince en chargea

[1] On lui proposa la charge de surintendante, qu'elle refusa.

Mme de Montesson, qui dit, à ce qu'on prétend, plusieurs mots gracieux aux élèves en les couronnant, et entre autres à *Napoléon Buonaparte:*

— *Je souhaite, monsieur, qu'il vous porte bonheur.*

Mme de Montesson était déjà mariée à M. le duc d'Orléans à cette époque.

Avec le caractère assez fataliste de Napoléon je ne suis pas étonnée qu'il ait été porté à avoir comme une sorte de vénération pour Mme de Montesson. On connaît l'histoire du laurier de l'Isola Bella [1].

J'ai entendu dire, comme positif, que le premier consul avait rendu à Mme de Montesson la pension que lui avait laissée M. le duc d'Orléans [2]. Elle était de 150,000 francs : c'est beaucoup, 150,000 francs ; ce qui est certain, c'est qu'elle en avait une très forte que lui faisait le premier consul, et sa déférence pour Mme de Montesson était plus prononcée que je ne l'ai vue pour personne.

Elle avait dans M. de Saint-Far et M. de Saint-

[1] En allant à Marengo, le premier Consul alla visiter les îles Borromées. Dans le jardin d'Isola Bella il y avait deux lauriers fort beaux au milieu de beaucoup d'autres. Le général en chef prit un canif, et dans l'écorce de l'un de ces jeunes arbres il grava le mot BATTAGLIA. Il fut à Marengo et fut vainqueur. Le souvenir de ce laurier le poursuivit longtemps, et depuis, à la Malmaison, je l'ai entendu le rappeler souvent ; j'ai vu moi-même ce laurier à l'Isola Bella. Je ne sais qui a gravé sur l'un des autres lauriers le mot VITTORIA. Tous deux ont grandi, et maintenant les deux mots *battaglia* et *vittoria* touchent presque aux cieux !

[2] On disait beaucoup plus, mais je ne le crois pas. M. de Saint-Far, pour augmenter les torts de Mme de Montesson, prétendait qu'elle avait de grands revenus, et portait sa fortune à 300,000 francs de rentes. Je suis sûre du contraire.

Albin deux ennemis bien acharnés. Je ne puis dire à quel point cela était porté. Je les entendais souvent parler de Mme de Montesson dans des termes de moquerie qu'il ne leur convenait pas d'employer. Ils prétendaient qu'elle faisait toujours *la duchesse d'Orléans*.

— Eh ! pourquoi non ? dis-je un jour à M. de Saint-Far, le plus constant dans sa poursuite. Si elle a été mariée à M. le duc d'Orléans, elle fait très bien de prendre le rang que la Cour lui avait injustement refusé.

Il est de fait que Mme de Montesson avait des coutumes qui, après le temps de la Révolution, devaient sembler étranges ; par exemple elle ne se levait pour personne, ne rendait pas de visites, si ce n'est à ceux qu'elle voulait favoriser ; elle ne reconduisait jamais, excepté pour témoigner qu'elle ne voulait plus revoir la femme qu'elle reconduisait. Une femme amie de M. de Saint-Far, que je ne nommerai pas parce qu'elle vit encore, connut Mme de Montesson à Plombières, où elle fut en 1803. Elle crut qu'il suffisait d'avoir rencontré Mme de Montesson aux eaux pour aller chez elle à Paris ; la chose déplut à la maîtresse de la maison, qui la reconduisit jusqu'à la porte de son salon. L'autre, qui ne connaissait pas cette coutume *princière*, raconta à son ami, M. de Saint-Far, ce qui lui était arrivé, en ajoutant :

— C'est extraordinaire, elle a été très froide d'abord, et puis tout à coup, quand je m'en vais, elle me fait une politesse qu'elle n'avait faite à personne. Elle m'a reconduite.

— Comment, dit Saint-Far, elle vous a reconduite ?

— Oui, sans doute !

— Eh bien, n'y retournez pas !

Et il lui expliqua la chose; cette femme était furieuse!

J'ai déjà dit que Mme de Montesson était un personnage de l'histoire, et maintenant que la famille d'Orléans compte parmi celle de nos rois, c'est encore plus positif, puisqu'elle a épousé un de ses princes. J'ai parlé d'elle comme femme aimable et remplie de talents et à suivre, mais je ne l'ai pas montrée, comme je le vais faire, au milieu des artistes qu'elle patronait, des malheureux émigrés qu'elle secourait et faisait rentrer; entourée de jeunes femmes qu'elle amusait en ayant une maison charmante, donnant aux étrangers les premières fètes qui furent données à Paris depuis la Révolution, et recréant ainsi la société, ce que lui demandait le premier consul. On a prétendu qu'il ne lui avait même rendu sa pension qu'à cette condition. Je n'en sais rien, mais ce que je sais, si cela est, c'est qu'elle s'en acquittait bien.

On dit qu'elle avait été charmante, et on le voyait encore. Je ne l'ai connue que fort âgée, et elle avait encore des dents admirables et un teint vraiment extraordinaire. Elle était petite et point voûtée, mais extrêmement maigre. Ses cheveux avaient été blonds, elle portait alors *un tour* châtain foncé. Ses yeux bleus, et de ce bleu foncé, violet, ardoisé, qui donne un si doux regard, étaient toujours beaux. J'ai connu même à cette époque plusieurs jeunes femmes qui enviaient ses yeux. Quant à *sa tenue* habituelle, j'ai déjà dit en parlant d'elle ce qui la distinguait des autres femmes de son âge, cette recherche de propreté exquise qui lui donnait une apparence jeune et *attirante.* Toujours bien mise selon son âge, elle portait habituellement une robe blanche fort élégante, mais

de forme convenable, dans l'été, et l'hiver une robe d'étoffe grise ou de couleur sombre. Elle avait une particularité dont elle-même riait avec nous, avec ses *femmes favorites*, comme elle nous appelait trois ou quatre de la cour consulaire [1] : c'était de changer en une physionomie froide et réservée une figure naturellement bienveillante et bonne ; elle appelait cela avoir sa figure *ouverte* ou *fermée*.

Le salon de Mme de Montesson à Paris et à Romainville, où elle est morte, et où nous allions la voir souvent, avait une spécialité que je n'ai jamais retrouvée nulle part après que nous l'eûmes perdue. Elle avait, selon moi, une manière de causer plus intime et plus bienveillante que Mme de Genlis, qui, d'ailleurs, avait plus d'esprit et surtout plus d'instruction qu'elle, mais qui était ennuyeuse à l'âge de Mme de Montesson, au point de la fuir, tandis qu'on cherchait l'autre. Elle avait de la dignité et *du liant* néanmoins dans la conversation, et puis les hommes de lettres étaient heureux d'avoir son approbation. Ils n'étaient pas à l'aise auprès de Mme de Genlis. Ils craignaient toujours une envie déguisée, une haine masquée derrière une approbation. Mme de Montesson ne voulait jamais qu'on parlât politique chez elle, mais ce qu'elle exigeait avant tout d'une personne qui lui était présentée, c'était un bon ton. Je l'ai vue à cet égard d'une extrême rigueur, et me refuser de rece-

[1] Elle fut toujours parfaite pour moi, et j'en ai eu la preuve dans deux visites qu'elle me fit, l'une à l'époque de ma première couche, où je faillis périr, et l'autre à la mort de ma mère. — Elle ne faisait de visites A PERSONNE, si ce n'est à ceux qu'elle aimait et qui lui plaisaient.

voir un général[1], qui depuis est devenu maréchal, duc, et tout ce qu'on peut être. C'était le général Suchet.

— Non, non, ma chère petite, me dit-elle lorsque je lui en parlai. Je vous aime, mais je n'aime pas tous vos grands donneurs de coups de sabre; votre général ne me convient pas.

— Mais, madame, je vous assure qu'il ne jure pas comme le colonel Savary.

Elle me regarda et se mit à rire.

— Vous êtes une maligne petite personne, me dit-elle. Ah! il ne jure pas! Eh bien, je crois, Dieu me pardonne, que je l'aimerais mieux que ses révérences éternelles et ses compliments mielleux. Non, non, il m'ennuierait.

Elle le refusa longtemps; et puis le général Valence, qui lui imposait sa volonté et qu'elle craignait peut-être plus qu'elle ne l'aimait, lui amena le général Suchet l'année suivante; elle le reçut, mais je réponds que ce fut malgré elle.

Sa maison était une des plus agréables que j'aie vues, jamais les jeunes femmes et les jeunes gens ne s'y ennuyaient. Il y régnait un ton parfait, et on s'y amusait au point de mieux aimer demeurer chez Mme de Montesson que d'aller à une fête bruyante, comme une fête de ministre, par exemple.

Elle défendait les conversations qui *déchiraient*. Elle prétendait *que c'était un orage qui ravageait tout, pour ne rien laisser après lui que de mauvais fruits.*

Elle n'a pas été juste pour plusieurs personnes de sa famille, mais que peut-on dire lorsqu'on ne sait pas tout? Mme de Genlis, qui a tant écrit contre sa tante, à laquelle elle a refusé esprit talents, beauté, tout ce qui attire enfin, et qui a pourtant prouvé

qu'elle pouvait non seulement attirer, mais attacher, Mme de Genlis, si elle a écrit, a sûrement parlé. Eh bien ! quelle est celle de nous qui, en apprenant qu'on la déchire incessamment, sera pour ses détracteurs toujours également bonne et bienveillante ! S'il y en a, de pareils caractères sont rares ; et, de plus, ils ne sont peut-être pas vrais dans leurs démonstrations d'amitié. Quant à M. Ducrest, Mme de Montesson eut tort. Il était son neveu, avait une fille charmante et dont la beauté toute naissante devait toucher le cœur de Mme de Montesson, ainsi que cette disposition aux talents que nous lui voyons aujourd'hui[1]. Mais M. de Valence pouvait réparer la faute de sa tante, et il ne l'a pas fait. Mme de Valence l'eût fait si cela eût dépendu d'elle, j'en ai l'assurance, car c'est une noble et aimable femme.

Mme de Montesson contait très drôlement. Un jour, elle nous dit comment M. le duc d'Orléans était devenu amoureux d'elle. On était à Villers-Cotterets et l'on chassait. Le duc d'Orléans était fort gros déjà à cette époque ; il faisait chaud ; il voulut descendre de cheval ou de calèche, je ne sais comment ils étaient, je crois pourtant qu'ils étaient à cheval. Le duc d'Orléans, qui soufflait comme un phoque, s'assit sur l'herbe dans le bois, et demanda la permission à Mme de Montesson, qui était alors jeune et fort jolie, d'ôter son col et de déboutonner sa veste de chasse. En le voyant dans cet équipage, Mme de Montesson se

[1] Mme Georgette Ducrest. Elle chante à ravir et écrit également bien. Je l'ai vue depuis à la Malmaison, d'où une jalousie basse et même une haine envieuse l'on ensuite exilée, à notre grand regret.

mit à rire avec un tel abandon en l'appelant : *gros père, bon gros père*, que le prince, qui avant tout était fort gai, se mit à rire comme elle, mais avec cette différence que sa rotondité faillit le faire étouffer, ce qui aurait eu lieu si Mme de Montesson ne lui avait frappé le dos comme on le fait aux enfants qui ont la coqueluche.

M. le duc d'Orléans était alors lié avec Mme *** ; mais son caractère jaloux n'allait pas du tout avec celui d'un homme l'opposé du romanesque et de la passion. En voyant les jolies dents de Mme de Montesson paraître dans tout leur éclat, en riant avec abandon comme elle venait de le faire, il l'aima tout de suite, et depuis ce temps il ne l'a plus quittée que pour en faire sa femme, malgré la passion de Mme de Montesson pour M. de Guignes, passion dont lui-même fut le confident. Mme de Genlis fut aussi confidente de cette affection de Mme de Montesson, qui eut de la confiance en elle au point de lui dévoiler ses plus secrètes pensées ; ce qui n'empêche pas qu'elle ne le raconte tout au long dans ses *Mémoires*, et Dieu sait sous quel jour [1] !

Une particularité à signaler en parlant des salons de Paris, et surtout des salons de bonne compagnie, c'est que le premier grand bal *particulier* qui fut donné après la Révolution le fut [2] par Mme de Montesson, à l'occasion du mariage de Mlle Hortense de Beauharnais. Il y eut huit cents personnes d'invitées.

[1] Mme de Genlis est souvent méchante, même pour quelques-uns des siens.

[2] Ma mère avait une trop petite maison pour que cela fût remarqué, et Mme de Caseaux ne recevait *qu'un parti*.

Tous les étrangers de marque, et il y en avait beaucoup alors à Paris, y furent invités. Le corps diplomatique était nombreux, car nous étions alors en paix avec l'Europe! Quelle époque!

Cette fête, ordonnée admirablement, fut comme un modèle que l'on suivit ensuite. Les valets de pied poudrés, en bas de soie, en livrée[1]; les valets de chambre en noir, la bourse[2] et la poudre. Les fleurs en profusion sur l'escalier et dans les appartements; l'abondance de lumières et surtout de bougies était une des choses les plus frappantes de la fête. C'était toujours cette partie d'un bal dont les femmes se plaignaient alors, parce que leur toilette n'était pas assez vue. Aussi furent-elles contentes ce soir-là. La nouvelle mariée était charmante! Comme elle était jolie à cette époque! Comme son spirituel et doux visage était en harmonie avec sa taille svelte et gracieuse! Elle portait habituellement au bal une robe en manière de tunique longue, et par-dessus un *peplum* soit blanc comme la robe, soit en couleur, et alors elle l'avait rose, bleu ou lilas, brodé en argent. Cette petite tunique, ayant le peplum par-dessus, lui donnait, en dansant, l'air d'une de ces Heures d'Herculanum, d'après lesquelles au reste elle avait fait son costume, mais sa physionomie était triste et abattue. Hélas! je connaissais un autre cœur qui était aussi bien triste dans cette même fête, et qui, ainsi que celui de la nouvelle mariée, ne devait plus connaître de vrai bonheur!

[1] C'est-à-dire en bleu tout uni avec des boutons ayant le chiffre.

[2] La bourse attachée au collet de l'habit; ce qui faisait que la bourse demeurait au même lieu quand la tête tournait.

Le premier consul fut enchanté de cette fête; on en parla pendant plus de quinze jours dans le salon des Tuileries. Aussi, dès que la nouvelle de l'arrivée du roi d'Etrurie parvint à Napoléon, il dit à Joséphine :

— Il faut que Mme de Montesson leur donne une fête, et plus belle encore que celle pour le mariage de Louis. Ensuite, elle est leur parente! leur cousine. Cela fera bien, très bien même.

Les princes arrivèrent.

On sait ce qui en fut de ce voyage et de l'effet qu'il produisit. *Les princes d'Espagne*, comme les appelait le peuple, formaient le plus drôle de couple qui ait jamais été offert à la moquerie parisienne. Ils entrèrent à Paris à sept heures du soir par une belle journée d'été et traversèrent toute la ville avec les mules à grelots, les voitures du temps de Philippe V, et des visages de je ne sais quel pays et quel temps. Ils furent logés à l'hôtel de l'ambassade d'Espagne, rue du Mont-Blanc, et Dieu sait dans quel état ils le mirent! Le premier consul, qui voulait qu'ils fussent parfaitement reçus, les entoura de tout ce qui pouvait leur être non seulement agréable, mais de tout ce qui devait leur rappeler en plus même le luxe royal de leurs palais; s'il les avait connus, il ne se serait pas mis autant en peine[1].

Nous fûmes *toutes et par ordre* faire notre cour à la reine d'Étrurie; elle me prit dans une belle amitié, parce que je parlais l'italien. Elle parlait mal le fran-

[1] Excepté l'Escurial, Saint-Ildephonse et Aranjuez, où encore ce qui est luxe tient au pays ou bien aux tableaux que renferment les *sitios*, il n'y a aucun luxe dans les ameublements ni dans le reste du palais.

çais et préférait cette langue. C'était une femme d'esprit, qui était à Paris dans une fausse position et le sentait péniblement malgré la faveur de Bonaparte qui leur donnait une couronne. Elle comprit la position de son mari, lorsqu'il allait à la Malmaison et traversait toute cette place de la Révolution, sur laquelle étaient tombées quatre têtes de ses parents les plus proches ! Car le roi d'Étrurie était non seulement Bourbon, mais encore neveu de Marie-Antoinette[1], dont sa mère était la propre sœur. La reine sentait tout cela et malheureusement le sentait pour deux, car son mari riait de tout et chantait. La reine était laide ; elle était noire, petite, maigre et ressemblait à sa sœur, princesse du Brésil, excepté pourtant qu'elle était droite, et que la régente était déjetée. Mais le malheur de la reine d'Étrurie en France, ce ne fut pas autant d'être laide que d'être ridicule. //

Un jour je fus chez elle de bonne heure pour l'emmener avec moi pour voir différentes curiosités; entre autres, le cabinet de Lesage à la Monnaie[2] et plusieurs magasins curieux. On me prévint que la reine ne pourrait sortir que dans une heure, mais qu'elle me priait d'entrer où elle était. C'était la chambre de son fils : elle était penchée sur le berceau de cet enfant qui avait, je crois, à peine trois ans. Elle était pâle et triste; l'enfant avait eu des convulsions au

[1] Il était propre neveu de la Reine de France et de celle de Naples; la duchesse de Parme était archiduchesse d'Autriche (Amélie). Il y a d'elle un beau portrait à Versailles.

[2] Ce cabinet fut légué par M. Lesage au gouvernement, et je pense qu'il a été donné au Jardin des Plantes, c'est-à-dire au cabinet d'Histoire naturelle. M. Lesage avait assemblé un cabinet de minéralogie très curieux et très complet.

milieu de la nuit. et la pauvre mère s'était jetée hors de son lit à moitié vêtue, pour soigner son enfant. Des secours prompts avaient été donnés, et il s'était trouvé mieux vers le matin, mais il était encore abattu et dormait : sa petite main tenait celle de sa mère; on voyait qu'il s'était endormi en la regardant ou l'entendant. Quelques moments après il s'éveilla, et demandant à boire, ce fut à sa mère qu'il s'adressa; pourtant il y avait là une foule de bonnes et de femmes pour le servir. Cette préférence pour sa mère me fit prendre de la reine une tout autre idée. Je laissai ceux qui ne la connaissaient pas rire de ses ridicules, moi je l'aimai et l'estimai pour ses qualités. C'est le sentiment que je lui ai toujours conservé, et lorsque, depuis, je l'ai revue en Italie, je le lui ai témoigné avec un nouveau sentiment d'intérêt pour ses derniers malheurs.

Mme de Montesson, à qui j'avais dit un jour que j'avais trouvé la reine dans son jardin en robe de cour (c'est-à-dire habillée, car le costume de cour n'était pas encore fait ni même arrêté), décolletée et brodée en soie, de couleurs très voyantes, Mme de Montesson lui fit observer qu'elle ne devait pas porter son fils au plein soleil dans le jardin, dans une parure comme celle qu'elle avait, parce que des maisons voisines on pouvait la voir.

Elle se regarda dans une glace et se mit à rire :

— Vraiment! dit-elle, vous avez raison, mais je n'y ai pas fait attention un instant. Mon fils criait; ensuite, et l'eussé-je vu,, j'y serais allée de même.

La reine ayant appris que Mme de Montesson était sa parente, fut alors fort gracieuse pour elle; il semblait qu'elle voulût lui faire oublier les duretés de

Louis XV. Quant au roi il faisait ce qu'on lui disait. L'hôtel où il logeait (l'hôtel de Montesson[1]), avait eu jadis une communication avec l'hôtel qu'occupait quelquefois le duc d'Orléans, et où logeait alors Mme de Montesson. Cette communication avait été pratiquée dans une serre chaude, mais ensuite condamnée. Le roi, par le conseil de la reine, fit solliciter l'ouverture de cette porte, ce que s'empressa de faire Mme de Montesson qui mettait de la grâce à la moindre chose.

Pendant le séjour des princes de la maison de Bourbon à Paris, Mme de Montesson essuyait souvent de vives attaques dont elle rendait compte en riant au premier consul :

— Savez-vous ce qu'on m'a dit hier, général? Que vous étiez un nouveau MONCK, et que vous alliez rappeler Louis XVIII.

Le consul fit un mouvement.

— Et qu'avez-vous répondu, madame?

— Que je n'en croyais rien.

Napoléon sourit, mais sans parler.

— Ils disent encore que les Bourbons qui sont ici sont venus appelés par vous, pour servir d'avant-coureurs pour juger les esprits.

Napoléon sourit encore sans répondre. « Cette fois il y avait de la malice, a dit depuis Mme de Montesson; mais toujours le même silence. »

— Et quand leur donnez-vous votre belle fête? dit-il enfin[2].

[1] L'hôtel de Montesson est le même hôtel où eut lieu l'horrible incendie du prince de Schwartzenberg.

[2] On voit que le duc de Rovigo ne dit pas vrai lorsqu'il dit

— Mais, dans trois jours, général. Toutes mes invitations sont envoyées. J'aurai huit cent cinquante personnes. Me ferez-vous l'honneur d'y paraître un moment ?

— Sans doute, mais je ne puis m'y engager ; mes moments, vous le savez, ne sont pas donnés à la joie.

— Non certes, et heureusement pour la France !

Il sourit avec cette grâce, comme le disait Mme de Montesson elle-même, que sa sœur Pauline n'avait pas.

— En attendant, dit-il, je le mène ce soir aux Français, votre jeune roi.

— Dites le vôtre, général.

J'ai fait des rois et n'ai pas voulu l'être.

Mme de Montesson raconta cette conversation assez indifférente en elle-même, mais remarquable, parce qu'elle avait prévu d'avance le vers que le parterre devait saisir et dont il devait faire l'application.

Le parterre en effet fit un tel bruit lorsque Talma, qui alors faisait Philoctète, dit ce vers avec son talent habituel, que la salle pensa s'écrouler. Napoléon fut-il content ou fâché de cette manière de juger son action, je l'ignore : ce que je sais, c'est que le roi d'Étrurie saluait à se rompre l'épine dorsale. Il n'a jamais compris, je suis sûre, pourquoi ce fracas d'applaudissements.

que le premier Consul fut de mauvaise humeur contre ceux qui furent à cette fête. Au contraire, il y fit aller les officiers du château.

Le fait est que le roi d'Étrurie était un homme ordinaire, toutefois sans être imbécile, comme Bourrienne et Savary l'ont prétendu; mais dans des temps difficiles un roi qui n'est qu'ordinaire est un mauvais roi.

On lui fit d'admirables présents, des tapisseries des Gobelins, des armes de la manufacture de Versailles, alors dirigée par Boutet, le meilleur armurier de l'Europe à cette époque-là; des raretés de toute espèce, des porcelaines de Sèvres admirables, entre autres un vase de neuf pieds de hauteur avec le piédestal sur lequel il était monté. J'ai entendu dire depuis à Sèvres même qu'il valait plus de 250,000 francs.

La belle fête de Mme de Montesson eut lieu. Ce fut une vraie féerie. Si les femmes avaient eu les mêmes diamants et le même luxe que sous l'empire, elle eût encore été plus belle; mais celle de nous alors qui avait le plus de diamants en avait à peine pour 100,000 francs. Qu'on juge de ce que fut plus tard le quadrille des Péruviens allant au Temple du Soleil! Il y avait dans ce quadrille pour plus de 20,000,000 de diamants.

Mais, au bal de Mme de Montesson, comme il n'y avait rien eu de mieux jusque-là, nous en fûmes contentes et le trouvâmes charmant. C'est à ce bal de Mme de Montesson que, dansant avec le roi d'Étrurie qui sautait avec une ardeur inconcevable, il me lança un objet quelconque au visage qui me frappa fortement à la joue et s'accrocha dans mes cheveux. Je fus d'abord étonnée, c'était une de ses boucles de soulier! il les *collait* sur le soulier même pour que l'ardillon ne grossît pas le pied. Cette manière de traiter un pied avec coquetterie est bien étrange, mais

enfin c'était encore plus de goût que je ne l'aurais jugé susceptible d'en avoir.

Tous les ministres donnèrent une fête au roi et à la reine d'Étrurie. Le ministre de la guerre, Berthier alors, leur en donna une différente des autres[1] : c'était un bivouac. Il y eut un malheur qui pensa avoir des suites; le roi paria avec Eugène qu'il sauterait deux pieds au delà d'un des feux du bivouac. Eugène paria que non. Le roi sauta; Eugène avait raison. Le roi tomba au beau milieu des flammes du feu du bivouac. Il cria comme un brûlé, c'est le cas de le dire; il secouait ses petites jambes auxquelles tenaient encore des flammèches, qui roussirent tellement ses bas de soie qu'on fut obligé d'en envoyer chercher d'autres; car, pour ceux de Berthier, il n'y fallait pas songer. Autant aurait valu mettre une quille dans un baril.

Mais une fête plus belle que celle de Mme de Montesson fut celle que M. de Talleyrand donna aux princes, non pas à cause de l'ordonnance, mais en raison du local qui était plus propre à donner une fête. Il avait alors Neuilly[2]. Tout fut organisé pour une réunion comme M. de Talleyrand savait en ordonner une, et nous eûmes en effet une charmante soirée. Il y eut un improvisateur italien; ce qui charma le roi. Cet homme s'appelait Gianni; il était bossu et effroyable, mais il avait du talent. Le roi l'embrassa, ce qui

[1] Moustache, le fameux courrier de l'Empereur, y joua un rôle.

[2] Qui fut ensuite à la reine de Naples et puis à la princesse Pauline, et que la reine de Naples réclame aujourd'hui, dit-on! Mais c'est une erreur. A quel titre? L'avait-elle payé? Dans ce cas, l'Empereur le lui a rendu, et ne l'eût-il pas fait, la couronne de Naples soldait bien des comptes. Il paraît qu'avec elle, elle n'a soldé que celui des rapports de famille.

amusa fort toute la compagnie; l'Italien lui fit un compliment dont le roi ne sentit peut-être pas la beauté; car, ravi d'entendre parler sa langue au milieu de cet enchantement de fête, il ne recueillit, comme il le dit très poétiquement lui-même, que l'euphonie des sons de la patrie, *del patrio nido*. Gianni improvisait aussi chez Mme de Montesson, qui parlait très purement l'italien quand elle osait le parler avec des Italiens : le roi lui-même en fut surpris. Ce fut la reine qui le lui apprit : tous deux ne voulaient plus lui parler qu'italien, ce qui l'ennuyait fort.

La fête de M. de Talleyrand finit par un magnifique feu d'artifice, précédé d'un concert où Garat, Rode, Nadermann, Steibelt, Mme Branchu se firent entendre. Il y avait alors un commencement de goût de bonne musique et de beaux arts, qui donnait de l'émulation à tout ce qui se sentait du talent et avait l'âme poétique. M. de Talleyrand, qui ne l'est pas extrêmement (poétique), le fut cependant dans l'ordonnance de sa fête, et surtout pour son souper. Il fut servi sur des tables dressées autour de gros orangers en fleurs qui servaient de surtout: des corbeilles charmantes pendaient aux branches et contenaient des glaces en forme de fruits : c'était féerique. Le parc était surtout ravissant à parcourir. Il était en partie éclairé par le reflet de l'illumination du château, qui représentait la façade du palais Pitti, à Florence, devenu le palais royal de l'Étrurie, et que devaient habiter les nouveaux souverains. Ce fut, je crois, ce qu'on fit alors pour Florence qui, plus tard, donna la pensée de faire une représentation de Schœnbrunn pour la fête que la princesse Pauline donna à Marie-Louise, à l'époque du fatal mariage, dans ce même Neuilly.

Un personnage remarquable était à cette fête, où il formait un étrange contraste avec la figure étonnante du roi d'Étrurie. C'était le prince d'Orange, aujourd'hui roi de Hollande. Il était alors jeune et de la plus charmante tournure ; sa figure était belle, et cette qualité de *prince dépossédé*, de prince *desdichado*, lui donnait à nos yeux une physionomie qui ajoutait à l'intérêt qu'il devait inspirer. Il fut très attentif pour Mme de Montesson, et allait souvent chez elle dans l'intimité habituelle. Il venait à ses dîners du mercredi, où chacun fut toujours satisfait de son extrême politesse.

Ces dîners du mercredi étaient vraiment merveilleux pour l'extrême recherche du service, surtout dans ce qui tenait à la science *culinaire*. Pendant le carême surtout, la moitié du dîner était maigre pour quelques ecclésiastiques, qui avaient conservé leurs habitudes en même temps gourmandes et religieuses; et le dîner maigre était si parfait, que j'ai vu souvent M. de Saint-Far faire maigre pendant tout un carême — mais le mercredi seulement, il ne faut pas s'y tromper.

La maison de Mme de Montesson était fort brillante ces jours-là, et fort intéressante par la variété des personnages qui animaient la scène. On y voyait des gens de tous les partis, de tous les pays, pourvu toutefois qu'ils eussent toutes les qualités requises pour être admis chez Mme de Montesson, surtout celle de faire partie de la bonne compagnie. J'y voyais, entre autres personnes de l'*ancien régime*, une femme que j'aimais à y rencontrer, parce qu'elle était bonne pour les jeunes femmes et qu'elle me disait toujours du

bien de ma mère, qu'elle n'appelait que *la belle Grecque ;* c'était Mme la princesse de Guémené[1].

Napoléon aimait Mme de Montesson non seulement pour toutes les raisons que j'ai dites, mais parce qu'elle le comprenait dans ses hautes conceptions, et qu'elle allait même jusqu'à les vanter et les aider dans son intérieur et dans la société. C'est ainsi qu'elle voulut le seconder lorsqu'à cette époque il se prononça fortement pour que personne ne fût reçu aux Tuileries portant un tissu anglais ou de l'Inde venu par l'Angleterre. Ce fut ce qui donna une si grande activité à nos manufactures de la Belgique, de la Flandre et de la Picardie. Mme de Montesson fut *presqu'un ministère* pour Napoléon dans cette circonstance. Était-ce flatterie ou conviction ? Je crois que c'étaient ces deux sentiments réunis.

Quoi qu'il en soit, le premier consul aimait Mme de Montesson et le lui prouva par sa conduite bien plus que par une parole, et pour lui c'était tout. Il était constamment aimable pour Mme de Montesson ; toutes les fois qu'elle invitait Mme Bonaparte à déjeuner dans son hôtel de la rue de Provence, il l'engageait à n'y pas manquer, et quelquefois lui-même s'y rendait.

[1] Elle était fort gourmande. Un jour elle m'appela au moment où l'on servait le café. « Donnez-moi votre tasse », me dit-elle, et elle y versa une forte pincée d'une poudre d'une couleur de cannelle, puis ensuite elle me dit de boire. Mon café était délicieux. Je lui demandai le nom de ce qu'elle y avait mis pour le transformer ainsi. C'était une poudre de cachou préparée et venant de la Chine. Elle lui avait été donnée par des missionnaires. Toutes les fois que M. de Lavaupalière dînait avec la princesse de Guémené chez Mme de Montesson, il rôdait autour d'elle, au moment du café, d'une manière tout à fait comique.

C'était alors le temps où Mme de Staël faisait les plus grands efforts pour parvenir à captiver les bonnes grâces, apparentes au moins, de Napoléon. Mais il la repoussait avec une rudesse et des manières qui ne pouvaient être en harmonie avec aucun caractère, et encore moins avec celui d'une femme comme Mme de Staël.

Elle allait chez Mme de Montesson quelquefois. Je ne sais si c'était pour faire pièce à sa nièce, mais j'ai toujours vu Mme de Montesson fort gracieuse pour elle. Elle avait, à un degré supérieur, le talent d'être aimable pour une femme lorsqu'elle le voulait ; et cela avec une grâce que je n'ai vue qu'à elle. C'était toute la protection de la vieille femme accordée à la jeune, mais sans qu'elle pût s'en effrayer ; Mme de Staël n'était plus jeune[1] alors, mais sa position douteuse lui rendait l'appui de Mme de Montesson nécessaire, surtout auprès de Mme Bonaparte et du premier consul. Elle y fut donc un matin et lui demanda de parler en sa faveur au premier consul.

— Je sais qu'il ne m'aime pas, dit Mme de Staël, et pourtant, que veut-il de plus que ce qu'il trouve en moi ? Jamais je n'admirai un homme comme je l'admire. *C'est, selon moi, l'homme non seulement des siècles, mais des temps.*

M. DE VALENCE.

Oui, vous avez bien raison, ma tante pense de même et moi aussi.

[1] Elle avait à cette époque, 1802 ou 1801, trente-huit ans. Elle mourut en 1817, âgée de cinquante-quatre ans.

Mme DE STAEL.

Mais que lui ai-je fait? Pourquoi tous les jours me menacer de ce malheureux exil?

M. DE VALENCE.

Ah! pourquoi!

Mme DE STAEL, vivement.

Vous le savez?

M. DE VALENCE.

Mais...

Mme DE STAEL, impérativement.

Oui, oui, vous le savez et vous allez me le dire.

M. DE VALENCE.

C'est que vous voyez beaucoup trop les gens de tous les partis.

Mme DE STAEL.

Comment! Que voulez-vous dire?

Mme DE MONTESSON, après avoir lancé un coup d'œil de reproche à M. de Valence.

Ma belle, M. de Valence vous a dit légèrement une chose dont il n'est pas sûr. Ce pourquoi le premier consul est fâché contre vous, personne ne peut le dire; qui le sait?

M. DE VALENCE, d'un ton piqué.

Ma tante, *je vous affirme et je répète* que le premier consul est mécontent de ce que Mme de Staël reçoit indifféremment tous les partis.

Mme DE STAEL, riant.

Eh bien, tant mieux! du même œil il les peut observer tous, et du même filet les prendre en un moment.

M. DE VALENCE.

Oui, si vous les receviez tous indifféremment et le même jour. Mais vous en avez un pour chacun, et le premier Consul prétend, et peut-être avec raison, que vous devenez alors, avec votre esprit supérieur, *le chef* de tous les partis contre lui.

Mme DE STAEL, avec noblesse.

Voilà ce qu'on m'avait dit et ce que je ne voulais pas croire! Comment peut-il ajouter foi à des rapports mensongers aussi absurdes! Ah! si je pouvais le voir un moment, un seul moment! Mais je ne puis lui demander une audience que, peut-être, il me refuserait.

Mme DE MONTESSON, sans paraître comprendre le regard de Mme de Staël.

Vous voyez trop souvent aussi, ma belle petite, des hommes qui font profession d'être ses ennemis. Je ne dis pas dans votre salon, lorsque vous recevez cent personnes, mais intimement, et peut-être...

Mme DE STAEL, sans paraître à son tour entendre Mme de Montesson.

Oui, si je pouvais voir le premier consul, je suis certaine qu'il serait bientôt convaincu de mon innocence. Une grande vérité doit lui être caution ensuite de mon dévouement au gouvernement : c'est mon désir ardent de demeurer à Paris. Oh! s'il m'entendait!

Et la femme éloquente souriait d'elle-même devant les belles paroles qui surgissaient en foule de sa pensée, et qu'elle adressait dans son âme à celui qui pouvait tout et ne voulait rien faire pour elle.

— Ne vient-il pas quelquefois chez vous? dit-elle enfin à Mme de Montesson.

Celle-ci, fort embarrassée, répondit en balbutiant. Mme de Staël sourit avec dédain et fut prendre une fleur dans un vase, qu'elle effeuilla brin à brin en paraissant réfléchir avec distraction relativement aux personnes qui était dans la même chambre qu'elle. Puis, tout à coup, prenant congé de Mme de Montesson, elle sortit rapidement. M. de Valence courut après elle, mais elle l'avait devancé; il arriva au moment où le domestique refermait la portière et aperçut la main de Mme de Staël qui lui disait adieu en agitant son mouchoir.

— Quelle singulière femme! dit M. de Valence en remontant chez Mme de Montesson. Pourquoi donc ne pas l'avoir engagée pour le déjeuner de demain? demanda-t-il à sa tante, en s'asseyant de l'air le plus dégagé dans une vaste bergère; c'était une belle occasion de la faire parler au premier consul.

— Est-ce que vous êtes fou! Comment, vous qui me connaissez, vous me demandez pourquoi je ne donne pas au premier homme du royaume une personne qui lui déplaît! (*En souriant.*) Je me rappelle encore assez de mon code de courtisan pour ne le pas faire.

— Avez-vous ma belle-mère [1]?

[1] Mme de Genlis était belle-mère de M. de Valence; elle eut deux filles, l'une d'une grande beauté, mariée à M. de La

— Pas davantage. Je ne crois pourtant pas qu'elle lui soit désagréable et surtout importune comme Mme de Staël, mais n'importe ; votre belle-mère, mon cher Valence, est un peu ennuyeuse, nous pouvons dire cela entre nous, et je veux que le premier consul s'amuse chez moi. Il aime les jolies femmes, et les femmes simples et agréables. Votre belle-mère et Mme de Staël ne sont rien de tout cela. Parlez-moi de Pulchérie [1], à la bonne heure.

Le lendemain matin, dix heures étaient à peine sonnées que l'hôtel de Mme de Montesson était prêt à recevoir, même un roi.

— Écoutez donc, lui dit M. de Cabre, il ne s'en faut pas de beaucoup.

Tout était préparé avec la plus grande élégance, et il y avait en même temps beaucoup de luxe, mais ce luxe était si bien réparti, tellement bien entendu, que rien ne paraissait superflu de cette quantité d'objets d'orfèvrerie, de vermeil, et de superbes porcelaines qui garnissaient la table. Le plus beau linge de Saxe, aux armes d'Orléans [2] et parfaitement cylindré, était sur cette table, et paraissait éclatant sous les assiettes de porcelaine de Sèvres, à la bordure et aux écussons d'or ; de magnifiques cristaux, des fleurs en profusion. Tout cet ensemble était vraiment char-

Woëstine ; et l'autre, jolie, gracieuse, charmante, mariée à M. de Valence, qui ne la rendit pas aussi heureuse qu'elle le méritait.

[1] Pulchérie était Mme de Valence, spirituelle et charmante femme. Elle était encore fort jolie à cette époque.

[2] Cette coutume était assez ordinaire dans les grandes maisons ; mais surtout dans les maisons royales et les maisons princières.

mant et imposant en même temps, parce que cette profusion était entourée de ce qui constate l'habitude de s'en servir.

Vers midi et demi les femmes commencèrent à arriver : Mme Récamier, Mme de Rémusat, Mme Maret, Mme la princesse de Guémené, Mme de Boufflers, Mme de Custine, cette belle et ravissante personne, cette jeune femme à l'enveloppe d'ange, au cœur de feu, à la volonté de fer, et tout cela embelli par des talents [1] qui auraient fait la fortune d'un artiste; Mme Bernadotte, plus tard reine de Suède, Mme de Valence et plusieurs autres femmes de la société de Mme de Montesson à cette époque, et de la cour consulaire.

Heureuse comme une maîtresse de maison qui voit arriver tous ses convives, et dont les préparatifs sont achevés, Mme de Montesson souriait à chacune des femmes annoncées avec une grâce bienveillante qui redoublait à mesure que l'heure s'avançait. Tout à coup un nom retentit dans le salon et la fit tressaillir. Le valet de chambre venait d'annoncer Mme la baronne de Staël! Quelque polie que fût Mme de Montesson, elle ne dissimula pas son mécontentement, et Mme de Staël put s'apercevoir que, certes, son couvert n'avait pas été compris dans le nombre de ceux ordonnés. Mme de Montesson espéra que le premier consul ne viendrait pas. Il y avait une revue au Champ de Mars, Junot venait de se faire excuser pour ce motif. Le premier consul pouvait donc être également retenu. Quoi qu'il en fût, Mme de Montes-

[1] Mme de Custine, belle-fille dn général de Custine, qui mourut sur l'échafaud en 1793, était Mlle de Sabran.

son prit sur elle pour ne pas témoigner son mécontentement à Mme de Staël, dont la démarche était au fait assez extraordinaire, et elle la reçut très froidement sans ajouter un mot aux paroles d'usage.

Joséphine aimait beaucoup ce genre de fête du matin ; elle y était, comme partout dès lors, la première; et pourtant cette heure de la journée excluait toute pensée d'une gêne plus grande que celle qu'impose toujours le grand monde; et puis on évitait l'ennui que donne la durée d'une fête du soir. Après le déjeuner, lorsque le temps le permettait, tout le monde allait au bois de Boulogne ; mais, chez Mme de Montesson, cela n'arrivait jamais, quelque temps qu'il fît, parce qu'elle avait toujours soin de remplir les heures de manière à les faire oublier.

Une élégante d'aujourd'hui trouverait sans doute étrange une toilette de cette époque, comme nos petites-filles trouveront certainement celles de nos jours ridicules pour un *déjeuner-dîner* comme celui de Mme de Montesson. Les plus attentives à suivre la mode d'alors portaient une longue jupe de percale des Indes d'une extrême finesse, ayant une demi-queue et brodée tout autour. Les dessins les plus employés par Mlle Lolive [1] étaient des guirlandes de pampres, de chêne, de jasmins, de capucines, etc. Le

[1] Mlles Lolive et de Beuvry étaient à cette époque les lingères les plus renommées ; elles furent ensuite lingères de la cour ; mais elles étaient déjà un peu vieilles, et avaient été lingères de nos mères. — Plus tard ce fut Minette qui prit leur place dans la mode pour être lingère des jeunes femmes. Elle faisait des choses charmantes, unissant le goût le plus recherché au plus grand luxe. C'est chez elle que j'ai vu une robe de *percale*, et par conséquent du matin, du prix de 2,500 francs.

corsage de cette jupe était détaché; il était fait en manière de *spencer* : cela s'appelait un *canezou*. Mais celui-là était à manches *amadices* et montant au col ; le tour et le bout des manches étaient également brodés. Le col avait pour garniture ordinairement du point à l'aiguille ou de très belles malines. Nous ne connaissions pas alors le *luxe* des tulles de coton, non plus que la *magnificence* des fausses pierreries! Ce qui peut se traduire ainsi : *Luxe et pauvreté!* deux mots qui, joints ensemble, forment la plus terrible satire d'un temps et d'un peuple! Sur la tête on avait une toque de velours noir, avec deux plumes blanches; sur les épaules un très beau châle de cachemire de couleur tranchante. Quelquefois on attachait un beau voile de point d'Angleterre, rejeté sur le côté, à la toque de velours noir, et la toilette était alors aussi élégante que possible, et ne pouvait être imitée par votre femme de chambre; d'autant que la femme ainsi habillée portait au cou, suspendue par une longue chaîne du Mexique, une de ces montres de Leroy que toutes les mariées, dans une grande position, trouvaient toujours dans leur corbeille; on avait donc ainsi une toilette toute simple et qui pourtant, avec la robe, le cachemire, la toque et la montre, se montait encore à une somme très élevée [1]. D'autres toilettes étaient encore

[1] Une toilette comme je viens de la décrire pouvait revenir à 6 ou 8,000 francs. Un beau cachemire coûtait au moins 1,500 ou 2,000 francs. — Ces canezous très brodés, 4 ou 500 francs, en raison de la dentelle qui était autour du col, et presque toujours en malines, valenciennes, et souvent en point d'Angleterre ou point à l'aiguille. Le voile, 1,000 francs et souvent bien au delà lorsqu'il était dans une corbeille de mariage. — La

remarquées. On voyait des robes de cachemire, des redingotes de mousseline de l'Inde brodées à jour et doublées de soie de couleur; en général, on portait peu, et même point d'étoffes de soie le matin.

Mme Bonaparte arriva vers une heure; sa toilette était charmante. Elle portait une robe de mousseline de l'Inde doublée de marceline jaune clair, et brodée *en plein* d'un semé de petites étoiles à jour; le bas de la robe était une guirlande de chêne; son chapeau était en paille de riz, blanche, avec des rubans jaunes et un bouquet de violettes : elle était charmante mise ainsi. Elle était suivie de Mme Talouet, de Mme de Lauriston et de Mme Maret. La cour consulaire se formait déjà.

— Je vous annonce une visite, dit-elle en riant à Mme de Montesson. J'osais à peine y compter ce matin; Bonaparte m'a fait dire [1] tout à l'heure de le précéder et qu'il me suivait dans un quart d'heure. Mais qu'avez-vous? demanda-t-elle plus bas à Mme de Montesson en lui voyant un air abattu, contrastant avec son air et son état de contentement à elle-même et les préparatifs de fête qui donnaient un aspect joyeux à toute la maison.

— Ah! rien absolument, dit Mme de Montesson, rien du tout qu'une grande joie de vous voir et que redouble la nouvelle que vous venez de m'apprendre.

— Bonaparte est allé au Champ de Mars pour y

montre, 2,000 francs. — La toque, 200 francs, etc. On voit que la chose allait vite.

[1] Le premier Consul ne voulait jamais avoir l'air d'aller en aucun lieu par *invitation*, les demandes eussent été trop fréquentes, et beaucoup n'auraient même pas pu être refusées par lui.

passer la revue d'un régiment qui part demain de Paris, mais il ne tardera pas.

Mme de Montesson ne répondait qu'avec distraction à tout ce que lui disait Mme Bonaparte ; ses yeux se portaient avec inquiétude vers un groupe qui était à l'extrémité du salon et d'où sortaient parfois les éclats d'une voix retentissante, mais cependant si harmonieusement accentuée qu'elle avait le pouvoir d'émouvoir l'âme, et vivement. M. de Valence était dans le groupe, formé seulement par plusieurs hommes qui, après avoir salué Mme Bonaparte, écoutaient la personne qui parlait sans modérer le ton de sa voix. C'était une singularité à cette époque, car on commençait à ne s'asseoir et à parler devant tout ce qui venait des Tuileries qu'avec la permission donnée. Mme Bonaparte en fut frappée.

— Je connais cette voix, dit-elle à Mme de Montesson. Oui, c'est elle !

— Ah ! ne m'en parlez pas ! répondit la désolée maîtresse de la maison. Sans doute c'est elle ; c'est Mme de Staël !

— Mais, dit Joséphine avec l'accent d'un doux reproche qu'elle ne put retenir, vous savez que Bonaparte ne l'aime pas et je vous avais dit que *peut-être* il viendrait !

— Eh ! sans doute je le sais, mais que puis-je à cela ? Demandez à M. de Valence ce qui s'est passé hier. Elle était chez moi et témoigna le plus vif désir de voir le premier Consul ; je gardai le silence. Elle me demanda s'il ne venait pas souvent chez moi. Je répondis laconiquement oui, sans ajouter autre chose dans la crainte qu'elle ne me demandât trop directement de venir ce matin ; mais il paraît qu'elle

n'avait pas besoin d'invitation. Je l'ai reçue très froidement, et, contre mon habitude, j'ai même été presque impolie. Si vous m'en croyez, vous serez également peu prévenante avec elle : c'est la seule manière de lui faire comprendre qu'elle est de trop ici.

Quelque bonne que fût Joséphine c'était une cire molle prenant toute les formes ; dans cette circonstance, d'ailleurs, elle comprit que le premier consul serait, ou fâché de trouver là Mme de Staël, ou bien dominé par elle et alors exclusivement enlevé à tout le monde, parce que Mme de Staël était prestigieuse et magicienne aussitôt qu'on voulait l'écouter dix minutes. Aussi Joséphine la redoutait-elle plus que la femme la plus jeune et la plus jolie de toutes celles qui l'entouraient.

Quand la brillante péroraison fut terminée le groupe s'ouvrit et Mme de Staël s'avança vers Mme Bonaparte, qui la reçut avec une telle sécheresse d'accueil, que Mme de Staël, peu accoutumée à de semblables façons elle toujours l'objet d'un culte ou d'une admiration mérités au reste, fut tellement ébouriffée de ce qui lui arrivait qu'elle recula aussitôt de quelques pas et fut s'asseoir à l'extrémité du salon. En un moment son expressive physionomie, son œil de flamme exprimèrent une généreuse indignation ; un sourire de dédain plissa les coins de sa bouche ; et une minute ne s'était pas écoulée, qu'elle se trouvait élevée à cent pieds au-dessus de celles qui voulaient l'humilier et ne savaient pas qu'elle était, non pas leur égale, mais leur supérieure d'âme et de cœur comme elle l'était de toutes par l'esprit.

— Bonaparte tarde bien longtemps, dit Joséphine.

Un grand bruit de chevaux se fit entendre au même instant. C'était lui !

Il descendit de cheval et monta rapidement. En moins de quelques secondes il fut au milieu du salon, salua Mme de Montesson, s'approcha de la cheminée, jeta un coup d'œil vif et prompt autour de l'appartement puis, s'approchant de Joséphine, il passa un bras autour de sa taille, si élégante alors, et l'attirant à lui il allait l'embrasser; mais une pensée le frappa sans doute, et il l'entraîna dans la pièce suivante en disant à Mme de Montesson :

— Cette maison est-elle à vous, madame ?

Mme de Montesson courut après lui pour lui répondre mais sans que personne suivît, et tout le monde demeura dans le salon.

Pour comprendre la scène qui va suivre il faut se rappeler qu'un moment avant, Mme de Staël avait été au-devant de Mme Bonaparte et en avait été fort mal reçue. Dans sa première surprise, elle avait été s'asseoir sur un fauteuil tellement éloignée de la partie habitée du salon qu'elle paraissait, dans cette position être là comme pour montrer une personne en pénitence. A l'autre extrémité, vingt jeunes femmes très parées, jolies, gaies et portées naturellement à se railler de ce qu'elles ont l'habitude de craindre aussitôt que la possibilité leur en est offerte ; derrière elles des groupes d'hommes parlant bas, témoignant de l'intérêt en apparence pour la position pénible d'*une femme*; mais ce mot était répété avec intention, tandis que d'autres disaient, avec le rire de la sottise :

— Une femme ! Oh ! non sans doute ! demandez-le lui à elle-même; elle vous dira qu'elle est un homme

tant son âme a de foree! Oh! je ne suis pas étonné que le premier consul ne l'aime pas.

Mme de Staël *comprenait* ces discours sans les entendre; mais elle voyait chaque parole se traduire sur la physionomie de ce monde né méchant et que sa nouvelle vie sociale rendait plus méchant encore. Son œil d'aigle avait percé sans peine la nuit profonde de l'insuffisance de tout ce qui souriait à une position pénible, qui pourtant pouvait en un moment devenir celle de l'un d'eux.

Mais cependant, quelque forte qu'elle fût sur elle-même, Mme de Staël ressentit bientôt l'effet magnétique de tous ces yeux dirigés sur elle. C'était un cauchemar pénible dont elle voulut rompre le charme; elle se souleva mais ne put accomplir sa volonté et retomba sur sa chaise.

En ce moment on vit une apparition presque fantastique traverser l'immense salon à la vue de tous. C'était une jeune femme charmante et belle, une Malvina aux blonds cheveux, aux yeux bleu foncé, aux formes pures et gracieuses. Elle traversa légèrement le salon et fut s'asseoir à côté de la pauvre délaissée. Cette démarche, dans un moment où tout le monde demeurait immobile et l'abandonnait, toucha vivement Mme de Staël.

— Vous êtes bonne autant que belle, dit-elle à la jeune femme.

Cette jeune femme était Mme de Custine[1]. Son esprit

[1] Mère du marquis de Custine, dont on va publier un voyage en Espagne, qui continuera à justifier tout ce que le beau talent de l'auteur promettait dans *ses Souvenirs de voyage en Italie et en Angleterre.* Je connais plusieurs parties de ce

était charmant comme sa personne; elle connaissait peu Mme de Staël, mais elle comprenait tout ce qui était supérieur, et Mme de Staël était pour elle un être représentant tout ce que ce siècle devait produire de grand. Lorsque sa pensée s'arrêtait sur ces grandes choses que pouvait produire sa patrie, alors, artiste par le cœur comme elle l'était par l'esprit, on voyait flamboyer son œil toujours si doux et si velouté, sa bouche rosée ne s'ouvrait plus que rarement, et son ensemble était poétique. En voyant la plus belle de nos gloires littéraires recevoir un coup de pied comme une impuissante démonstration de l'inimitié envieuse, elle sentit au cœur une indignation profonde et sur-le-champ elle alla s'asseoir à côté de Mme de Staël.

— Oui, lui répéta celle-ci, vous êtes bonne autant que belle.

— Pourquoi? demanda Mme de Custine en rougissant.

Car sa simplicité habituelle l'éloignait toujours de ce qui faisait effet.

— Pourquoi? répondit vivement Mme de Staël. Comment! vous me demandez pourquoi je vous dis

voyage en Espagne, admirables de vérité, de description, de chaleur de style, et également belles par la richesse et la profondeur des pensées. M. de Custine est un homme dont l'époque littéraire sera fière. Un talent comme le sien est rare aujourd'hui; au milieu de cette foule de choses, de productions de mauvais goût, on jouit en lisant un ouvrage qui, par la pureté du style et la haute portée des pensées, vous reporte aux beaux temps de notre littérature. J'ai porté ce jugement lorsque M. de Custine publia *le Monde comme il est,* admirable ouvrage qui grandira comme il le mérite, car il restera. Mon sentiment est le même aujourd'hui qu'alors, seulement il est plus positif, parce que le temps l'a confirmé.

que vous êtes bonne? Mais c'est pour être venue auprès de moi, pour avoir traversé cet immense salon au bout duquel je suis venue m'asseoir comme une sotte. Vraiment, vous êtes plus courageuse que moi.

Mme de Custine rougit de nouveau jusqu'au front et devint comme une rose.

— Et cependant, dit-elle d'une voix dont le timbre ressemblait à une cloche d'argent, cependant je suis d'une telle timidité, que je ne saurais vous en raconter des effets, car vous vous moqueriez de moi.

— Me moquer de vous! dit Mme de Staël, d'une voix attendrie et en lui pressant la main, ah! jamais! A compter de ce jour, vous avez une sœur.

Et ses beaux yeux humides s'arrêtaient avec complaisance sur la ravissante figure de Mme de Custine, pour achever de s'instruire dans la connaissance de cette charmante femme. Dans ce moment, Mme de Staël avait complètement oublié où elle était, le premier consul, Mme de Montesson, Mme Bonaparte et son salut presque froid.

— Comment vous nommez-vous? demanda-t-elle à Mme de Custine.

— Delphine.

— Delphine! Oh! le joli nom! j'en suis ravie! Delphine. C'est que cela ira à merveille!

Mme de Custine ne concevait pas pourquoi son nom inspirait tant de contentement à Mme de Staël.

Celle-ci la comprit.

— Je vais faire paraître un roman, ma belle petite; et ce roman, je veux qu'il s'appelle comme vous. Je lui aurais donné votre nom même s'il eût été différent. Oui, il sera votre filleul, ajouta-t-elle en riant, et il y

aura aussi quelque chose qui vous rappellera cette journée[1].

Dans ce moment, le premier consul rentra dans le salon. En voyant Mme de Staël, dont Mme de Montesson n'avait pas osé lui parler non plus que Joséphine, il alla vers elle et lui parla longtemps ; il ne fut pas gracieux mais poli, et même plus qu'il ne l'avait été jusque-là avec Mme de Staël. Elle était au ciel. Ceux qui l'ont connue savent combien elle était impressionnable et avec quelle facilité on la ramenait à soi. La bonté de son cœur était si admirable qu'elle lui donnait une bonhomie toute niaise de crédulité ; ce qui, avec son beau génie, formait un de ces contrastes qu'on admire.

— Ah ! général, que vous êtes grand ! dit-elle au premier consul. Faites que je dise que vous êtes bon avec la même conviction.

— Que faut-il pour cela ?

— Ne jamais parler de m'exiler.

— Cela dépend de vous. Et puis, dans tous les cas, *vous ne seriez pas exilée ; les exils et les lettres de cachet* ont été abolis par la révolution.

— Ah ! dit Mme de Staël d'un air étonné, et qu'est-ce donc que le 18 fructidor ? Une promenade à Sinnamari. Le lieu était mal choisi, car l'air y est mauvais !

Le premier consul fronça le sourcil. Il n'aimait pas que Mme de Staël parlât politique, et surtout avec lui. Il s'éloigna sur-le-champ.

[1] C'est pour rappeler cette matinée et la démarche de Mme de Custine que Mme de Staël a placé dans *Delphine* la scène qui se passe chez la reine, lorsque tout le monde abandonne Delphine et que Mme de R... va auprès d'elle.

Mme de Staël comprit aussitôt sa faute, ou plutôt sa *bêtise*, comme elle-même le dit le soir à M. de Narbonne, qu'elle rencontra chez le marquis de Luchesini.

— Je suis toujours la même, lui dit-elle ; j'ai parfois un peu plus d'esprit qu'une autre et puis, dans d'autres moments, je suis aussi niaise que la plus bête. Aller lui parler du 18 fructidor, à lui ! lui qui peut-être bien l'a dirigé[1] quoiqu'il fût de l'autre côté des Alpes, mais qui de toute manière doit au fond du cœur aimer une révolution qui lui a permis de faire, lui chef militaire, une autre révolution avec des baïonnettes, puisque les magistrats du peuple, les directeurs, en avaient agi ainsi avec les représentants de la nation.

Le premier consul ne voulut cependant montrer aucune humeur de cette conversation qui, toute rapide qu'elle avait été, avait pu être entendue par les personnes qui étaient près de lui. Il s'approcha de Mme de Montesson, causa avec elle sur une foule de sujets, et finit par lui demander s'il était vrai que le duc d'Orléans[2] jouât très bien la comédie.

— Très bien les rôles de rondeur et de gaieté.

M. le duc d'Orléans n'aurait pas bien joué les rôles de Fleury ni ceux de Molé ; son physique d'ailleurs s'y opposait[3] ; mais les rôles dans le genre de ceux que

[1] C'était à cette époque une opinion assez répandue que le général Bonaparte avait instruit et envoyé Augereau pour faire le 18 fructidor.

[2] Monseigneur le duc d'Orléans, grand père du roi.

[3] M. le duc d'Orléans était très gros, et n'aurait pas pu, en effet, jouer un rôle où il aurait fallu de l'élégance dans la tournure.

je viens de citer étaient aussi bien et même peut-être aussi mieux remplis par lui qu'ils ne l'étaient souvent à la Comédie-Française. On jouait souvent dans ses châteaux, car il aimait fort ce divertissement; aussi avait-il un théâtre dans presque toutes ses habitations. Nous avions beaucoup de théâtres particuliers dans les châteaux de nos princes et même à Paris. Outre celui de Sainte-Assise, il y en avait un à Chantilly, où Mme la duchesse de Bourbon et M. le prince de Condé jouaient admirablement. Il y en avait aussi un à l'Ile-Adam, chez M. le prince de Conti : mais là je ne crois pas, malgré le soin que le prince mettait à ce que sa maison fût une des plus agréables de France, que la partie dramatique fût aussi soignée que le reste.

— Qu'est-ce donc qu'un théâtre sur lequel le duc d'Orléans aurait joué la comédie *avec les comédiens français*? Ce n'est pas Sainte-Assise.

— Ah! vous avez raison, général, c'était sur un théâtre que M. le duc d'Orléans avait fait construire, ou au moins réparer dans sa maison de Bagnolet. On y joua pour la première fois *la Partie de chasse d'Henri IV*, par Collé. Ce fut Grandval qui fit Henri IV et, je dois le dire, M. le duc d'Orléans qui remplit le rôle de Michaud.

Le premier consul sourit avec cette malice qui rendait son sourire charmant, lorsqu'il était de bonne humeur. Il avait voulu amener Mme de Montesson à dire que le duc d'Orléans jouait avec Grandval; mais c'était une époque où l'on était peu soigneux des convenances de rang, et où le roi s'appelait *La France*[1].

[1] 1760 ou 1761. — C'était l'époque qui commença les turpitudes de la fin du règne de Louis XV.

Mme de Montesson vit le sourire. Elle ne dit rien, mais une minute après elle appela Garat qui était à l'autre bout du salon, et lui dit, avec cette grâce charmante qu'elle mettait toujours dans une demande pour faire de la musique chez elle ou bien une lecture :

— Qu'allez-vous nous chanter, Garat? Avez-vous ici quelqu'un de force à chanter un duo de Gluck avec vous ?

Garat sortit un moment sa tête de l'immense pièce de mousseline dans laquelle il était enseveli et qui lui servait de cravate ; puis il prit un lorgnon qui ressemblait à une loupe, et promena longtemps ses regards sur l'assemblée avant de répondre. Probablement que l'examen ne fut pas favorable, car il secoua tristement la tête et laissa tomber lentement cette parole :

— Personne.

— J'en suis fâchée, dit Mme de Montesson ; vous auriez chanté ce beau duo que vous avez dit souvent avec la reine. Car vous chantiez souvent avec elle, n'est-ce pas ?

Garat souleva la tête une seconde fois, cligna de l'œil et joignant ses petites mains, dont l'une était estropiée, il dit avec un accent profondément touché et toujours admiratif :

— Oh ! oui ! Pauvre princesse ! comme elle chantait faux !

Mme de Montesson sourit aussi à son tour, mais d'une manière imperceptible, car elle était avant tout la femme du monde et celle des excellentes manières. Elle avait voulu prouver au premier consul que le duc d'Orléans n'était pas le seul prince qui eût joué avec

des artistes, puisque la reine de France chantait dans un concert devant cinquante personnes avec un homme qui se faisait entendre dans un concert payant.

Napoléon n'aimait pas Garat. Cependant comme il aimait le chant, et que Garat avait vraiment un admirable talent, il l'écouta avec plus d'attention qu'il ne l'avait fait jusque-là, et même il lui fit répéter une romance que Garat chantait admirablement et dont la musique est de Plantade.

> Le jour se lève, amour m'inspire,
> J'ai vu Chloé dans mon sommeil ;
> Je l'ai vue, et je prends ma lyre, etc.

Mais le consul n'eut pas la même patience pour Steibelt. Celui-ci arrivait à Paris et désirait vivement se faire entendre de l'homme dont le nom remplissait non seulement l'Europe, mais le monde habité. Mme de Montesson lui demanda de venir à l'un de ses déjeuners, et ce même jour il y était venu. Ce fut donc avec une grande joie qu'il se mit au piano. Il joua d'abord une introduction improvisée admirable, qui à elle seule était une pièce entière ; mais il tomba dans sa faute ordinaire ; il entreprit toute une partition. Il commença la belle sonate à Mme Bonaparte, une de ses plus belles compositions, sans doute, mais qui ne finit pas. Le premier consul fit assez bonne contenance pendant l'introduction et la première partie de la sonate ; mais à la reprise de la seconde, il n'y put tenir. Il se leva brusquement, prit congé de Mme de Montesson en lui baisant la main (ce qui était rare pour lui), murmura quelques mots sur ses occupations et sortit, saluant légèrement à droite et à gauche, en entraînant Joséphine qui le suivait en mettant ses

gants, rajustant son châle et disant adieu en courant à Mme de Montesson.

— Il est charmant, s'écria Mme de Montesson toute ravie du baisement de main. N'est-ce pas, Steibelt, qu'il est charmant ?

— Charmant ? dit le Prussien furieux. Charmant ? dites plutôt que c'est un Vandale ! Demandez à Garat.

Mais Garat avait été écouté ; on lui avait même redemandé sa romance, et il dit non seulement comme les autres : — Il est charmant ! Mais il ajouta, avec cette expression importante que nous lui avons tous connue, et qui rendait si drôle sa figure de singe :

— *C'est un grand homme !*

Mais où Mme de Montesson eut une maison peut-être encore plus agréable qu'à Paris, ce fut à Romainville. Elle s'ennuya bientôt de Paris ; elle y eut quelques désagréments. On ne peut servir tout le monde, quelque crédit qu'on ait, et ceux qui ne réunissent pas par votre moyen sont mécontents et vous accusent. Ce fut ce qui arriva à Mme de Montesson. Elle eut de plus des cabales de théâtre qui vinrent lui donner de l'ennui.

Mlle Duchesnois voulut débuter aux Français[1]. Chaptal, qui prétendait se connaître en figures, prononça qu'un aussi laid visage ne pourrait jamais réussir, et refusa ou du moins éluda l'ordre de début. On en parla à Mme de Montesson ; elle avait joué la comédie trop souvent et trop bien pour ne pas porter intérêt à une jeune personne qui annonçait du talent,

[1] Alors on ne disait pas *la Comédie Française*, on disait *les Français*.

car elle promettait alors ce qu'elle n'a pas donné, tandis que Mlle Georges a été depuis, comme alors, bien au-dessus d'elle.

Quoi qu'il en soit, Mme de Montesson se passionna pour le talent de Mlle Duchesnois, qui était laide à renverser. Le moyen, quelque esprit qu'elle eût, de se douter que c'était M. de Valence qui lui *imposait* Mlle Duchesnois ! Comme elle était loin de cette pensée elle voulut, à son tour, employer son crédit pour *imposer* Mlle Duchesnois aux Parisiens. Elle fit donc promettre à Mme Bonaparte de venir entendre Mlle Duchesnois en petit comité. On invita cent cinquante personnes, plus de deux cents s'y trouvèrent. Chaptal était du nombre. Il pensait comme beaucoup de gens qu'un beau ou un joli physique est une condition sinon première, au moins très importante pour réussir sur le théâtre. C'était un homme d'esprit sur lequel on faisait des mots qu'on croyait bons et qui n'étaient que de pauvres sottises. Il avait de la science et de la bonté et, en surplus de sa science, il avait de l'esprit. Mlle Duchesnois, avec sa grande bouche, sa maigreur osseuse, car alors elle était maigre et sans forme, avec sa laideur enfin, lui parut avoir raison lorsqu'elle disait :

Soleil, je viens te voir pour la dernière fois.

et il jugea inutile de la faire mentir en la faisant revenir pour le répéter. En conséquence, il lui refusa un ordre de début. Voilà pourquoi Mme de Montesson sollicita Mme Bonaparte d'entendre la jeune débutante chez elle et fit prier par elle M. Chaptal d'y venir. Le moyen de refuser à la reine de France, car Joséphine l'était déjà !

Chaptal vint donc chez Mme de Montesson, où nous entendîmes Mlle Duchesnois dans *Phèdre* et, je crois, dans *Clytemnestre* et dans *Didon*.

— Que ferez-vous? dis-je à Chaptal lorsque, après avoir écouté la débutante, on se mêla pour causer.

Il me regarda en souriant.

— Je parie que vous m'avez deviné, me dit-il.

— Mais non. J'ai fort bonne opinion de votre fermeté.

— Vraiment! mais le moyen? Mettez-vous à ma place, tenez ; voyez plutôt.

En effet nous vîmes s'avancer vers nous Mme Bonaparte donnant le bras à Mme de Montesson qui, pour cette grande attaque, avait quitté son canapé et son tabouret[1] et, tenant Mlle Duchesnois par la main, venait solliciter le fameux ordre de début.

— Et la protégée de Mme Louis Bonaparte? dis-je à Chaptal.

— Oh! qu'elle est belle! s'écria-t-il comme transporté à ce seul souvenir.

— Et comme elle est bonne dans les moments de force de son rôle! Vous ne pouvez pas la refuser si celle-ci débute.

[1] Mme de Montesson savait sans doute, par les Mémoires de Saint-Simon et ceux de Dangeau, que les princesses se couchaient sur leur lit pour ne pas reconduire lorsque l'étiquette était douteuse. Pour trancher la difficulté, Mme de Montesson était sur un canapé, les pieds posés sur un tabouret et les jambes recouvertes d'un couvre-pied. Cette attitude admettait un état qui l'empêchait de se lever et conséquemment de reconduire. Elle ne reconduisait que Mme Bonaparte et Mme Louis, quelquefois aussi la princesse Pauline : celle-ci exigea qu'elle ne le fît pas, mais elle le voulait faire. J'ai déjà parlé de cette coutume de la maison de Mme de Montesson.

— Vous avez raison. Eh bien, toutes deux débuteront.

Ces dames arrivèrent alors auprès de nous. Mme de Montesson demanda, Mme Bonaparte appuya et Chaptal accorda ce qu'il ne pouvait au fait pas refuser à Mme Bonaparte qui, par instinct, n'aimait pas Mlle Georges, rivale de Mlle Duchesnois, que Mlle Raucourt avait amenée chez Mme Louis où je l'admirai le lendemain de la soirée de Mme de Montesson.

N'est-ce pas, me dit Mlle Raucourt — avec son accent de Léontine dans *Héraclius*, ou de Cléopâtre dans *Rodogune*, *n'est-ce pas que voilà un bel outil de tragédie?*

Le fait est qu'elle était superbe et que son talent, très beau dans cette première époque de sa vie, est devenu un des plus remarquables de notre temps : c'est le dernier soupir de la bonne tragédie. Mlle de Raucourt lui avait donné les bonnes traditions, et elle les a conservées.

Mme de Montesson voulut quitter Paris et, comme sa fortune lui permettait d'avoir une maison à elle, elle en acheta une charmante à Romainville ; mais elle était trop petite, il fallu l'agrandir. Elle fit bâtir, et ce qu'elle ordonna fut d'un goût si parfait, que tout le monde voulut connaître cette charmante chaumière ou moulin, comme elle l'appelait, et bientôt elle eut plus de monde qu'à Paris.

J'ai déjà dit qu'elle peignait admirablement les fleurs. Elle voulut en élever d'aussi belles que celles du jardin des Plantes pour lui servir de modèles. Elle fit donc construire une serre à Romainville : cette serre servit ensuite de modèle pour celles de la Malmaison [1] ; elle

[1] La serre de la Folie de Saint-James, à Neuilly, avait été faite sur ce plan bien avant toutes deux.

communiquait à la chambre à coucher de Mme de Montesson par une glace sans tain ; au milieu était une rotonde dans lequelle on déjeunait tous les matins. Il y avait souvent des personnes qui ne pouvaient pas venir plus tard et venaient déjeuner à Romainville, et puis l'entourage de Mme de Montesson était fort nombreux. Elle avait ses deux nièces, dont l'une, Mme de Valence, était encore charmante, et jolie, et gracieuse, autant que femme peut l'être; l'autre, Mme Ducrest, chantait à merveille. On faisait d'excellente musique à Romainville ; Mme Robadet, dame de compagnie de Mme de Montesson, était très forte sur le piano et l'une des premières élèves de de Steibelt. Dès qu'il fut arrivé à Paris, il fut attiré dans cette maison et contribua à l'agrément du salon de Mme de Montesson. C'était une aimable femme que Mme Robadet[1] ; elle formait, avec la famille nombreuse de Mme de Montesson, le fond et le noyau de la société qu'on était toujours sûr de trouver à Romainville. Tout cela se groupait autour de la maîtresse de la maison, sans chercher à faire un effet exclusif, et pour l'aider seulement à rendre sa maison plus agréable[2], quoique parmi elles il y en eût qui pouvaient le

[1] Mme Robadet, dame de compagnie de Mme de Montesson, fut toujours attentive à lui plaire, mais n'en fut pas récompensée comme elle aurait dû l'être à la mort de Mme de Montesson. Elle fut à peu près oubliée dans le testament, si elle ne le fut pas tout à fait. J'ai contribué pour ma part, et sans qu'elle l'ait su, peut-être, à lui faire avoir une place de dame de compagnie en Italie. Mme Robadet était une aimable femme.

[2] J'ai vu des exemples de ce que je viens de citer, pas plus tard que l'hiver dernier. C'était dans un salon où il y avait beaucoup de monde ; la maîtresse de la maison se levait pour

faire avec certitude de succès; mais la pensée n'en venait pas. Il y avait donc à Romainville Mme de Valence, encore jolie à faire tourner une tête, et Mme Ducrest, nièces toutes deux de Mme de Montesson ; les deux filles de Mme de Valence[1], parfaitement élevées, polies, et faisant déjà présumer ce qu'elles sont devenues, des femmes parfaites ; Mlle Ducrest (Georgette), jolie comme un ange et fraîche comme un bouton de rose. Voilà ce qui formait le fond de la société habituelle de Mme de Montesson ; il faut y ajouter les dames de La Tour[2], amies malheureuses pour qui elle fut une providence. Les plus habituées ensuite étaient Mme Récamier, Mme Regnault de Saint-Jean-d'Angély. Mme Bonaparte y allait aussi souvent qu'elle le pouvait, ainsi que la princesse Borghèse. J'y allais aussi, mais je fus à Arras alors, ce qui me rendit moins assidue. On y voyait aussi presque toujours Mme de Fontanges[3],

aller parler à quelqu'un à l'extrémité du salon ; elle trouvait sa place auprès de la cheminée prise, cette place qui est toujours un lieu réservé, ainsi que tout le monde sait. Cette ridicule usurpation se fit plusieurs fois de suite ; il fallut que la maîtresse de la maison le dit enfin, pour qu'on ne retombât plus dans cette faute.

[1] Qui depuis épousèrent, l'une M. de Celles, préfet de Nantes, l'autre le maréchal Gérard. Toutes deux sont faites pour servir de modèle comme filles, comme épouses et comme mères. Mme de Celles est morte à Rome en 1825.

[2] Mme de La Tour était Mlle de Polastron et sœur de la duchesse Jules de Polignac.

[3] Mme la marquise de Fontanges, fille de l'ancien intendant de Metz, était une charmante personne et jolie comme un ange ; sa fille Delphine a depuis épousé M. Onslow (Georges), qui possède un si beau talent pour la composition de musique dramatique.

Mme de Fontanges et son père, M. de Pont, étaient aussi des

fille de M. de Pont; et puis encore Mme de Custine, Mlle de Sabran, cette belle et ravissante personne dont le dévouement aussi grand que son courage et sa beauté, fit impression sur un peuple en délire et ne put toucher des juges qui, pour la satisfaire, n'avaient qu'à écouter la justice !

On voyait encore chez Mme de Montesson toutes les étrangères ayant une spécialité de fortune, de rang ou de beauté : la marquise de Luchesini[1], la marquise de Gallo[2], Mme Visconti, la duchesse de Courlande, Mme Divoff, Mme Demidoff, la princesse Dolgorouky et la belle Mme Zamoïska[3], et une foule de Françaises et d'étrangères dont les noms m'échappent.

J'ai dit que Mme de Montesson ne sortait pas. Sa santé, presque détruite, en était encore plus la cause que l'étiquette contre laquelle plusieurs personnes se révoltaient. A l'époque dont je parle surtout (en 1804), elle souffrait cruellement de douleurs aiguës qui lui ôtaient presque ses facultés. Un jour cependant, quelles que fussent ses souffrances, elle prouva combien Mme de Genlis avait tort en l'accusant de manquer de cœur[4]. Elle était plus accablée que de coutume et

amis intimes de ma mère. M. de Pont était avec M. de Valence et César Ducrest, lorsque ce malheureux jeune homme fut tué par une bombe, au feu d'artifice tiré pour la paix avec l'Angleterre : M. de Pont eut le bras cassé à plus de soixante-six ans. Il était l'ami le plus intime, après M. de Valence, de Mme de Montesson.

[1] Femme du ministre de Prusse. — C'était une énorme Prussienne, très bonne femme du reste.

[2] Ambassadrice de Naples.

[3] Sœur du prince Czartorinsky.

[4] Mme de Genlis a été pour Mme de Montesson comme beaucoup de gens sont envers les grands parents, c'est-à-dire

retirée dans l'intérieur de son appartement ; elle était entourée de ses femmes, qui empêchaient le moindre bruit de parvenir à elle. Tout à coup elle entend la voix de Mme de La Tour, de son amie qui, au milieu de sanglots étouffés, suppliait la femme de chambre de garde auprès de la malade de la laisser entrer. Mme de Montesson, émue de ce qu'elle entend, sonne et donne l'ordre de laisser entrer Mme de La Tour.

— Ah ! mon amie, ma seule amie, venez à notre secours ! s'écrie Mme de La Tour, en tombant à genoux près de son lit. Mes neveux vont périr si vous ne les secourez pas ! Vous seule le pouvez ; car vous avez tout pouvoir sur Mme Bonaparte et Mme Bonaparte peut tout à son tour sur le général Bonaparte [1].

Et Mme de La Tour apprend à son amie ce qu'elle ignorait, n'ayant lu aucun journal depuis le matin, la conspiration de Georges et le danger de MM. de Polignac.

Mme de Montesson, dont l'esprit rapide comprit sur-le-champ le danger des accusés, ne perd pas un moment à délibérer. Elle sonne, donne l'ordre de mettre ses chevaux et demande une robe.

— Mais vous êtes malade, mon amie ! vous souffrez cruellement. Vous ne pouvez aller à Paris. Je ne vous demandais qu'un billet pour Mme Bonaparte !

— Un billet n'est point assez éloquent lorsqu'il s'agit de la vie d'homme, lui répondit Mme de Montesson.

ingrats, du jour où celui qui a longtemps fait s'arrête. Alors ce parent a tous les défauts ; il a d'abord les siens, et puis toutes ses qualités qui se sont changées en défauts. Bienheureux qu'elles ne deviennent pas des vices !

[1] Mme de La Tour se serait crue coupable d'appeler l'empereur par son nom.

Il faut que je voie non seulement Joséphine, mais l'empereur !

— Mais vous avez la fièvre ! s'écrie Mme de La Tour, qui venait de serrer sa main.

— Eh bien ! je n'en parlerai que mieux et plus vivement, dit-elle en souriant et en montrant des dents encore superbes.

Et une demi-heure n'était pas encore écoulée depuis l'entrée de Mme de La Tour dans sa chambre, qu'elle était sur le chemin de Saint-Cloud.

En arrivant, elle fut aussitôt introduite auprès de Joséphine. Elle lui demanda avec instance, avec larmes, la grâce de MM. de Polignac et de M. de Rivière [1].

— Hélas ! répondit Joséphine, que puis-je pour eux ?

— Tout ! dit avec force Mme de Montesson ; car vous avez un motif puissant pour exiger de l'empereur qu'il vous accorde les trois têtes qu'il veut faire tomber. C'est sa propre gloire que vous voulez sauver avec elles ! Que veut-il ? être roi ! Eh bien ! veut-il aussi que nos vœux, qui seront toujours pour lui, soient refoulés dans nos cœurs par cet acte de cruauté ? Veut-il que les marches du trône où il monte soient teintes du sang innocent ?

— Mais ils sont coupables ! dit doucement Joséphine.

— Non, ils ne sont pas coupables ! dit Mme de

[1] On a dit vulgairement que MM. de Polignac avaient été tous deux condamnés à mort ; c'est une erreur. M. Armand le fut, mais non pas M. Jules. Il fut condamné à deux ans de prison ; il n'eut pas de lettres de grâce comme les autres.

Montesson, avec une force que lui donnaient la fièvre qu'elle avait et l'émotion de son âme. Non, ils ne sont pas coupables ! Quels serments ont-ils prêtés ? Quelle est la foi jurée qu'ils ont violée ? Toujours fidèles à leur souverain, ils sont rentrés en France pour ses intérêts ; c'est vrai. Eh bien ! qu'on les surveille, qu'on les enferme. Mais pas de mort ! pas de sang versé ! Mon Dieu ! la France n'en a-t-elle pas assez vu couler ?

Et, tout épuisée de l'effort qu'elle venait de faire, elle retomba sur le canapé d'où elle s'était levée, entraînée par son agitation.

— Calmez-vous, lui dit Joséphine en l'embrassant, vous me faites rougir de mes craintes. Je parlerai. Bonaparte m'entendra. Et je vous jure qu'il faudra qu'il me donne la grâce de MM. de Polignac, ou je n'aurai plus d'affection pour lui. Vous m'ouvrez les yeux ! Sans doute, ils ne sont pas aussi coupables que ce Moreau !

— Oh ! lui, je vous l'abandonne ! quoiqu'à vrai dire, il faudrait que la première action de votre héros, dans la route nouvelle que sa gloire lui a frayée, fût tout entière grande et généreuse. Ah ! Joséphine ! la clémence est si belle dans un souverain !

— Je vous promets de faire tout ce que je ferais pour sauver mon frère. Reposez-vous sur moi.

— Ne pourrais-je le voir ? demanda Mme de Montesson.

— Je vais le savoir, dit Joséphine avec empressement, et peut-être charmée d'avoir un auxiliaire aussi puissant avec elle.

Elle revint au bout de quelques minutes l'air tout abattu.

— Je ne puis le voir *moi-même*, dit-elle. Partez ; mais comptez sur moi.

Mme de Montesson revint à Romainville dans un état digne de pitié. Sa fièvre avait redoublé par la crainte de ne pas réussir, et de rapporter une parole de mort dans cette famille désolée[1], au lieu de la joie qu'elle lui avait promise. En arrivant, elle vit accourir Mme de La Tour et sa fille.

— Espérez ! leur cria-t-elle du plus loin qu'elle put se faire entendre.

Il lui semblait que cette espérance ne serait pas vaine.

On a dit une foule de versions sur cette affaire de MM. de Polignac ; le fait réel est celui que je raconte. On a mis sur le compte de Murat, de Savary, de l'impératrice, le salut des accusés. Ce fut Mme de Montesson, ce fut elle qui sauva M. de Polignac, M. de Rivière et M. d'Hozier[2]. Murat, qui alors était gouverneur de Paris, dit seulement à l'empereur :

— *Soyez clément, et vous sèmerez pour recueillir.*

Mais ces paroles furent dites *pour tous les accusés*, et même pour Moreau, Coster de Saint-Victor, M. d'Ho-

[1] Junot et moi nous étions alors à Arras, et Murat était gouverneur de Paris. J'ai vu Junot se féliciter, avec un bonheur dont des paroles ne peuvent donner l'idée, de s'être trouvé loin de Paris dans un pareil moment. — Si je m'y fusse trouvée, toutefois, j'aurais été aussi une des premières auprès de l'empereur. — Mme de La Tour était l'amie de ma mère, comme je l'ai déjà dit, ainsi que la famille Polastron, à Toulouse.

[2] Il ne faut pas confondre M. d'Hozier avec M. Bouvet de Lozier, aussi accusé dans cette affaire de Georges. M. Bouvet de Lozier ne courait aucun risque, sa prompte franchise avait assuré sa vie.

zier et les autres. Quant à Savary, ce qu'il fit fut pour plaire à sa femme et satisfaire son amour-propre, parce qu'il était allié de très près, par Mme Savary, aux Polignac ; mais quand il vit se froncer le sourcil impérial, il se retira au fond de sa coquille pour s'y tenir tranquille. Ce fut, je le répète, Mme de Montesson qui sauva MM. de Polignac et de Rivière.

L'espérance que Mme de Montesson avait rapportée à ses amies ne fut pas d'abord réalisée. La condamnation fut prononcée. En l'apprenant, Mme de Montesson oublia de nouveau toutes ses souffrances ; elle ne sentit plus qu'une seule douleur, celle de ces femmes qui pleuraient et sanglotaient dans ses bras, l'appelant à leur aide et lui criant qu'elles n'espéraient qu'en elle.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! disait Mme de Montesson tandis que sa voiture roulait rapidement vers Saint-Cloud, prêtez-moi un accent *qui le* persuade ; car ce n'est que de *lui seul* que j'attends quelque pitié.

Elle avait raison. Elle savait qu'autour des rois — et Napoléon l'était déjà par le fait[1], il n'y a que trop de gens perfides dont la volonté d'exécution outre-passe toujours l'intention de punir du maître.

— J'ai parlé, lui dit Joséphine aussitôt qu'elle l'aperçut, mais j'ai peu d'espoir. Il est plus irrité cette fois que je ne l'ai vu encore pour des conspirations, même celle de la machine infernale, où, sans ce pauvre Rapp, Hortense et moi nous sautions en l'air, *sans compter* Mme Murat[1]. Je lui ai parlé avec l'inté-

[1] Il était empereur depuis le 4 mai 1804 ; on était alors en juin.

[1] Malgré sa vive préoccupation, Mme de Montesson fut

rêt que je devais mettre à une aussi importante affaire, et je crains...

— Mais je veux le voir! s'écria Mme de Montesson.

frappée d'une façon risible en entendant ce mot si comique dans une circonstance de vie et de mort. — On sait que Mme Bonaparte n'aimait aucune de ses belles-sœurs, et Mme Murat était, dans le temps où nous sommes maintenant, l'une de celles qu'elle aimait le moins. — Le jour de la machine infernale, Mme Murat était en effet dans la voiture de Mme Bonaparte avec Mlle de Beauharnais *. Elles ne furent sauvées toutes trois que parce que Rapp, qui pourtant ne s'entendait guère à la toilette des femmes, s'avisa, en descendant l'escalier, de trouver que le châle de Mme Bonaparte n'allait pas avec la robe, ou je ne sais quelle autre partie de l'habillement. Mme Bonaparte, qui allait immédiatement après le Consul, se serait trouvée dans l'explosion, tandis qu'elle ne se trouva qu'à une grande distance. M. d'Abrantès échappa à la mort également ce jour-là par un hasard miraculeux.

* Ou sa voiture suivait celle de sa belle-sœur, je n'ai pas la chose bien présente ; je crois cependant qu'elle était avec Mme Bonaparte. Comme, depuis que Mme Murat est à Paris, je ne la vois pas et n'ai aucun rapport avec elle, je n'ai pu le savoir d'elle. Si cette conduite de ma part paraît étonnante, qu'on se rappelle celle de Mme Murat ! Elle n'est quelque chose aujourd'hui en France que pour des amis personnels : tout ce qui porte le souvenir de l'Empereur au cœur doit se rappeler le traité de la cour de Naples en 1814 ! Qui le provoqua ? Lorsqu'on songe à ce que pouvait la force de l'armée napolitaine dans les affaires de cette époque, pour ou contre l'Autriche, on s'étonne et l'on s'irrite à la fois en voyant une personne qui avait la prétention de savoir régner presque avant celle de plaire, ne savoir être ni reine, ni sœur. Comment put-elle croire UN MOMENT que les couronnes posées sur des fronts fraternels par la main de Napoléon y demeureraient un jour après la chute de la sienne ? Les insensés ! ils ne furent rois que par le vertige qui entoure les trônes au moment du danger !

Quant à l'amitié particulière qui existait entre nous dans notre jeunesse assez intimement pour nous tutoyer, il y a longtemps que les liens en ont été brisés par Mme Murat elle-même. Ma fidélité et mon dévouement au nom de l'Empereur, à sa mémoire, rendent témoignage pour moi de ce que j'aurais été pour sa sœur si elle-même eût toujours été ce qu'elle devait être. Cet attachement et ce dévouement ont survécu à l'éclat du soleil impérial. La duchesse de Saint-Leu, le prince de Canino, le comte de Survilliers, tout ce qui reste de cette illustre et malheureuse famille est dans mon cœur et pour toujours.

Joséphine, faites que je le voie, et vous serez un ange.

— Vous le verrez, mon amie ! vous le verrez, calmez-vous. Mais, au nom de vous-même, si vous voulez parvenir à son âme, ne me faites pas craindre ce qu'il *appelle des scènes*. Je le connais, et je sais que c'est le moyen de n'arriver à rien. Calmez-vous.

— Eh ! puis-je être calme ! Si vous saviez quelle douleur, quelle désolation j'ai laissée derrière moi.

— Mais soyez tranquille, au moins en apparence. Attendez-moi, je reviens dans un moment.

Et Joséphine partit en courant. A cette époque elle était svelte encore, et sa taille avait ce charme qu'elle a conservé si longtemps.

Quelques minutes après, elle revint précipitamment. Sa figure, toujours bonne et gracieuse, était ravissante en ce moment.

— Venez, venez ! s'écria-t-elle en offrant son bras à Mme de Montesson et l'entraînant vers le cabinet de l'empereur. Il veut bien vous voir ! c'est d'un heureux augure.

Mme de Montesson le pensait aussi, et cette pensée lui donna des forces pour parcourir l'espace assez grand qu'il y avait entre la chambre de Joséphine et le cabinet de Napoléon. Mais à peine fut-elle entrée dans ce cabinet et eut-elle regardé Napoléon, que tout espoir s'évanouit de nouveau, et ce ne fut qu'en tremblant qu'elle entra dans l'appartement. Napoléon se promenait rapidement dans la chambre, ayant encore son chapeau sur sa tête, qu'il n'ôta même pas à l'entrée de Mme de Montesson.

— Eh bien, madame, lui dit-il assez brusquement, vous aussi vous vous liguez avec mes ennemis ! Vous

venez me demander leur vie quand ils ne rêvent que ma mort ! Quand ils la cherchent et veulent me la faire trouver jusque dans l'air que je respire ! Ils me rendent craintif, moi ! Oui, ils m'empêchent de sortir, parce que je redoute que la moitié de Paris ne soit victime de leur barbarie. Ce sont des monstres !

Mme de Montesson ne répondit rien. L'empereur s'irrita de son silence :

— Vous n'êtes pas de mon avis, à ce qu'il paraît, madame ? dit-il avec amertume.

Elle baissa les yeux.

NAPOLÉON.

Vous ne voulez pas me faire l'honneur de me répondre ?

Mme DE MONTESSON.

Que puis-je vous dire, Sire ? Vous êtes ému, vous êtes surtout offensé et vous ne m'entendriez pas. Ce que je puis seulement vous affirmer, c'est que j'ai l'horreur du sang, même de celui d'un coupable ! Jugez ce que je pense de ceux qui veulent faire couler le vôtre ! ! !

NAPOLÉON, se rapprochant d'elle.

Pourquoi donc alors, si vous avez de l'amitié pour moi, venez-vous intercéder pour des hommes qui me tueront demain, si tout à l'heure je leur fais grâce ?

Mme DE MONTESSON.

Non, Sire ; on vous a trompé. MM. de Polignac peuvent avoir une pensée unique, absolue, qui régit leur vie et les guide dans tout ce qu'ils font et ce qu'ils disent. Ils veulent le retour des princes, comme

le général Berthier, le général Junot voudraient le vôtre en pareille circonstance ; mais ils ne sont pas *assassins*. Ils ont pu employer un homme à qui tous les moyens sont bons ; mais eux, ils sont incapables d'imaginer et encore moins d'exécuter une infamie.

JOSÉPHINE, allant à lui et l'embrassant sur le front.

Que t'ai-je dit, mon ami ? Tu vois que Mme de Montesson te parle comme moi ! Que t'ai-je dit encore ? que MM. de Polignac seraient à l'avenir liés par la reconnaissance s'ils te doivent leur vie !

Mme DE MONTESSON.

Ajoutez à cette considération, qui est immense, que vous êtes dans un moment, Sire, où vous devez marquer par votre clémence plus que par la sévérité. Cette époque à laquelle vous êtes parvenu, vous savez que je vous l'ai presque prédite[1]. En faveur de cette prédiction, soyez toujours mon héros ! Soyez plus, soyez l'ange protecteur de la France ! Qu'on dise de vous *seul* ce qu'on n'a dit encore d'aucun souverain :

[1] La faveur dont jouissait Mme de Montesson ne venait pas, comme on le croyait, de Mme Bonaparte, mais de Napoléon lui-même. Un jour, le duc d'Orléans était à Brienne avec Mme de Montesson, alors sa femme ; le prince fut invité à donner les prix aux élèves de l'école militaire, et ce fut Mme de Montesson que le prince chargea de ce soin, et qui les couronna. En donnant le laurier à *Napoleone Buonaparte*, elle lui dit : *Je souhaite qu'il vous porte bonheur*. Cette phrase, dite sans aucune pensée directe, fit impression sur le jeune homme couronné ; et plus tard, lorsqu'il fut au pouvoir, il se rappela Mme de Montesson et fut doublement heureux en la retrouvant liée avec Joséphine. Et son amitié pour elle se ressentit beaucoup de la pensée de Brienne, à laquelle d'ailleurs elle faisait très souvent allusion.

Il fut vaillant comme Alexandre et César, et bon comme Louis XII.

NAPOLÉON, d'une voix plus douce.

Mais je ne suis pas roi ! Je ne suis, comme empereur, que le premier magistrat de la république.

Mme DE MONTESSON, souriant.

Vous êtes tout ce que vous voulez et vous serez aussi tout ce que vous voudrez. Enfin, comme premier magistrat de votre république, comme vous l'appelez, vous pouvez faire grâce, et il faut le faire.

NAPOLÉON.

Et qui me garantira non seulement ma vie, mais celle de tout ce qui m'entoure, si je fais grâce ?

Mme DE MONTESSON.

La parole d'honneur des condamnés qu'ils ne violeront jamais, j'en suis garant.

NAPOLÉON.

Vous connaissez mal ceux dont vous répondez, madame, à ce qu'il paraît. MM. de Polignac sont des hommes d'honneur, sans doute, mais ils regarderont la parole donnée comme un serment prêté sous les verroux, et ils s'en feront relever par le pape.

JOSÉPHINE.

Eh bien ! si tu crois qu'ils ne soient pas assez forts contre leur volonté dominante, garde-les sous des verrous ; mais pas de mort, mon ami, pas de mort !

Mme DE MONTESSON se levant et allant à lui en lui prenant la main.

Sire ! Que faut-il faire ? Faut-il vous conjurer à genoux ? Sauvez M. de Polignac, sauvez les accusés ; sauvez-les tous ! Oh! je vous en supplie !

Et elle plia le genou au point de toucher la terre. Napoléon la releva précipitamment et la contraignit presque de se rasseoir.

NAPOLÉON.

Vous m'affligez, car, en vérité, je ne puis vous accorder la vie de tous ces hommes, pour qui le repos de la France n'est rien, et qui se jouent du sang de ses fils comme de celui d'une peuplade sauvage.

JOSÉPHINE.

Bonaparte[1], je t'ai déjà bien prié, je te prierai tant qu'il y aura de l'espoir. Mais, si tu me refuses, je ne t'aimerai plus.

NAPOLÉON l'embrassant.

Mais puisque tu m'aimes, comment peux-tu me demander la grâce de ces hommes qui non seulement, je le répète, veulent ma mort, mais le bouleversement de la France ?

Mme DE MONTESSON avec douceur.

Ce n'est pas ce qu'ils veulent.

[1] Elle ne lui donnait jamais le nom de Napoléon, ni en lui parlant, ni loin de lui. Elle disait toujours Bonaparte, et plus tard, en parlant de lui, l'empereur. Mais elle fut très longtemps à prendre l'habitude de ce dernier nom et en lui parlant alors, elle lui disait : Mon ami.

NAPOLÉON.

Eh ! madame, peuvent-ils espérer autre chose ? L'agitation révolutionnaire que j'ai tant de peine moi-même à contenir se soumettrait-elle à une main inhabile ? On n'improvise pas un gouvernement, madame, et les passions populaires ne répondraient plus aujourd'hui à leur colère royaliste contre la Révolution et la République. Cependant tout en accusant MM. de Polignac et de Rivière de ramener des troubles peut-être plus sanglants que ceux de 93, je les trouve moins coupables que des généraux républicains, des hommes comme Moreau (sa voix devint tremblante) Pichegru ! qui vont serrer la main, comme frères, au chouan Georges !

Il se laissa aller sur un canapé. Il était pâle et semblait avoir le frisson ; ses lèvres étaient blêmes et toute sa physionomie bouleversée. Mme de Montesson fut alarmée et fit un mouvement ; mais Joséphine lui fit signe de demeurer tranquille, et s'approchant de Napoléon, elle lui prit les mains, les serra dans les siennes, puis elle l'embrassa, lui parla bas longtemps, et peu à peu le calme revint sur la belle physionomie de l'Empereur. Mais Mme de Montesson dit ensuite qu'elle avait eu peur lorsque ses yeux s'étaient fermés et qu'il était tombé sur le canapé.

— Oui, reprit-il en se levant et marchant très vite, en partie dans la chambre et en partie dans le jardin[1],

[1] Cette scène, que je tiens en entier de M. de Valence et de Mme de Montesson, me fut confirmée depuis par l'impératrice Joséphine ; elle avait intérêt à laisser croire qu'elle avait obtenu la grâce à elle seule, mais, comme je savais la vérité, elle n'osa pas l'altérer devant moi.

ces hommes de la France sont plus coupables que des serviteurs de la famille de Louis XVI, de ce malheureux Louis XVI ! Mais Moreau,le vainqueur d'Hohenlinden lui, devenir un conspirateur! Il me croit jaloux[1] de lui ! et pourquoi, grand Dieu ! Ma portion de renommée est assez belle; je n'ai besoin de nul autre pour la rendre plus brillante. Et si Dieu me prend en faveur, j'espère bien en mériter une aussi élevée qu'il y en a sous le ciel !

— Eh bien ! donc, dirent les deux femmes en même temps en se mettant presque à genoux, soyez clément pour MM. de Polignac, commuez la peine, mais pas de mort ! Oh ! pas de mort !...

— Demain tu viendras me parler pour Moreau, dit Napoléon à Joséphine ! Croiriez-vous, dit-il ensuite à Mme de Montesson, qu'après avoir été le but des impertinences de la femme pendant quatre ans, elle a été plus qu'importune pour obtenir la grâce entière du mari? Elle est vraiment bonne, ma Joséphine.

[1] C'est ici le lieu de parler de la manière dont on comprend le mot *jalousie* : il parait qu'il y a de certaines gens qui voient ce sentiment en autrui lorsqu'ils le sentent en eux-mêmes, comme ceux qui ont la jaunisse et voient tout jaune. J'ai entendu souvent des hommes qui, après avoir rimé vingt vers, prétendaient que Victor Hugo et Dumas étaient jaloux d'eux ! J'ai vu pareille stupidité dans beaucoup de femmes relativement à Mme de Genlis et à Mme de Staël ! Mme de Staël, le plus beau génie de son époque après M. de Châteaubriand ! J'ai entendu la même parole sur Mme Sand, le plus beau talent de notre temps ! De qui serait-elle jalouse, elle, bon Dieu ? Aussi ne l'est-elle pas. — De qui Napoléon eût-il été jaloux ? Lui dont la tête penchait sous le poids des couronnes, et qui, sans quitter celle de laurier, allait les surmonter toutes par celle de Charlemagne, comme lui-même avait surpassé sa gloire.

Et l'attirant à lui, il l'embrassa avec une profonde émotion.

— Et moi, dit Mme de Montesson, il me faut aussi vous embrasser pour vous remercier.

NAPOLÉON étonné, mais souriant.

Me remercier ! et de quoi ?

Mme DE MONTESSON.

Mais de la grâce de mes amis ! Ne venez-vous pas de le dire ? N'avez-vous pas reconnu que Moreau était plus coupable qu'eux ?...

NAPOLÉON.

Sans doute.

Mme DE MONTESSON.

Eh bien ! s'il en est ainsi, vous ne pouvez pas condamner les uns quand vous faites grâce au plus criminel...

NAPOLÉON la regardant.

Eh ! qui vous dit, madame, que je ferai grâce à quelqu'un ?

Mme DE MONTESSON.

Mon cœur qui vous connaît et qui m'assure que vous ne voulez pas faire condamner Moreau. Il ne le sera pas.

JOSÉPHINE.

Mon ami, grâce ! grâce !

Mme DE MONTESSON.

Allons, dites ce mot-là ! il vous fera du bien.

NAPOLÉON.

Mais je ne puis la faire entière, cette grâce ; il me faut une garantie, et je ne puis l'avoir que dans la liberté de ces messieurs.

Mme DE MONTESSON l'embrassant avec affection [1].

Ah ! merci ! merci ! vous êtes bon ! vous êtes aussi bon que vous êtes grand !

JOSÉPHINE l'embrassant aussi très émue.

Merci, mon ami ! merci ! Voilà une belle journée ! elle doit aussi être belle pour toi !

NAPOLÉON.

Mais que dans leur prison ils soient circonspects ; pas d'intrigues, pas de complots.

Mme DE MONTESSON avec assurance.

Je réponds d'eux (*Elle va vers l'empereur, mais sans crainte*). En parlant *des accusés*, j'ai entendu *tous les accusés* pour la cause royale.

NAPOLÉON très vivement.

Non, madame. En vous accordant, ainsi qu'à Joséphine, la vie de M. de Polignac et de M. de Rivière, je n'ai entendu et compris que ces deux noms ; les autres doivent subir leur sort.

Mme DE MONTESSON.

Même M. d'Hozier ?

[1] Elle était naturellement très froide et peu expansive ; elle avait même habituellement une dignité qui donnait de la crainte aux jeunes femmes qu'on lui présentait.

NAPOLÉON.

M. d'Hozier comme les autres.

JOSÉPHINE.

Mon ami!...

NAPOLÉON frappant du pied avec colère.

On a bien raison de dire qu'un homme d'État ne devrait jamais laisser approcher une femme de son cabinet! Que me voulez-vous toutes deux? Vous me tourmentez depuis une heure pour obtenir une chose qui peut-être me sera fatale! Dieu veuille qu'un jour vous ne vous rappeliez pas cette conversation avec effroi!

Mme DE MONTESSON.

Dieu protège les rois cléments, et nous ne nous la rappellerons que pour vous en aimer davantage. Mais, je vous en conjure, donnez-moi la vie de M. d'Hozier.

NAPOLÉON.

Vous l'aimez donc beaucoup?

Mme DE MONTESSON.

Moi! du tout, je ne le connais pas [1].

NAPOLÉON.

Eh bien! pourquoi donc alors vouloir arrêter le cours de la loi?

Mme DE MONTESSON.

Que vous importe? Allons, accordez-moi sa grâce!

[1] Je crois qu'en effet elle ne le connaissait pas du tout.

je vous en conjure ! Hélas ! pour vous-même, je voudrais vous voir signer une amnistie pleine et entière. Ainsi, par exemple, M. de Saint-Victor.

NAPOLÉON l'interrompant avec une sorte de hauteur.

Ah ! pour celui-là, je vous demande de ne pas aller plus loin ! M. de Saint-Victor est sans doute un brave homme, mais il est du nombre de ces conspirateurs qui ruinent une cause, quand ils y entrent comme associés actifs. C'est un homme bien dangereux [1], et il a fait bien du mal à tous les siens ! Il doit mourir ! (ajouta-t-il après un long silence et comme répondant à une voix intérieure). Nous ne sommes plus au temps des Brutus.

MADAME DE MONTESSON.

Je ne connais M. de Saint-Victor que de nom, ainsi que M. d'Hozier; mais des rapports intimes existent entre ce dernier et moi par des amis communs : voilà pourquoi je tiens tant à le sauver.

NAPOLÉON.

Eh bien ! soit : je vous le donne encore (*Se repre-*

[1] M Coster de Saint-Victor était fanatique pour ses rois comme un Romain de l'ancienne Rome l'était pour sa république. Pendant tout le procès il fit constamment des réponses inconcevables, et toujours bravant les juges et l'autorité. Souvent il dédaignait de répondre, et en tout Napoléon avait raison : il fit beaucoup de mal à sa cause par l'obstination qu'il apportait quelquefois dans ses réponses. Du reste loyal, brave, et brave chevaleresquement. L'infortuné périt avec le plus noble courage, et sur l'échafaud, au moment où sa tête tombait, il criait encore : Vive le roi !

nant) c'est-à-dire j'en parlerai avec Cambacérès et le grand-juge ; car je n'ai pas pouvoir à moi seul.

Mme de Montesson quitta Saint-Cloud tellement heureuse d'avoir obtenu ce qu'elle voulait, qu'elle ne souffrait plus.

— Victoire ! cria-t-elle du plus loin qu'elle aperçut ses amies désolées qui accouraient à elle. Victoire !

Et elle leur annonça ce que l'empereur venait de faire.

— C'est un homme qui veut mériter ce qu'il cherche à obtenir, dit M. de Valence, et ce n'est pas moi qui lui serai un empêchement.

Telle fut la véritable histoire de MM. de Polignac[1]. Je ne sais s'ils en sont instruits, mais la voici telle qu'elle me fut racontée par la principale actrice de ce drame intéressant et confirmée par la seconde.

Nous remarquâmes, en parlant de cette conspiration et du jugement des accusés, qu'ils montrèrent dans cette circonstance le même courage insouciant que toute la noblesse a constamment prouvé pendant le temps de la Révolution. M. de Rivière, à qui je reproche trop de ferveur pour son parti peut-être, fut pendant ce procès l'homme de cour d'autrefois. C'était M. de Narbonne se battant avec un bouton de rose dans la bouche, et qui le laissant [2] tomber, se penche, le ramasse, mais sans cesser de croiser le fer, se relève, reprend aussitôt son avantage et désarme son adversaire. M. de Rivière faisait des vers. Un

[1] On croit généralement que M. Jules de Polignac avait été condamné à mort ; c'est une erreur, il ne le fut jamais qu'à deux ans de détention.

[2] Ce fut à M. de Narbonne (le comte Louis de Narbonne) que ce fait arriva.

jour, se trouvant au tribunal et apercevant Mme de La Force parmi ses nombreux amis, ayant à côté d'elle Mlle de la Ferté [1], il fit ce couplet, et l'ayant écrit au crayon, il le lui fit passer :

En prison est-on bien ou mal ?
On est mal, j'en ai maint exemple.
On est mal au bureau central ;
On est encor plus mal au Temple.
A l'Abbaye on n'est pas mieux,
Car d'en sortir chacun s'efforce.
Le prisonnier le plus heureux,
C'est le prisonnier *de la Force.*

Chanter sous le couteau ? comme c'est français !

La conduite de Mme de Montesson dans cette circonstance fut connue mais moins peut-être qu'elle n'aurait dû l'être en raison de sa modestie. On parla beaucoup dans le monde de la vie de MM. de Polignac sauvée par Joséphine, mais voici la vraie version. Sans doute que les MM. de Polignac l'ont su, ainsi que M. de Rivière, et que leur reconnaissance aura payé celle qui ne faisait en cela que servir ses amis et sauver la vie d'un homme.

La santé de Mme de Montesson, qui, à cette époque, était déjà perdue, parut reprendre un peu de mieux par la joie qu'elle vit autour d'elle. Mme de La Tour remerciait Dieu chaque soir et le priait pour cette âme parfaite qui lui avait conservé tout ce qui

[1] Qui depuis est devenue duchesse de Rivière. C'est un beau caractère de femme. C'est le dévouement, la tendresse, tout ce qu'une âme de femme renferme, mais ce que souvent elle n'a pas le courage de donner. Mlle de La Ferté eut ce courage ; honneur à elle !

lui restait d'une sœur bien-aimée. Mme de Montesson, heureuse du bonheur de ses amis, jouissait de son ouvrage, et pendant toute l'année 1804 elle fut encore assez bien pour donner de l'espoir. Sa maison de Romainville, toujours ouverte, était plus que jamais le rendez-vous de tout ce qui arrivait à Paris en gens distingués et de cette belle fleur de bonne compagnie française dont il y avait encore alors un bon nombre en France. Remplie de reconnaissance, attachée d'amitié à l'empereur, elle prit une part positive à tout ce qui lui arriva dans les années qui s'écoulèrent entre la grâce de MM. de Polignac et le jour où elle mourut. L'arrivée du pape, les événements immenses qui se groupaient autour de Napoléon pour prouver qu'il ne pouvait être servi par la fortune qu'en raison de sa gigantesque destinée, trouvaient en elle une amie pour les faire valoir. Elle l'aimait de cœur, enfin, ainsi que Joséphine et plusieurs des généraux attachés à l'empereur. M. d'Abrantès y allait beaucoup lorsqu'il était à Paris. J'y voyais aussi le maréchal Pérignon, mais pas très souvent. Duroc y allait aussi ; Savary, jamais. Mme de Montesson le détestait.

Mais la santé de Mme de Montesson s'altéra au point que Hallé, que je voyais souvent et qui à cette époque était mon médecin, me dit qu'elle était fort mal. On lui fit quitter Romainville et elle revint à Paris, mais dans un état désespéré. Mme de Genlis eut alors une conduite admirable et à laquelle il faut rendre justice. Mme de Montesson était riche ; elle avait même une immense fortune, et elle laissait sa nièce travailler la nuit pour gagner sa subsistance. Peut-être avait-elle pour se conduire ainsi des motifs

que j'ignore [1], cela se peut; je le veux croire même pour l'excuser. Mais Mme de Genlis ne devait pas moins en ressentir la blessure. Aussitôt qu'elle apprit le danger de Mme de Montesson elle laissa un ouvrage sur lequel elle avait un dédit assez fort si elle ne le livrait pas pour un jour fixé, et elle consacra ses journées entières à sa tante, partant de l'Arsenal, où elle logeait alors, pour aller chez la malade dans la Chaussée-d'Antin, à dix heures du matin, pour n'en revenir qu'à dix heures du soir! Pendant ses journées de souffrance, Mme de Montesson avait constamment sa tête et, comme ses douleurs n'étaient pas fort aiguës, Mme de Genlis lui faisait la lecture pendant quatre et cinq heures. Le jour de sa mort, sentant sa fin approcher, elle demanda elle-même les sacrements. Sa nièce les lui vit recevoir et pria avec le clergé. A peine les prêtres étaient-ils partis, que l'agonie commença. Cachée derrière le rideau du lit de la mourante, Mme de Genlis priait tout bas et sans qu'elle pût entendre les prières des agonisants que sa nièce disait pour elle! Aussitôt qu'elle fut expirée, Mme de Genlis, fort émue et tout en pleurs, tira le rideau et, tombant à genoux près du corps de cette parente à un degré si intime qui avait oublié au moment extrême qu'elle laissait la fille de sa sœur dans un état malheureux, elle pria longtemps pour elle puis, se relevant, elle lui ferma les yeux, alluma deux cierges qu'elle mit auprès de son lit et fit chercher à Saint-Roch, paroisse de Mme de Montesson, un prêtre qu'elle

[1] Lorsqu'on voit une personne naturellement bonne se conduire sévèrement envers des parents très proches, que le public ne se presse pas de lui donner tort ; il est probable qu'elle n'en a aucun.

établit dans la chambre mortuaire pour dire les prières des morts auprès du corps.

Pendant la maladie de Mme de Montesson, un page de l'empereur ou de l'impératrice allait tous les jours savoir des nouvelles de la malade, et, en apprenant sa mort, Napoléon ordonna qu'elle reçût les honneurs qu'une princesse recevrait. Elle fut exposée, pendant UNE SEMAINE, dans une chapelle ardente à Saint-Roch, chose qui n'avait jamais lieu, pas plus qu'aujourd'hui, au reste, pour une personne du monde.

Une circonstance dramatique eut lieu au moment où le corps descendait les vingt-cinq marches de Saint-Roch, pour être déposé sur le corbillard qui devait le porter à Seine-Assise, où il devait être enterré près du duc d'Orléans. Au moment où l'on descendait le cercueil, escorté de plus de cent personnes qui lui faisaient cortège, un autre convoi s'arrêtait au bas de l'escalier de l'église et les deux cercueils se croisèrent dans leur marche funèbre. La dernière arrivée était Mlle Marquise, autrefois danseuse de l'Opéra, adorée jadis de M. le duc d'Orléans, qu'elle avait rendu père de M. de Saint-Far, de M. de Saint-Albin et de Mme de Brossard. M. le duc d'Orléans l'avait aimée avec passion, l'avait faite marquise de Villemomble ; et puis il avait aimé Mme de Montesson et abandonné la mère de ses fils. Et ces deux femmes, jadis rivales, jalouses et vindicatives, se retrouvaient ainsi sur le seuil du cimetière, de ce lieu où s'éteignent toutes les passions! Le même *requiem* était chanté sur leur bières, les mêmes tentures drapaient l'église pour leur fête de mort, et les mêmes cierges brûlaient pour l'éclairer.

SALON DE MME DE GENLIS

A L'ARSENAL

Lorsque, après dix ans d'exil, Mme de Genlis revit la France, elle n'eut pas d'abord la pensée d'avoir un salon ni de pouvoir même de longtemps former une société intime dont l'agrément devait remplacer tout ce que les malheurs révolutionnaires avaient enlevé à chacun. Rien ne peut se comparer à ce qu'on voyait alors en France : la France, qui, peu d'années avant, se disait avec orgueil la reine des nations civilisées pour tout ce qui est élégance et bon goût! Ce qu'on appelait *le monde* n'était qu'une bigarrure mal composée même et qui n'offrait à l'œil qu'un assemblage choquant des couleurs les plus opposées. *Le monde*, ou plutôt la société de cette époque, était une réunion de parvenus à la fortune par des fournitures à l'armée, ou par l'agiotage au perron, ou par d'autres moyens moins honorables et moins *industriels*. Pendant nos temps calamiteux de la révolution, une seule route s'était offerte pour conduire à un noble but : c'était l'armée. Parler de gloire à des

Français c'est flatter leur passion favorite, c'est leur parler selon leur cœur. Aussi les hommes de toutes les classes répondirent-ils à cet appel, et la France fut défendue et puis ensuite sauvée par ces mêmes hommes qui ne s'étaient d'abord levés que pour former une barrière de leurs corps à l'étranger qui voulait nous envahir. Les *parvenus* par ce noble chemin furent toujours différents des autres; et cela fut de tout temps. La Rochefoucauld dit :

L'air bourgeois se perd rarement à la cour, il se perd toujours à l'armée.

Aussi était-ce une chose remarquable à voir que les fils d'une famille dont le père et la mères restés à Paris avaient fait leur fortune par les causes que j'ai dites. Les enfants, sans avoir eu d'autres maîtres que les dangers, une vue continuelle des hommes dans toutes les positions, rapportaient dans la maison paternelle une attitude aisée et souvent même agréable, tandis que le père et la mère étaient demeurés comme devant leur comptoir.

Les plus insupportables de ces parvenus à la fortune de l'époque révolutionnaire, c'étaient les fournisseurs de l'armée. Je n'en excepte qu'un, mais aussi celui-là est tout à fait à part : c'est M. Collot. Il est lui-même un type d'esprit et de manières courtoises et polies. Mais il y a longtemps que j'ai parlé de lui dans ce sens, en disant ce que j'en pense et ce que j'en connais.

Paris offrait alors lui-même dans son ensemble, comme ville, un coup d'œil étrange et terrible à la fois pour l'infortuné qui le revoyait après quinze ans d'exil ! S'il voulait faire une course dans la ville, il ne retrouvait plus son chemin. Les rues ne portaient

plus leur ancien nom. Ceux des hôtels, gravés jadis sur des plaques de marbre ou de pierre, étaient effacés et mutilés, tandis que dans chaque carrefour il reculait en frémissant devant une dalle de marbre noir sur laquelle il voyait gravées en lettres d'or ces paroles faites pour un peuple LIBRE : *La liberté, la fraternité* OU LA MORT! ou bien : *Lois et actes* de l'autorité publique[1].

Un émigré venait de rentrer; c'était un ami de ma famille. Un jour, il arrive chez ma mère les yeux pleins de larmes.

— Qu'avez-vous? lui dit-elle.

Le malheureux ne pouvait parler. Enfin il nous dit que dans une petite rue près de Saint-Roch, il était entré, pour éviter la pluie, chez un marchand de bric à brac et que là, parmi de vieux cadres tout mutilés, abîmés, il avait retrouvé le portrait de son père, de son frère et celui de sa femme. Son frère avait péri sur l'échafaud!

A chaque pas, à cette époque, on trouvait le burlesque s'alliant au terrible!

Les femmes ne pouvaient alors remédier au mal qui s'était introduit dans ce qu'on appelait *la société :* car enfin, depuis surtout la rentré des émigrés, elle se recomposait d'elle-même. Mais le mélange forcé était plus insupportable encore que la solitude. Les femmes des parvenus haïssaient tout naturellement une conversation intéressante, parce qu'elles y étaient étrangères. Continuellement occupées d'étiquette, point sur lequel elles étaient encore plus ignorantes

[1] Il y eut longtemps en France jusque sur les arbres des grandes routes, sur des rochers, de pareilles inscriptions.

que sur tout le reste, elles marchandaient une révérence et comptaient les visites : ce qui était simple, parce qu'elles devaient craindre à chaque moment qu'on se rappelât leur basse origine, et très souvent plus que cela, et qu'alors on ne voulût leur manquer. J'ai vu longtemps encore à la cour impériale de ces pauvretés, de ces *mièvreries* qui élevaient des querelles sur une visite plus ou moins longue, plus ou moins différée.

La conversation même la plus simple se ressentait, comme on doit le croire, de l'état de la société à cette époque. Mme de Genlis, femme élégante et surtout difficile dans tout ce qui tient à la grande et même l'excessive recherche du langage, souffrait plus qu'un autre de ce bouleversement complet. Un jour elle voit arriver chez elle, rue d'Enfer où elle demeura avant d'aller à l'Arsenal, une femme dans une voiture fort élégante, attelée de deux beaux chevaux, et conduite par un cocher dont la mise eût paru étrange sans un petit nègre encore plus ridicule, qui était complètement habillé en Maure et qui n'avait pas plus de trois pieds de haut : c'était ce personnage qui ouvrait et fermait la portière.

Cette dame, qui elle-même était une caricature par sa mise, portait une robe d'une forme outrée et absurde. Sur sa tête était un très petit chapeau de velours avec deux plumes tombantes. Elle se fit annoncer sous le nom de Mme DE Privas.

En entendant ce nom qui promettait quelque chose, Mme de Genlis se leva et fit deux pas au-devant d'elle.

Mme PRIVAS.

Vous devez être *joliment* surprise de me voir,

n'est-ce pas? *Eh bien ! qu'est-ce que vous faites donc ? rasseyez-vous donc !*

Mme DE GENLIS, avançant un fauteuil à la dame.

Veuillez vous asseoir, madame.

Mme PRIVAS, s'asseyant lourdement dans la bergère.

Tiens, que c'est drôle! vous dites MADAME! vous ne dites pas *citoyenne*, vous; vous avez bien raison ! Au reste, je l'avais parié avec M. Privas. Je lui ai dit : « Je te parie six francs que la citoyenne Genlis me dira MADAME. » Il a parié que non, parce qu'il prétend que vous avez peur.

Mme DE GENLIS, souriant doucement.

Mais comment M. de Privas, que je n'ai pas l'honneur de connaître, me fait-il celui de juger ainsi mes sentiments les plus intimes?

Mme PRIVAS.

Oh! il vous connaît bien, allez, lui! Tiens! qu'est-ce que c'est donc que tout ça?

Et elle se mit à retourner et à remuer tout ce qui était sur la table de Mme de Genlis. Il y avait, entre autres choses, un charmant livre de la forme de nos albums d'aujourd'hui, dans lequel Mme de Genlis peignait alors une guirlande de fleurs allégoriques ou plutôt emblématiques. Elle avait fait un langage des fleurs. Il y a aussi, je crois, une nouvelle d'elle [1] qui a donné l'idée à M. Révéroni de Saint-Cyr de faire son roman de *Sabina d'Herfeld*. Mme de Genlis fut

[1] *Les Fleurs funéraires.*

alarmée pour le sort de ses fleurs, et puis elle voulait savoir ce qui lui valait une visite aussi étrange.

— Permettez-moi, madame, lui dit-elle en refermant doucement le livre, de vous prier de ne point toucher à cet ouvrage. Il n'est point terminé et pourrait s'effacer, et puis, mon temps est bien limité, il n'est même pas à moi.

Mme PRIVAS.

Vraiment, pauvre chère dame ! voyez-vous bien ! cette chienne de révolution ! C'est ce que je dis toute la journée à M. Privas. Là, une dame comme il faut, une dame comme vous, qui a roulé *su* l'or et *su* l'argent, en être réduite là, à travailler pour vivre ! Ah ! mon Dieu ! mon Dieu !

Mme DE GENLIS, presque impatientée.

J'ai l'honneur de vous faire observer, madame, que c'est pour cette raison que mon temps est pris par mon travail. Puis-je savoir ce qui me procure l'avantage de vous voir ?

Mme PRIVAS, la regardant avec admiration.

Comme vous parlez bien ! voilà comme je voudrais parler. C'est ce que je dis toute la journée à M. Privas ; il a été longtemps à le comprendre, mais j'ai gagné la bataille.

Mme de Genlis sourit doucement : en effet, Mme Privas paraissait réunir toutes les conditions nécessaires pour remporter la victoire dans une lutte à coups de poing. Elle avait un taille au-dessus de la médiocre. Son embonpoint très prononcé, ses bras et ses mains surtout, d'un volume respectable, dans un

combat devaient lui assurer la victoire. Son visage eût été joli (car elle était encore jeune et ses traits étaient agréables), s'il avait eu une expression quelconque ; mais elle n'en avait jamais aucune et sa bouche souriait constamment pour montrer des dents assez jolies, ou plutôt même sans motif. Ses yeux étaient bleus et, avec ou sans regard, ils paraissaient toujours immobiles. Son nez était bien fait, la forme de son visage agréable, ses cheveux d'une jolie couleur : eh bien ! tout cela ne lui servait à rien. On aurait même autant aimé qu'elle fût laide, parce qu'elle aurait peut-être eu de l'esprit, Mais on va voir que ce n'était pas l'intention qui lui manquait.

Elle continuait à regarder Mme de Genlis avec une expression admirative vraiment comique, et finit par amuser Mme de Genlis, qui, ainsi que toutes les personnes d'esprit, vit d'abord le côté plaisant de la chose. Dans le même moment, la femme de chambre de Mme de Genlis annonça M. Millin.

Mme DE GENLIS, lui tendant la main et lui faisant un signe d'intelligence en lui indiquant la dame étrangère.

Je suis bien aise de vous voir, mon ami, et vous attendais avec une vive impatience. Ma copie est prête, nous n'avons qu'à l'assembler.

M. MILLIN, ne comprenant pas très bien et croyant qu'il s'agit d'une lecture.

Eh bien ! je ne vois pas ce qui s'oppose à ce que la lecture se fasse tout de suite. Madame en est-elle ?

Mme PRIVAS.

Une lecture ! certainement que j'en suis. C'est-il beau, ça, une lecture?

Mme DE GENLIS.

Je vois, madame, avec regret que je suis forcée de vous prier d'abréger votre visite qui m'honore, sans doute, mais à laquelle je ne puis donner l'attention qu'elle mérite, étant obligée de lire à M. Millin un ouvrage de moi, auquel vous ne prendriez aucun plaisir, et puisque vous ne voulez pas me dire le motif pour lequel vous êtes venue me chercher dans ma retraite, je suis forcée...

Mme PRIVAS.

Eh là! là! comme elle s'emporte donc, cette petite dame! Eh bien, voyons, soyez donc gentille; on ne veut pas vous faire de mal, au contraire. Voilà l'histoire. Mon mari et moi nous sommes de bonnes gens; nous sommes riches, très riches même. M. Privas, voyez-vous, a vendu des farines aux armées; il a eu des fournitures dans un bon temps, le temps *où le blé manquait*; il a eu des protecteurs, on l'a payé, enfin, et bien payé aussi. Nous sommes riches, et riches en honnêtes gens.

MILLIN, à demi-voix.

Oui, comme des accapareurs. Oh! les voleurs!

Mme DE GENLIS.

Enfin, madame.

Mme PRIVAS.

M'y voilà, m'y voilà! comme vous êtes vive! m'y voilà! Vous saurez donc que M. Privas et moi nous aimons beaucoup le monde, mais le beau monde. Nous voulons tenir maison, recevoir, nous faire hon-

neur de notre belle fortune, enfin; et pour cela il me faut quelqu'un qui sache ce que c'est que la belle société, voyez-vous. Moi j'aime les gens comme il faut. *Je n'aime pas ces parvenus qui se donnent des tons*, comme si nous n'étions pas tous de la *même farine*. J'ai lu les *Veillées du Château*, j'ai lu *Adèle et Théodore*, et j'ai dit à M. Privas : Voilà *la dame* qu'il nous faut, et alors, voyez-vous, je suis venue moi-même, pour vous expliquer que vous gagnerez plus gros avec nous qu'avec vos livres, et que vous serez heureuse, parce que vous entendez bien que je ne vous tyranniserai pas. Voulez-vous accepter, chère madame?

Mme DE GENLIS.

Je suis fort sensible, madame, à l'obligeance de votre offre, mais je ne puis y répondre.

Mme PRIVAS, stupéfaite.

Vous me refusez !

Mme DE GENLIS.

Croyez que je n'en suis pas moins sensible à votre bonté pour moi, madame; mais j'ai l'honneur de vous dire que je ne puis accepter.

Mme PRIVAS.

Mais pourquoi? Songez donc que nous vous donnons douze mille francs par an, si vous voulez venir vivre avec nous. L'hiver, nous occupons un bel hôtel dans la rue Saint-Dominique, et l'été, nous le passons tout entier dans une superbe terre que M. Privas vient d'acheter en Bourgogne, près d'Autun.

Mme DE GENLIS, avec émotion.

Près d'Autun ! C'est dans les environs d'Autun qu'est le château qui appartenait à mon père, et où j'ai passé mon enfance ! Mais, encore une fois, madame, recevez mes remerciements, sans chercher à ébranler ma résolution ; elle est positivement arrêtée et, pour vous éviter toute insistance, je dois vous dire que jamais je ne sacrifierai ma liberté ; je suis et *veux* rester indépendante : voilà mon dernier mot.

Mme PRIVAS.

Hé bien ! vous avez tort. Vous seriez toujours indépendante, parce que vous auriez en nous des amis, *et écoutez donc, voyez-vous*, des amis qui ont cinq millions de fortune, c'est beau, ça !

Mme DE GENLIS.

Tous vos efforts, madame, en me prouvant que vous avez la bonté de tenir à moi, me donnent encore plus de regrets. Mais, je vous le répète, la chose ne peut avoir lieu.

Mme PRIVAS.

Mon Dieu ! vous n'êtes pas raisonnable !

MILLIN, avec impatience.

Pardieu ! madame, c'est vous qui ne l'êtes guère ! Voilà une heure que madame vous répète qu'elle ne veut pas aller avec vous, et vous ne la comprenez pas !

Mme PRIVAS, regardant Millin de travers.

Hé bien ! qu'est-ce que *c'est donc ?* De quoi se mêle-t-il, ce monsieur? Est-il votre parent, ma chère

dame? (*Elle regarde Millin alternativement avec Mme de Genlis.*) Écoutez, voyez-vous, si vous êtes habitués à vivre ensemble, nous prendrons *le cousin* avec nous. Oh! mon Dieu! je suis bien sûre que M. Privas ne me désavouera pas.

MILLIN, éclatant de rire.

Eh? non, non! nous sommes amis, bons amis; mais pas du tout *cousins*, comme vous l'entendez!

Mme DE GENLIS, plus sérieusement et en se levant.

Toute prolongation de conversation à ce sujet est tout à fait superflue. J'ai eu l'honneur de vous répondre, madame, et n'ai plus rien à vous dire.

Mme PRIVAS, se levant aussi.

Eh bien donc, adieu, ma bonne dame! Je m'en vais bien affliger M. Privas, car il se faisait une fête de vous voir, le cher homme; et, puisqu'il faut vous le dire, le château de Saint-Aubin est bien connu de lui, allez! Il a demeuré sur les terres de votre père, M. Privas.

MILLIN, tout en se promenant.

Il a peut-être été son meunier?

Mme PRIVAS.

Eh bien! s'il l'a été, qu'est-ce que ça vous fait? Allons, bonjour, madame, je m'en vais bien fâchée de ne pas vous emmener; si vous vous ravisez, écrivez-moi : voilà mon adresse.

Elle mit sur la table un morceau de vilain carton avec son nom et son adresse grossièrement imprimés, et faisant une belle révérence à Mme de Genlis,

elle sortit en n'adressant qu'une légère inclination de tête à Millin. Mme de Genlis et lui la virent monter dans sa voiture, où l'enferma le petit nègre, qui, par parenthèse, s'appelait Othello, en l'honneur de Talma probablement dont ce rôle était alors le triomphe. Lorsqu'elle fut dans sa voiture, Mme Privas cria d'une voix forte :

— A la maison !

Ce que le petit Maure répéta en fausset.

Après le départ de cette femme, Mme de Genlis croisa ses mains puis, les laissant retomber :

— Eh quoi ! dit-elle, la France en est-elle à ce point que la fortune et les biens de tant de malheureux qui souffrent dans l'exil et la pauvreté, tant d'héritiers des victimes massacrées, soient dans les mains de telles gens ! Cinq millions ! ainsi cette femme a deux cent cinquante mille francs de rentes, peut-être le château de mon père, tandis que je travaille pour vivre. Voilà donc le résultat de la Révolution !

Elle tomba rêveuse sur une chaise, et y demeura assez longtemps sans que Millin la troublât. Il comprenait trop bien sa dernière exclamation[1]. Il dit enfin :

— Oui, ce serait une bien triste besogne que celle d'avoir provoqué la révolution, si elle n'avait pas eu d'autres résultats que celui de tuer et de ruiner les légitimes propriétaires pour enrichir les intrigants. Oui, ce serait en effet bien triste !

[1] Millin était fort royaliste. L'empereur, qui le savait, ne l'aimait pas, et deux fois, sans l'inquiète amitié et les démarches de ses amis, il aurait été privé de sa place, qui était sa seule fortune !

Mme de Genlis se leva et marcha quelque temps assez agitée; puis lorsqu'elle se rassit, elle était calme, et reprit la conversation sur Mme Privas avec une grande liberté d'esprit.

— Comment l'avez-vous refusée sans réfléchir? lui dit Millin. Songez donc, douze mille francs! et cette femme paraissait tenir tellement à vous qu'elle en eût donné quinze et même vingt pour vous avoir.

— Et moi, jamais je ne sacrifierai ma chère liberté à une fortune, quelle qu'elle soit; et puis, savez-vous bien que cinquante mille francs ne payeraient pas l'ennui de vivre avec une pareille femme! Est-il donc vrai que beaucoup de ces parvenus soient ainsi?

Dans ce moment on annonça M. de Valence.

— Tenez, dit Millin, voici quelqu'un qui pourra vous donner là-dessus tous les renseignements possibles.

— Sur quoi? dit M. de Valence.

MILLIN.

Sur la société d'aujourd'hui. Mme de Genlis est surprise du ton qui règne maintenant dans le monde, et, pour dire la vérité, elle a grandement raison.

M. DE VALENCE.

Sans doute elle a raison d'en être choquée, mais elle a tort d'en être surprise. C'est une conséquence toute naturelle du long bouleversement qui a mis la France sens dessus dessous. Comment pouvez-vous être *étonnée* de cela? répéta-t-il en se tournant vers sa belle-mère.

Mme DE GENLIS.

Que les choses se soient dérangées, je le conçois; mais qu'elles aient pris cette attitude et cette couleur, tandis que parmi ces parvenus et même dans leurs amis il y a tant de gens comme il faut, voilà ce qui m'étonne et en même temps me choque. Ainsi, par exemple, je dînais l'autre jour chez ma tante[1] qui, je le croyais, devait avoir conservé les anciens usages : pas du tout; elle aussi a sacrifié à la mode et aux exigences de l'époque. De son temps et du mien, car nous sommes contemporaines, nous ne mettions pas d'hommes à côté de nous à table. Le maître et la maîtresse de la maison choisissaient entre eux les quatre femmes les plus distinguées de l'assemblée et les engageaient à se mettre à côté d'eux[2], et tout cela sans faire de scène. On était poli pour celles qu'on distinguait, et l'on ne désobligeait personne. Maintenant ce n'est plus cela : non seulement le maître de la maison vient avec beaucoup de bruit prendre la femme *la plus considérable* et lui fait traverser le salon devant tous les autres, à qui elle marchera sur les pieds si elle ressemble à ma marchande de farine de tout à l'heure; mais ce n'est pas tout, il lui faut encore *un second*. Il appelle alors l'homme le plus élevé en

[1] Mme de Montesson.

[2] Mme de Genlis ne dit ici que ce qui est. Autrefois les femmes, lorsque le maître d'hôtel avait annoncé le dîner, sortaient toutes les premières du salon : celles qui étaient le plus près de la porte passaient les premières en se faisant quelques compliments, mais qui n'entravaient pas la marche. Les hommes passaient ensuite, et à table on se plaçait selon ses goûts et sa convenance. Quelquefois le maître de la maison mettait *auprès de lui* les deux femmes les plus importantes.

grade après lui, pour enfermer la pauvre femme qui est à sa droite entre deux ennuyeux qu'elle aurait évités si elle eût été libre.

M. DE VALENCE.

Sans doute, *cela était*, et cela n'est plus. Les usages sont des lois tant qu'ils conviennent; le jour où d'autres exigences nécessitent d'autres usages, eh bien! ils s'établissent et remplacent les anciens. Mon Dieu! c'est la marche commune. L'origine de ce dont vous parliez tout à l'heure remonte beaucoup plus loin que les derniers temps de la révolution. Cet usage de placer des femmes en leur faisant une politesse marquée date, au contraire, de celui des assemblées. Il fallait souvent flatter un député : pour l'acquérir à son parti on plaçait alors sa femme à côté de soi, au grand mécontentement de dix autres; mais l'esprit de parti ne transige pas et avec la politesse moins qu'avec toute autre chose. Les femmes ont appelé les hommes à côté d'elles dans le même but.

Mme DE GENLIS.

Vous avez admis chez vous une coutume anglaise, tout aussi mal appliquée à nos manières que beaucoup d'autres : c'est celle de laver ses mains et de rincer sa bouche à table. En Angleterre, c'est une chose simple parce que les femmes se lèvent de table au dessert; mais pour nous je trouve cela choquant au dernier point, de voir un homme faire sa toilette à côté de moi.

M. DE VALENCE.

Je suis de votre avis; aussi vous avez dû voir que chez votre tante toute cette toilette se fait sur des

buffets où les femmes trouvent ce qui leur est nécessaire, ainsi que les hommes. En général, la maison de Mme de Montesson est citée, je vous le dirai, comme la meilleure de Paris.

MILLIN, avec un accent profondément touché.

Oh ! cela est vrai : on y fait d'abord les meilleurs dîners que j'aie mangés de ma vie. Je raisonnais de cela l'autre jour avec M. de Pont, qui trouvait avec Lavaupalière que les dîners du mercredi, surtout en carême, étaient ce qu'il avait jamais compris de plus parfait.

M. DE VALENCE.

Permettez-moi, mon cher Millin, de vous faire observer que ce n'est pas seulement par ses bons dîners que ma tante se fait autant aimer dans le monde; cela est bon pour Lavaupalière et Mme de Guéméné.

MILLIN.

Mais qui dit le contraire ? ce n'est certes pas moi, qui suis si heureux de l'entendre causer elle-même de toutes les sciences et des arts aussi bien que les artistes et les savants eux-mêmes qu'elle rassemble chez elle.

Mme de Genlis sourit, mais sans faire aucune observation.

M. DE VALENCE.

Oui, le premier consul me disait l'autre jour qu'il serait le plus heureux des hommes, *ravi*, *charmé*[1],

[1] M. de Valence parle ainsi parce que de son temps c'était la manière de s'exprimer : on était ou *charmé*, ou *ravi*, ou *déses-*

si Mme de Montesson voulait être de la société la plus intime et la plus habituelle de Mme Bonaparte.

Mme DE GENLIS.

C'est-à-dire sa dame de compagnie! En effet, cela plairait à Bonaparte, la duchesse douairière d'Orléans!

M. DE VALENCE.

Quoi qu'il en soit, il l'aime fort et vient chez elle, lorsqu'il ne va nulle part que chez des élus.

Dans le moment entrèrent d'abord M. de Choiseul-Gouffier et puis Radet, M. de La Harpe[1], M. de Cabre[2], M. Fiévée, qui alors faisait de charmantes nouvelles dans la *Bibliothèque des romans ;* il était l'auteur de cette jolie petite histoire : *la Dot de Suzette :* je dis histoire, car jamais en la lisant je ne puis me persuader que ce soit un roman, tant il y a de vérité et de naturel. Puis vint encore M. Marigné, auteur de charmants vers qu'il ne lisait que dans l'intimité.

— Que je vous fasse mon compliment, dit M. de Cabre à Mme de Genlis en lui baisant la main, quel adorable petit miracle vous nous avez donné! jamais rien de plus suave, de plus pur, de plus ravissant n'est sorti de la plume d'une femme! Comment donc ne me l'aviez-vous pas envoyé? comment au moins

péré, et souvent c'était de ne pas rencontrer quelqu'un. Cette façon de parler était surtout singulière lorsqu'on faisait une narration dans laquelle on faisait, comme ici M. de Valence, intervenir Napoléon qui était surtout le plus concis des hommes.

[1] Il ne fut exilé que quelque temps après.

[2] Sabatier de Cabre, ancien conseiller-clerc au parlement de Paris, homme de beaucoup d'esprit, le plus grand *puriste* que j'aie connu. Il avait un esprit qui pouvait ne pas plaire en tout, en ayant beaucoup.

ne m'aviez-vous pas présenté à *Mlle de Clermont*, si les convenances s'opposaient à ce que vous me la donnassiez ?

— Le fait est, dit M. de La Harpe, que l'on peut vous faire un compliment sans craindre d'être accusé de fadeur. *Mlle de Clermont* est un diamant *sans une* tache. *C'est mon opinion*, ajouta-t-il en s'asseyant avec une assurance qui voulait être modeste et qui trahissait néamoins l'homme dont la vanité n'a pas eu de concurrent, si son talent en a eu beaucoup.

Plusieurs personnes survinrent, et la conversation se soutint avec le charme que pouvaient y apporter les nouveaux venus : c'étaient M. de Talleyrand, M. de Fontanes, M. et Mme d'Harville, M. de Caulaincourt, celui que j'appelais alors *mon petit père*, ses deux fils qui, malgré leur jeunesse, étaient tous deux connus dans l'armée pour deux hommes de haute espérance. Comme leur père était fier de leur avenir ! Pauvre père ! Tous deux morts ! Et quelles morts !

Il était rare que la conversation fut hostile en apparence chez Mme de Genlis ; elle connaissait trop les formes du bon goût pour ne pas savoir que rien n'est plus contraire à la bonne grâce d'une femme que cette manière acerbe avec laquelle quelques-unes accueillent aujourd'hui les productions des autres[1]. Il

[1] A cette époque, on aurait trouvé peu convenable qu'on fût trop hostile contre les ouvrages d'une femme ; mais le champ était libre, et M. de Feletz l'a prouvé avec Mme de Staël : elle fut souvent péniblement affectée par les feuilletons du *Journal des Débats*. Que de lignes fines et spirituelles ont été insérées dans le *Journal de l'Empire* (le même journal que *les Débats*) sur le petit nuage de Corinne ! Ce petit nuage a suffi pour déranger quelquefois la paix littéraire de l'auteur. Mais pour faire

y a de l'*envie*, et l'envie donne tant de laideur à un visage de femme, tant de fausseté au sourire, tant d'aigreur à la voix, tant d'amertume au regard !

Mme de Genlis n'avait aucun de ces défauts en parlant ; lorsqu'elle écrivait, elle se laissait aller trop vivement contre Mme de Staël. A cette époque, on parlait dans le monde d'un roman que faisait Mme de Staël et dont elle faisait des lectures chez elle en petit comité ou bien chez ses amis intimes.

Mme DE GENLIS, *avec curiosité.*

Sait-on le titre de ce nouvel ouvrage?

M. DE CABRE.

Pas encore. Mais j'en ai entendu quelques passages avant-hier qui m'ont charmé.

Mme DE GENLIS, *souriant.*

Et votre approbation est d'un bien grand prix! Mais comment ne savez-vous pas le titre? Si j'avais assez de confiance en des amis pour leur lire un ouvrage, cette confiance n'aurait aucune restriction.

de l'esprit sur un défaut sans arriver à l'injure, il faut de l'*esprit* et de l'*esprit* de critique. — On ne l'a pas parce qu'on rêve qu'on l'a. La critique haineuse est non seulement une entrave à l'esprit, mais à la raison, sans laquelle on ne peut écrire, même un feuilleton. — Les personnalités sont odieuses, presque toujours injustes, et, ce qui est plaisant à observer, toujours inutiles à la critique. Qu'est-ce que tout cela prouve? répondait Beaumarchais dans ce fameux mémoire que les Goëzman l'avaient contraint d'écrire. Qu'est-ce que cela prouve? et il ajoutait des pages qu'il n'eût pas écrites sans la polémique ouverte par ses ennemis. Ce qui lui fit dire un jour : « Mes ennemis m'ont forcé de me sauver sur un piédestal. »

M. DE TALLEYRAND, qui a longtemps écouté sans parler.

Mais si elle ne sait pas encore quel nom elle donnera à son roman !

M. DE LA HARPE.

Comment ! elle ne sait pas quel ouvrage elle fait ?

M. DE TALLEYRAND, froidement et sans élever la voix.

Je n'ai pas dit cela ; j'ai dit qu'elle ne savait pas quel nom elle donnerait à ses lettres [1].

Mme DE GENLIS.

Ah ! ce sont des lettres ?

M. DE TALLEYRAND.

Oui, et admirables.

M. DE LA HARPE.

Il est à désirer que cet ouvrage ne contienne pas l'expression des doctrines de l'auteur, car elles sont subversives de tout ordre et même de quelque partie de la morale.

Mme DE GENLIS, souriant doucement.

Vous n'avez pas toujours pensé ainsi.

M. DE LA HARPE, avec humilité.

Peut-être. Je ne m'en défends pas.

[1] Les quatre premiers volumes de la *Correspondance littéraire avec le grand-duc de Russie.* Ces quatre premiers volumes parurent à cette époque, et l'impression, bien plus soignée que celle des autres, fut surveillée par La Harpe lui-même avant son exil.

Pendant ce dernier colloque, M. de Talleyrand s'était levé et avait été à la cheminée, où il avait pris un immense flacon rempli d'eau de miel d'Angleterre et commença à le jeter sur ses mains et sur son habit.

M. DE CABRE.

M. de la Harpe, savez-vous que votre livre fait un bruit épouvantable ?

M. DE LA HARPE, souriant.

Vraiment !... mais j'en suis charmé, malgré le grand mot qui doit me troubler ; mais pourquoi ce bruit ?...

M. DE CABRE.

Comment ! cette foule de personnages de toute espèce, tant morts que vivants, qui paraissent dans ce livre comme dans une galerie de portraits et qui, certes, ne sont pas flattés.

M. DE LA HARPE.

Eh bien ! les morts ne diront rien apparemment ; et je parle des vivants comme s'ils étaient morts, ou peu s'en faut, qu'avez-vous à dire ?

M. DE CABRE.

Moi, rien du tout. Cependant, ne craignez-vous pas que les vivants ne crient pour leur compte et pour celui des morts ? J'entends d'ici un bruit.

M. DE LA HARPE.

Du bruit ! Vraiment, voilà bien de quoi m'effrayer ! Ne vous rappelez-vous plus le temps où le bruit que faisait la littérature française aux quatre coins de

Paris retentissait dans toute l'Europe? Je n'ai pas la prétention de faire des mémoires, comme Jean-Jacques, sur tout ce que j'ai vu et entendu; mais, en temps et lieu, je pourrais bien m'amuser du souvenir de ces bruyantes époques, ne fût-ce que pour faire voir que ce grand fracas ne fait jamais beaucoup de mal : il en reste à peine quelque chose dans les oreilles des curieux, et même des intéressés. Depuis longtemps, pour moi, a succédé autour de moi un bruit d'une autre espèce! (*M. de La Harpe poursuit d'un ton sombre et comme inspiré.*) Voilà que j'entends même dans les intervalles de silence. Quant au bruit dont vous me parlez aujourd'hui, je ne sais plus ce que c'est.

M. DE FONTANES.

Ah! parce que vous ne dites rien, vous croyez que les autres se taisent! parce que depuis *le grand fructidor* on n'a pas lu une ligne de vous dans les journaux, vous ne vous doutez pas que ceux qui vous y attaquent n'y sont que plus à leur aise?

M. DE LA HARPE.

Tant mieux pour eux et pour moi! rien n'est plus commode pour ces gens-là que de parler tout seuls, et pour moi de n'en rien savoir. Si je les lisais, cela me donnerait peut-être de la colère .Il vaut mieux tout ignorer; après tout, ils n'ont pas au fond de mauvaises intentions. Seulement, ils sont quelquefois tellement pressés de parler, qu'ils n'attendent pas même à savoir ce qu'ils ont à dire. Ce n'est pas pour critiquer plutôt une chose qu'une autre, c'est démangeaison de faire des phrases. Il m'est tombé sous la main il y

a peu de jours, et sans la chercher, une vieille feuille du temps où je donnais mes séances du lycée, et dans laquelle l'auteur *croit* rendre compte de l'une de ces séances bien plus pour approuver que pour contredire. Il ne manque pas d'esprit, mais il n'est pas réfléchi, et c'est de la meilleure foi du monde sans doute qu'il me fait dire et faire précisément tout le contraire de ce que j'ai fait et dit. Mais (*ici M. de La Harpe devient plus modéré et plus humble de nouveau*) je lui pardonne, ainsi qu'à ceux qui, me réfutant le livre à la main, et sachant fort bien ce qu'ils faisaient, ont affecté de combattre ce que jamais je n'ai écrit et m'ont opposé ce qu'ils prenaient dans mon propre ouvrage[1]. Pourquoi s'en étonnerait-on? Cela est plus ou moins dans tous les temps : cela est

[1] On dirait que celui qui attaquait M. de La Harpe est un frère de celui qui m'a fait l'honneur d'un feuilleton si véridique, comme critique, dans le numéro du 9 septembre dernier de la *Gazette de France*. J'ai répondu avec des faits à ce que ce monsieur disait sur les miens ; mais j'ai été plus concise dans ce qui me concerne, quoique cependant j'eusse beau jeu pour répondre victorieusement. Voici une des omissions que j'ai faites dans ma réponse au feuilleton. Je répare ici cet oubli pour donner encore un exemple de la mauvaise foi d'une critique de ce genre.

L'auteur du feuilleton, pour prouver que je ne suis VRAIE EN RIEN, disait, comme on le sait, que j'avais *quatre-vingt-trois ans, et que j'étais de la communion de l'abbé Châtel* ! et pour fortifier ces belles assertions, il disait encore :

« Enfin, Mme d'Abrantès sait si peu ce dont elle parle, qu'elle prend Christophe de Beaumont pour Élie de Beaumont, et elle confond l'archevêque et l'avocat. »

Je connais peut-être mieux l'histoire et les noms des archevêques de Paris que le monsieur du feuilleton ; mais je ne le lui prouverai pas autrement que par *un mot* ; ce qui suffit pour ce

du *métier*, pour dire le mot. Mais je vous le répète : tout cela fait peu de bruit et encore moins d'effet. Avez-vous vu souvent de ces feuilles du jour avoir un lendemain? Mon ami, ce n'est pas dans les journaux, ce n'est pas dans des brochures, des extraits, qu'on ira chercher ce que j'ai pensé : c'est dans mes ouvrages eux-mêmes. C'est là aussi qu'il conviendra de consigner, quand il en sera temps, ce qui est fait pour caractériser la critique et la littérature de nos jours.

M. MILLIN.

Eh vraiment! voilà ce qui soulève déjà une foule de gens qui ne se promettent rien de bon de la figure qu'ils feront dans votre galerie.

M. DE LA HARPE, avec une satisfaction qu'il veut cacher, mais avec une sorte d'humilité.

Mon Dieu ! pourquoi me craindre? que puis-je maintenant en ce monde? Peut-être si je continue ce que j'ai commencé, raconterai-je des choses qui pourront égayer l'instruction, car il ne faut s'occuper du mal que pour en tirer du bien. Cependant je serai très mesuré, et bien des gens seront tout étonnés de

qu'il avance. Le voici : il le trouvera dans mon *Histoire des Salons*, Salon de Mgr de Beaumont :

« La masse du clergé tonnait contre les réfractaires, et M. Turgot surtout était désigné comme indigne du nom de chrétien. A la tête de ces prêtres exaltés était *Christophe* de Beaumont, archevêque de Paris, etc. »

Et voilà ce qu'on appelle de la critique !

La phrase que je cite est la première du Salon de Mgr de Beaumont, où je parle de lui ; et dans le courant de ce même salon, je ne dis pas un mot qui puisse donner lieu à l'erreur.

n'avoir rien à démêler avec moi, à moins cependant qu'ils ne se formalisent de mon silence, ce qui n'est pas impossible.

Mme DE GENLIS.

Et dans quels termes parlez-vous de l'empereur de Russie dans votre ouvrage?

M. DE LA HARPE.

Mais j'aurais pu le louer avec toute liberté, car vous vous rappelez, madame, l'opinion que le comte du Nord laissa de lui lorsqu'il visita la France; ce qu'on en disait alors qu'il y avait une voix publique, car on était parfaitement libre, et voyez comme il règne aujourd'hui. Mais je ne pouvais le louer ainsi en face, puisqu'il me comblait de marques de bonté. La reconnaissance peut rendre suspecte la vérité.

M. DE TALLEYRAND.

Vous devez alors avoir toute satisfaction sur ce qui le concerne, car son éloge est aujourd'hui partout. Les papiers publics en sont remplis.

M. DE LA HARPE, souriant.

Raison de plus pour ne pas m'en mêler.

MILLIN.

Eh! pourquoi donc?

M. DE LA HARPE.

Parce que je dirais du bien de lui autrement que les autres, et aujourd'hui je ne le veux pas. Vous vous rappelez tous qu'à chacune des *révolutions* de notre *révolution*, il semblait qu'il n'y eût en France qu'une

seule voix dans ce qu'on entendait, un seul esprit dans ce qu'on lisait, et vous savez pourquoi. Après le 18 *fructidor*, s'il eût été à propos que j'écrivisse, j'aurais écrit, mais j'aurais tout dit. J'aurais été à mon aise. J'aurais dit ce que personne n'a même dit encore. C'est ma méthode. Voyez-en la preuve dans l'écrit sur le mot *fanatisme*, publié sous ce même Directoire entre deux proscriptions! et cherchez ailleurs dans le même temps ce qu'on trouve là, et qu'on fut si étonné d'y lire. Les temps sont bien changés; grâce à Dieu! mes principes ne le sont pas. Je reconnais des circonstances qui prescrivent le silence : je n'en connais pas qui puissent dicter mes paroles.

M. DE CHOISEUL.

Mais vous nous parlez là de vos principes comme s'ils n'avaient jamais changé; et ceux que vous aviez quand vous *étiez philosophe?*

M. DE LA HARPE.

Ah! monsieur! et vous aussi vous parlez cette langue! Vous appelez principes le mépris de ce qu'on ne connaît pas! Permettez-moi de faire observer que ce que vous venez de dire équivaut à ceci : « *Vous aviez d'autres principes quand vous n'en aviez point.* » Depuis quand la déraison et l'ignorance sont-elles des principes, si ce n'est pour cette espèce de *philosophes* qui n'en a jamais eu d'autres? Heureusement vous n'êtes pas philosophe de cette façon-là.

M. DE CHOISEUL.

Dieu m'en préserve! mais ce n'est pas de moi qu'il s'agit ici, c'est de vous; et je vous dirai fran-

chement qu'on ne comprend pas comment vous vous en êtes tiré.

M. DE LA HARPE.

On le verra ; et si d'avance on ne le comprend pas, c'est que comme vous on suppose ce qui n'est pas, et ce n'est pas la première fois. Premièrement, si j'ai été philosophe, ou, pour parler français, incrédule, ceux qui m'ont connu savent si j'étais animé de cet esprit de prosélytisme qui était celui de la secte, et dont je me suis toujours moqué. Voltaire m'a souvent reproché de n'avoir pas le *zèle de la maison du Seigneur*. Est-ce ma faute, à moi, si un monde né depuis vingt ans parle tous les jours de notre ancien monde comme des siècles antédiluviens? Les jeunes aristarques sont surtout curieux à cet égard, et ils me font sourire de pitié en me faisant *élève* de Diderot.

Mme DE GENLIS.

Mais enfin, sans avoir le zèle de vos confrères, il était alors fort naturel pour vous de vous laisser aller à l'habitude de parler légèrement *au moins* de ce que vous révérez aujourd'hui.

M. DE LA HARPE.

Ma correspondance avec le grand-duc était toute littéraire, et de plus je savais qu'il n'aimait pas qu'on parlât d'un objet de cette importance avec légèreté; l'avertissement était sérieux et authentique. Ce fut assez pour me tracer une route que j'ai toujours suivie. Il n'y a rien d'un chrétien, mais aussi rien d'un impie. On y voit l'ami des philosophes, mais non pas leur flatteur.

M. DE TALLEYRAND.

Ainsi nous pouvons espérer de lire en 1801 votre correspondance comme elle fut écrite de 1774 jusqu'en 89 ?

M. DE LA HARPE.

S'il en était autrement, la chose serait mauvaise pour le public et pour moi. Ces lettres n'auraient plus leur caractère original, tout y serait factice. Je me suis même défendu d'effacer quelques opinions que je regarde maintenant comme des erreurs. ***Mais pour obvier à tout***, je les réfute dans quelques notes.

M. DE CABRE.

Ah ! vous avez aussi des notes? y en a-t-il beaucoup ?

M. DE LA HARPE.

Peu. Il en fallait quelques-unes; mais elles sont en petit nombre et courtes.

M. DE CABRE.

Rétractez-vous quelques jugements sur des auteurs?

M. DE LA HARPE.

Je ne crois pas. Je vous l'ai dit, je suis de bonne foi. Je suis un rapporteur intègre et de conscience. Je sais bien qu'on m'a donné le surnom de *Contempteur*[1], mais j'ai trouvé ma récompense en voyant mes *conclusions* ratifiées à la cour souveraine du public, avec le grand sceau du temps.

[1] M. de la Harpe rappelait lui-même fort souvent qu'on lui avait donné ce nom de *Contempteur*, et cela avec orgueil.

MILLIN.

Prenez garde ; vous allez rouvrir les blessures de l'amour-propre.

M. DE LA HARPE.

Rouvrir ! Est-ce qu'elles se ferment jamais !

M. DE CABRE.

Je vois un autre danger, car vous n'ignorez pas que depuis longtemps tout est danger pour vous.

M. DE LA HARPE.

Lequel ?

M. DE CABRE.

Eh ! mon ami, celui de parler de soi. Car dans un ouvrage du genre de celui que vous publiez, vous devez souvent parler de vous, sous peine d'être accusé de manquer à votre devoir d'écrivain qui doit tenir ce qu'il a promis. Pour beaucoup d'autres cela eût été facile ; mais vous.

M. DE LA HARPE.

J'ai tâché de m'acquitter de ce devoir le plus succinctement possible et avec un laconisme purement historique. Je dis les faits, parce qu'il les faut dire, si je m'y trouve mêlé, ce n'est pas ma faute, et s'il m'arrive de jouir de quelques succès, ils sont donnés à l'amitié qui les partage, car enfin mon ouvrage sera lu par mes amis, tout autant que par mes ennemis. Quant aux gens qui se trouvent bien plus blessés du bien que je dis de leurs ennemis que du mal que je dis de leurs amis, que puis-je pour eux ?

M. DE FONTANES.

Ah ! rien, je le sais. Mais cela ne rassure pas mon amitié, au contraire. C'est bien dommage qu'on ne puisse pas réconcilier l'amour-propre avec la vérité !

M. DE LA HARPE.

Mon ami, cela ne se peut pas, parce que la vérité est bonne et l'amour-propre mauvais.

Mme DE GENLIS.

Monsieur de la Harpe a bien raison. Mais observez cependant que le mal de l'amour-propre a ses nuances et ses degrés comme tout autre : l'orgueil d'étouffer la vérité par la force oppressive est le crime de l'amour-propre et le plus grand des crimes imaginables. C'est celui de la Révolution pendant douze ans ; il suffirait à lui seul pour expliquer à la raison les peines éternelles, quand elles ne seraient pas article de foi (*On rit*) sans doute ; la vanité, c'est-à-dire l'orgueil des petites choses, n'est proprement que la sottise de l'amour-propre. Ce que je ne comprends pas, c'est qu'après avoir été, comme de nos jours, tant éprouvé dans les grandes choses, on se cabre encore pour les petites.

M. DE TALLEYRAND.

Ah ! c'est que la sottise est une maladie incurable.

M. DE LA HARPE.

Tant pis pour elle.

M. DE CABRE.

Hum ! elle peut alors devenir méchante.

M. DE LA HARPE.

Eh bien, après tout, que peuvent-ils dire ou faire qui n'ait été fait et dit?

M. DE CABRE.

Vraiment, ils sont bien embarrassés pour se répéter les uns les autres, ou bien encore de se répéter eux-mêmes !

M. DE LA HARPE.

Ils n'ont jamais fait autre chose, même ce pauvre Marmontel. Au surplus, si la critique m'a peu affecté lorsque je commençais à écrire, que sera-ce maintenant que je suis au moment de déposer ma plume? En faisant ce livre, j'ai eu un but principal, c'est de cela qu'il s'agit. Ce recueil pourra peut-être tenir sa sa place parmi les mémoires du temps par les événements qui le rendront curieux et utile, c'est, si je l'ose dire, une sorte de monument qui paraît au milieu des ruines, non pas celui d'une génération, transmis à la suivante pour se reconnaître plus ou moins dans ses pères, mais celui d'un monde qui n'existe plus, dont une partie a péri, et dont l'autre se survit à elle-même, puisque personne n'est plus ce qu'il était ! Ah ! quel sujet de réflexion ! En vérité, ceux qui ne lisent pas pour réfléchir feraient bien mieux de ne pas lire.

M. DE CABRE, se levant et allant à M. de La Harpe, lui dit tout bas :

Enfin, qu'il en soit ce que Dieu aura résolu. Mais j'en suis fort occupé.

M. DE LA HARPE.

Merci, mon ami, moi, je suis tranquille.

M. DE CABRE, indiquant qu'il va sortir.

Venez-vous ?

M. DE LA HARPE.

Non, je reste. J'ai quelque chose à dire à Mme de Genlis.

M. DE CABRE, souriant avec intention.

Eh ! eh ! je me rappelle que vous en étiez bien amoureux en 17... 17...

M. DE LA HARPE.

Ne cherchez pas si loin dans le passé, étant aussi près d'elle, car il y a bien des années de cela ! Adieu, mon ami, M. de Fontanes et M. de Talleyrand vous attendent.

Tout le monde se retira insensiblement, et quelque longue qu'eût été la visite de M. de La Harpe, il la prolongeait encore. Enfin, lorsqu'ils furent seuls, il s'approcha de Mme de Genlis, et lui dit :

— Je vous ai peut-être étonnée en parlant comme je viens de le faire.

— Vraiment non, répondit Mme de Genlis, car si vous vous rappelez, je vous ai prédit ce qui vous est arrivé.

— Oui, j'étais, en effet, plutôt incrédule par *genre* que par conscience. La grandeur de la religion, la beauté de sa morale me frappaient bien, mais je n'avais pas la force d'aller à elle. Enfin dans sa miséricorde Dieu vint à moi. Dieu, *l'unique but de notre vie ! Dieu !*

dont je ne m'étais éloigné que par orgueil et par l'attrait de la volupté.

Il soupira profondément, puis comme paraissant vouloir repousser un sentiment trop puissant qui le voulait dominer en ce moment, il poursuivit :

— Vous savez combien je vous ai aimée, et bien plus, dans tous les temps j'ai rendu justice à votre beau caractère, et lorsque j'entendais les accusations les plus indignes vous accabler : « Non, m'écriais-je, c'est faux ! elle est pure, elle est digne de respect. » *Alors, je disais combien je vous avais aimée, et comment vous m'aviez toujours résisté !*

— Vraiment, dit en souriant Mme de Genlis, j'ai beaucoup de remerciements à vous faire pour une aussi *victorieuse* justification. J'en suis profondément reconnaissante.

— Eh bien ! que ce soit le commencement d'une tendre et solide amitié entre nous ! Il faut que vous soyez des *nôtres*. Écoutez, un jour de la semaine, je reçois le soir, nous nous rassemblons *pour causer ;* quelques amis, et voilà tout, on prend une tasse de thé, et l'on se retire avec l'espoir d'une pareille *séance* de confiance et d'amitié. Voulez-vous me promettre d'y venir ?

Mme de Genlis le promit, mais, par une sorte d'instinct, elle fit cette promesse vaguement, et finit par le congédier après une visite qui avait duré trois heures. Elle prit quelques renseignements sur les réunions de M. de La Harpe et sut qu'il recevait en effet toutes les semaines, mais beaucoup plus de monde qu'il ne l'avait dit, on y était vingt-cinq ou trente personnes, et *cette séance d'amitié*, comme il l'appelait, n'était autre chose qu'un *bureau d'esprit* et

un *conciliabule* mystique et politique. Cette ordonnance et cette distribution, cet emploi du temps par un homme qui savait très bien comment la bonne société arrangeait ses heures, parurent étranges à Mme de Genlis ; elle n'y fut pas. Il lui écrivit qu'elle était *des leurs ;* ce mot-là la confirma dans la pensée que ces réunions pouvaient avoir un mauvais but, elle n'y fut pas davantage. Peu de temps après effectivement, M. de La Harpe fut exilé dans un village à quelques lieues de Paris pendant plusieurs mois, et revint ensuite mourir ici, vieux, infirme et malheureux. Ce fut, au reste, une injustice, son âge et ses talents devaient lui être une sauvegarde, même avec des torts.

Vers ce même temps, Mme de Genlis fut elle-même obligée de quitter Paris, mais volontairement. Elle avait fait beaucoup d'ouvrages [1] depuis son arrivée à Paris, mais elle avait une maison plus considérable qu'elle ne la pouvait supporter. C'était Casimir, c'était Stéphanie Alyon, *jeune filleule* de Mme de Genlis, fille de M. Alyon, l'un des hommes attachés à l'éducation de Bellechasse : elle avait quatorze ans ; puis une autre jeune fille, une Allemande nommée Helmina, dessinant, faisant des vers : celle-ci avait dix-sept ans, et elle était charmante.

Mme de Genlis fut à Versailles, puis le quitta, dit-elle, parce que son neveu César Ducrest ayant été tué dans une fête nationale, le chagrin qu'elle en ressentit

[1] Depuis son arrivée en France, elle avait donné un autre volume des *Annales de la vertu*, une nouvelle méthode d'enseignement, un livre d'heures pour les enfants, une nouvelle édition du *Petit La Bruyère*.

la fit revenir à Paris, bien qu'elle fût à merveille à Versailles [1].

Ce fut alors qu'elle vint habiter l'Arsenal. Elle avait là un fort bel appartement contigu à la bibliothèque que lui donna M. Chaptal, alors ministre de l'intérieur, avec une grâce parfaite, aussitôt qu'elle l'eut demandé.

Étant à Versailles, elle travaillait avec une assiduité remarquable et fort estimable, lorsqu'on réfléchit que c'est pour élever des enfants malheureux enfin qu'elle avait ce courage. Un jour M. de Cabre et Millin furent la voir et lui firent des reproches de *sa déraison ;* deux jours après Millin reçut d'elle des vers dont j'ai retenu les suivants :

Et malade et souffrant, un malheureux auteur,
  Languissamment assis à son pupitre,

[1] César Ducrest, fils du chancelier du duc d'Orléans, qui était frère de Mme de Genlis. Il était avec M. de Pont, ami de Mme de Montesson et ancien intendant de Metz. M. de Pont voulut voir la fête, c'est-à-dire le feu d'artifice *, du plus près possible ; en conséquence il monte sur un petit bateau dans lequel le suivent M. Ducrest et une autre personne dont j'ai oublié le nom. Une bombe d'artifice, lancée en l'air et qui ne prit pas, retomba et éclata dans leur bateau ; le malheureux César Ducrest fut tué, et M. de Pont eut le bras cassé et fut très mal pendant longtemps. J'avoue que je concevrais que Mme de Genlis eût quitté Versailles pour venir à Paris, si son neveu était mort à Versailles ; mais revenir au contraire dans la ville où il avait péri, c'est ce que je ne comprends guère. Mme de Genlis me donne ici une nouvelle preuve de ce que j'ai vu en elle ; elle ne faisait rien comme personne, et pourtant elle n'était ni originale, ni amusante, ce qui est pourtant une condition des gens qui ne sont pas comme les autres.

* Pour un 1er vendémiaire.

En gémissant composait une épître
Sur la gaîté, sur le bonheur.
Dans le moment arrive son docteur,
Qui, mécontent de le voir à l'ouvrage,
L'exhorte à devenir plus sage,
Si de ses maux il veut guérir.
Hélas ! répond l'auteur en poussant un soupir,
Ce conseil est très bon, que ne puis-je le suivre !
Je ne travaille pas, ami, pour mon plaisir.
Croyez-moi, ce n'est pas la gloire qui m'enivre.
Qui mieux que moi saurait jouir
Des charmes d'un heureux loisir !
Mais je suis obligé de me tuer pour vivre.

M. Fiévée, qui voyait souvent alors Mme de Genlis, ayant appris sa triste position, voulut contribuer à l'adoucir. Au moment où Mme de Genlis était dans la rue d'Enfer, M. Fiévée était en prison pour cause politique ; on prétend qu'il était en correspondance directe avec Louis XVIII. Moi je crois que c'est une calomnie, si j'en juge par *ce que je sais* de la manière dont il fut ensuite avec le premier consul et l'empereur. Mais enfin alors il était en disgrâce. Mme de Genlis employa le crédit de ses amis et de ses parents car il est à croire que ce fut M. de Talleyrand, ou Mme de Montesson [1] et M. de Valence, qui, étant tous fort en crédit à cette époque, lui rendirent ce bon office. Quoi qu'il en soit, M. Fiévée témoigna noblement sa reconnaissance à Mme de Genlis. Connaissant tout ce qu'elle souffrait, sachant qu'aucun des siens,

[1] Mme de Montesson avait un immense crédit sur Mme Bonaparte (Joséphine), et le premier consul avait pour elle une grande considération. Je suis même convaincue que la faveur de Mme de Genlis depuis vint de sa tante.

ainsi qu'elle-même, n'avait sollicité une pension du gouvernement, il résolut de le faire pour elle Il avait bien prouvé que son arrestation était injuste et qu'il n'était pas en correspondance avec Louis XVIII ; car presque *immédiatement* après sa sortie de prison, il fut en correspondance avec le premier consul, ce qui est un peu différent de Louis XVIII. Quelle que fût, au reste, la manière dont il correspondait, quel que fût le sujet de ses lettres, il est bien certain qu'il n'y avait pas dedans une phrase qui voulût dire que Napoléon Bonaparte fût un usurpateur.

M. Fiévée, étant donc en correspondance avec le premier consul, lui parla avec intérêt de Mme de Genlis. Napoléon comprenait à ravir toutes les convenances de ce genre. A peine connut-il la position d'une personne aussi distinguée, qu'il donna des ordres; et un matin on annonça à Mme de Genlis M. de Rémusat, venant de la part du premier consul.

— *Madame*, lui dit M. de Rémusat, *le premier consul vient seulement d'apprendre votre pénible position; s'il l'eût connue dès le moment de votre arrivée en France, il l'aurait fait cesser à l'instant même. Ce qu'il peut faire maintenant, c'est de vous rendre heureuse. Veuillez le dire, et ce que vous demanderez vous sera accordé sur-le-champ*[1].

« Comme mes premiers mouvements sont toujours romanesques, dit Mme de Genlis, je refusai en disant que mon travail me suffisait et que je ne demandais rien. »

Ce fut à l'Arsenal que Mme de Genlis donna *Mme la*

[1] Ce furent les propres paroles de Napoléon. *Madame*, dit M. de Rémusat, *j'ai l'honneur de vous faire observer que ce sont les propres expressions du premier consul.*

duchesse de la Vallière, *Mme de Maintenon* et *Mme de Montespan;* mais *Mme de la Vallière* est supérieure aux deux autres, qui respirent l'ennui; *Mme de la Vallière*, quoique remplie de fautes comme roman historique, en ce qu'il ne peint nullement le siècle de Louis XIV tel qu'il est, tel que nous le peignent Mademoiselle, la grande Mademoiselle, et tous les autres mémoires, et surtout Saint-Simon. Ce qui a fait errer Mme de Genlis, c'est son admiration pour les *Mémoires* de Dangeau. Sans doute ils sont bons; mais toutes les idées de M. de Dangeau étaient mesquines et étroites. Il a dû nécessairement donner une couleur semblable à tout ce qu'il décrit: c'est ce qui arrive lorsqu'on *calque* des événements au lieu d'écrire des souvenirs[1].

Mme de Genlis fut très fière d'un suffrage qui lui arriva par une voie détournée et lui porta une véritable joie d'auteur au cœur. Elle avait une amie, très spirituelle personne, Mme Elisabeth de Bon, auteur de plusieurs ouvrages qui dans le temps furent assez connus; elle écrivit à Mme de Genlis le billet que voici:

« Je vous dirai, *mon ange*, que le premier consul a lu *Mme de la Vallière* avant-hier, et qu'il l'a lue tout d'un trait, sans pouvoir la quitter, et qu'il a

[1] Je regardais un jour le tableau de Gérard représentant Louis XIV tenant par la main le duc d'Anjou, en disant: *Messieurs, voilà le roi d'Espagne*, — et j'étais étonnée que le tableau sorti de l'atelier d'un homme de génie fût aussi froid. Mme Aubert, ma fille, après l'avoir regardé, trouva le motif du peu de charme de ce tableau. « C'est, me dit-elle, que toutes les figures sont *copiées* sur des émaux et des profils, du moins en grande partie. » Cette remarque est très fine et très juste.

pleuré. C'est un fait positif; car c'est M. de Fontanes qui me l'a dit et qui le tient du premier consul lui-même. Marigné prétend que je vous envoie les larmes du consul, et que cela vaut mieux que des vers. Le fait est que cela m'a fait un plaisir extrême.

« Adieu, vous que j'adore et pour qui je donnerais ma vie.

« Élisabeth. »

Mme Elisabeth de Bon, qui signe à la manière des reines et des princesses souveraines, comme on voit, devait écrire des lettres bien passionnées à vingt ans, à en juger par la chaleur de son amitié dans un âge plus avancé. Mme de Sévigné est bien froide, même dans son amour maternel, qui est quelquefois exagéré dans son expression, à côté des paroles brûlantes de Mme de Bon.

Quoi qu'il en soit de Mme de Bon, qui du reste était fort aimable, Mme de Genlis fut touchée au cœur de cet éloge. « *Je fus enchantée*, dit-elle elle-même, d'obtenir le suffrage de celui qui était *le plus grand capitaine de son siècle, d'avoir fait pleurer l'homme qui venait de rétablir l'ordre, la religion et la paix, et d'arracher mon pays à l'anarchie.* »

Elle fit aussitôt un impromptu *en vers* et l'envoya à Mme de Bon pour le faire remettre au premier consul. Mme de Bon[1] était à cette époque *fort intimement* liée

[1] Mme de Bon était fort agréable de figure et de tournure ; elle avait un petit garçon ravissant de beauté. M. d'Abrantès me l'amena un jour, et je crus voir un Amour de l'Albane animé : c'était un être idéal. Je lui demandai comment il se nommait? « *Bon* et *Beau* », me répondit-il, en levant sur moi les plus beaux yeux que j'eusse encore vus. Et cette réponse fut faite avec une naïveté charmante. Il avait, je crois, trois ou quatre ans.

avec M. d'Abrantès, et ce fut *lui* qui fut chargé de donner ces vers au premier consul, et non pas M. de Fontanes, comme je l'ai vu je ne sais plus où.

Mme de Genlis était devenue une personne non seulement supérieure dans la littérature courante, mais sa place était désormais marquée au premier rang de l'époque littéraire où elle écrivait. Mais je crois que cette place eût été de tous points plus noblement conquise, si elle avait moins crié après ses ennemis. Mme de Staël a eu plus de détracteurs que Mme de Genlis, et Mme de Staël a toujours gardé un noble silence. Une fois ou deux dans tout le cours de sa vie littéraire elle répondit, je crois, et encore parce que son père était attaqué. Mais Mme de Genlis répondait dans des brochures qu'elle faisait imprimer exprès, et surtout écrites avec de l'acrimonie et de l'humeur, ce qui éternisait la querelle. Elle se plaignait surtout de plagiats qui étaient un peu rêvés[1]. Ainsi, par exemple, elle se plaint de ce que M. A. Duval a fait de *la Curieuse*, une comédie du *Théâtre d'éducation*, son drame d'*Edouard en Ecosse*. Quel rapport y a-t-il entre une petite fille qui mérite d'avoir un bonnet d'âne pour écouter aux portes, un jeune homme qui se cache pour un duel, je crois, et une femme d'un parti, qui voit devant elle, dans sa demeure, le chef

[1] C'est encore comme celui que Mme de Genlis reproche à Mme Cottin ; elle dit que c'est son roman des *Vœux téméraires* qui lui a donné l'idée de *Malvina*. Il faut qu'elle se soit trompée en citant ce roman. Il n'y a pas le moindre rapport entre les deux ouvrages. Malvina est une femme qui n'est pas une inconnue dans le château de la tante d'Edmond : Edmond lui est infidèle, elle devient folle et meurt de douleur. Rien n'est semblable.

du parti ennemi, le dernier des Stuarts, couvert de haillons et lui demandant du pain ! Cette situation est une des plus tragiques, une des plus touchantes qu'on puisse mettre à la scène, et d'ailleurs M. Duval avait devant lui le livre de l'histoire dans lequel il pouvait facilement prendre son sujet sans se faire de querelle et sans soumettre son imagination à une sorte de torture pour former son sujet à la position d'un autre plan, dans lequel il ne se trouve d'ailleurs d'autre ressemblance que deux hommes qui se cachent. Ceci me rappelle une histoire qui me fut racontée par M. Lenormand d'Étiolles, qui en savait et en faisait de bonnes et *de salées*, comme dit Saint-Simon.

M. Lenormand était au spectacle un jour, loin de Paris. Je crois que c'était à Marseille. Il était assis à côté d'un homme fort bien en apparence, mais qui pleurait à verse depuis que le rideau était levé.

— Que peut donc avoir cet original-là ? se disait M. Lenormand. Si on donnait quelque chose qui fût de nature à l'attrister, à la bonne heure. Mais que diable peut lui faire ce qu'on joue-là ?

On donnait *Œdipe à Colone*.

Enfin les exclamations du monsieur et ses sanglots augmentèrent à un tel point, que M. Lenormand crut devoir intervenir, et il demanda au monsieur si affligé ce qui le faisait pleurer.

— Hélas ! monsieur, une parfaite similitude dans ma situation, une fois en ma vie, avec le malheureux roi de Thèbes !

— Eh quoi ! auriez-vous eu le malheur de tuer M. votre père ?

Et M. Lenormand se recula du monsieur !

— Oh ! non, non ! monsieur ; mon père est mort de

sa très belle mort, à soixante-seize ans, un beau vieillard, ma foi !

— Mais alors, monsieur, vous avez donc été assez infortuné pour... pour épouser Mme votre mère ?

— Eh! du tout, monsieur ! Mais en allant une fois en diligence de Marseille à Toulon (ici les sanglots redoublèrent), nous fûmes arrêtés par une des troupes de voleurs qui désolaient alors la Provence, et tellement dévalisés, que pour gagner Toulon, dont nous étions encore à huit ou dix lieues, il me fallut implorer la charité publique. Depuis ce temps, je ne puis voir ce bon roi de Thèbes s'en allant aussi par les chemins pour demander l'aumône, sans faire le triste rapprochement de nos deux positions. Hi ! hi ! hi ! hi !

Et les sanglots recommencèrent.

La plainte du plagiat, pour *Édouard en Écosse* copié sur *la Curieuse*, est de même force.

Un jour M. de Lavalette écrit à Mme de Genlis en lui demandant un rendez-vous important pour ses intérêts. Mme de Genlis lui indiqua le jour suivant [1].

M. de Lavalette, aussi bon que spirituel, gai jusqu'à la folie, bouffon même quelquefois, lorqu'il était avec ses amis, était pourtant un homme fort habile et parlant de hautes affaires avec le sérieux qui leur convient. En arrivant chez Mme de Genlis, il était aussi grave que le sujet qu'il venait traiter avec elle.

— Madame, lui dit-il, le premier consul n'existe

[1] Ce ne fut que dans une conversation entre Lavalette et Mme de Genlis qu'eut lieu l'accord définitif pour la correspondance. Mme de Genlis ne répondit pas clairement à la lettre de Lavalette. Il fut un matin chez elle et traita la chose comme je la rapporte.

plus ; l'empereur lui a succédé. Tout vous démontre jusqu'à l'évidence que la famille à laquelle vous avez consacré bien gratuitement, au reste, les plus belles années de votre vie, ne reviendra plus en France. Celui qui la gouverne ne veut pas qu'un nom illustré comme le vôtre demeure entouré de privations ; votre pays vous doit une vie heureuse. Parlez, madame ; que vous faut-il pour qu'elle le soit ?

— J'ai déjà fait une réponse à M. de Rémusat, dit Mme de Genlis.

— Cette réponse n'est point vraie, permettez-moi ce démenti, madame ; l'empereur sait, en outre, que votre santé souffre beaucoup de l'excès de travail auquel vous vous livrez. Encore une fois, faites une demande, que voulez-vous ?

— Je répondrai toujours de même, dit en riant Mme de Genlis.

— Eh bien ! dit en souriant à son tour M. de Lavalette, voyons si votre obstination résistera à cette proposition. L'empereur vous demande de lui écrire tous les quinze jours. Il aime votre manière d'écrire.

— Eh ! d'où la connaît-il ?

— Il la connaît, enfin, que vous importe ; acceptez-vous ?

Mme de Genlis réfléchit un moment.

— J'accepte, dit-elle enfin ; j'accepte et même avec joie. Je suis sûre que cette correspondance ne peut qu'être bonne à tous deux.

— Et moi, dit M. de Lavalette, j'ai une joie tout aussi vive en vous annonçant que l'empereur vous prie d'agréer une pension *de* 12,000 *francs*. Elle vous sera payée comme vous le voudrez ; et si vous

n'y avez aucune répugnance, ce paiement passera par mes mains.

Mme de Genlis accepta, et la correspondance commença. Elle avait lieu tous les mois, quelquefois tous les quinze jours. Le sujet en était toujours moral, politique ou pieux ; souvent sur la manière dont il fallait tenir sa cour. Mme de Genlis fit à cet égard beaucoup de bien à l'empereur lui-même. Avec lui, il n'y avait qu'à mettre l'index sur l'entrée d'une route conduisant à un bon résultat ; il la parcourait avec un succès que nul autre n'aurait eu. Ce que Mme de Genlis lui dit relativement au luxe ne fut pas perdu pour lui, et ce fut, sans doute, le lendemain du jour où il reçut une lettre d'elle sur ce sujet, qu'il nous disait à toutes :

Mesdames, *je veux* que vous receviez. *Soyez grandes dames*, surtout! Soyez grandes et point mesquines dans vos dépenses pour vos habits, votre maison, vos ameublements. Point, ou du moins très peu de ces mousselines anglaises qui entravent l'exécution de mon système continental en donnant au goût, à la mode un autre moyen de se nourrir. Beaucoup de soieries pour chaque saison. Du velours pour l'hiver, du satin; et puis, du taffetas pour l'été. D'abord, vous serez conséquentes ; ensuite vous aurez de belles étoffes bien épaisses pour le temps de la neige, et des étoffes légères pour les temps chauds où il faut de l'air autour de soi.

L'empereur mit, à dater de ce moment, une grande importance à ce que toute la cour fût somptueuse et magnifique, non seulement sur un point, mais sur tous.

Un jour l'empereur s'étant assis à côté de moi à un

bal chez la princesse Caroline, pendant une contredanse dans laquelle je ne dansais pas, il me demanda si je connaissais Mme de Genlis ; je lui dis que oui.

— Vous a-t-elle écrit ?

— Jamais, sire.

— Eh bien ! elle est encore plus spirituelle en écrivant. Ses lettres ont de la gaîté ; en même temps qu'une raison solide et éclairée : *il est seulement dommage qu'elle ne soit pas plus naturelle.*

L'époque où Mme de Genlis reprenait une sorte d'influence, qu'elle eut, au reste, le bon esprit de tenir secrète, était fort belle pour notre gloire littéraire. On a beaucoup dit que le temps de l'Empire avait *donné de toutes les gloires, excepté celle de la pensée.* Cela n'est pas tout à fait juste ; car il me semble qu'une nation qui peut donner à la renommée autant de noms que la nôtre à cette époque est encore remarquable par la pensée comme par la gloire. Châteaubriand, Mme de Staël, Mme de Genlis, Delille, Bonald, Michaud, Arnault, Fontanes, Picard, Duval, et tant de poètes agréables font, à eux tous, une preuve sans réplique. Et dans les arts : David, Gérard, Girodet, Gros, Lethière, Robert Lefèvre, Isabey, Augustin, Godefroy[1], Desnoyers, Méhul, Lesueur,

[1] Cet artiste, doué d'un grand talent qu'on admire encore plus particulièrement dans *la Bataille d'Austerlitz*, qu'il a gravée d'après le tableau de Gérard, ainsi que la *Psyché* et l'*Ossian* du même auteur, demande en vain la croix sans pouvoir l'obtenir depuis dix ans ! C'est un artiste renommé, qui est encore plein de verve, et qui grave en ce moment *la Bataille de Marengo* pour que *la Bataille d'Austerlitz* ait un pendant. Croirait-on qu'on a répondu sous le ministère de M. Gasparin à un artiste aussi honorable : « Vous ne produisez plus ! » Mais vous ne

Boïeldieu, Cherubini ; et dans les sciences, Berthollet, Cuvier, Fourcroy, Lacépède, etc.

A cette liste, déjà nombreuse, combien je pourrais ajouter de noms vraiment remarquables et faits pour tenir leur place dans une nomenclature de ce genre ! Mais Mme de Genlis les connaissait bien, et ce fut eux qu'elle appela, avec beaucoup de ceux que je viens de nommer, pour reformer, *refaire* son salon. Le cardinal Maury venait alors de rentrer en France, et allait très souvent chez Mme de Genlis.

Alors elle prit un jour ; ce fut le samedi. Ce jour était le plus commode pour beaucoup d'hommes qui avaient des places plus ou moins importantes, mais qui toutes occupaient ; et le dimanche donnait du repos en n'obligeant pas à se lever trop tôt. Ce calcul me frappa lorsque Millin me le fit remarquer.

Un jour, Mme de Genlis reçut une lettre fort singulière , cette lettre, très bien écrite, sur de joli papier fort élégant, avait pour signature le nom de *Jeanneton;* elle témoignait un vif désir de suivre une correspondance, et indiquait une adresse qui, évidemment, n'était pas la véritable.

Mme de Genlis, entraînée par une sorte de charme répandu dans cet écrit, répondit à cette lettre. Une autre vint encore, et reçut aussi une réponse. Enfin la correspondance dura dix-huit mois. Un jour,

donnez donc de récompenses qu'aux talents à venir ? Et vous ne récompensez jamais le *certain*, celui qui a déjà fait ses preuves. Le tableau d'après lequel M. Godefroy fait *la Bataille de Marengo* est de lui-même. Voilà l'homme qui ne produit plus !

Mme de Genlis voulut enfin causer avec *son anonyme.*

— Eh bien, nous causerons, lui dit l'étrange personne, mais vous ne me verrez pas.

Et la conversation se fit à travers une cloison.

Un jour, c'était pendant le séjour de Mme de Genlis à l'Arsenal, on vint lui dire qu'une jeune paysanne lui apportait des fleurs de la part de Mlle Jeanneton ; Mme de Genlis sourit.

— Faites entrer, dit-elle.

Elle vit arriver une jeune paysanne, d'une taille charmante, mince, élancée, portant le costume complet de paysanne, mais évidemment fait avec des étoffes moins grossières que celles des vraies paysannes. Elle avait son petit bavolet exactement placé sur le haut de sa tête, et son chignon bien lissé. Une belle croix d'or avec un cœur tenait à son cou par un velours qui faisait juger de l'étonnant éclat du cou de cygne de la fille des champs. Ses bras, d'une blancheur également éblouissante, ainsi que ses mains, étaient tous deux d'une forme parfaite. Elle portait des fleurs dans ses bras et dans son tablier d'indienne, et un petit garçon la suivait, chargé d'une innombrable quantité de pots et de caisses contenant des plantes très rares. L'ambassadrice de Mlle Jeanneton se mit en devoir de placer les fleurs coupées dans des vases de porcelaine qu'elle demanda à Mme de Genlis.

— Pourquoi n'est-elle pas venue elle-même ? dit celle-ci à la petite paysanne.

LA PAYSANNE.

Dame ! j'savons pas, moi !

Mme DE GENLIS.

Comment ! serait-elle malade ?

LA PAYSANNE.

Nenni, nenni, elle n'est pas malade, et vous aime ben, allez !

Mme DE GENLIS.

Et votre village est-il loin d'ici ?

LA PAYSANNE, embarrassée.

Not' village ! quoiqu' ça vous fait donc, ça ! mais non, qu'il n'est pas loin ; par là, du côté de Bièvre, de Jouy.

Mme DE GENLIS.

Ah ! ah ! je connais une grande dame qui possède une belle terre pas bien loin de cet endroit.

LA PAYSANNE.

Qui donc ça ?

Mme DE GENLIS.

Mme de Chevreuse, à Dampierre.

LA PAYSANNE, vivement.

Mais ce n'est pas à elle ! c'est à sa belle-mère. Et, ajouta-t-elle en levant les yeux et les mains au ciel, Dieu puisse-t-il l'en faire jouir encore longtemps !

Dans ce moment, la paysanne avait laissé tomber l'énorme gerbe de fleurs qu'elle tenait, et elles se répandirent toutes autour d'elle. Dans cette attitude, elle était charmante, et recevait encore un reflet de beauté de l'expression qui s'était répandue sur son front, et de là sur tout son visage. Bientôt elle s'aperçut que Mme de Genlis la fixait avec attention, et elle rougit, ce qui l'embellit encore. Elle voulut cependant toujours

soutenir son incognito, et tout en continuant de placer les fleurs dans les vases, elle dit :

— Dame! voyez-vous, j'avons dit ça comme ça, moi, parce que, voyez-vous, c'est une brave dame tout d'même que la vieille douairière, comme ils la nomment, et que j' sommes presque de ses terres.

Mme DE GENLIS, avec intention.

Ah! ah! la jeune dame est donc méchante?

LA PAYSANNE, vivement.

Non, non! alle n'est pas méchante, un brin tant seulement; mais la vieille est bien bonne aussi!

Mme DE GENLIS.

Est-elle jolie, la jeune?

LA PAYSANNE.

Non, alle n'est pas laide, c'est tout[1]. Ah çà, v'là qu'est fini. Bonjour, madame, vot' servante.

Mme DE GENLIS.

Un moment, ma chère enfant; vous avez été bien gentille, il faut maintenant vous reposer, asseyez-vous.

[1] Ermesinde de Narbonne (Narbonne Fritzlar ou Narbonne Pelet) était une jeune personne charmante d'élégance et de distinction dans ses manières. Elle avait un grand éclat dans la physionomie, et le premier coup d'œil jeté sur elle lui faisait trouver de la beauté. Elle était rousse, mais elle s'était fait raser la tête et portait une perruque artistement faite. Mme de Chevreuse était la seule jeune femme de son époque qui, par son insouciance de bon goût, rappelât les manières d'un autre temps. Elle avait des partisans fanatiques comme je n'en ai vu à aucune femme à la mode depuis elle.

LA PAYSANNE.

Oh ! j' n'oserai jamais !

Mme DE GENLIS, souriant.

Eh bien ! figurez-vous un moment que vous êtes Mme de Chevreuse, et asseyez-vous près.

LA PAYSANNE, rougissant et se détournant pour s'en aller.

Comment, comment ! qu'est-ce donc que ça veut dire ?

Mme DE GENLIS.

Que vous êtes reconnue, ma chère Jeanneton ; et que je vous demande de faire cesser un mystère qui est une entrave à cette amitié que vous êtes assez bonne pour m'accorder, et que je vous rends avec une tendresse de mère.

LA PAYSANNE, après avoir hésité quelque temps.

Eh bien ! oui, vous avez raison ; il ne faut pas plus longtemps résister à la tentation d'une causerie d'amitié avec une personne comme vous.

Et Mme de Chevreuse, car c'était elle en effet, redevint elle-même. Elle n'avait jamais cessé de l'être ; elle se croyait parfaitement déguisée, parce qu'elle portait un bonnet et une jupe de paysanne, et qu'elle disait : *J'allions, j'venions ;* mais ses mains blanches, ses bras délicats et polis comme de l'ivoire, sa démarche et sa tournure si parfaitement élégantes, la douceur de son organe, tout cela formait un trop grand contraste avec le rôle qu'elle jouait pour qu'elle pût le remplir longtemps. Elle jouait en effet la comédie ; mais elle était comme un premier rôle rem-

plissant sans illusion, et par conséquent fort mal, un autre rôle hors de son genre. C'était une charmante personne; j'en parlerai plus loin.

La manie de connaître Mme de Genlis gagnait tout le monde. Anatole de Montesquiou, que nous voyons aujourd'hui si raisonnable comme père de famille et comme homme du pays, si bien enfin dans tout ce qu'il est et ce qu'il fait, Anatole de Montesquiou était tout jeune homme alors, et il voulait aussi connaître Mme de Genlis. Au lieu de chercher quelqu'un qui le conduisît chez elle, car elle avait *un jour* (le samedi), il aima mieux prendre un moyen presque *impossible*. Il s'en alla chez Maradan, éditeur de presque tous les livres de Mme de Genlis, et lui demanda de lui donner des épreuves d'imprimeur, pour qu'il les portât à Mme de Genlis, comme le garçon de l'imprimerie; Maradan s'y refusa. Mieux conseillé par une seconde réflexion, Anatole de Montesquiou s'adressa tout simplement à Mme de Lascours pour faire la connaissance de Mme de Genlis, et Mme de Lascours lui donna tout simplement à dîner avec elle. Ce fut alors que se forma cette amitié qui sut résister à trois révolutions, et qui, au moment de la mort de Mme de Genlis, était une de ses plus douces consolations : c'est qu'elle avait placé son affection sur un noble cœur, un généreux caractère. Anatole de Montesquiou est un homme qui peut avoir à la fois l'orgueil de la bonté et celui de l'esprit.

Il est étrange que Mme de Genlis ait été aussi souvent attaquée par l'anonyme. Une personnne connue maintenant par plusieurs ouvrages littéraires était fort jeune à l'époque dont je parle : c'est Mme de Brady. Elle était belle et spirituelle; elle écrivit à Mme de Genlis, et aussi sous un nom supposé, en lui donnant

une adresse qui n'était pas la sienne. Cette étrange correspondance dura près d'une année.

En deux ans de temps voilà trois personnes d'un nom connu qui prennent la voie romanesque de l'anonyme avec une vieille femme, pour converser avec elle. A sa place, je m'en serais fâchée, moi; j'aurais pu penser qu'on me prenait pour une femme à ridicules prétentions de sentiments.

Le moment le plus brillant pour le salon de Mme de Genlis fut pendant son séjour à l'Arsenal. Elle voyait alors une foule d'hommes spirituels et de femmes remarquables, qui contribuaient tous à l'agrément de ses soirées : les uns jouaient des proverbes, les autres les composaient; on faisait de la musique, et alors Casimir jouait de la harpe. Dans d'autres soirées, un auteur estimé, comme Millevoye[1], disait une pièce de vers, à laquelle sa diction touchante, sa figure si parfaitement en accord avec ses vers et sa mélancolique nature, qui n'était, hélas! qu'un instinct d'avenir, donnaient un charme encore plus profond. Une autre fois, Dussault venait lire un feuilleton inédit du *Journal de Paris*, écrit avec tout son talent. Le lendemain, M. le comte de Sabran[2] disait plusieurs de ses fables; ses fables, dont quelques-unes peuvent rivaliser avec celles du grand fabuliste. M. de Sabran dit également d'une manière admirable non

[1] Millevoye, mort trop tôt pour son beau talent, fut enlevé aux lettres et à ses amis inconsolables de sa perte en 1822.

[2] C'est M. le comte Elzéar de Sabran, dont j'ai parlé dans le salon de Mme de Polignac, et qui joua devant le roi et la reine le rôle d'Oreste dans *Iphigénie en Tauride*, tandis que sa sœur remplissait celui d'Iphigénie. Cette sœur fut depuis Mme de Custine.

seulement les vers qu'il fait, mais ceux de nos grands maitres : il dit Molière et Racine à ravir. Venait ensuite, pour apporter son tribut à la ruche, M. Brifaut, très jeune alors, mais qui montrait déjà un talent remarquable. M. de Cabre[1], ami fort intime de Mme de Genlis, était un homme fort instruit, et cependant fort *aimable* dans l'acception positive de ce mot. Il contait bien et faisait parfois de jolis vers. En voici qu'il composa étant jeune encore, mais *abbé*, pour répondre à la demande de faire le portrait d'une femme belle et charmante. Ce fut un impromptu :

Pourquoi me demander ce que c'est qu'une femme,
A moi, dont le destin est d'ignorer l'amour !
De l'aveugle affligé vous déchirerez l'âme,
Si vous lui demandez ce que c'est qu'un beau jour !

Parmi les femmes littéraires qui fréquentaient habituellement les salons de Mme de Genlis, on peut bien placer Mme Victorine de Chastenay, qui a enrichi notre littérature de plusieurs romans remarquables de la littérature anglaise, et dont l'esprit charmant est si bien venu dans une agréable causerie. Il y avait aussi Mme la comtesse de Beaufort-d'Hautpoul, auteur de jolies poésies et de *Zilia*, agréable petit conte; Mme Kennem, connue par plusieurs ouvrages distingués; Mme de Vannez, poète charmant et *presque* rivale de Delille dans le petit poème de *la Conversation;* Mme de Choiseul (princesse de Bauffremont).

[1] M. Sabatier de Cabre, ancien conseiller-clerc au Parlement. Il était abbé, mais pas prêtre ordonné; il portait seulement le petit collet. Il est oncle de Mme la comtesse Alexandre de Laborde.

Celle-ci est une personne que j'ai pu juger moi-même, et dont l'esprit avait, en effet, dû être apprécié par une femme comme Mme de Genlis, qui se connaissait, certes, bien en esprit aimable, et surtout en esprit de société; et Mme de Choiseul est plus que cela, c'est une personne supérieure. Je juge ainsi une femme lorsque je trouve de la bonté dans son esprit.

Chez Mme de Genlis, on voyait encore Mme Élisabeth de Bon, connue par la traduction de *la Dame du Lac* de Walter Scott, mais beaucoup plus anciennement par des romans assez oubliés aujourd'hui. C'était, comme je l'ai dit plus haut, une personne fort agréable d'esprit, très passionnée dans son amitié, trop peut-être. Mais ses amis trouvaient que c'était sans exigence.

D'autres femmes qui n'étaient pas littéraires, mais qui avaient leur célébrité, allaient aussi chez Mme de Genlis. C'étaient Mmes de Bellegarde, toutes deux connues par leur amitié fraternelle et la douceur et la bienveillance de leur commerce; Mme Cabarus[1]; Mme Roger[2]; Mme Dubrosseron, jeune femme agréable et beaucoup du monde bruyant de ce temps-là; Mme Hainguerlot, femme d'argent, qui, je ne sais pourquoi, voulut être femme d'esprit, et que le chevalier de Boufflers, qui, certes, savait pourtant ce que c'était que les muses, n'a pas craint d'appeler la dixième muse.

A toutes les femmes que je viens de nommer, il faut ajouter beaucoup d'autres noms, tels que celui de la maréchale Bernadotte, qui, plus tard, fut prin-

[1] Mme Tallien.

[2] Depuis comtesse de Montholon.

cesse de Ponte-Corvo, puis ensuite reine de Suède. Elle et la reine Julie aimaient beaucoup Mme de Genlis. Mme de Genlis avait encore avec elle deux jeunes filles dont elle prenait soin, Mlle Stéphanie Alyon et une jeune Prussienne, Helmina, qu'elle avait amenée de Berlin à Paris [1]. Ces deux jeunes filles augmentaient la famille adoptive de Mme de Genlis, et elle avait encore Casimir et Alfred Lemaire, enfant que Casimir avait adopté pour ne pas déroger aux habitudes de la maison; et pourtant à cette époque existait-il quelqu'un de plus heureux que Mme de Genlis dans ses mêmes relations de famille, mais *directes!* Où pouvait-elle trouver des femmes et des jeunes filles plus charmantes que celles de sa fille, Mme de Valence? Rien n'est plus admirable que l'éducation donnée à ses enfants par Mme de Valence. Une mère qui forme les filles qu'elle a formées est une femme ayant bien mérité de toutes les mères. Une conduite irréprochable, des vertus naturelles parfaitement développées, voilà ce que Mme de Valence a produit dans ses deux filles, Mme la comtesse Gérard et Mme la comtesse de Celles [2].

[1] Cette jeune Prussienne que Mme de Genlis amena avec elle eut ensuite des torts, à ce qu'il parait et d'après ce que disait Mme de Genlis elle-même; elle la donna à un ange dont la bonté jamais ne se lasse, à Mme Récamier.

[2] Les filles de Mme de Valence ont été des personnes remarquables de tous points. Mme de Celles mourut encore jeune et emporta les regrets de tout ce qui l'a connue. Son esprit et son cœur lui attachaient tous ceux qui la voyaient seulement une fois; instruite sans pédanterie, vertueuse sans rigorisme pour les autres, elle était aimée non seulement de ceux qui devaient l'aimer, mais de tout ce qui la connaissait. Elle mourut à

Aux autres noms littéraires que j'ai cités plus haut en nommant tant d'hommes remarquables, il faut ajouter M. de Coriolis, que j'ai été charmée de rencontrer dans quelques maisons, où il nous charmait en disant de bien jolies productions de lui, dont une, *la Messe de minuit*, est l'une des pièces fugitives en vers que l'on peut placer dans le bon temps. Il était en outre un des hommes de la bonne compagnie qu'on aime toujours à rencontrer.

Un soir, ce fut M. de Treneuil qui fit les frais de la réunion de Mme de Genlis. M. de Treneuil était un littérateur et un poète distingué; il avait justifié la France d'avoir souffert que Lebrun, dans son *Ode patriotique*, articulât des paroles infâmes devant des objets sacrés que les tribus sauvages respectent et vénèrent, devant les tombeaux !

M. de Treneuil, dans son poème des *Tombeaux de Saint-Denis*, répond à ces vers de cannibales d'une manière triomphante ! Ah ! ce n'est pas par des actes comme l'odieuse action signalée par Lebrun[1], que la Révolution s'est acquis une renommée ! Elle s'est, au contraire, couverte de honte et d'ignominie !

M. de Treneuil parla de cet acte avec horreur. Il fit observer que l'empereur, qui réédifiait *tout*, avait ordonné de réparer les souterrains de Saint-

Rome, où son mari était ministre du roi des Pays-Bas. Mme Gérard, sa sœur, est également bonne et charmante comme elle. Les enfants de ces deux dames étaient au nombre de quatre au moins à cette époque.

[1] Ou plutôt provoquée. Voici une des strophes de Lebrun dans cette ode abominable. Le cardinal Maury la récitait de sa

Denis, et cette pensée lui inspira deux bien beaux vers :

> Et sans verser le sang d'une seule victime,
> L'hommage expiatoire a surpassé le crime.

On ne peut comprendre pourquoi l'Institut refusa longtemps la couronne à cet ouvrage. Pour quelle raison? il serait bien pénible que des hommes de science pussent arriver à ce point d'oubli de leur haute mission, pour écouter des voix qui leur parlent en faveur ou contre l'esprit de parti? Cette pièce de vers, c'est-à-dire ce poème, fut enfin couronnée cependant, et avec la plus grande justice : certes, il n'y eut pas de faveur. M. de Treneuil était attaché à la bibliothèque de l'Arsenal.

D'autres hommes fort spirituels aussi, qui contribuaient à embellir les soirées de Mme de Genlis, étaient M. Després; M. Alexandre de Laborde, si bon, si parfait et si amusant avec ses distractions, *même dans son Itinéraire;* et Millin, meilleur ami que parfait antiquaire, malgré ses ouvrages sans nombre sur la

voix si retentissante avec une énergie vraiment profonde et communicative.

> Purgeons le sol des patriotes
> Par des rois encore infecté.
> La terre de la liberté
> Rejette les os des despotes.
> De ces monstres divinisés
> Que tous les cercueils soient brisés,
> Que leur mémoire soit flétrie,
> Et qu'avec leurs mânes errants
> Sortent du sein de la patrie
> Les cadavres de ces tyrans.

Pour commentaire à cette strophe, il faut ajouter que ce même Lebrun fut le plus vil flatteur du régime impérial !

numismatique. Elle voyait encore des hommes du monde, mais aussi lettrés que des littérateurs de profession : c'étaient M. le comte de Ségur, M. Carrion-de-Nisas, M. d'Estourmel, M. de Choiseul-Gouffier, spirituel dans sa causerie, si intéressant dans ses révélations des mystères du sérail, soit qu'il parlât des kiosques des sultanes entourés d'esclaves noirs[1], du chant plaintif et simple qui s'entendait au travers des rideaux flottants d'or et de soie, ou bien qu'il vous fît entrer avec lui dans les sombres détours de la politique ottomane à cette époque, où, jouissant encore d'un reste de pouvoir, elle dénouait avec le mensonge ce qu'elle ne pouvait trancher avec le poignard ou endormir avec le poison. Que j'ai passé de doux moments à écouter M. de Choiseul ! Aucune conversation, excepté la sienne et celle, avant tout, de M. de Narbonne et de M. de Talleyrand[2], ne rappelait autant la bonne compagnie française, comme nous en avions la tradition, nous autres jeunes femmes à l'époque dont je parle ici, nous qui avions pu voir et entendre une foule d'hommes de bon goût et de bonnes manières, dernier reste de la cour de Louis XV. M. de Choiseul contait surtout avec une grâce admirable.

[1] On sait comment M. de Choiseul a connu beaucoup de détails intimes du sérail : c'était par le moyen de marchandes arméniennes qui pouvaient pénétrer jusque dans les cours intérieures.

[2] C'était la même société. M. de Nassau, M. de Montrond, M. de Talleyrand, M. de Narbonne et M. de Choiseul formaient la société la plus intime de l'hôtel de Talleyrand, et cela, il faut le dire à la louange de M. de Talleyrand, sans secousse et sans caprice.

M. le prince de Nassau allait aussi chez Mme de Genlis, mais pas souvent. Il était aussi bien aimable; mais comme il mentait, celui-là, quand une fois il se mettait à raconter !

Le cardinal Maury était, comme homme important dans notre monde et notre histoire politique, le plus remarquable de la société de Mme de Genlis; il y allait fort souvent, quoiqu'il ne l'aimât pas. C'était un homme singulier dans ses affections; il les montait ou les descendait d'après un baromètre qui n'était pas toujours celui du temps[1].

M. de Talleyrand allait aussi assez souvent à l'Arsenal; mais soit qu'il le voulût ainsi, soit que Mme de Genlis ait dit la vérité lorsqu'elle affirmait que c'était pour mieux jouir du charme de sa conversation, elle le recevait toujours étant seule. Le fait est qu'il est vrai que M. de Talleyrand a dans la physionomie un air d'insouciance et même d'ennui qui glace tout ce qui l'entoure. On voudrait dissiper cette apparence d'ennui par le pouvoir qu'on se suppose toujours à tort ou à raison. C'est pour cela que dans la société on ne pardonne pas aux personnes d'esprit d'avoir de la sécheresse : il ne faut pas qu'elles se communiquent trop rapidement, mais aussi il ne faut pas qu'elles soient trop importantes ni trop repliées sur elles-mêmes.

Avant que M. de Talleyrand ne nous fît tout le mal dont la France souffrira encore longtemps, il y avait dans ma pensée un penchant à le croire bon. C'est une drôle d'idée que j'avais là, me dira-t-on ? Il

[1] Je ne puis m'en plaindre, car il fut admirable dans son affection pour moi jusqu'au moment de sa mort.

y a des révolutions dans la vie humaine comme dans la vie des empires. Enfin, je crois que M. de Talleyrand est né bon ; il est devenu méchant comme nous l'avons vu par des causes connues de Dieu seul. Mais ce qui est connu de tous, car nous sentons nos blessures, c'est qu'il a fait bien du mal à la France.

Une femme charmante qui contribuait autant et peut-être plus que Mme de Genlis à l'agrément de sa maison, c'était Mme de Valence. Elle avait un charme, une grâce, ses grands yeux noirs donnaient des regards si doux et si animés ! Et puis elle est bonne. C'est une femme dont on sent qu'on voudrait être l'amie, que Mme de Valence. J'ai rencontré peu de femmes qui aient pour moi plus d'attrait.

Mais il y avait au salon de Mme de Genlis un singulier inconvénient d'attaché. Elle a toujours eu beaucoup de mobilité dans l'esprit, et conséquemment dans l'exécution de ses volontés, car l'esprit a toujours été son guide avant toute chose. Cette manière d'être lui a quelquefois valu de drôles d'aventures ; en voici une qui eut lieu vers l'année où elle quitta l'Arsenal.

On a vu que les conversations étaient ce qu'elle aimait le mieux, mais, je crois, après les correspondances *anonymes*[1]. Comme on le savait, tout le

[1] Il me faut ici dire mon sentiment, non pas sur les lettres anonymes injurieuses, je me réserve cette satisfaction pour plus tard. Je parlerai seulement ici de ces correspondances voilées, mystérieuses, dans lesquelles des femmes ne craignent pas de parler comme elles rougiraient de le faire à découvert. Je ne blâme pas une correspondance mystérieuse entre femmes comme atteinte à la morale : elle n'est que sotte et niaise ;

monde lui écrivait ; il s'ensuivit, et cela de son propre aveu, qu'elle perdit à répondre à ces lettres un temps qui lui aurait donné deux volumes de plus par an. C'étaient des lettres dont le port coûtait cher.

Avec ce goût pour le romanesque et le mystérieux, on pense que toutes les lettres de ce genre étaient accueillies. Un jour, Mme de Genlis en reçoit une de je ne sais plus quelle ville, je crois pourtant que c'est de Mâcon, écrite avec un tel charme, le style en était si admirable, que Mme de Genlis se passionna pour l'auteur, et lui répondit.

C'était une femme heureusement !... Mais quelle femme ! rien n'était admirable comme elle. Pendant quinze jours Mme de Genlis racontait bien encore une histoire intéressante ; mais à peine achevée, la dame inconnue la remplaçait ; et c'était un ravissement en montrant et en regardant son écriture, son orthographe si bien soignée ! Et ne pas connaître une personne si charmante ! Car elle était charmante ! cela ne pouvait être autrement. Quel malheur !

Enfin, un jour Mme de Genlis reçoit une lettre qui la ravit ! La dame anonyme consentait enfin à se nommer. Elle était malheureuse, et sa lettre, cette fois,

cependant j'y trouve aussi peu de ce qui est estimable. Comme base de toute amitié, c'est la loyauté et la franchise. Qu'est-ce qu'un mystère en amitié ? Qu'est-ce qu'une *coquetterie* ? Tout cela est la preuve du peu de vérité d'un sentiment, quel qu'il soit. S'il est amitié, on ne jouit de celle que l'on inspire que lorsqu'elle vous *est accordée à vous*, et non à un être imaginaire ; s'il est amour, alors je ne le connais pas : il est absurde, au reste, dans les deux sentiments. Au reste, voilà mon opinion, et je ferai toujours peu de cas de ceux qui emploieront ce moyen.

plus éloquente encore que les précédentes. Mme de Genlis, émue par la peinture d'une position déplorable, sentit un intérêt profond pour celle qui en souffrait. Elle relit ses autres lettres; elle y voit l'âme la plus élevée, le cœur le plus sensible. D'après ce qu'elle disait de sa personne, elle devait être belle, et l'imagination de Mme de Genlis lui prêta encore plus de charmes. C'était le moment où Helmina, la jeune Prussienne qu'elle avait amenée de Berlin, venait de la quitter. Elle pensa qu'elle ne pouvait mieux faire que de prendre avec elle la dame inconnue comme compagne plutôt que comme dame de compagnie, et dans l'effusion du premier mouvement, Mme de Genlis écrivit à la dame de venir au plus vite. Elle répondit par des bénédictions en manière de remerciements. Mais, hélas! les chemins de fer et les ballons n'étaient pas inventés alors, et il en coûtait cher à de pauvres gens, même pour faire soixante lieues. Il faut ici rendre justice à Mme de Genlis : elle envoya courrier par courrier l'argent nécessaire au voyage de Mme D***. Pendant le temps qui dut nécessairement s'écouler entre le moment du départ de l'argent et l'arrivée de la dame, Mme de Genlis fut dans une agitation extraordinaire. Enfin, le jour heureux arriva, et la dame avec lui. Dès qu'elle aperçut Mme de Genlis, elle accourut à elle, et ouvrant deux immenses bras plats et maigres appartenant à une grande femme sèche et blafarde :

— Ma bienfaitrice! s'écria-t-elle, mon amie! vous avez donc eu pitié de mon infortune! Soyez désormais mon soutien, mon guide!

Elle avait cinquante ans!

Mme de Genlis, abasourdie par cette scène sentimen-

tale qui devint en quelques minutes d'un comique achevé, crut d'abord qu'elle était trompée, et qu'on jouait une seconde représentation d'*Une Folie*. Elle hésitait presque à reconnaître l'héroïne du roman qu'elle seule avait composé dans son imagination. Car rien n'est à comparer à ce qu'elle-même racontait à ses amis intimes relativement à l'arrivée de Mme D***.

Cependant, au bout de quelques jours, le premier étonnement passé, Mme de Genlis reconnut l'esprit de son anonyme dans la grande femme sèche et blafarde, mais cet esprit était insupportable. Pour le malheur de ceux avec qui elle causait, elle avait étudié à fond toutes les grammaires connues. Elle était d'un purisme qui tuait toute conversation, il fallait faire une attention scrupuleuse à ses moindres paroles. Mme de Genlis elle-même, si châtiée dans son langage, si pure dans sa diction, passait vingt fois par jour sous son scalpel. Toute la société de Mme de Genlis l'avait en aversion. Souvent le cardinal Maury m'en racontait, ainsi que Millin, des scènes incroyables.

Un seul homme dans ce cercle avait une tendre préférence pour Mme D*** ; il lui parlait avec une déférence incroyable dans un homme assez peu soigneux d'ailleurs dans ces sortes de choses. C'était M. Alyon, père de Stéphanie Alyon, aimable jeune fille que Mme de Genlis éleva, que tout le monde aimait chez elle, et qui depuis épousa M. Savary.

M. Alyon était excessivement laid, et son âge passait cinquante ans. Il avait été attaché à l'éducation des princes à Belle-Chasse, et son esprit avait ce tour savant, cette manière toute didactique qui lui fit d'abord aimer une femme qui ne parlait qu'un pur et beau langage. Elle répondit à son admiration par de

nouvelles découvertes dans les recherches du participe et du conditionnel. Cela acheva M. Alyon, et au bout de quelque temps tout le monde s'aperçut de la tendresse de ces deux amants, qui, à eux deux, faisaient près d'un siècle.

Mme D*** se souciait peu de cela. Il est vrai qu'elle avait une perruque, une peau qui n'avait pas été mal, et un teint tellement blanc qu'il allait jusqu'à la tache de rousseur, et recouvrant des os malheureusement très saillants.

Mais tout cela n'empêcha pas l'amour.

Un jour, elle entra dans la chambre de Mme de Genlis, qui depuis quelques semaines la tenait dans la plus belle des antipathies. Mme D*** était extrêmement parée. Depuis que M. Alyon s'était mêlé d'achever de lui tourner la tête, l'affaire était en bon train, et pour l'accomplir, elle minaudait tant qu'elle avait de forces. Ce jour-là, elle avait un bonnet avec des roses. Elle se regarda dans la glace, puis elle dit avec un sourire qu'on ne peut rendre :

— Savez-vous bien, madame, *que j'ai encore de la peau ?*

— Mon Dieu ! madame, lui répondit Mme de Genlis, ce n'est pas étonnant : le temps enlaidit, *mais il n'écorche pas.*

Mme D*** sourit avec une douce expression de pitié et un haussement d'épaules tout à fait gracieux. Puis venant à Mme de Genlis, elle lui dit comme on dirait à un enfant :

— Mais ne savez-vous pas que la grammaire autorise à dire cette phrase, pour faire entendre qu'on a de l'éclat, *elle a de la peau, elle a du teint.* En vérité, pour une personne qui écrit et qui a de la célé-

brité, ne pas savoir ce que veut dire : *J'ai de la peau*, c'est inconcevable !

Le fait réel, c'est que cette peau, qui avait été fraîche et belle lorsque la dame avait vingt ans, était considérablement changée ; que ses dents, qui avaient été belles, étaient gâtées ; que sa taille, jadis élégante peut-être, l'était encore selon elle, parce qu'étant sèche elle était maigre et mince, mais sans aucune forme ni grâce. Du reste, revêche à la réplique, la supportant peu et même pas du tout, d'un commerce quotidien impossible à supporter, s'étonnant à chaque instant d'elle-même, et n'admirant que son propre mérite.

Cette aimable personne demeura près de deux ans avec Mme de Genlis. Au bout de ce temps, la passion de M. Alyon devint si vive, qu'il fallait surveiller ces *jeunes amants*. Enfin, il l'enleva, au grand amusement de tous et à la joie personnelle de Mme de Genlis.

Une aventure d'un genre bien autrement sérieux lui arriva à cette même époque à peu près, mais quelques mois avant le départ d'Helmina.

Mme de Genlis reçut un jour une lettre de Beauvais, cette lettre était bien écrite, et touchante par l'expression de plusieurs phrases qu'elle contenait. Mais celle-ci n'était pas anonyme, elle était d'une jeune fille âgée seulement de dix-huit ans, s'exprimant sur les ouvrages de Mme de Genlis avec une passion vraiment sentie, et révélant dans ses paroles même les plus simples qu'elle ne tenait plus à la terre que par quelque affection toute profonde et en même temps passionnée. Mme de Genlis fut frappée par la vérité des expressions, et répondit. Un commerce de lettres

s'engagea ; Mme de Genlis apprit qu'en effet elle ne s'était pas trompée, et que cette jeune personne était mourante de la poitrine, et que sa maladie était déclarée mortelle.

Cette jeune fille s'appelait Mlle de Beaulieu, elle était fille de M. Hyacinthe de Beaulieu, ancien capitaine de cavalerie, elle habitait Beauvais. Mme de Genlis lui répondait exactement. Bientôt ses lettres furent attendues par la malade avec une impatience non seulement de mourante, mais de quelqu'un qui souffre profondément d'un mal et qui est soulagé par une main habile. Mme de Genlis rassura cette âme pure, qui s'alarmait de quitter ce monde pour se rendre dans le sein de Dieu, car où pouvait aller une âme aussi candide, aussi dégagée de toute pensée impure ? C'était un ange que cette jeune fille. J'ai vu d'elle plusieurs lettres vraiment admirables, c'était la plainte suave d'une colombe blessée à mort. Un jour, elle écrivit à Mme de Genlis :

« Je me sens bien mal. Ils ne veulent pas me dire que je mourrai bientôt, mais *je le sais*, moi ! Oh ! combien je voudrais vous voir avant de quitter ce monde ! C'est un désir ardent, c'est celui du cœur, et je ne vis plus que par le mien ».

Mlle de Beaulieu voulait en effet venir à Paris, et sa famille entière, dont elle était adorée, craignant qu'elle ne pût soutenir même la fatigue de cette course, s'y opposait toujours. Mais ayant appris que sa sœur venait passer un jour à Paris, et qu'elle était seule dans une calèche, alors il parut impossible de continuer une opposition qui eût été plus funeste que la fatigue qu'on craignait. Elle partit. L'air, la vue de la campagne, celle de nouveaux objets la ranimèrent un

peu, et lorsqu'elle arriva à Paris, son charmant visage était aussi beau que lorsqu'elle faisait l'orgueil d'une heureuse famille.

Il était midi. Mme de Genlis était dans son cabinet ; on vient lui dire qu'une jeune dame malade, qui arrive, veut la voir à l'instant. Mme de Genlis s'élance au-devant d'elle, et se trouve devant une figure fantastique de grâces, de beauté et de ce charme qui séduit parce qu'il vient de l'âme et passe par le regard et la la physionomie qu'il illumine. C'était la jeune mourante !

— Oh ! comme je craignais de mourir avant de vous voir ! dit-elle en se laissant tomber haletante et frissonnant d'un froid nerveux dans les bras de Mme de Genlis. Combien je redoutais de ne pas vous entendre me répéter les consolantes paroles qui me font sortir de ce monde sans regret et sans crainte pour celui où je vais entrer !

Mme de Genlis, dans un saisissement inexprimable, la conduisit dans sa chambre, et la contraignit de se coucher sur une chaise longue, où elle passa toute la journée sans prononcer deux phrases de suite. Seulement elle écoutait avec avidité celle qu'elle était venue chercher presqu'au dernier moment de sa vie ! On voyait que sa pensée plongeait dans son avenir terrestre, qui n'avait plus que quelques heures, et l'infortunée n'avait que dix-huit ans ! et elle était aimée ! Elle écoutait, mais silencieuse, calme, recueillie, pleurant doucement et tenant dans les siennes une main de Mme de Genlis, qu'elle pressait contre son cœur et qu'elle baisait à tous moments. Dans toute la journée, elle ne prit qu'un bouillon. Vers le soir, elle parut prier avec un profond recueillement, et fit signe

à Mme de Genlis de prier aussi. Pendant ce moment de silence, fatiguée de larmes et de souffrances, elle s'endormit. Ce fut surtout alors que sa charmante figure apparut à Mme de Genlis dans tout son éclat, malgré la pâleur de ses joues ; c'était un ange sommeillant. Mais ce sommeil fut court ; elle en était à ce point, la malheureuse enfant, où la souffrance laisse peu de trêve à ceux qu'elle détruit. Elle tressaillit en s'éveillant, la chambre était sombre.

— Faites venir de la lumière, dit-elle, je veux vous voir ENCORE !

Huit heures sonnèrent à la pendule, elle fit un mouvement.

— Ah ! dit-elle, je vais partir !

En effet, peu de minutes après, on entendit le bruit d'une voiture : c'était celle qui venait chercher Mlle de Baulieu. Sa sœur retournait le lendemain même à Beauvais, sa femme de chambre venait prendre la jeune malade, l'infortunée était mourante.

Elle se leva avec peine. On voyait qu'elle s'arrachait malgré elle d'une maison où il restait une partie d'elle-même. Il est évident que cette amitié extrême avait une cause, et cette jeune fille, frappée par une douleur profonde et secrète, une de ces douleurs enfin qui donnent la mort, avait trouvé seulement du réconfort dans sa confiance en Mme de Genlis, qui en effet devait, je crois, avoir des paroles puissantes pour adoucir les maux de l'âme. Elle avait une manière de présenter la religion, en lui donnant un pouvoir consolateur, qui devait nécessairement lui acquérir le cœur dont elle calmait la souffrance. En voyant arriver le moment de la quitter, Mlle de Beaulieu comprit en même temps qu'il fallait lui dire un

éternel adieu. Déjà presque suffoquée par le mal lui-même, qui était à son dernier période, elle se laissa tomber sur les genoux, et prenant les mains de Mme de Genlis, elle les baisa en les mouillant de larmes et sanglotant avec déchirement.

— Bénissez-moi, lui dit-elle d'une voix brisée, bénissez-moi.

Mme de Genlis la releva, la prit dans ses bras et l'embrassa avec tendresse. Alors elle eut une crise effrayante dans laquelle on crut qu'elle allait expirer. Enfin elle partit ! Revenue dans son appartement, Mme de Genlis crut y retrouver encore cette jeune fille si belle et aimante, si douce même dans la mort. C'était comme une apparition qui ne la quittait plus. Pendant plusieurs heures elle voyait Mlle de Beaulieu pleurant en silence, et ne lui disant combien elle souffrait que par le regard prolongé de ses yeux admirablement beaux et que la maladie avait encore agrandis.

Le jour ne dissipa pas cette vision, qui obstinément demeurait à la même place.

Mlle de Beaulieu *était morte* le lendemain de son retour à Beauvais ! Son père lui-même l'annonça à Mme de Genlis.

En mourant, sa fille l'avait chargé de transmettre un dernier adieu à celle qu'elle regardait comme une seconde mère. Il lui annonçait aussi qu'elle avait disposé de ce qu'elle avait de plus précieux en faveur de la plus jeune de ses sœurs, qu'elle la priait d'aimer en sa place. Son legs lui servirait, disait la mourante, de titre auprès d'elle ! C'était une tresse des cheveux de Mme de Genlis qu'elle-même lui avait donnée.

C'était une âme belle et pure que celle d'une jeune fille qui se passionne ainsi sur des écrits qui parlent le langage d'une haute morale. Cette jeune fille, je le crois, eût été une femme d'une grande supériorité.

SALON

DE LA GOUVERNANTE DE PARIS

1806 A 1814

Ce ne fut qu'en 1806, après la victoire d'Austerlitz, que la cour impériale prit une couleur décidée et eut une position tout à fait arrêtée. Jusque-là il y avait beaucoup de luxe, beaucoup de fêtes, une grande profusion de beaux habits, de diamants, de voitures, de chevaux; mais au fond, rien n'était bien réglé et totalement arrêté. Il ne suffisait pas d'avoir M. de Montesquiou pour grand-chambellan, M. de Ségur pour grand-maître des cérémonies, et MM. de Montmorency, de Mortemart, de Bouillé, d'Angosse, de Beaumont, de Brigode, de Mérode, etc., pour chambellans ordinaires; MM. d'Audenarde, de Caulaincourt, etc., pour écuyers; et Mmes de Montmorency, de Noailles, de Serrant, de Mortemart, de Bouillé, etc., pour dames du palais : tout cela ne suffisait pas. Il fallait une volonté émanée, annoncée comme *loi* et de très haut. Sans cela rien ne pouvait aller.

A mon retour de Lisbonne, l'empereur me fit l'honneur de me parler de cette volonté intime qu'il avait de faire arriver sa cour à être une des plus brillantes du monde entier.

— Et pourquoi pas *la plus* brillante, sire ? lui dis-je.

Il sourit :

— Je veux qu'on fasse un traité sur cette matière, poursuivit-il.

— Je dirai encore pourquoi, sire ? Il suffit que l'empereur émette une volonté pour qu'elle soit suivie ; qu'il dise : « Je veux qu'on reçoive », et on recevra ; qu'il ajoute : « Je veux que ce soit bien », et ce sera bien.

Il rit tout à fait cette fois, et heureusement il ne se fâcha pas, car il était visible que je raillais. En effet, comment *organiser* une société en quelques jours comme on fait un régiment de conscrits !

— Eh bien ! il faut que les femmes de la cour me secondent. Vous *tenez* bien votre salon. Il faut donner l'exemple. Junot va être nommé gouverneur de Paris et de la première division militaire. Cette position qui est plus belle que celle de ministre, vous donne l'obligation aussi d'une grande représentation ; il faut la remplir. Songez que jamais vous ne ferez *trop* bien.

M. d'Abrantès était alors gouverneur général des États de Parme et de Plaisance. Il fut en effet rappelé, aussitôt qu'il eut apaisé la révolte des Apennins, et l'empereur le nomma gouverneur de Paris, avec des attributions aussi étendues que l'empereur put les lui donner. Il était alors aussi premier aide de camp de l'empereur, faisant conséquemment partie de sa maison.

Paris était en ce moment aussi brillant qu'il le fut plus tard. La France, en paix avec toute l'Europe, voyait affluer une quantité d'étrangers qui venaient admirer de plus près l'homme des siècles. Mais, moins à l'aise entre elles, les différentes maisons qui devaient au contraire s'entendre pour que le corps de la société fut organisé, se voyaient peu et ne provoquaient pas ces rapports mutuels sans lesquels ce qu'on appelle la *société* n'est plus qu'une réunion momentanée de gens qui ne se connaissent plus aussitôt qu'ils sont rentrés chez eux.

Il était impossible de faire comprendre aux ministres ce qu'on entendait par *recevoir*. Ils donnaient un grand dîner par semaine, tant bien que mal encore, et tout était dit. Recevoir, c'est avoir une maison ouverte; une maison, où chaque soir on peut aller avec sûreté de trouver la maison habitée, éclairée, et les maîtres du logis disposés à vous accueillir avec bonne mine d'hôte. Il n'est pas d'absolue nécessité pour cela d'avoir un esprit supérieur, de descendre de Charlemagne ou d'avoir deux cent mille livres de rentes; mais il faut absolument de l'usage du monde et surtout de l'éducation, et tout le monde n'était pas pourvu de ces deux qualités-là.

J'avais une place à la cour. Cette place avait été demandée spécialement par la princesse à laquelle j'étais attachée; j'aimais cette princesse. C'était la mère de l'empereur, l'amie de ma mère avec qui elle avait été élevée. Toutes ces considérations m'empêchèrent de refuser une faveur que bien certainement je n'aurais pas demandée, et que plus sûrement encore je n'eusse pas acceptée près d'une autre prin-

cesse de la famille impériale. J'aimais trop mon indépendance pour la sacrifier à une chose qui, dans la position où j'étais, n'ajoutait rien à mes avantages de situation dans le monde. Mais, malgré tout mon désir de demeurer auprès de Madame mère, pour y faire mon service activement, je vis bientôt que cela me serait impossible avec mon titre, et je puis dire *mon emploi* de gouvernante de Paris.

Toutes les parties dont se compose un grand empire ne dominent pas toujours également. Sous Louis XI, les hommes comme Philippe de Commines, les conseillers, les ambassadeurs, tout ce qui parlait en langue cauteleuse, en beau langage doré, tout cela avait le pas sur les autres ; tandis que sous un gouvernement militaire, l'armée et ses chefs sont les premiers de l'État. C'était précisément notre position. Mais nous n'avions pas les mêmes avantages que nos pères. Sous Louis XI, puisque je viens de le citer, sous Louis XIII, époque plus rapprochée de nous, sous Louis XIV, les hommes de l'armée étaient en même temps des hommes du monde et de la cour, et lorsque Mademoiselle s'en allait faire véritablement la guerre aux troupes du roi, elle marchait au milieu des mêmes hommes avec qui elle dansait *un passe-pied* un mois après dans la galerie de Saint-Germain ou dans celle de Fontainebleau.

Mais chez nous il n'en était pas ainsi. L'armée était composée, comme on le sait, d'hommes qui n'avaient presque pas quitté leur tente pendant toute la révolution. Dans le nombre il s'en trouvait même dont le nom devait garantir la bonne éducation et qui ne se rappelaient plus qu'une chose, c'était de commander un régiment. Lorsque l'empereur, plus calme et plus

ramené à des idées d'intérieur, *voulut* une cour comme il voulait tout, immédiatement, il sentit que la chose était impossible : le premier essai le convainquit de la justesse de ma remarque ; je la lui avait faite un jour où il me fit l'honneur de me consulter après mon retour de la cour de Portugal. Il rit même beaucoup de la comparaison que je fis.

— Vous autres femmes, vous pouvez tout faire dans ce que je veux, me disait-il ; vous êtes toutes jeunes, et presque toutes jolies (c'était vrai) : eh bien ! une jeune et jolie femme fait tout ce qu'elle veut.

— Sire, ce que Votre Majesté dit là peut être vrai, mais jusqu'à un certain point ; et si elle me le permet je vais le lui prouver. Si l'empereur, au lieu de sa garde et de bons soldats, n'avait que des conscrits qui reculassent au feu, il ne gagnerait pas de belles batailles comme celles d'Austerlitz, et pourtant il est le premier du monde.

Il se mit à rire.

— Vous avez raison, dit-il enfin ; mais faites pour le mieux.

Mais, avant tout, il fallait monter la maison *militairement* parlant, c'est-à-dire pour le gouverneur de Paris et de la première division militaire ; tous les quinze jours il y avait un dîner de quatre-vingts couverts dans la grande galerie que nous avions fait bâtir sur le jardin. Ce dîner n'était donné qu'aux officiers généraux, aux colonels, aux maréchaux et à leurs femmes. Le soir les grands appartements tenant à la galerie étaient ouverts et tout ce qu'il y avait de militaire à Paris y venait comme chez le vice-connétable et chez le ministre de la guerre. Ces journées-là étaient bien fatigantes pour moi. Aussi, dans les premiers temps, il me fut bien

difficile de faire coïncider mon service et mes devoirs de maîtresse de maison. J'en parlais à Madame mère dans un voyage que je fis à Pont cette même année. Elle parut d'abord fâchée; mais l'empereur lui parla ensuite, et elle comprit la chose parfaitement. Mon hôtel était vaste et bien distribué pour recevoir comme j'avais le projet de le faire. Au rez-de-chaussée, il y avait plusieurs salons et une immense galerie de soixante-cinq pieds de long sur trente-cinq de large, donnant sur un joli jardin. Au premier, étaient les appartements de M. d'Abrantès et les miens, ainsi qu'une belle et grande salle de billard et une vaste bibliothèque, construite exprès pour recevoir les deux collections complètes de tout ce que Bodoni et Didot ont jamais imprimé et que nous possédions. Je donne ce détail particulier, parce qu'il sera souvent question de la part que ces deux pièces avaient dans nos occupations du soir et souvent du matin.

Avant d'en être gouverneur, M. d'Abrantès avait été commandant de la ville de Paris. Il s'y était fait aimer, et lorsqu'on apprit qu'il était gouverneur avec une aussi grande autorité, la ville entière fut contente[1]

[1] M. d'Abrantès fut nommé gouverneur au mois de juin 1806 (28 juin), et ses lettres de nomination furent *entérinées* dans la quinzaine qui suivit. Sans qu'il l'eût demandé, son cortège, formé par les officiers généraux à Paris, fut extrêmement nombreux, et tous s'y rendirent par amitié pour lui. Il était le premier gouverneur de Paris sous l'Empereur dont les lettres fussent entérinées ; le frère et le beau-frère de Napoléon ne l'ont pas fait. L'empereur le voulut ainsi, parce que l'autorité de M. d'Abrantès était supérieure à toutes les autres. En l'absence de l'empereur, il ne correspondait qu'avec lui et ne recevait d'ordre que de l'archi-chancelier. Le gouvernement de Paris était un ministère.

et tranquillisée sur son sort pendant l'absence de l'empereur, qui allait partir pour l'Allemagne. Les moyens qu'il avait dans les mains lui donnaient à lui-même une grande sécurité pour la responsabilité qu'il avait acceptée.

La ville de Paris voulut donner un bal à l'empereur avant son départ[1]. Frochot[2] n'avait point de femme: je fus chargée de faire les honneurs de l'Hôtel-de-Ville.

Jamais la chose n'avait eu lieu; on ne pouvait donc suivre aucun exemple pour régler l'étiquette. Ce furent M. de Ségur et Duroc qui réglèrent le protocole de celle de la cour impériale alors; et ce qui devait être fait pour les fêtes de l'Hôtel-de-Ville fut arrêté de cette manière:

Le préfet faisait une liste des noms des femmes les plus distinguées dans le commerce et dans la banque et parmi les femmes de maires et de conseillers de préfecture. On choisissait ensuite dans cette liste vingt noms des plus remarquables. Je soumettais cette liste à l'empereur en y joignant l'autre, et il arrêtait en définitive ce qui devait être fait. Il y a eu plusieurs noms qui furent rayés de sa main et à plusieurs reprises[3]. Les femmes ne furent pas toujours les mêmes non plus, excepté quelques-unes, comme Mme Thibou,

[1] Il partait pour Iéna. Il quitta Paris au mois de septembre ou d'octobre 1806.

[2] Frochot était marié; mais sa femme était en Bourgogne et ne pouvait d'ailleurs faire les honneurs de l'Hôtel-de-Ville, où l'empereur ne voulait qu'élégance et luxe. Ce fut lui-même qui donna l'ordre que la gouvernante de Paris ferait les honneurs de l'Hôtel-de-Ville. La chose ne fut pas demandée.

[3] J'ai mis cette particularité pour montrer qu'il n'y eut jamais de ma faute lorsque cette marque d'apparent oubli arriva.

par exemple, femme du sous-gouverneur de la Banque.

Ces dames étaient en habit de ville, mais en toilette de bal, et elles se tenaient ainsi que moi dans petit salon qui avait une entrée sur l'escalier de l'Hôtel-de-Ville. Aussitôt qu'on nous avertissait de l'arrivée de l'impératrice, nous descendions avec le préfet pour la recevoir à la descente de sa voiture, et nous l'accompagnions jusque dans la grande salle Saint-Jean, où nos places nous étaient réservées autour du trône et immédiatement auprès. J'étais seule en grand habit.

L'empereur arrivait ensuite. Alors le préfet descendait avec M. d'Abrantès pour le recevoir comme nous avions reçu l'impératrice. Il la rejoignait, et puis tous deux commençaient le tour des salles, accompagnés de leur service, du préfet, de M. d'Abrantès et de moi.

Ce fut dans ce bal que l'empereur fut frappé à la vue d'une jeune enfant d'une beauté d'ange : sa fraîcheur surtout était éblouissante; elle pouvait avoir douze ans. Elle portait une robe de crêpe rose, et ses beaux cheveux blonds bouclés autour de son cou et de son visage n'avaient aucun bijou, aucune fleur. Son regard, en harmonie avec son angélique figure, avait seulement une rapidité qui d'abord étonnait, mais dans lequel on retrouvait ensuite toute la candeur et toute la pureté de sa physionomie. Elle était sur la banquette des danseuses. L'empereur s'arrêta devant elle et lui parla; à côté d'elle était sa mère, encore jeune et fort belle aussi. Elle répondit pour sa fille : l'infortunée était sourde et muette ! Mme Robert, sa mère, était femme d'un architecte, et l'une des plus estimables personnes qui fussent assurément dans

toute la fête; elle était *dame d'inspection d'arrondissement*[1]. Je dis quelques mots à l'impératrice sur Mme Robert, à laquelle elle parla avec une extrême bonté. Mme Robert avait dans sa vie plusieurs circonstances assez singulières et qui mériteraient d'être citées, entre autres celle de mettre alternativement au monde un enfant sourd-muet et un enfant pouvant entendre et parler. Elle avait alors un petit garçon de cinq ou six ans, sourd-muet comme sa sœur, et plus

[1] J'allai passer la soirée, il y a quelques mois, chez une femme de ma connaissance. J'étais à peine assise qu'elle vint à moi tenant par la main une grande et belle femme, ayant encore de la fraîcheur et une figure qui avait dû être encore plus belle et charmante. « Permettez-moi, dit Madame C..., de vous présenter mon amie d'enfance. Elle voudrait bien vous témoigner elle-même combien elle est heureuse de vous voir ; malheureusement elle est sourde et muette. » A mesure que je regardais cette grande et belle personne, des souvenirs me frappaient en foule. « En vérité, dis-je enfin, si la grande et belle taille de Madame ne me rejetait loin de l'image que sa belle figure me rappelle, je croirais presque qu'elle est une jolie enfant que je présentai à l'empereur à un bal de la Ville, Mlle Robert ! » Précisément. C'était elle !

Je ne puis dire avec quel intérêt je la revis. Ce n'était plus cette tête d'ange entourée de boucles blondes et d'un nuage rosé ; mais elle est devenue une belle femme, ayant toujours son candide et spirituel regard. Elle est peintre de portraits et possède un beau talent. Rien n'est plus remarquable que l'intelligence de son regard. Je crois que pour un peintre de portraits, c'est une grande chose que de n'être pas distrait par le bruit ou les remarques. On a voulu faire parler Mlle Robert, ce qu'elle a fait, mais d'une manière si singulière qu'elle me fit tressaillir. Je ne conçois pas que les sourds-muets aient tous la manie de faire entendre des sons sauvages, qui après tout ne leur servent à rien et ne sont qu'un regret de plus pour ceux qui les aiment lorsque le malheureux retombe dans son silence.

jeune qu'elle. L'empereur fut très frappé de cette rencontre, mais il savait très bien que Mlle Robert était sourde et muette. Il n'est pas vrai, comme je l'ai vu je ne sais plus où, qu'il lui parla et s'éloigna d'elle sans savoir qu'elle fût sourde-muette.

Je crois que ce fut à ce même bal, sans cependant en être sûre, que Mme Cardon, femme d'un banquier extrêmement riche, fit à l'empereur une réponse parfaite de tous points, car elle renferme à la fois un esprit remarquable et une finesse de tact tout à fait rare dans une pareille circonstance.

L'empereur n'aimait pas qu'on eût un nom indépendant de son patronage et de sa volonté ; il me demanda le nom de Mme Cardon (qu'il avait rayé lui-même de la liste des femmes qui recevaient avec moi l'impératrice), et s'approch ınt d'elle il lui demanda ou plutôt lui dit assez brusquement :

— Vous êtes Mme Cardon ?

— Oui, Sire.

— N'êtes-vous pas très riche ?

— Oui, Sire, j'ai huit enfants.

L'empereur s'arrêta. Il avait une autre parole amère qui allait suivre la question de la fortune. La réponse de Mme Cardon la retint sur ses lèvres par sa noble dignité ; en général il n'insistait pas lorsque la personne qu'il attaquait savait garder sa dignité d'homme ou de femme.

Le bal s'ouvrait ensuite. La première contredanse était dansée par *moi*[1], les princesses et une femme de

[1] Je me place la première parce qu'à l'Hôtel-de-Ville cela était ainsi dans cette circonstance. Un jour ayant mis trop peu de noms de la ville sur la grande liste, l'empereur s'écria de

la ville, soit femme d'un maire ou d'un conseiller de préfecture ; cette contredanse à huit était la seule qu'on dansât d'abord au milieu de l'immense salle de bal [1]. Les hommes étaient M. d'Abrantès, et cette fois le grand-duc de Berg, le prince Jérôme et une personne de la ville dont j'ai oublié le nom. J'étais *menée* par le grand-duc de Berg ; M. d'Abrantès était avec la grande-duchesse, et les deux autres femmes étaient, l'une la princesse Stéphanie et l'autre Mme Lallemand, femme du major Lallemand alors, qui depuis est devenu le général Lallemand, dont le nom est si honorablement placé dans notre histoire.

Le cérémonial pour le départ de l'empereur et de l'impératrice était le même que pour leur arrivée.

J'ai raconté ce fait d'un bal à l'Hôtel-de-Ville pour montrer combien mes obligations étaient étendues comme maîtresse de maison. M. d'Abrantès était obligé de recevoir, comme gouverneur de la première division militaire, tout ce qui passait d'un peu considérable de l'armée par Paris ; comme gouverneur de Paris, il devait nécessairement recevoir tout ce qui tenait à la ville de Paris ; comme premier aide de camp de l'empereur, il devait également

fort mauvaise humeur : « Mettez-moi des noms de la ville et pas de noms de la Cour ; je ne vais pas à l'Hôtel-de-Ville pour voir des gens que je vois tous les jours. »

[1] On sait que, dans les grandes fêtes, la cour devenait une immense salle soutenue par de fort piliers. Cette salle est la grande salle Saint-Jean, qui pouvait contenir au moins quatre mille personnes.

La fête donnée par M. de Rambuteau au moment du mariage du duc d'Orléans fut admirable. J'en parlerai au temps actuel dans le dernier volume.

recevoir tout ce qui faisait partie de sa maison. J'étais dans la même obligation ayant une place à la cour et par ma position personnelle. De plus, comme gouverneur de Paris, il nous fut ordonné par l'empereur de recevoir convenablement tout le corps diplomatique et de faire les honneurs de la ville de Paris aux étrangers de distinction.

Qu'on ajoute maintenant à ces obligations ma volonté d'avoir une société agréable, mon goût personnellement décidé pour celle des artistes distingués, et on aura l'idée de ce que pouvait être ma maison dès que je fus maîtresse de l'organiser comme je l'entendais.

Tout se disposait pour le départ de l'empereur. M. d'Abrantès lui demanda de nous faire l'honneur de venir chasser un cerf au Raincy[1]. Il nous l'accorda cinq jours avant son départ ; il y vint avec Duroc et Caulaincourt. Ils vinrent déjeuner ; on chassa pendant deux heures, et l'empereur revint à Paris. Il nous fit cette grâce avec une bonté parfaite. Il vint au Raincy comme chez un ami. En effet, il n'en avait pas un plus dévoué que le premier de tous ceux qui s'étaient donnés à lui. M. d'Abrantès l'aimait comme il n'aima rien en ce monde, lui dont l'âme était si passionnée.

Deux jours après cette course au Raincy, il y eut une grande présentation à la cour. C'était un ambassadeur persan. Il donna de fort beaux présents à l'empereur au nom de son maître : de très belles masses de perles fines ; des cachemires magnifiques ; l'empereur en fit une distribution dans laquelle je fus

[1] Nous venions de l'acquérir de M. Ouvrard quelques mois avant.

comprise pour un grand châle rayé de quatre couleurs : jaune, rouge, bleu et blanc; j'en fis faire une robe. On nous donna ces châles le jour où nous allâmes prendre congé de l'empereur à Saint-Cloud. J'étais de service auprès de Madame mère, qui mena avec elle le cardinal Fesch. L'empereur fut parfaitement aimable dans les adieux qu'il fit à M. d'Abrantès qui était fort affecté de ne pas le suivre à l'armée.

— Mon vieil ami, lui dit-il, tu me seras bien plus utile à Paris que dans tout autre lieu. Il faut pour maintenir cette ville populeuse et agitée un homme qui sache parler à la fois à la raison et au cœur de ces gens-là. Le peuple de Paris est bon, il ne s'agit que de le savoir prendre. *Je te le confie.*

Ces mots firent une telle impression sur M. d'Abrantès qu'il fut un moment sans pouvoir répondre. Il fit depuis graver cette parole avec la date sur un cachet de cornaline qu'il portait toujours à sa montre; il l'avait encore à son départ pour l'Illyrie.

— N'oubliez pas tout ce que vous m'avez promis, madame Junot, me dit l'empereur en me disant adieu.

L'impératrice ouvrit de grands yeux. L'empereur s'en aperçut et fronça d'abord le sourcil. Moi, j'avais envie de rire, car je songeais à la mystification de la Malmaison[1]. Napoléon reprit son sourire de bonne humeur et répéta :

— N'oubliez pas vos promesses, madame Junot. Ne sois pas jalouse, Joséphine ; il n'est question que d'affaires de salon. — Et il alla lui tirer l'oreille.

Il partit le lendemain au point du jour pour la

[1] Scène rapportée dans le cinquième volume de mes Mémoires, 1re édition.

campagne d'Iéna. Avant son départ, il avait *ordonne* à tous ses ministres de *recevoir* et de donner des fêtes. Il voulait que la nouvelle d'une victoire arrivât le lendemain d'un bal, pour qu'on pût dire que la bataille avait été livrée entre deux fêtes.

L'impératrice avait aussi ses instructions; il y avait cercle, il y avait réception du corps diplomatique, et tous les matins on allait lui faire sa cour. C'est ici le lieu de parler des femmes de la cour dans ce qu'elles offraient de ressources pour ce qu'on appelle *le monde*. Comme elles formaient d'ailleurs le fonds sociable de Paris, en parlant d'elles je parlerai des femmes qui venaient chez moi et formaient ma société plus ou moins intime.

Les deux premières en dignité, Mme de Lavalette et Mme de La Rochefoucauld étaient en partie nulles pour l'effet que voulait produire l'empereur et le résultat qu'il voulait amener. Mme de Lavalette était belle, très bonne, ayant un esprit doux comme son visage et sa voix, mais sans aucune fortune, et puis par elle-même aussi nulle qu'il était possible d'en trouver: pensionnaire enfin; et à trente ans, c'est trop tard.

Mme de La Rochefoucauld était fort spirituelle. Elle aurait tenu une excellente maison, j'en suis sûre. Mais elle n'avait aucune fortune, excepté sa charge de dame d'honneur. Aussi n'était-elle maîtresse de maison que lorsqu'elle faisait les honneurs de la table des différentes personnes de service, soit au château, soit à Saint-Cloud, ou Compiègne, ou Fontainebleau.

Lu duchesse de Montebello, belle personne, ayant dans le monde une attitude aussi convenable que nulle autre à la cour, femme d'un des hommes les plus renommés, non seulement en France mais en Europe,

pouvait par sa fortune et sa position avoir une maison agréable ; mais le monde ne lui plaisait pas, et pourtant le monde l'aimait. Elle vivait dans sa maison, retirée, solitaire, ne voyant que quelques amis, et fort indifférente aux plaisirs bruyants, qu'elle fuyait, à moins que son service ne la forçât à les partager.

Mme de Thalouet avait une belle fortune ; et de plus elle était une des dames du palais rétribuées. Elle aimait le monde. Elle était même plus jeune que son âge dans sa toilette. Ses yeux noirs et actifs disaient beaucoup de choses. Mais en tout j'aimais bien mieux sa fille qu'elle[1]. Mme de Thalouet était une de ces hauteurs *d'argent* que j'ai toujours eues en aversion.

Mme Marescot était bonne, essentielle même, et fort estimée dans le monde et par ses amis ; mais ayant, comme alors les trois quarts et demi de Paris, une maison tout intérieure où l'on voyait une fois par an une présentation.

Mme la duchesse de Rovigo était belle ; elle était parente de l'impératrice, et dans une position qu'elle aurait pu rendre, si elle l'avait bien comprise, une des plus belles de l'empire après celle de la souveraine ; mais il n'en fut pas ainsi, et des raisonnements aussi faux qu'insensés lui firent prendre à gauche tandis qu'elle eût réussi avec triomphe d'une autre manière.

Elle était dame du palais, parente de Joséphine, femme de ministre, belle personne, bien née, riche ; et tout cela ne fit pas d'elle une femme au-dessus de toutes les autres.

[1] Mme la comtesse de Lagrange, mère de Mme la duchesse d'Istrie.

Elle aimait peu la causerie, mais en revanche beaucoup le bal et les joies de ce monde, pour lesquelles, au reste, elle était bien faite car elle était bien belle.

Mme de Chevreuse eût été, dans les dames du palais, celle qui pouvait le mieux opérer cette fusion des deux partis que désirait l'empereur et qu'il me recommandait toujours avec tant d'instances. Sa fortune immense, sa position, la maison déjà ouverte de sa belle-mère, l'autorité absolue qu'elle exerçait sur cette belle-mère qui l'adorait et sur la nombreuse société de l'hôtel de Luynes, tout lui donnait le pouvoir de faire ce miracle de fusion ; et si l'on y ajoute son esprit si fin, si vif, son noble caractère, on peut avoir la certitude qu'elle aurait réussi. Mais pour cela il aurait avant tout fallu ce qui lui manquait, de la volonté *de faire*, tandis qu'elle n'en avait qu'une, celle de tout détruire. Je parlerai plus tard de sa conduite à la cour impériale, qu'il m'est impossible de blâmer, parce qu'on eut tort de vouloir la contraindre. Seulement je dirai que la forme fut trop acerbe ; mais elle avait raison pour le fond.

Une femme charmante dans les dames du palais était Mme de Rémusat ; son caractère, son esprit, tout en elle attachait. Elle était distinguée en tout. Longtemps à la cour impériale, auprès de l'impératrice Joséphine surtout et dans sa grande confiance, elle aurait pu écrire des Mémoires qui eussent été des chefs-d'œuvre précieux, rédigés par une plume comme la sienne. Très avant dans la confiance de Joséphine, elle sut par son bon esprit lui faire prendre souvent une bonne détermination au lieu d'une fausse décision dans des choses de la plus haute importance. Sa

figure, sans être belle, était agréable. On sentait qu'elle pouvait plaire, et beaucoup.

Elle a fait un ouvrage d'une haute portée qu'a publié son fils. Cet ouvrage, qu'on croirait d'abord être la répétition de ce qu'avait écrit en cinquante volumes Mme de Genlis, n'est la redite d'aucune autre pensée; c'est celle de Mme de Rémusat, c'est sa création que cet ouvrage, et une création tout admirable. On trouve dans ce livre, au reste, tout ce qui était en elle.

J'aimais beaucoup Mme de Rémusat[1].

Elle recevait quelques personnes chez elle : ce n'était pas une maison ouverte et bruyante; mais il y avait toujours quelques amis, des hommes de lettres, des hommes du monde aimant la causerie ou ayant de la bonté, et alors différant de la sottise qui bavarde toujours, laissant parler les gens d'esprit.

Mme de Nansouty, sœur de Mme de Rémusat[2], et que je place ici parce que comme femme du premier écuyer de l'impératrice elle faisait partie de sa maison, était encore une personne parfaitement aimable et généralement aimée. Bonne et pourtant spirituelle comme la femme la plus spirituelle de cette époque de Mme du Deffant et de Mme Geoffrin, où il y en avait un bon nombre, jamais elle n'a dit un mot qui coûtât une larme; et pourtant elle est bien amusante quand elle se moque de quelqu'un, mais jamais méchante! C'est que son esprit *a du cœur*.

[1] Elle me le rendait aussi. Que de fois nous avons raisonné de confiance sur cette société qu'on voulait *refaire* sans qu'une volonté uniforme secondât la volonté première!

[2] Elles étaient toutes deux Mlles de Vergennes, nièces du ministre.

Elle chantait avec un grand talent et une simplicité digne de ce même talent.

Mme de Montmorency était dame du palais de l'impératrice, et dans la position de Mme de Chevreuse pour arriver à cette fusion des partis. Elle était alors ce qu'elle est encore : une femme du monde très aimable, connaissant ce même monde comme la patrie où elle a passé sa vie, et se riant de ses orages comme de ses joies. Ne croyant à rien de bon et faisant continuellement du bien, elle a bien travaillé, je crois, à cette fusion, parce qu'elle a toujours témoigné de la reconnaissance à l'empereur pour les biens non vendus qu'il lui a rendus. Mme de Montmorency avait bien une maison où elle recevait; mais ce n'était pas recevoir comme l'entendait l'empereur. Cependant sa famille n'y mettait aucun obstacle, car M. de Breteuil venait fort souvent chez moi, et Mme de Matignon [1] avait trop l'usage des cours pour mettre une entrave à ce qui pouvait rendre un ancien éclat à la famille des Montmorency. Elle était bien

[1] Je revenais un jour de faire une visite dans une maison où était Mme de Matignon, peu de temps après son retour d'émigration. Je le dis à dîner chez moi le même soir. « A-t-elle toujours son éclatante fraîcheur ? « me demanda mon oncle. Je demeurai stupéfaite ; mais bien plus encore lorsque mon oncle ajouta : « Ah ! dans le fait, *elle n'est pas tout à fait* si fraîche que Mme de Simiane ! »

Je venais de voir ces deux dames chez Mme de Bouillé la mère et chez Mme de Contades, et toutes deux m'avaient semblé des statues de cire jaune !

Mme de Matignon était la plus naturelle personne du monde et fort amusante, mais emportant le morceau lorsqu'elle mordait sur quelqu'un.

spirituelle, Mme de Matignon; elle était, comme sa fille, bien amusante et bien aimable.

Mme de Bouillé, également dame du palais, l'était aussi, à ce qu'on prétend. Je ne le puis affirmer. Elle était blanche, blonde et belle : voilà ce qu'on voyait parfaitement, et tout ce que j'en sais.

Mme de Montemart[1], dame du palais comme sa belle-sœur, était une charmante personne, douce, polie et généralement aimée, non seulement au palais mais parmi les autres maisons des princesses, qui ordinairement étaient en hostilité avec la maison de l'impératrice, je ne sais pourquoi, ni elles non plus, je pense.

Mme Duchâtel était, de toutes les dames du palais, celle qui avait le plus le goût du beau monde, excepté deux ou trois parmi celles que je viens de nommer, et à laquelle ce goût seyait admirablement. Belle, élégante de tournure et de langage, spirituelle, parfaitement distinguée, Mme Duchâtel était une de ces personnes rares à l'époque où elle entra dans le monde et que j'aurais voulu plus nombreuses; elle joignait à tous ces avantages que je viens de raconter des talents remarquables, chantant bien, jouant d'une force distinguée de la harpe. Elle était enfin une véritable femme de cour et du monde comme de l'intimité. Je la voyais souvent, et toujours avec un nouveau plaisir.

Il y eut quelque temps parmi les dames du palais une femme que j'entrevis à peine parce qu'elle y demeura seulement pendant le temps de mon séjour à Lisbonne, lors de l'ambassade de M. d'Abrantès :

[1] Sœur du baron de Montmorency.

c'est Mme de Vaudé. Elle a pris depuis une haine absurde contre l'empereur. Cela fut jusqu'à en faire une *Clorinde*, excepté qu'elle voulait non pas le combattre mais l'assassiner! Conçoit-on une telle aberration ! Ce qui prouve l'état de folie, c'est qu'elle alla trouver M. de Polignac pour lui proposer ce moyen honnête d'en finir ; M. de Polignac la prit pour ce qu'elle est, et la renvoya en riant. C'est pitoyable. Je n'en parlerai pas davantage, n'ayant rien à en dire, car je ne l'ai pas connue personnellement. Ce que je sais, c'est que Napoléon l'avait nommée dame du palais, croyant qu'elle savait les bonnes manières aussi bien que Mme de Montmorency.

Mme de Vaux, qui fut nommée dame du palais par une raison personnelle que j'ai entendu raconter, mais que j'ai oubliée, n'avait aucune fortune, ni une position *marquée* dans le monde d'alors ni dans le précédent; c'était, du reste, une personne d'esprit et de politesse.

Il y avait ensuite Mme de Luçay. Mme de Luçay était d'une grande recherche dans sa politesse du monde; et tellement qu'un jour elle me chercha querelle bien injustement sur une quintessence de manière qui eût été une chose incivile, si je m'y fusse conformée. Mais, à part cela, Mme de Luçay, qui à cette époque avait une bien plus grande fortune que maintenant, possédait la belle terre de Saint-Gratien, à présent morcelée par la bande noire, et sur laquelle est construit en partie ce qu'on appelle les eaux d'Enghien. Elle recevait dans sa maison de Paris, et M. de Luçay et elle faisaient les honneurs de ces deux habitations avec beaucoup de bienveillance. Sans avoir un esprit transcendant, Mme de

Luçay avait de l'amabilité, qui aurait pu être de la grâce, si la *manière* exagérée dont elle accompagnait la moindre de ses paroles et même un simple bonjour n'avait détruit le commencement du charme. Je la voyais assez souvent, ainsi que M. de Luçay.

Sa fille, Lucie de Luçay, qui fut depuis Mme Philippe de Ségur, fut, par une faveur spéciale, nommée dame du palais sans être tenue d'en remplir les fonctions, parce qu'à son mariage c'était une jolie jeune fille aux yeux de velours noirs, à la taille svelte quoique petite. Sa voix était désagréable, mais son ensemble était celui d'une jolie femme; elle était spirituelle, mais dans le goût de sa mère, précieuse et maniérée.

Mme Octave de Ségur, dame du palais comme sa belle-sœur, était jolie femme, ainsi que je l'ai dit dans le *Salon de Mme de Bassano*, où j'ai parlé d'elle assez longuement pour la faire connaître. Je la voyais, mais moins souvent que plusieurs autres. Elle-même n'aimait pas alors la société des femmes. Je ne sais si elle a changé.

Mme Auguste de Colbert, également dame du palais, était une des personnes les plus excellentes du château. Douce, égale dans son humeur, polie comme il fallait l'être, ni plus, ni moins, elle avait une réputation parfaite et avec un grand mérite pour cela, car elle avait un mari qui, tout en étant le meilleur garçon du monde, était le plus mauvais des maris. Non pas qu'il rendît sa femme matériellement malheureuse, mais il continuait sa vie de jeune homme : et Dieu sait ce qu'elle était, sa vie de jeune homme ! Il était de nos amis fort intimes, et pour ma part je l'aimais comme un frère. J'ai voulu souvent le rappeler à une vie plus réglée, mais la chose était impos-

sible : « C'est une seconde nature en moi, » me disait-il, lorsque je lui faisais une remontrance sur la nécessité de mieux régler son temps. Il estimait profondément sa femme, et son bon cœur lui a souvent fait regretter de n'être pas mieux pour elle. Aussi lorsque, dans les derniers temps de sa brillante vie militaire, il était à Paris, déjeunant un peu plus qu'il ne fallait chez Tortoni, ou bien chez Véry, au lieu d'aller chez sa femme, il allait chez Mme R..., chez Mme H..., chez la duchesse de R..., enfin chez une de ses amies qu'il savait indulgente, et puis qui n'avait aucun droit sur lui. Il craignait le regard sévère de son beau-père, le comte de Canclaux, brave homme, intègre, plein d'honneur, et devant qui celui d'Auguste Colbert n'avait certes pas à rougir, mais qui imposait à son étourderie peut-être un peu trop prolongée.

Un jour Auguste Colbert dînait chez moi. Nous étions peu de monde. Il n'y avait que M. Alexandre de Girardin, monseigneur le cardinal Maury, M. de Narbonne, M. et Mme de Braamcamp [1] et M. et Mme de Rambuteau [2]. Mme de Rambuteau venait de se marier à un homme aimé et estimé de nous tous, et ce mariage faisait la joie de son excellent père. Comme j'étais de la famille, ce dîner était un peu pour témoigner aussi ma joie de cet événement. Auguste

[1] Mme de Braamcamp est fille de M. le comte Louis de Narbonne ; elle a été élevée par Mesdames, tantes de Louis XVI : on le voit à ses excellentes manières, son ton parfait. La nature lui a donné de plus un cœur d'or, et tout cela dans une charmante enveloppe ; je l'aime tendrement.

[2] Mme la comtesse de Rambuteau, Adélaïde de Narbonne, est également fille de M. le comte Louis de Narbonne.

Colbert arrivait de la Silésie et était à Paris de la veille au soir. Comme il avait une grande amitié pour moi, il était venu me demander à dîner et une place dans ma loge à l'Opéra pour voir *la Vestale*, qui faisait fureur, et qui ferait toujours bien plaisir si les administrateurs de l'Opéra voulaient nous donner autre chose que des nouveautés qu'il nous faut écouter et applaudir sous peine d'être anathématisés, et cela *parce que ce sont des nouveautés*.

Mais comme je menais mes amis avec moi le soir à l'Opéra, je ne pus prendre Auguste. Et comme je ne me gênais pas avec lui, je le lui dis :

— Eh bien! tant mieux, me répondit-il, je vais faire chercher mon uniforme et j'irai, au lieu de m'amuser, dire bonjour à ce ministre de ***, quoique je ne l'aime guère, et, en attendant, nous disputerons l'abbé Maury et moi, aidé de M. de C...

Ce point une fois réglé, nous dinons, et nous dînons fort raisonnablement, comme on peut le faire d'ailleurs chez une femme qui ne boit que de l'eau en l'absence du maître. Nous sortons de table, et je ne m'aperçois de rien. Pendant le diner, Auguste avait été placé auprès du cardinal, avec lequel il avait engagé une conversation sur les Prussiens, que le cardinal avait en horreur, et qu'Auguste défendait, non pas qu'il les aimât, tout au contraire, mais il voulait contredire le cardinal, qu'il appelait *son camarade* [1]. Au moment où nous partîmes, le cardinal me dit :

— Savez-vous, madame la duchesse, qu'il fait

[1] On sait que le cardinal Maury était fort libre dans son maintien et ses propos.

rudement froid! Permettez-vous que j'ordonne en votre nom qu'on nous fasse un bol de punch?

— Martin, vous prendrez le meilleur rhum de la Jamaïque que vous aurez; ou plutôt écoutez : demandez au sommelier de vous donner de celui de la réserve du duc, et puis vous ferez votre punch avec les dernières oranges venues de Lisbonne. Monseigneur, faites redoubler le feu et augmenter les lumières et tenez portes closes. Ce, Dieu aidant, vous pouvez vous trouver assez bien entre ces deux messieurs pour que je vous y retrouve en sortant de l'Opéra.

Le cardinal voulut me prendre la main pour la baiser, mais j'avisai la sienne toute noire de tabac d'Espagne, et craignant pour mes gants blancs, je me sauvai en criant: « Adieu, monseigneur! adieu! à revoir! que Votre Éminence se croie chez elle, et en use comme il lui plaira. »

Je laissai donc chez moi le cardinal, le général Auguste C... et M. de C..., ami fort habitué de la maison. Lorsque je rentrai le soir, il était près de minuit, parce que le ballet de *la Vestale* avait été plus long qu'à l'ordinaire. Je trouvai mon salon désert.

Le lendemain matin, il n'était pas dix heures que le maréchal Duroc arrive tout ébouriffé chez moi et me gronde très vertement au nom de l'empereur et même au sien.

Comme il ne me disait pas pourquoi, je commençais à m'impatienter. Si *le Barbier de Séville* avait été dans toutes les bouches comme dans toutes les mémoires dans ce temps-là, je lui aurais chanté :

Io sono docile, sono obediente,
Ma se mi toccano, una vipera saro, etc.

mais comme on ne le savait pas, je me contentai de me fâcher à mon tour et de demander à qui ils en avaient, l'empereur tout le premier?

— Vous avez donné à dîner à Auguste Colbert?

— Oui certes! J'étais si contente de le recevoir, ce bon et excellent ami.

— Et c'est pour cela que vous l'avez fait boire à la joie du retour.

— Hein! qu'est-ce que vous dites?

Je crus que Duroc était fou.

— Et l'inviter à dîner en uniforme encore, pour le laisser après faire toutes les extravagances qu'il a faites.

— Ah ça, mon cher maréchal, jouons-nous ici un proverbe? Donnez-moi alors le mot, pour que je puisse remplir mon rôle.

En me voyant si étonnée et même fâchée, Duroc me raconta que la veille le pauvre Auguste était entré dans les salons du Cercle [1] et, là, qu'il avait appelé Mourad-bey [2] et tous les Mamelouks, en les défiant. Il était beau à exciter l'admiration, me dit Duroc, dans cette attitude toute martiale, et sa belle figure [3] animée par la bravoure et la colère, car il se croyait en Égypte devant les Arabes; et cette belle campagne s'est terminée par le décollement de Mourad-bey, ce qui eut lieu en effet sous la forme d'un

[1] Où était Frascati; ce qui est abattu maintenant.

[2] Le général Auguste Colbert a été en Egypte, ainsi que ses deux frères Alphonse et Édouard. C'est une brave et digne famille. On connaît la bravoure d'Édouard et d'Alphonse; qu'on voie ensuite leur vie privée et d'homme social: elle est admirable comme pères de famille et comme hommes du monde.

[3] Il ressemblait à l'Antinoüs.

énorme lustre suspendu au milieu du salon et qu'Auguste fit tomber d'un revers de son sabre qu'il avait tiré. On l'a emporté malgré lui, et il criait :

— Qu'on me rapporte chez la duchesse d'Abrantès ! Je veux prouver à ce coquin de cardinal que nous avons des sabres qui sont aussi bons que ces méchants damas turcs ! Qu'est-ce qu'il en sait, d'ailleurs ?

— Pour Dieu ! ajouta Duroc, que lui avez-vous donc fait boire pour qu'il ait été ainsi ? Il était comme fou.

Je sonnai et fis venir mon officier, qui raconta que le cardinal avait voulu faire le punch *lui-même*, et qu'il l'avait fait presque sans thé et sans eau, et qu'il n'y avait mis que du rhum et des oranges avec beaucoup de sucre. « Il était demeuré ainsi jusqu'à dix heures avec le général *disputant*, me dit Martin; mais, comme je le connaissais, je compris que ce n'était qu'une discussion. » Il faisait un froid des plus rigoureux. Ils étaient devant un grand feu, avaient beaucoup parlé et conséquemment avaient laissé leur raison dans le bol de punch. M. de C..., qui, seul, pouvait les avertir, s'était ennuyé de cette sorte de petite orgie cardinalesque et s'en était allé. Mais ce que nous apprîmes, Duroc et moi, dans l'explication, nous donna bien de la gaieté. Lorsqu'il fut question de s'en aller, le général n'avait pas de voiture; comptant aller à l'Opéra avec moi, il avait donné l'ordre à son cabriolet d'aller l'y attendre. Il avait bien recommandé à celui de mes gens qu'il avait envoyé chez lui, dans le Marais, de dire à son cabriolet de venir chez moi; mais l'ordre, étant verbal, ne fut pas bien exécuté ou bien compris, et il n'avait pas de voiture.

Le cardinal avait la sienne.

— Je vous conduirai, mon ami; où allez-vous? demanda-t-il à son antagoniste.

— Mais, dit Auguste, dont les idées n'étaient pas bien claires, je vais, et pardieu chez le major général, prince vice-connétable, prince de Neuchâtel!

Et les voilà en route pour l'hôtel du prince Berthier. Ce n'était pas jour de réception; Berthier n'y était pas.

— Eh bien! chez le ministre de la guerre!

Qu'on juge de l'heure pour faire des visites en grande tenue : il était onze heures! Enfin, en passant dans la rue Richelieu pour venir dans le faubourg Saint-Germain, il aperçut Frascati et voulut monter; il pria donc le cardinal de s'arrêter un moment, et ce fut le cardinal, dans sa belle soutane rouge, qui conduisit Auguste au salon, qui alors était le cercle par excellence. Il l'aurait mené autre part s'il le lui eût demandé.

Le résultat de cela fut que le pauvre Auguste reçut l'ordre de repartir le lendemain pour la Silésie, où était sa division de cavalerie, et que je reçus une mercuriale de l'empereur, malgré ce que Duroc lui dit; mais je me défendis, et d'autant mieux que je n'avais nul autre tort que celui d'avoir laissé une seule fois en ma vie quelqu'un commander dans ma maison en mon absence. Et comment se méfier d'un cardinal? Alors ce fut à son tour. L'empereur le chapitra comme un sous-lieutenant; mais le cardinal n'en fit que rire et répondit à l'empereur que la manière dont Auguste Colbert le servait le dispensait de savoir être doucereux comme un homme qui ne quitte jamais le coin de son

feu en hiver, jamais le bosquet le plus frais de son parc en été, et il nomma M. P...

— Eh bien ! dit l'empereur, voilà ce qui s'oppose à ce que j'aie jamais une cour polie et courtoise ! Comment, le cardinal Maury ! lui, un abbé du côté droit de l'Assemblée ! moi qui le croyais un de ces abbés de cour comme ceux qu'on nous met sur la scène.

Si l'empereur m'en avait parlé, je lui aurais dit ce que j'en savais et ce qui m'a empêchée de le trouver aussi étonnant qu'il a paru l'être en arrivant à Paris. Il avait du talent, de grandes qualités, mais comme homme du monde il était fort nul, et même embarrassant, car sa dignité dans l'Église imposait des devoirs envers lui auxquels les femmes elles-mêmes sont soumises.

L'empereur fut soucieux de cette petite aventure pendant plusieurs semaines ; il ne me voyait jamais sans me menacer du doigt ; mais, comme je n'avais aucun tort, je ne craignais pas, car il était d'une extrême justice.

Lorsque le cardinal Maury fut bien convaincu que l'ancien ordre de chose ne pouvait revenir en France, et que l'empereur était appelé au pouvoir par la France presque entière, il lui écrivit pour se mettre à sa disposition. Sa lettre était habilement faite, excepté quelques mots. L'empereur le rappela et lui donna aussitôt la charge de premier aumônier du prince Jérôme, depuis roi de Westphalie.

L'Empereur avait pris du cardinal Maury une opinion très élevée, et, après tout, il avait raison. L'écorce en était rude ; mais on trouvait sous cette écorce une plus douce et meilleure nature qu'on ne le

pouvait présumer. Quant à son talent oratoire, il est assez connu pour que je ne sois pas obligée d'en parler ici. Sa vie eut un étrange commencement.

Il était d'une naissance assez obscure ; mais je ne sais comment, il fit de bonnes études. Ces études devinrent même assez fortes pour lui donner l'espoir d'arriver à TOUT. Alors, comme à présent, Paris était le lieu par excellence, *le Potose*, *l'Eldorado*. Le jeune Maury se mit en marche un matin avec quelques écus dans le gousset, un paquet assez léger sur le dos, et beaucoup d'espoir dans le cœur.

Il cheminait gaiement vers Paris et chantait des cantiques avec une voix [1] dont la vigueur attestait des poumons pleins de cette vie qui est alimentée par un sang jeune et actif, lorsqu'à une halte qu'il fit pour ouvrir son bissac et donner une atteinte à ce qu'il contenait, il fut rejoint par un jeune homme de son âge à peu près, mais pâle et débile, faible et languissant autant qu'il était, lui, robuste et fleuri. Ils firent connaissance et reprirent ensemble le même chemin. Ils se demandèrent où ils allaient ? Tous deux à Paris. Ce qu'ils y allaient chercher? fortune! et tous deux dirent ce mot avec une expression qui affirmait leur volonté.

— Elle court bien, dit Maury, mais j'ai de bonnes jambes, et je l'attraperai.

— Je cours mal, dit l'autre ; mais avec de la persévérance on arrive au but, quelque loin qu'il soit.

[1] Sa voix faisait tressaillir la première fois qu'on l'entendait ; elle effrayait dans la colère. Il était très violent et très courageux.

Et les joues pâles du jeune homme se colorèrent d'un rouge vif.

— Bien cela! dit Maury, vous êtes un brave jeune homme. Vous irez loin. L'homme qui veut est si puissant!

Ces deux jeunes gens se lièrent d'une profonde amitié pendant ce voyage entrepris, sur la foi d'une illusion de vingt ans, pour aller chercher la fortune loin de la terre de la famille, loin de l'appui paternel.

Arrivés à Paris, ils louèrent en commun une petite chambre au quatrième étage, dans la rue Serpente, et puis dans celle de la Huchette ; là, ils travaillèrent tout deux pour le but qu'ils se proposaient d'atteindre : l'un faisait des sermons, c'était Maury, il était abbé; l'autre apprenait à tuer et à sauver des malades, il était médecin.

— Si je pouvais obtenir, par un protecteur, de faire l'oraison funèbre de la première princesse ou du premier prince qui mourra! disait Maury.

— Si je pouvais disséquer et embaumer son corps, disait l'autre.

Et voilà que pour leur rendre service, le ciel appelle à lui Madame Sophie, l'une des filles de Louis XV! Les protecteurs de ce temps-là étaient un peu plus consciencieux qu'aujourd'hui. Ils avaient promis, ils tinrent parole. L'abbé Maury fit tant bien que mal l'oraison funèbre de Madame Sophie et l'élève médecin s'en tira très adroitement. Et savez-vous quel était ce médecin? C'était Portal!

Portal a longtemps passé pour un médecin à l'eau rose, parce qu'il n'était appelé qu'auprès des grandes dames seulement malades de vapeurs. Mais il avait du talent et, de plus, beaucoup de cet esprit gracieux

qu'on a perdu, mais qu'on cherche encore avec une obstination d'instinct qui prouverait à elle seule combien il est nécessaire au bien-être de la vie.

Portal et le cardinal conservèrent leur amitié toujours intacte, au milieu des troubles qui en brisèrent tant d'autres ; ils dînaient ensemble chez moi, assez souvent, lorsque la déplorable santé de Portal le lui permettait. En l'absence de Corvisart et de Desgenettes, mes deux médecins, c'était Portal qui me donnait des soins.

Portal avait imaginé un plaisant moyen de se faire connaître lorsque son nom n'était pas encore ce qu'il est devenu : dans les premières années de sa profession de médecin, un domestique arrivait en courant à la porte d'un grand hôtel de la rue Saint-Dominique ou de la rue de l'Université ; il frappait trois ou quatre coups violemment :

— M. Portal, le médecin, est ici, n'est-ce pas? voulez-vous lui faire dire qu'on le demande?

On répondait qu'on ne le connaissait pas.

— Comment, vous ne connaissez pas M. Portal, le premier médecin de Paris ? Ah ! mon Dieu, que va dire monsieur le duc, qui n'a confiance qu'en lui ?

Et le domestique s'en allait en courant comme il était venu, pour aller frapper à une autre porte, avant que le suisse, qu'il avait réveillé à deux heures du matin, eût le temps de lui demander le nom de ce duc, qui ne pouvait être soigné que par un médecin qu'on ne connaissait pas.

Le lendemain, on demandait qu'elle était la cause du tumulte de la nuit ; le suisse racontait l'aventure, et, à la première maladie, les gens qui ne tenaient pas à leur médecin, disaient :

— Mais si nous envoyions chercher ce M. Portal, qui est si en vogue?

Quand on demandait à Portal si cela était vrai, il riait et ne répondait rien.

Dès que le cardinal Maury fut rentré en France, il alla voir ses anciennes connaissances. Hélas! le cercle en était cruellement resserré! La mort, le malheur, tout avait contribué à détruire cet édifice de la société de France, son plus grand charme, à cette France, qu'on venait voir pour cette seule société quelquefois. Il fut voir Mme de Simiane, Mme de Lostanges, Mme de Poix, si spirituelle et si charmante à la fois; Mme de Beauveau, sa belle-mère, le type le plus parfait de l'amabilité française; la marquise de Coigny, qui était encore agréable et rappelait combien elle l'avait été; Mme de Vauborel, qui l'était un peu moins; plusieurs femmes, comme Mme de Fausse-Landry et quelques autres, dont la conversation donnait un grand charme à une simple visite; Mme Lebrun, qui avait vu tant de personnages et d'un si haut intérêt. Le cardinal retrouva bien une foule de ces personnes, mais avec un grand changement. Au reste, Mme de Beauveau, lorsqu'il fut la voir, lui dit un mot qui lui fit voir que le changement n'était pas d'un seul côté.

— Ah! madame, s'écria le cardinal. Comment! vous avez été assez bonne pour conserver mon portrait[1]!

— Oui, certainement, répondit la princesse avec cette politesse qui jamais ne la quittait, mais cependant avec une froideur que le cardinal dut compren-

[1] Une très belle gravure représentant l'abbé Maury répondant à Mirabeau, qui l'attaquait à faux sur les libertés de l'Église gallicane.

dre. Mais je n'ai pas le bon exemplaire, le meilleur aujourd'hui est *celui avant la lettre.*

Le cardinal affectionnait particulièrement ma maison, et j'avoue qu'à part quelques défauts, qu'il eût été à désirer sans doute qu'il n'eût pas, c'était un homme d'une haute supériorité, mais seulement comme homme littéraire et orateur. Il avait ensuite des formes extérieures vraiment repoussantes ; son physique même avait une apparence de vulgarité au premier coup d'œil, qui donnait une sorte d'éloignement pour lui, surtout aux femmes, qui aiment tout ce qui est élégant et gracieux. Sa voix retentissante causait comme une secousse qui faisait vibrer les carreaux. Rarement cette voix proférait un compliment : aussi disait-on que j'avais ensorcelé le cardinal, car il ne cessait de m'en faire.

Pendant sept ans je l'ai vu tous les jours, excepté à ceux du cercle et des réceptions chez les princesses, et même, ces jours-là, il venait chez moi avant de retourner à l'archevêché, si j'avais été malade et qu'il ne m'eût pas vue au cercle. Aussitôt qu'il arrivait, un valet de chambre apportait un plateau qu'il déposait dans la pièce voisine, sur lequel était un verre, une carafe et un sucrier : le cardinal le voulait ainsi ; cela l'ennuyait d'aller sonner à chaque instant; c'est qu'à chaque instant il buvait un verre d'eau sucrée. Je l'ai vu quelquefois vider trois grandes carafes de cristal dans la soirée, c'est-à-dire de sept à onze heures.

L'empereur ne l'aimait pas, mais il s'en servait, parce qu'il le croyait dévoué, et en effet il l'était.

Le cardinal Maury était un homme supérieur, mais son beau talent ne fut pas le fruit de la Révolution,

il n'est pas un homme de cette époque, quoiqu'il y ait marqué : la Révolution développa seulement de grandes qualités, qu'on avait jusqu'alors ignorées en lui. C'est ainsi qu'il fit voir le courage le plus remarquable devant la mort[1], lui dont l'état était la paix et la vie tranquille ; quels que fussent les périls de sa position, comme le cardinal de Retz, il fut toujours à leur hauteur. Son esprit, lumineux et lucide, était à la fois ferme, vif et sage. La rapidité de son coup d'œil intellectuel, jeté sur une affaire, quelque compliquée qu'elle fût, y répandait bientôt la clarté. Peut-être son écorce était-elle épaisse et rude, mais non pas assez cependant pour que dans la conversation la plus ordinaire il ne jaillit de cet esprit, en apparence si acerbe, des mots, des anecdotes piquantes. Il contait bien, mais à sa manière, et son coloris ne serait peut-être pas bon à donner aux tableaux qu'on peindrait d'après lui ; cependant sa conversation était d'un haut intérêt lorsqu'on savait la diriger, quoiqu'il n'eût rien de léger dans l'esprit. C'est l'homme de son époque[2] qui écrivait avec le plus de

[1] On sait qu'un jour, allant à l'Assemblée, il fut entouré par une foule de peuple qui voulait le mettre *à la lanterne* : « Imbéciles, leur cria-t-il, en verrez-vous plus clair ? » On se mit à rire, et il fut sauvé. Une autre fois, il fut cerné par deux ou trois cents de ces Marseillais, qui étaient ici en 1791 déjà et qui voulurent aussi le pendre. « Attends, chien d'abbé, lui dit un des plus déterminés, je vais t'envoyer dire la messe aux enfers. — Prends garde que je ne t'y envoie avant moi pour la servir ; et voilà mes burettes, s'écria l'abbé en marchant sur lui avec deux pistolets qu'il venait de sortir de sa poche, car il marchait toujours armé.

[2] En parlant de son temps, je le prends à l'Assemblée constituante.

pureté et qui se connût le mieux en style. Quant à son caractère politique et privé, c'est autre chose. Le premier était incorruptible à l'appât des richesses, quoiqu'il fût fort avare; mais il avait de l'intégrité, et s'il faiblissait devant une séduction, c'était celle que lui offrait l'ambition satisfaite. Ayant peu de besoins pour lui-même, car il était négligé jusqu'au cynisme, l'argent n'ébranla jamais sa probité, qui ensuite était naturelle chez lui.

Quant à sa moralité comme homme privé et comme prélat, elle était, dit-on, peu sévère. Son langage, lorsqu'il racontait une histoire un peu leste, devenait quelquefois intolérable; il se permettait, même avec l'impératrice, des mots qui la faisaient rire aux larmes, mais qui déplaisaient fort à l'empereur, dont ce n'était pas le genre.

Mais toutes ces ombres disparaissaient souvent lorsque les éclairs de son esprit éclairaient une conversation soutenue par lui. Il pouvait n'être pas un bon modèle à suivre, mais peut-être aussi cela venait-il de la difficulté de l'imiter.

Les autres personnes de mon intimité étaient également toutes remarquables. Parmi elles je citerai M. de Cherval, dont j'ai souvent parlé dans mes Mémoires, pour essayer, mais bien imparfaitement, de donner une idée de son charmant esprit[1], de sa grâce en racontant, du charme répandu dans la plus petite anecdote racontée par lui. Comme je l'ai fatigué souvent de mes questions! Comme je lui ai fait souvent répéter les histoires du règne de

[1] Il a quatre-vingt-trois ans, et son esprit est toujours ravissant.

Louis XV, qu'il avait entendues dans son enfance, et puis ce qu'il a vu dans sa jeunesse, Voltaire, Rousseau, d'Alembert, Diderot, toute cette armée philosophique et tous ses antagonistes ! Comme il racontait avec charme dans nos soirées d'automne au Raincy les histoires de la cour sous les premières années du règne de Louis XVI. C'est lui et ma tante la princesse de Comnène qui tous deux m'ont fait aimer Marie-Antoinette, que jusque-là je n'avais que vénérée. M. de Cherval est demeuré quinze mois sur le sol natal, qui, pour lui, n'était plus qu'une terre maudite et couverte de sang et de cadavres ; mais la reine vivait encore, il la voulait sauver ! Hélas ! il ne peut pas même prier sur sa tombe !

M. de Cherval, ami de M. de Talleyrand, dont il est même parent, était comme lui grand-vicaire de Reims. Ils ont le même esprit, surtout lorsque M. de Talleyrand veut être aimable, c'est-à-dire qu'il consent à parler. Ils ont été ensemble au séminaire, puis ensuite grands-vicaires de Reims, et puis lancés tous deux dans les grands intérêts politiques de l'époque; tous deux suivirent une route différente. M. de Cherval demeura toujours attaché à la famille royale. M. de Talleyrand devint évêque constitutionnel ! Ils ne s'aimaient guère lorsqu'ils se revirent au retour de l'émigration. M. de Cherval ne revint en France qu'en 1800. M. de Talleyrand l'avait gagné de vitesse à cet égard, mais en cela seulement ; il avait déjà servi deux gouvernements. Celui de 93 l'avait effrayé ; ses yeux sentaient un peu trop le tigre : il s'en fut en Amérique. Ce fut là, à Boston, qu'un jour, traversant un marché, il fut obligé de s'arrêter pour faire place à une longue file de charrettes, toutes remplies de

légumes ; il s'amusa quelque temps à voir défiler ces charrettes, presque toutes conduites par de jeunes paysannes fort jolies. Dans un moment où les charrettes se trouvèrent de nouveau arrêtées, M. de Talleyrand jeta les yeux sur l'une des jeunes paysannes qui lui parut plus belle et plus gracieuse que ses compagnes. Tout à coup une exclamation lui échappe! Elle attire l'attention de la jeune femme qui, vêtue comme les autres, et comme elles la tête couverte d'un grand chapeau de paille, paraissait être là comme une personne qui y vient tous les jours ; en apercevant M. de Talleyrand, qu'elle reconnut, elle se mit à rire.

— Eh quoi ! c'est vous ? s'écria-t-elle.

— Vraiment oui, c'est moi ! Mais vous, que faites-vous donc là ?

— J'attends mon tour pour passer ; je vais au marché vendre mes légumes.

Dans le moment, les charrettes s'ébranlent, la paysanne fouette son cheval, et, donnant à M. de Talleyrand le nom du village où elle demeurait, elle lui demande instamment de venir la voir et disparaît en le laissant surpris de cette étrange apparition.

Cette jeune femme était la plus élégante de la cour de France. C'était Mme de Latour-du-Pin [1], que depuis nous avons vue en France faisant le charme de la société de ses amis. Le moment de l'émigration l'a-

[1] Mlle de Dillon, Mme de Latour-du-Pin (Gouverney) rentra en France sous le consulat ; son mari fut préfet ; ils ont bien malheureusement perdu leur fils. Mme de Latour-du-Pin était une femme fort spirituelle et d'une société charmante.

vait trouvée jeune, brillante, remplie de talents ravissants, et, comme toutes les femmes ayant une place à la cour, ne s'occupant que des devoirs de cette vie en dehors de la vie habituelle, où s'engouffrait le bonheur et tout ce qui le prépare. N'ayant jamais connu que les délices d'une grande existence, qu'on se figure ce que dut souffrir cette jeune femme en sortant des salons parfumés et dorés de Versailles, et se trouvant entourée non seulement de sang et de massacres, mais de périls menaçant la tête de son mari, jeune comme elle, et d'un enfant au berceau ! Enfin, ils quittèrent la France ; et alors, en fuyant ses bords sanglants, on était heureux ! et les enfants ne regrettaient plus même la demeure paternelle. Hélas ! dans ces temps de désastres, rien n'était un asile contre la recherche des bourreaux qui avaient soif du sang innocent.

Les fugitifs abordèrent en Amérique et furent d'abord à Boston. Là, se trouva une retraite pour eux. Mais quel changement pour la femme à la mode, jeune, jolie, gâtée par une louange continuelle sur sa beauté et ses talents [1]. M. de Latour-du-Pin adorait sa femme. Il ne lui reprochait pas ses succès ; il en avait joui, car jamais ils n'avaient altéré ses devoirs. Mais à présent, sur la terre de l'exil, à quoi lui serviraient-ils? Une étude approfondie de *la Bonne Fermière* de M. Parmentier lui semblait préférable à un rondeau de Clémenti [2] ou à *la Coquette* d'Hermann [3]. Tout en

[1] Elle était excellente musicienne et jouait admirablement du piano.

[2] Auteur en vogue.

[3] Maître de piano de la reine.

étant heureux de la voir échappée à tous ces périls qu'il avait tant redoutés pour elle, M. de Latour-du-Pin gémissait sur l'avenir de sa femme; mais en bon père et en bon mari, il s'occupait à le rendre moins sombre que celui de beaucoup d'émigrés qui mouraient de faim, quand le peu d'argent qu'ils avaient emporté avec eux était épuisé. Il ne savait pas l'anglais; mais Mme de Latour-du-Pin le parlait à merveille. Ils logeaient chez une dame Muller qui était une bonne bourgeoise américaine[1] pleine d'attention et même d'admiration pour Mme de Latour-du-Pin. Son mari craignait pour elle l'ennui des conversations éternelles de cette femme. Quelle différence de celles de M. de Narbonne, de M. de Talleyrand, de cette fleur de la noblesse et de la bonne compagnie de France! Quand M. de Latour-du-Pin pensait à cette transition si triste et qu'il y pensait loin de sa femme, tout en labourant le jardin de la chaumière qu'ils allaient habiter, il lui venait au cœur une telle douleur qu'il n'osait lever les yeux sur sa femme en rentrant chez Mme Muller, de peur de trouver les siens rouges et gros de larmes.

Cependant Mme Muller lui secouait les mains et lui répétait toujours : *Happy husband! happy husband*[2] !

Enfin vint le jour de la translation de la famille fugitive de la maison de Mme Muller dans la chaumière qui devait voir des jours au moins à l'abri du besoin! Tout le domestique se composait d'un nègre qui devait être maître Jacques : jardinier, domestique et *cuisinier!* C'était cette dernière fonction que M. de

[1] L'aristocratie américaine, celle de l'argent, est plus marquée que la nôtre.

[2] Heureux époux!

Latour-du-Pin redoutait le plus de lui voir exercer!

Eh! qui n'a pas compris, dans tout le cours de notre Révolution, le malheur de souffrir de cette manière pour un être chéri! combien les privations qu'il supporte vous blessent le cœur! Comme vos yeux suivaient tous ses mouvements pour juger de ses impressions! Ah! j'étais bien enfant à cette époque de nos malheurs, et ce souvenir [1] est cependant toujours aussi déchirant!

Le moment du dîner approchait. M. de Latour-du-Pin fut dans son petit jardin pour cueillir quelques fruits. Il y demeura le plus longtemps qu'il put; en rentrant il demande sa femme et la cherche, entre dans la cuisine, ne voit qu'une jeune paysanne qui, le dos tourné à la porte, pétrissait un pain. Ses bras nus jusqu'au-dessus du coude, étaient éblouissants de blancheur. M. de Latour-du-Pin fait un mouvement, elle se retourne. C'était sa femme! ayant dépouillé ses robes de mousseline et de soie pour revêtir, non pas un habit de paysanne pour jouer la comédie, mais bien pour servir à une vraie fermière. En apercevant son mari, elle rougit, et joignant les mains :

— Oh! mon ami, lui dit-elle, ne vous moquez pas de moi! Je suis aussi habile que Mme Muller!

M. de Latour-du-Pin, trop ému pour pouvoir parler, la prend dans ses bras, l'interroge. Il apprend que, pendant qu'il la croyait livrée au désespoir, elle avait employé ce temps beaucoup plus utilement pour le bonheur de leur avenir. Elle avait pris des leçons de

[1] Lire là-dessus un roman bien touchant, intitulé *Mémoires de Mme de M...*

Mme Muller et de ses domestiques, et en six mois elle était devenue une très bonne cuisinière, une ménagère parfaite et avait dévoilé toute une nature angélique et une âme d'une grande force.

— Si vous saviez comme c'est facile, mon ami[1] ! dit-elle à son mari. Ce qu'une paysanne met quelquefois un ou deux ans à comprendre, l'est d'abord par nous ! Maintenant nous serons heureux. Vous ne craindrez plus *l'ennui* pour moi, et moi je n'aurai plus vos doutes à supporter sur mon habileté, dont je vous donnerai des preuves, ajouta-t-elle en souriant. Allons, vous devez nous donner une salade, je vais achever mon pain pour demain. Mon four est chaud. Nous avons aujourd'hui le pain de la ville ; mais désormais ce soin-là me regarde.

A partir de ce moment, Mme de Latour-du-Pin fut ce qu'elle avait promis. Elle voulut de plus aller elle-même au marché de Boston vendre ses légumes et ses fromages à la crème ! Ce fut dans une de ces courses que M. de Talleyrand la rencontra. Le lendemain il fut la voir et il la trouva au milieu de ses poules, de ses pigeons, de sa basse-cour. Enfin, elle était, je le répète, ce qu'elle avait promis d'être. De plus, ce genre de vie avait été salutaire pour elle. Son travail était moins rude, au fait, que trente nuits passées au bal dans un hiver. Sa beauté[2], qui était remarquable dans la galerie de Versailles, était devenue éclatante dans sa chaumière du Nouveau-Monde. M. de Talleyrand le lui dit.

[1] Il est bien vrai.

[2] Elle était grande, blonde, et son teint éblouissant de blancheur.

— Vraiment! répondit-elle naturellement et sans rougir, vraiment! le trouvez-vous? J'en suis ravie, une femme tient toujours un peu à ses avantages personnels.

Dans ce moment le nègre entra dans le petit parloir avec sa casaque toute déchirée au milieu du dos. Il se met devant Mme de Latour-du-Pin et lui dit :

— *Maîtresse, raccommode casaque à moi, qui vient de déchirer.*

Et sans interrompre la conversation, Mme de Latour-du-Pin prend une aiguille et raccommode la casaque du nègre tout en causant avec un charme de simplicité vraiment touchant.

Le souvenir de cette petite aventure avait un moment frappé M. de Talleyrand : aussi la racontait-il avec un accent tout particulier qui avait vraiment de l'éloquence du cœur. Qu'on juge avec son esprit ce que cela devait produire! Voilà où M. de Talleyrand est unique.

C'est aussi dans sa parole, dans sa manière de construire ses phrases. J'ai longtemps cherché quel était le mécanisme de cette conversation, toute composée de riens ou de choses souvent ordinaires, car nous n'avions pas toujours de bonnes fortunes comme l'histoire de Mme de Latour-du-Pin; mais ce mécanisme, je ne l'ai pas trouvé. Il n'existe pas; c'est *l'art naturel* de parler, inculqué dès l'enfance à ceux qui en font usage, leur bon goût personnel leur enseignant plus tard l'usage qu'il en fallait faire. Ils ne savaient aucunement *se donner* ce que nous cherchions à découvrir en eux; et lorsque l'empereur voulut former des maisons et *des sociétés*, il créa bien des maisons *où l'on recevait*, mais des *causeries*, il n'en

créa pas là où elles n'existaient pas avant lui. Aussi qu'arriva-t-il ? C'est qu'à sa chute tout tomba avec lui.

Parmi les hommes d'esprit que je voyais souvent, il en était un qui ne venait guère chez moi que le matin ou, s'il venait dîner, c'était pour partir immédiatement après. Le cardinal ne l'aimait pas, et il le savait. Cet homme était Dussaulx.

Dussaulx avait été non pas révolutionnaire, mais peut-être plus que cela, parce que, comblé par les financiers et les receveurs généraux, il avait écrit, à l'époque où les malheurs de la France étaient à leur comble, des choses qui font frémir sur la haute finance, à laquelle il était redevable du peu qu'il avait. Mon père l'avait obligé en lui prêtant de l'argent à son entrée dans le monde, et sa reconnaissance fut aussi longue que sa vie. Ma mère, accoutumée à accueillir tous ceux que mon père avait accueillis, reçut Dussaulx lorsque après avoir été[1] *fructidorisé*, à ce que je crois, il revint à Paris après avoir vécu longtemps caché. Mais un jour, le prince de Chalais, ami de ma mère, se trouvant chez elle avec Dussaulx, répéta à ma mère le propos *écrit* et imprimé par lui. Ce propos, trop infâme pour que je le répète ici, nous fit horreur ! Il ne l'avait que trop écrit ; mais il en avait du remords, et depuis il écrivit beaucoup sur Robespierre, et attaqua le comité de Salut public avec une verve qui versa encore plus de haine sur les chefs de la sanglante tyrannie populaire. Après le 9 thermidor, il se mit avec Fréron, autre homme de l'époque, chantant la palinodie après la chute des

[1] Il ne fut pas arrêté, mais il vécut longtemps caché.

siens. Leur journal était une feuille périodique appelée l'*Orateur du peuple*. Le *Véridique* ensuite fut rédigé par lui.

Dussaulx était un des homme les plus habiles, pour critiquer un livre, que j'aie connus, Hoffmann et M. de Felez exceptés. Il y avait une moquerie sérieuse et consciencieuse dans la critique de Dussaulx qui portait un coup mortel à celui qu'il frappait. Sa critique était terrible parce qu'elle était toujours juste. Comme son esprit était fort remarquable, il ne manquait pas de saisir le côté ridicule de la pièce ou du livre, et il partait d'un point vrai. *Il lisait* avant de faire son article et ne chargeait pas, comme je sais que font beaucoup de critiques, un secrétaire de lire pour eux, ou bien une maîtresse, une femme, une sœur dont les unes s'endorment quelquefois sur le livre qu'elles ne comprennent pas, et l'autre ne lit pas toujours ce qu'il doit lire pour faire son extrait. Dussaulx était critique comme Colnet, par exemple. Voilà encore un critique qui connaissait les devoirs d'un critique ; il savait, comme Dussaulx et comme Salgues[1], aussi dire du mal du livre sans dire du mal de l'auteur : il est vrai que c'est la chose difficile en critique. Rien n'est plus aisé à mettre au bout de sa plume que des sottises grossières et très souvent mensongères ; mais une critique saine, éclairée, voilà ce qui prend un temps qu'on ne veut pas lui donner. On va *en chemin de fer* sur la route de la critique. Il suit de là qu'on ne voit et qu'on n'entend pas ce qu'on lit et ce qu'on écrit, et que souvent on parle à faux d'une chose

[1] Le *Journal de Paris* était rédigé en grande partie par lui.

qui n'est même pas dans votre livre. Cela m'est arrivé à moi, ainsi vous pouvez m'en croire.

Dussaulx était sévère dans ses critiques. Il était judicieux, et son style était remarquable; mais pas toujours, il était inégal. Il travaillait, à l'époque où je le voyais, au *Journal des Débats*, qui s'appela ensuite *Journal de l'Empire*. Plusieurs écrits détachés sur la Révolution ont ajouté à sa réputation littéraire, entre autres un fort court, mais étincelant de beauté, intitulé *Robespierre dévoilé*. Chénier avait Dussaulx en horreur. Il l'appelait un frère *perfide*.

Chénier ne venait pas chez moi, et à mon grand regret. Je ne voyais en lui que l'homme de lettres, le poète, et non pas le Caïn que le parti contraire s'obstinait à trouver dans cet homme. Je le voyais dans une maison tierce et assez souvent. Une fois j'eus le malheur de prononcer son nom devant M. d'Abrantès ; il me regarda avec colère et me dit :

— Rappelez-vous que jamais l'homme qui a fait ce vers :

> Le tyran dans sa cour remarqua mon absence, etc. [1]

n'entrera de mon consentement dans ma maison.

Je me le tins pour dit.

Un autre homme de talent, que je voyais beaucoup avant son malheur, c'était Legouvé[2]. J'aimais à la fois son talent et son esprit, tous deux avaient une sorte d'abandon qui me plaisait. Il ne préparait jamais sa conversation, comme beaucoup d'hommes

[1] Il avait fait ce vers contre l'empereur.

[2] Gabriel-Jean-Baptiste-Marie Legouvé, né à Paris le 23 juin 1764. Son père était un avocat distingué.

de lettres de son temps. Il avait pour ses ouvrages des prédilections incroyables. Croirait-on qu'une pièce qu'l préférait à tout ce qu'il avait fait était une certaine œuvre faite en commun d'abord avec Laya qu'il aimait tendrement, intitulée :

« *La mère des Brutus à Brutus son mari en revenant du supplice de ses fils.* »

Le sujet et *le titre* étaient réclamés par Legouvé comme son bien, et il entrait dans des fureurs comiques lorsque je lui disais que personne ne les lui disputerait.

Legouvé était le plus excellent des hommes, d'un caractère doux et rêveur. En lisant ses ouvrages, on reconnaît ce type particulier de son talent; nullement affecté dans sa conversation, d'une société aimable et sûre, d'une rare bonté, son commerce avait des charmes qu'on trouvait rarement alors dans celui des autres gens de lettres ; ils étaient gourmés dans leur manière d'être. Qu'il était amusant lorsqu'on voulait lui faire dire du mal de ceux qui l'avaient critiqué! Il ne comprenait pas la haine ni la vengeance. La Harpe avait été indigne pour lui dans sa critique de la *Mort d'Abel*, qui après tout avait un grand charme, je l'avoue, et non seulement à la lecture, mais à la représentation. Eh bien ! Legouvé n'aimait pas qu'on dit du mal de La Harpe devant lui !

On trouvait du calme, du repos dans les scènes primitives et patriarcales de la *Mort d'Abel*, qui nous reportaient aux premiers jours du monde dans un moment où les chemins étaient encore couverts de proscrits, les places publiques de sang innocent, et les prisons remplies de victimes. On trouvait une sorte de fraîcheur dans la peinture de ces mœurs de

nos premiers pères, à côté des premiers sentiments de la haine surtout, apparaissant tout à coup avec ses douleurs, ses jalousies, ses vengeances et toutes les passions honteuses qui dérivent d'elle. Mais elle ne tient qu'une place dans la pièce de Legouvé; on voit qu'il trouvait bien plus de plaisir à faire les scènes champêtres et les scènes d'amour et de paix que les querelles violentes. La catastrophe[1] est horrible.

Legouvé étant un jour à Bièvre, chez moi, en admirait la belle vallée, depuis Jouy jusqu'à Virginie. Il me dit qu'il voulait faire une idylle sur la vallée de Bièvre. Il était alors midi : il part, demeure trois ou quatre heures absent, et revient avec une pièce de quarante à cinquante vers, l'une des plus charmantes choses qu'il ait faites, même en y comprenant le *Mérite des femmes*, cet ouvrage qui eut un si prodigieux succès, que Legouvé, toujours simple et naturel et d'une grande modestie, quoiqu'on ait dit le contraire, contestait fort plaisamment. Je ne sais ce que devint cette idylle écrite au crayon et qui ne fut pas autrement revue; ce fut M. d'Abrantès qui la prit.

Sa tragédie d'*Epicharis* a de grandes beautés; il y a mis son âme, qui était belle, noble et généreuse. Tacite lui a fourni le texte et une partie des incidents; mais encore dans *Epicharis* on retrouve cette pureté

[1] La critique de la *Mort d'Abel* est injuste, comme toutes les critiques de La Harpe sur ses contemporains. La *Mort d'Abel* est admirablement versifiée; c'est déjà quelque chose, et on y retrouve des scènes de Gessner, avec sa riante pastorale, et des scènes de Klopstock, avec leurs sombres beautés. M. de La Harpe a été *pédant* comme presque toujours, comme l'observe très judicieusement M. Denne-Baron, dans son excellente biographie de Legouvé, dont ses amis doivent le remercier.

de diction que Legouvé a toujours eue pour première qualité de son talent.

Le *Mérite des Femmes*, et je dois le dire, toute femme que je suis, était sans doute un ouvrage parfaitement fait ; mais il y avait un défaut sur lequel il était fort curieux de nous entendre discuter ensemble ; c'était la perfection des noms qu'il chantait. C'est partout des stations à faire. Il n'y a pas un nom qui ne demande une prière ; la perfection partout, enfin !

— Mais que vouliez-vous que je fisse, dès que je chantais les femmes ? me disait-il tout ébouriffé de me voir prendre parti contre lui parce qu'il nous présentait trop parfaites, nous autres femmes. Je ne pouvais chanter que des vertus !

Il avait raison ; mais j'aimais à le pousser, non 'pas pour le mettre en colère, mais pour qu'il sortît un peu de son caractère. Et cet effet avait toujours lieu lorsque je lui disais :

— Legouvé, il faut faire un ouvrage pour pendant à votre *Mérite des Femmes*. Il faut faire *les Crimes des Femmes*. Vous y mettrez *Catherine II*, *Élisabeth*, *Christine*, *Tullie*, *Messaline*, *Agrippine*, *Marie* et *Catherine de Médicis*.

— Assez, assez ! s'écria-t-il alors en se levant et frappant dans ses mains. Pour Dieu, laissez-moi respirer après cette nomenclature de monstres.

— Attendez, je n'ai pas fini. Et je reprenais : Jeanne de Naples, la Cenci, Marie Stuart !

Oh ! alors, ici il entrait dans une vraie colère, c'était entre nous un sujet interminable de dispute. Lui voulait canoniser Marie Stuart ; mais moi, je la vois ce qu'elle est, une ravissante créature, sans doute,

mais coupable, non seulement de tenir une conduite irrégulière, mais d'avoir connu l'assassinat de son mari Darnley. Plaisanterie cessante, je soutenais une thèse facile à discuter, parce qu'elle était juste.

Legouvé fut perdu pour ses amis même avant sa mort. Cet esprit si doux, si aimable, s'altéra et devint presque nul ! Des chagrins, des malheurs dont la blessure [1] cachée par lui versait goutte à goutte le sang de la plaie dans l'âme, lui causèrent un dérangement total dans ses facultés intellectuelles. Il se retira du monde. Cet adieu fut pénible à tous ceux dont il était aimé. Cependant il redevint encore lui ; quelquefois on le retrouvait encore. Mais un jour, étant à la campagne chez Mlle Contat (alors Mme de Parny), il tomba assez malheureusement pour que cette chute amenât le dérangement total de ses facultés.

Il perdit la raison, mais toujours par une cause spéciale et qui a sa source dans la chaleur de son âme, la bonté de son cœur. S'il eût été moins aimant, il vivrait encore peut-être.

Un homme de lettres, de cette même époque que Legouvé, et qui vit encore tandis que sa victime est dans la tombe, pourrait, s'il le voulait, donner de curieux détails sur la cause de la folie du malheureux Legouvé. J'avoue que cet homme, quelque esprit qu'il ait, m'a toujours déplu, en raison de l'affection que j'avais pour Legouvé [2].

[1] On sait que sa femme s'en fut avec M. de***. Legouvé ne put résister à ce coup et ne fit que languir après la connaissance qu'il eut de son malheur.

[2] Legouvé mourut paisiblement trois ans après la perte de sa femme ; c'était un ami pour beaucoup de ceux qui le connaissaient, comme il était un des premiers poètes du moment où il

Avec Legouvé, je voyais aussi Lemercier chez moi. C'était le même esprit, doux et charmant dans la conversation, mais avec plus de *trait*, si l'on peut dire ce mot tout français et qu'on ne pourrait traduire. Lemercier était aussi plus profond, et en même temps il est parfaitement aimable ; il avait cette amabilité sociale d'autrefois et les plus douces manières. Sa causerie reposait et attachait en même temps. Il contait surtout admirablement, avec un *sotto voce* parfaitement harmonieux. Sa figure était agréable sans être belle ; sa taille petite et son ensemble maladif, comme il l'était en effet presque toujours. Il disait les vers avec une bonne diction, mais une lettre qu'il ne pouvait pas bien prononcer (L) donnait quelque chose d'étrange à sa diction. Il avait eu une querelle avec l'empereur, et l'on prétendait que cela devait m'empêcher de le voir.

— Pourquoi donc cela ? répondis-je ; si M. Lemercier parlait mal de l'empereur devant moi, je comprends que sa présence serait inconvenante dans ma maison. Mais il a trop bon goût et moi aussi pour que la conversation ne tourne pas vers un autre sujet que celui-là.

En effet, jamais M. Lemereier ne m'a parlé de l'empereur. Un jour il me dit :

— Il faut que je vous lise une pièce de moi qu'ils ne veulent pas jouer aux Français.

— C'est donc à faire un aussi beau vacarme que *Pinto* ?

Il sourit, il ne pouvait se fâcher, il connaissait mon

vivait. Son fils, qui fut camarade de collège du mien, annonce le plus grand talent et succédera à son père.

opinion sur *Pinto*, que je regardais dès lors comme un chef-d'œuvre dramatique.

— Si je donnais ma pièce, on sifflerait encore plus qu'à *Pinto*.

— Ce n'est pas possible.

— C'est vrai ; mais ici, il y a des capucins, des cardinaux, on a ramené le clergé et toutes ses bannières. Jugez quels cris on pousserait, joints aux sifflets, en admettant que la censure laissât passer l'ouvrage.

— Eh bien ! venez nous la lire ; ici vous êtes sûr d'être jugé ce que vous êtes, un homme de talent et de mérite. Nous n'avons pas de partialité *de parti*.

Il ne voulut qu'un auditoire peu nombreux. Il vint la lire lui-même, et sa pièce eut un grand et beau succès.

C'était *la Journée des Dupes*, belle composition non seulement dramatique, mais politique et morale. Je n'ai pas entendu de pièce qui, à la lecture, m'ait autant amusée que celle-là.

Les artistes que je voyais dans mon intimité étaient tous aimables et sociables, à part leur talent et leur spécialité. C'étaient Garat, Crescentini, Mlle Duchamp, Nadermann, Frédéric Duvernoy, Boïeldieu, Nicolo Isouard, Dusseck, Steibelt, Drouet, Libon, Hulmandel, et une foule d'autres noms également connus.

Garat, Nadermann, Steibelt, Crescentini et Libon étaient les plus assidus chez moi. Steibelt était mon maître de piano et Libon m'accompagnait ; il accompagnait aussi mes enfants.

Garat a été fort connu comme chanteur de romances, mais non pas comme il aurait fallu qu'il le fût comme homme du monde. Garat était fort spirituel ; il avait

une tournure de phrase que je n'ai vue qu'à lui, et cette originalité avait d'abord du piquant et presque toujours du charme. Jamais je n'ai eu Garat pendant toute une soirée chez moi sans qu'il laissât échapper un mot spirituel, fin et très souvent mordant. Quelle ravissante manière de chanter! comme cet homme accentuait! comme il comprenait Gluck! Il avait toujours quelque histoire sur Gluck, ou sur Mozart, ou sur Beethoven. Une particularité du caractère de Garat, c'est la bonne foi avec laquelle il reconnaissait le talent dans autrui; ainsi Crescentini, lorsqu'il chantait, trouvait toujours Garat au bout du piano l'écoutant avec l'admiration la plus profonde.

— Voilà du chant! disait-il un jour, après avoir entendu chez moi chanter à Crescentini le bel air: *Ombra adorata aspetta*; voilà comme on chante.

Nourrit le père, qui était bien loin de chanter et surtout de jouer comme son fils, débuta vers ce même temps dans je ne sais plus quelle pièce, et dans *le Devin du Village*[1]. Garat me demanda la permission de me l'amener pour me le faire entendre. Il chanta, sa voix était ravissante, mais il ne me fit aucune impression. Garat était sur des charbons ardents:

— Comment chantes-tu ce morceau? disait-il en faisant grimacer encore plus sa figure de singe. Il se mettait alors en attitude et chantait:

Je vais revoir ma charmante maîtresse,
Adieu plaisirs, grandeurs, richesse, etc.

— N'as-tu donc pas une maîtresse que tu aies

[1] Je crois même que ce ne fut que dans *le Devin du Village*, mais je n'en suis pas sûre.

quittée pendant un mois et que tu vas revoir ? s'écriait Garat en colère.

Garat avait une main estropiée et ne pouvait s'accompagner ; jamais il n'avait pu trouver, disait-il, un homme capable de l'accompagner que Carbonnel. Carbonnel était l'homme, en effet, qui connût le mieux toutes les nuances de l'accompagnement.

Garat ne s'accompagnait avec deux doigts que des boléros ou des airs basques, qu'il chantait dans la perfection et puis de petits airs italiens de Crescentini, comme : *Clori la pastorella*, *Numi se giusti siete! Addio!* Il chantait tout cela comme un homme possédant à fond la science du chant ; et c'est cet homme que j'ai entendu accuser de ne pas savoir la musique [1] ! Cela me rappelle ce que lui disait Sacchini :

— *Vous êtes la musique même.*

Garat était royaliste au fond du cœur, et quand on le pressait un peu, il chantait admirablement l'air de *Pauvre Jacques!*

Crescentini, après avoir fait les délices de Lisbonne, de Madrid et de l'Italie, vint à Paris pour y avoir les mêmes triomphes. A Madrid sa voix se perdit presque entièrement ; mais il lui restait son admirable méthode qui n'a pas de supérieure, cette divine mélodie donnée aux notes et aux cordes vocales par la volonté d'un

[1] Voici un fait que je puis certifier. M. d'Abrantès me rapporta de Parme, en 1806, plus de cent partitions *manuscrites* de *Cimarosa*, *Guglielmi*, *Fioravanti*, et il avait trouvé tout cela à Parme. J'annonçai cette bonne nouvelle à Garat ; il vint le lendemain matin. Nous déjeunâmes ensemble et après nous nous mîmes à parcourir les partitions. Il ne fut arrêté par aucun passage, lut tout à livre ouvert, et fut parfaitement aimable et gai. Il déchiffrait tout cela en marchant et causant.

homme qui, n'ayant plus de voix, s'en fait une et se fait admirer, fait pleurer et soulève toutes les émotions avec sa voix factice, mais dans laquelle est passée son âme!

Crescentini est bien vieux, et pourtant dans la Parthénope, la ville aux chansons, aux fêtes d'harmonie, Crescentini a été choisi pour diriger le conservatoire. Honneur à lui! il fera de bons élèves.

Jamais je ne perdrai le souvenir de Mme Grassini, et de Crescentini dans *Roméo et Juliette*, au troisième acte surtout, lorsque, trouvant Juliette dans la tombe, Roméo la reconnaît et s'empoisonne. Alors commençait le duo, chef-d'œuvre de Zingarelli :

Odiosa mi si rende questa mia vita!

Non! jamais l'acteur le plus tragique, le plus dramatique dans son jeu, ne le fut au delà de Crescentini dans cette admirable scène où Juliette s'éveille au moment où le poison agit déjà sur son amant! Ce fut en lui voyant jouer *Roméo et Juliette*, et surtout après la belle scène du duel, que l'empereur donna la croix de la Couronne-de-Fer à Crescentini.

Nadermann avait, avec son beau talent, le meilleur et le plus excellent caractère. Lorsque mon frère était ici, il ne faisait alors que peu de musique chez moi; c'était Albert qui *était* et prétendait *être* mon barde. Mais autrement nous jouions très souvent des duos de harpe et de piano, Nadermann et moi, et il composait ces morceaux exprès pour nous. Qui ne connaît pas en Europe le duo de Nadermann, pour piano et harpe dédié à Mme Junot? il fit ce morceau exprès pour

un concert qui eut lieu au Raincy [1]. Il avait un beau talent de composition, Nadermann. Frédéric Duvernoy venait aussi se joindre à nous quand nous étions au Raincy et que nous faisions de la musique dans le grand salon, formant à la fois salon de musique et billard.

Libon avait un charmant talent : doux comme son esprit et ses manières, qui sont excellentes.

Steibelt était un type à part des autres artistes qui venaient chez moi ; estimé comme talent, mais méprisé comme homme, il avait une détestable réputation qu'il soutenait avec une rare impudence. Jamais il n'abaissa son regard devant celui d'un honnête homme, si l'honnête homme était un ignorant en musique. Il avait une profonde indifférence pour la valeur des jugements du monde, et toute sa crainte, son unique volonté était non pas d'être mal jugé, mais de ne pas faire effet.

Lorsque je le pris pour maître, on s'empressa d'avertir mes femmes de ne laisser trainer aucun bijou, aucune chose précieuse. C'était merveilleux comme sa réputation était faite et établie.

Quel malheur ! quelle affliction pour la femme de cet homme de voir un aussi beau talent plongé dans une impénitence finale qui devait naturellement abrutir son talent ! Je ne suis pas de l'avis de ceux qui disent :

— Qu'importe ! voyez Mozart !

Eh bien ! Mozart eût peut-être fait un chef-d'œuvre

[1] Il composa pour lui, Libon et moi, un trio intitulé *la Pensée*, dont le thème est une romance de moi : *Ma peine a devancé l'aurore !* Il eut un grand succès.

au-dessus de *Don Juan* s'il eût été un autre homme. Et puis Mozart ne faisait rien contre l'honneur. Au reste, je dois dire que Steibelt n'a rien pris chez moi que *mon argent*, pendant les deux ans qu'il a été mon maître ; mais il l'a bien gagné. Jamais je n'ai vu mieux donner leçon. J'ai vu Steibelt passer une heure à me faire jouer la première page de la fantaisie de *Bélisaire*, pour que je la lui fisse entendre comme il le voulait. Sans doute, il était fort négligent ; mais il ne l'était que lorsqu'il voyait que l'élève ne faisait rien : alors il pensait à autre chose.

Quel talent ! quelle puissance d'exécution ! Listz et lui, voilà les deux hommes qui m'ont émue sur le piano. Steibelt a le premier révélé la musique romantique ; la première fantaisie avec le même mode de variations, par triolets, en mineur, par octave, fut faite par lui.

C'est toujours sa belle fantaisie des *Mystères d'Isis*, puis celle de *Bélisaire*, qu'on imite aujourd'hui. Lorsqu'il jouait devant des gens capables de l'apprécier, il s'élevait jusqu'au sublime dans les sons harmoniques ; ces *tremendos* qu'il employait si à propos et que ceux qui ne l'ont pas entendu ne savent pas encore faire, quelque progrès, quelque immense progrès qu'ait pu faire le piano depuis lui !

Cette manière de bouleverser un instrument, je ne l'ai vu, je le répète, qu'à Listz. M. de Thalberg[1] me

[1] Je déclare ici n'établir aucun parallèle. Le talent de M. de Thalberg est admirable, et je ne le mets ni au-dessus ni non plus au-dessous de Listz ; mais par la même raison que les yeux ne reçoivent pas tous la même impression de la beauté d'une femme, les oreilles ne sont-elles pas soumises à la même délicatesse des organes ? J'adore le talent de Listz ; j'avoue

rappelle Dusseck davantage, mais Steibelt m'est représenté avec le progrès dans Listz ; car on peut dire que Steibelt est le fondateur de la musique romantique pour le piano.

Steibelt était le plus étrange des hommes : il fallait l'écouter ; autrement il agissait singulièrement, comme on va le voir.

Un jour il était au Raincy. Il y avait eu une grande chasse, et M. d'Abrantès avait engagé beaucoup de monde à dîner, entre autres le cardinal Maury. Après le dîner, le cardinal, qui, à son ordinaire, avait parfaitement officié, se mit dans un grand fauteuil contre une des colonnes qui séparent les deux salons, et se crut bien à l'abri de l'œil investigateur de Steibelt, qui regardait partout, avant de commencer, pour savoir s'il n'y avait pas dans le salon quelqu'un qui lui déplût. Le cardinal abhorrait la musique ; en général, il n'aimait pas les arts et n'y entendait rien. Steibelt commença. C'était un morceau d'inspiration et d'improvisation sur un charmant air de son bel opéra de *la Princesse de Babylone*, qu'il a composé presque en entier chez moi. Il avait bu ce jour-là du vin de Champagne frappé et du vin de Madère excellent, et sa verve musicale était aussi fervente que jamais. Tout à coup il s'arrête, et un ronflement pareil au grondement d'un taureau se fait entendre. C'était le cardinal, qui s'était endormi presqu'au commencement du morceau et que le voisinage du piano, son ennemi, n'avait pu tenir éveillé. Nos éclats de rire le

qu'il a le don de me faire pleurer, parce que je crois qu'il pleure. Son émotion n'est pas feinte ; elle se communique à mon âme plus que la perfection du toucher.

réveillèrent, mais à demi. Il entr'ouvrit les yeux, voulut parler ; mais sa langue lourde et empâtée refusa le service, et il retomba. Steibelt s'inclina, comme pour demander pardon ; puis il se remit au piano. Mais qui le connaissait pouvait voir combien il avait d'humeur. Cependant, à mesure qu'il avançait dans son improvisation, son succès parmi nous releva son moral. Sa tête ne demeura plus penchée. Il regarda autour de lui avec orgueil. La chose allait donc bien, lorsqu'à un passage qui demandait de la douceur et l'absence des pédales, que Steibelt employait beaucoup, comme on le sait, le ronflement domina le piano à un tel point que tout le monde se mit à rire. Steibelt, furieux, imagina une singulière vengeance : il calcule en un moment la composition de l'accord *le plus discordant* du clavier, et alors, employant toute la force de ses deux poignets et de la pédale, il frappa cet accord aux oreilles du cardinal, et puis quitta le piano et s'en alla en disant : *J'aimerais mieux jouer devant un buffle de la campagne de Rome.*

Le cardinal, réveillé en sursaut par cette harmonie diabolique, après s'être endormi au son d'une musique céleste, fit un bond en l'air, et retombant sur sa bergère, à peine éveillé, il se crut en enfer. Malgré l'inconvenance de la conduite de Steibelt, que nous aurions dû réparer au lieu de l'augmenter, nous nous mîmes tous à rire avec un abandon qu'excitait d'ailleurs la figure du cardinal. Mais ce ne fut pas long, et le calme se rétablit bientôt. Le cardinal convint que *le musicien*, comme il appelait Steibelt, devait être fâché, et que le sommeil n'est de mise que lorsqu'on est dans son lit : tout en racontant cela, il prenait congé et s'en allait en bâillant.

On courut après Steibelt, qui était dans le parc à se promener avec Nicolo, avec qui il logeait dans la maison Russe[1], en face du château. M. d'Abrantès avait beaucoup d'humeur de ce qu'il avait fait, et me gronda beaucoup aussi d'avoir ri. Je défendis Steibelt ainsi que moi, en disant que l'inconvenance était bien plutôt dans l'homme qui dort dans le salon d'une femme où se trouvent d'autres femmes. M. d'Abrantès et ces messieurs me donnèrent enfin raison, mais Steibelt était furieux.

— Dormir aux chants des Gangarides ! s'écriait-il, le plus beau chœur de l'opéra !

Il emporta cet opéra en Russie. Je ne sais s'il l'a donné.

Je viens de nommer Nicolo Isouard. C'était un de mes plus intimes habitués. J'ai rarement rencontré dans le monde un artiste aussi complaisant, aussi bon; il avait la tête folle, mais bien du talent. *Le Médecin turc*, *Joconde*, le charmant opéra de *Joconde*, le premier acte de la *Lampe merveilleuse*, si différent des autres, une foule de productions détachées, font preuve du talent musical de Nicolo. Mais ce que ses amis seuls connaissent, c'est son esprit gai, actif, son caractère serviable, son inépuisable bonté. Toujours prêt à partir pour Rome, s'il l'avait fallu, pour rendre service n'importe à qui. Nicolo chantait, sans voix, tout ce qu'on lui présentait. Il contrefaisait toutes les voix de l'Opéra, des Bouffes, de l'Opéra-Comique.

[1] La maison Russe est une des charmantes fabriques qui servent à loger des étrangers au Raincy, comme la Pompe à feu, la maison de l'Horloge, la porte de Chelles, la maison du Rendez-Vous.

Martin était copié par lui, derrière un paravent, de manière, non pas à s'y tromper, mais à faire rire par la ressemblance de l'accent. Jamais Nicolo ne fut arrêté un instant, quand il entrait une fois dans une affaire comme dans une plaisanterie. Souvent, au Raincy, à Bièvres ou à Neuilly, après avoir fait de la musique, nous voulions danser. Alors Nicolo prenait un violon, grimpait sur une table, et nous jouait des contredanses, ayant une paupière retroussée, des manches d'habit venant au coude, et mêlant un couplet de complainte à chaque figure. Alors c'étaient des rires fous qui duraient toute la soirée.

Deux amies logaient avec moi à Paris et à la campagne, et deux femmes des aides de camp de M. d'Abrantès venaient dîner avec moi tous les jours. L'une était Mme de Grandsaigne, femme du colonel Grandsaigne, premier aide de camp, et l'autre, Mme Thomassin, femme d'un chef d'escadron, aussi aide de camp de mon mari.

Celle de mes amies qui logeaient avec moi, que je regardais et regarde encore aujourd'hui comme ma sœur, est Mme la baronne Lallemand. Jamais on ne vit une plus charmante créature : grande, élancée, une taille de jonc, fine, ronde et déliée, un regard ravissant donné par de grands yeux bleus, une abondance de cheveux châtains tombant sur des épaules admirables, des dents de perles, une main, un pied d'enfant. Tout, dans sa personne, était enchanteur ; aussi quel effet elle produisait lorsqu'elle allait dans le monde ! J'en étais fière. Mes enfants étaient encore trop jeunes pour m'occuper en ce genre; toute ma coquetterie de femme, dont je n'ai jamais voulu faire usage pour moi, se réveilla pour Caroline. J'étais fâchée lorsqu'elle n'était

pas mise selon mon goût. Son mari était à l'armée, il me l'avait laissée, et je jouissais délicieusement de la société intime de cette compagne, dont l'esprit naïf et fin, le cœur dévoué à l'amitié, n'eut, pendant neuf ans que nous passâmes sous le même toit ensemble, d'autre sollicitude que de m'entourer de soins et d'affection ; aussi, quels que soient le temps, les événements, nous nous retrouvons toujours avec notre amitié et nos souvenirs, qui sont purs même d'une pensée de mécontentement[1].

L'autre jeune femme de mes amis qui demeurait avec moi était veuve du général Laplanche-Mortière. Elle était jeune et agréable, petite, mais bien faite. Sa vue était très basse, ce qui nuisait à ses yeux, qui étaient fort beaux et d'un bleu foncé, avec des paupières noires, ce qui rend ces yeux-là très rares. Mme Mortière était douce et d'un commerce agréable. Elle avait un fort beau talent de dessin, et chantait agréablement. Elle était de mes amies, mais non pas aussi intimement que Mme Lallemand. Elle est remariée, et elle est aujourd'hui Mme la baronne de Montgardé.

Mme de Grandsaigne n'était pas jolie. Elle était vive, alerte, avait de belles dents qui la rendaient gaie, et souvent la faisaient plus rire qu'elle ne voulait. Mais elle n'avait que ses dents, il les fallait bien montrer. Elle avait l'esprit prompt, la repartie vive, surtout pour une parole sèche. Elle avait de la facilité à toutes choses qui rendait son commerce agréable. Je montais presque tous les jours à cheval avec elle. Elle y

[1] Le général Lallemand, mari de Caroline de Lartigues, fille du plus riche planteur de Saint-Domingue, a été aide de camp de M. d'Abrantès. Il est aujourd'hui pair de France.

montait comme un jeune garçon, et pouvait au besoin dompter un cheval.

Mme Thomassin était agréable, douce, mélancolique; une prévision de son sort, malgré sa jeunesse, lui disait qu'elle n'avait que peu de jours à vivre; elle était déjà frappée de la cruelle maladie dont elle mourut quelques années après, ayant à peine accompli sa vingt-septième année!

J'avais aussi près de moi une nièce de M. d'Abrantès, Mlle Clotilde Chaudon. Elle avait dix-sept ans. Elle était charmante, faite à peindre, de jolis cheveux blonds, une peau admirable, de belles dents, et tout ce qui pouvait plaire si elle avait eu de jolies mains et de jolis pieds. Clotilde dansait, était assez bonne musicienne, vive comme un lutin, et jolie à l'avenant. On voit que le noyau de la société qu'on trouvait chez moi avant qu'il n'y vînt même un étranger était formé de manière à ne pas faire craindre l'ennui à la personne qui venait passer deux heures avec nous.

SECONDE PARTIE

SOCIÉTÉ SOUS L'EMPIRE

J'ai parlé des hommes de lettres [1] qui venaient chez moi, et dont l'esprit donnait tant de charme à

[1] Il y en a dont les noms se retrouveront par la suite, et dont je n'ai pas fait mention ; c'est qu'alors je les aurais oubliés, ou qu'ils ne seraient venus que rarement chez moi. De ce nombre était, par exemple, l'abbé Delille : il ne nous aimait pas, nous

une conversation soutenue, mais non pédante. Maintenant, il faut y ajouter les hommes d'esprit, qui contribuaient autant et peut-être plus que les autres à l'agrément de nos soupers et de nos soirées.

J'ai parlé de M. de Cherval. Son portrait, déjà tracé par moi, ne peut l'être assez souvent; car je l'aime et le respecte comme un père. Son esprit est profond, mais on ne s'en aperçoit pas dans un salon ; il conte alors, il cause, et toujours les autres se taisent pour l'écouter. Cela est encore aujourd'hui, et pourtant il a tout à l'heure quatre-vingt-trois ans !

M. de Sainte-Foix était un homme spirituel, un homme du monde, ayant d'excellentes manières et contant des choses du temps passé avec un charme sans pareil, et cela sans prendre l'état de conteur; il avait l'air de céder à une instance. J'avais toujours un nouveau plaisir à l'écouter.

M. de Montrond était aussi un habitué du soir chez moi. Son esprit est connu de tout le monde; ce qui l'est moins, c'est la grande instruction et même la science qui accompagnent cet esprit. Son caractère est un type qui a formé de mauvais modèles, tandis que l'original était inimitable. Il connaissait le monde entier, voyait la bonne et la mauvaise compagnie indifféremment, n'ayant jamais dans l'une le ton de l'autre, et préférant d'ailleurs la bonne, où il passait sa vie. Spirituel autant qu'on peut l'être, il possède le talent assez rare de se moquer des gens tout en les faisant rire. D'une bravoure reconnue,

autres gens de l'Empire, et il ne fut peut-être pas accueilli par M. d'Abrantès comme il aurait dû peut-être, mais surtout voulu l'être.

insoucieux de fâcher ou d'être agréable, à moins que ses affections ne soient engagées dans la question, il a une façon de dire qui n'est qu'à lui, et rappelle le genre que devait avoir M. de Grammont. Il a cette assurance à la fois insolente et polie qui faisait répondre par M. de Grammont à Louis XIV, qui se plaignait de n'avoir plus de dents :

— *Eh ! sire, qui est-ce qui a des dents ?...*

Et il lui en montrait trente-deux magnifiques.

A son esprit, M. de Montrond joignait l'usage du grand monde, et avait dans la bonne société les plus excellentes manières. Jamais, par exemple, il n'était grossier, ce que l'on voit si souvent aujourd'hui être pris pour de l'aisance. M. de Montrond disait un mot mordant, jamais malhonnête. Il avait eu de grands succès parmi les femmes, qu'il aimait après ou tout autant que le jeu. Cette vie un peu à la Valmont l'avait jeté dans la route d'une charmante femme, qui était devenue la sienne, et qu'alors il n'avait plus aimée du tout : c'était la duchesse de Fleury [1]. Jamais, au reste, il ne parlait de sa femme ; et il venait chez moi depuis bien des années, que je ne me doutais même pas qu'il fût ou qu'il eût été marié.

L'existence de M. de Montrond, sur laquelle beaucoup de gens ont dit des bêtises, comme cela arrive toujours quand on raisonne sur ce qu'on ne sait pas, est beaucoup moins mystérieuse qu'on ne le croit. Il a de l'ambition sans but, ce qui est funeste toujours, mais surtout à l'époque où M. de Montrond marquait dans le monde ; il possède d'excellentes

[1] Mlle de Coigny, fille du marquis de Coigny.

qualités, et le prouve en ayant de longues et fidèles amitiés ; il est dévoué aux gens qu'il aime : après cela, le nombre en est petit, je le sais, mais la chose alors en est plus certaine. Je l'ai vu fort souvent, non-seulement à Paris, mais à la campagne, aux eaux, dans cette intimité enfin où l'homme ne se masque qu'un jour et se dévoile le lendemain. Il donne aux pauvres. Il est bon maître, et tient à honneur seulement de se montrer méchant et frivole, sans être ni l'un ni l'autre, chose à laquelle il a réussi.

M. de Montrond ne contait jamais : il était en cela le contraire de M. de Sainte-Foix ; lorsqu'il avait cependant quelque bonne chose à dire, alors il s'y prenait de telle manière, qu'il faisait autrement qu'un autre et si différemment, il mettait, par exemple, tant de sérieux à dire l'aventure la plus bouffonne, qu'il fallait renoncer à la raconter après lui. Beau joueur en perdant, mais seulement sous le rapport de l'argent, car il était insupportable *au whist*, qu'il y gagnât ou qu'il y perdît, il était continuellement au moment de se faire une querelle, qu'il aurait au reste parfaitement soutenue.

Enfin, j'ai beaucoup vu M. de Montrond, et crois le connaître assez pour dire que ce qui est pour presque tout le monde est surtout vrai pour lui : c'est qu'il est mal jugé.

Un fait positif, c'est qu'il a des amis qui lui sont attachés depuis quarante ans. Dire et vouloir persuader qu'il est bon, je ne l'entreprendrai pas, non plus que d'indiquer sa conversation comme un cours de morale ; mais un homme qui est fidèle à ses affections, quel que soit le vent qui souffle sur elles, n'est pas non plus un méchant homme. Le mal des

jugements portés sur des personnages très connus vient particulièrement de la légèreté avec laquelle on recueille des traditions, sans même s'inquiéter si elles sont plus ou moins fidèles.

M. de Saint-Aulaire, aujourd'hui notre ambassadeur à Vienne, venait aussi chez moi. Il était de la maison de l'empereur, et je l'avais connu avant mon mariage, chez ma mère, où il allait habituellement. Son esprit charmant et doux, ses bonnes manières, sa façon piquante de raconter, sa distraction ensuite parfaitement réelle, lui donnaient un charme tout particulier. Il discutait avec une extrême mesure, et jamais *en disputant*. Il n'était pas comme beaucoup de littérateurs que je connais, qui, à peine dans la carrière, jugent et tranchent sur les plus belles renommées, et se croient Lamartine ou bien Victor Hugo pour avoir fait des vers. Quant à M. de Saint-Aulaire, il était *sociable* au-delà de tout ce que je vois maintenant.

Mais un homme qui était pour moi plus qu'un homme aimable, car son cœur et son esprit étaient tous deux dans ce que son affection me témoignait, c'était M. de Narbonne !

Son portrait a souvent été tracé : on a beaucoup parlé de lui ; on a beaucoup vanté sa politesse, ses manières distinguées, son esprit même. Eh bien ! jamais on n'a pu donner une idée juste, ni tracer même une silhouette ressemblante du comte Louis de Narbonne. J'en parlerai souvent dans le cours de cet ouvrage, et avant d'aller plus loin, je voudrais placer ici plusieurs lettres [1] qu'il m'écrivit dans un

[1] Ces lettres me furent écrites au moment où je reçus la nou-

moment bien pénible. Elles montreraient à quel point M. de Narbonne était aimant et bon. On lui a refusé d'être attaché à ses amis, c'est une calomnie : les amis qui eurent à se plaindre de lui, c'est qu'ils furent, eux, ingrats et perfides. Je sais que depuis la mort de celui qu'ils devaient bénir, loin de l'accuser ; je sais qu'ils ont osé élever la voix et parler de la *légèreté de cœur* de M. de Narbonne. Si son cœur était léger, ensuite, c'est qu'il en avait un ; chose fort douteuse chez quelques-uns de ceux qui parlaient ainsi.

Si jamais un portrait *écrit* fut difficile à faire, c'est celui de M. de Narbonne ; il y avait dans sa nature, dans son langage, un charme qui échappait à l'analyse. Il était spirituel naturellement, instruit sans pédanterie, parlant et connaissant à fond plusieurs langues, s'occupant d'études sérieuses sur la guerre et l'administration ; d'une bonté de cœur, d'une jeunesse d'âme bien méritoires chez un homme qui avait passé sa vie à la cour, et avait été élevé par une mère tout entière dans ces menées d'intrigues de

velle de la mort de mon mari. Voici quelques lignes de l'une d'elles.

« Et, dans un tel malheur, je suis à trois cents lieues de vous *, ou plutôt je ne suis pas où vous êtes ! Mais n'importe ; vous savez que partout et toujours vous pouvez compter sur moi comme sur votre frère, sur votre père ! Dites-vous bien surtout que si j'étais malheureux, il n'est rien que je ne vous demandasse. Adieu, serrez vos enfants contre votre pauvre cœur, et faites tout pour vous conserver à eux et à ceux qui vous aiment.

* Il était à Torgau, où l'empereur l'avait envoyé en sortant de son ambassade d'Autriche. Ce fut là qu'il mourut aussi deux mois après avoir écrit cette lettre. Je ne le revis pas !

coteries qui faisaient la vie des gens de Versailles. M. de Narbonne devait être un autre homme ; mais sa nature était d'élite, et ces natures-là, loin de se corrompre, se retrempent au milieu du mal. Sans doute il était léger dans beaucoup d'habitudes de la vie, mais jamais rien de sérieux n'était froissé par lui. Mme de Staël, qui lui avait sauvé la vie en 1792, était pour lui l'objet d'un culte sacré. Il est des affections, disait-il, dont le souvenir est une chose sainte. Il adorait ses enfants, et sa mère était pour lui ce que devait être une mère de l'époque de la sienne, c'est-à-dire qu'il était toujours dans une attitude respectueuse, qui pourtant n'avait rien de ridicule à son âge, et sa mère elle-même était bien ce qu'il fallait pour porter ce nom de *duchesse de Narbonne !* Cette vieille femme de la cour de Louis XV, dame d'honneur de Mesdames, qui avait survécu à son temps et à ses maîtres, ce débris de l'époque de Mme Dubarry, je l'ai vue encore bien fraîche de pensées et de souvenirs.

J'ai dit que M. de Narbonne *contait* peu ; son esprit n'allait pas à ce genre de conversation ; il ne l'aimait pas : aussi appelait-il M. de Sainte-Foix *la sultane Scheherazade.* Quant à lui, lorsqu'il contait, on ne s'en doutait pas. C'était un peu M. de Talleyrand, mais lorsque celui-ci était de bonne humeur. Pour M. de Narbonne, il était toujours égal, toujours bon pour ses amis, les écoutant, répondant à leurs chagrins, lorsque lui-même quelquefois était accablé d'ennuis. La perte d'un tel ami devait être et fut en effet douloureusement sentie par moi. L'amie en souffrit par le cœur, la maîtresse de maison ne le remplaça jamais !

J'ai parlé du cardinal Maury ; il était d'une immense ressource dans un salon comme le mien, malgré les inconvénients de sa brusquerie ; le cardinal trouvait aussi en moi beaucoup de reconnaissance pour la préférence qu'il m'accordait ; il n'allait aussi régulièrement que chez moi.

Millin, conservateur ou directeur du cabinet des Médailles, était aussi de ma grande intimité ; il venait chaque jour, et par son heureux caractère, ses connaissances (qu'on lui disputait, mais qui n'en étaient pas moins fort étendues et réelles), son esprit *anecdotique* et conteur, sa manière d'être toujours vouée à la gaîté, et sa volonté de s'amuser en amusant les autres, avec toutes ses qualités, Millin formait un des appuis les plus solides de notre société. Voulait-on jouer la comédie, Millin prenait le rôle qu'on lui donnait. Il aurait joué le marquis de Moncade, Othello, Crispin ou bien le Misanthrope, avec la même complaisance. Il est vrai qu'il jouait la comédie aussi mal que possible ; mais c'est égal. Voulait-on jouer des charades en action, ce que nous faisions très souvent, oh ! alors, Millin était dans son centre! Il distribuait les rôles, mettait les turbans, faisait des casques de papier avec une dextérité admirable, et tout cela avec un sérieux d'autant plus grand, qu'il s'amusait en conscience. Et puis, lorsqu'il voyait qu'on avait assez des charades, des répétitions, il faisait apporter de sa propre bibliothèque, qui était fort belle, une vingtaine de collections de voyages, de costumes, de belles gravures[1], qu'il étalait sur le billard, et là, prenant une queue,

[1] Comme, par exemple, le *Voyage de Millin à Constantinople.*

il démontrait en nasillant et faisant l'explication des planches. C'était surtout aux portraits de femmes qu'il était comique ! Il fallait l'entendre lorsqu'il faisait l'histoire de la sultane Ipomai ! et puis celle du prince Isouf ! Il était alors bien amusant !

Un autre homme bien spirituel, qui venait aussi souvent chez moi, et n'était pas aussi connu alors qu'il l'a été depuis, c'est M. de Planard. Il avait déjà fait à cette époque *la Nièce supposée.* Il était fort timide, mais fort aimable ; il jouait la comédie chez moi à Neuilly, et il excellait avec Millin dans les charades en action.

On rencontrait aussi chez moi Geoffroy de Saint-Hilaire, dont le beau talent rivalisait avec Cuvier, le docteur Hallé, Corvisart, lorsqu'il était à Paris, Desgenettes, qui était mon ami plus que mon médecin, enfin une foule d'autres notabilités parmi les artistes, comme, par exemple, Gérard, Girodet et Augustin [1], ainsi que d'autres gens de lettres dont les noms trouveront leur place à mesure que nous avancerons dans la narration des événements de l'époque. Parmi les hommes du monde remarquables par leur esprit, il faut aussi placer M. le duc Decazes. Il n'était pas alors ce qu'il est devenu depuis, et comme nous l'avons vu peu de temps après l'époque dont je parle; il n'était pas encore un des grands de la terre ; mais il était comme toujours un homme parfaitement spirituel, aimable et gracieux, et d'un commerce doux et facile, qui avait un grand charme. Je le voyais souvent ; il était un de nos habitués.

[1] Célèbre peintre en miniature et rival d'Isabey; mais Isabey lui était supérieur.

M. de Grefulhe, que je voyais aussi beaucoup, était un homme fort remarquable. Son esprit sérieux, qui tout à coup prenait une couleur railleuse, sans amertume pourtant, mais frappant toujours à coup sûr, avait un grand charme d'étrangeté, et cependant il y avait un accord complet en lui. Sa figure et sa tournure, toutes deux d'une grande distinction, ajoutaient à ce que sa conversation avait de puissance ; son visage pâle, ses cheveux d'un noir de jais, ainsi que ses yeux ; sa bouche, dont le sourire était aussi rare[1] que fin et spirituel, et s'accordait avec son regard et sa parole ; sa personne, enfin, était celle d'un homme distingué sous tous les rapports et par tout ce qu'on exige dans la haute et bonne société.

M. Alexandre de Girardin était plus qu'un habitué chez moi ; c'était un ami. C'était un homme redouté plus qu'il n'était méchant ; on craignait son esprit très fin et surtout très clairvoyant pour discerner aussitôt les ridicules ; mais excepté cette triste partie de nous-mêmes, je ne l'ai jamais entendu attaquer personne sérieusement. Il est au contraire fort dévoué aux amitiés saintes, et depuis plus de trente ans que je le connais, je l'ai toujours trouvé digne d'être mon ami, et je ne dis pas la même chose de beaucoup de gens qui ont la prétention de l'être. M. le comte de Girardin fut longtemps fort à la mode à Paris, où cette mode ne donne guère son sceptre facilement. Il était fort jeune, mais déjà son esprit se montrait tel

[1] La peinture que je fais là de M. de Grefulhe lui donne de la ressemblance avec un héros de roman, et pourtant jamais homme ne le fut moins que lui. Il est en tout d'une nature absolue et positive.

qu'il est, et malgré son apparente légèreté, il joignait à cet esprit, non seulement du monde, mais plus sérieux qu'on ne le croit, un cœur parfait pour ses amis. Sa mère avait en lui le fils le plus respectueux et le plus tendre. Au milieu de ses succès les plus bruyants et certes les mieux faits pour tourner une jeune tête, il ne manquait *jamais* un seul jour d'aller voir sa mère à l'issue de son dîner, qui avait lieu pour elle à cinq heures précises. M. Alexandre de Girardin demeurait auprès d'elle pendant une heure et souvent plus : quelquefois Mme T...n venait le chercher avant l'heure fixée ; il la laissait attendre :

— Va donc, mon fils, lui disait sa mère en souriant.

— Non, non, répondait-il avec une grâce charmante, je ne veux pas perdre un de mes bons moments.

L'homme qui agit ainsi à vingt-cinq ans et dans l'âge des plus fougueuses passions n'est *jamais*, en aucun temps, autre chose qu'un homme digne d'être estimé, autant qu'aimé de ses amis.

Il contribuait aussi grandement à l'agrément de nos xonnes soirées, lorsque les éternels voyages de l'empereur permettaient à tout ce qui portait une épée de demeurer à Paris quelques mois.

En remontant aux premiers temps de l'Empire, on trouve une époque assez remarquable, c'est l'établissement de la société et de l'étiquette. Les princesses l'apprenaient, et l'apprenaient vite ; quelques-unes furent même tout près de l'impertinence. L'empereur le sut, et fut très sévère avec ses sœurs. Mais bientôt il eut, lui aussi, une lutte à soutenir avec elles. La princesse Borghèse n'avait que le duché de Guastalla!

— Qu'est-ce que Guastalla, mon bon petit frère? demandait-elle gentiment à l'empereur. Est-ce une belle grande ville, avec un beau palais et des sujets?

— Guastalla est un village, un bourg, répondait assez durement l'empereur, dans les états de Parme et de Plaisance.

— Un village! un bourg! s'écria la princesse en se redressant de sa hauteur sur sa chaise longue, un village! *la date buona*, fratello! et que voulez-vous que j'en fasse?

— Ce que tu voudras.

— Comment! ce que je voudrai!

Et elle se mit à pleurer.

— Annonciata[1] est *grande*-duchesse! et elle est ma cadette! pourquoi donc ne suis-je pas autant qu'elle, au moins? Elle a des *états*, elle a des ministres!...

Napoléon, lui dit enfin la princesse, je vous préviens que je vous arrache les yeux si je ne suis pas mieux traitée. Et mon pauvre Camille! pourquoi ne rien faire pour lui?

— C'est un imbécile.

— C'est vrai, mais qu'est-ce que ça fait?

L'empereur leva les épaules, la princesse pleurait à sanglots. L'empereur l'aimait, et au fond elle n'était pas méchante. Et puis elle était si *câline!* si habile à émouvoir! si belle en pleurant!

Le résultat de cette attaque fut qu'on donna le

[1] Vrai nom de Mme Murat. Elle a pris depuis le nom de Caroline, qui est probablement le second de ses noms. Mais dans son enfance, et avant son arrivée à Paris, on l'appelait *Annonciata*.

pauvre peuple piémontais à gouverner au prince Camille.

Lorsque les autres sœurs virent que les larmes et les scènes avaient du succès, l'empereur n'en manqua pas, et n'eut plus un moment de repos. La grande-duchesse de Berg voulut la couronne royale, et même un beau royaume, et la princesse Elisa un empire. Tout allait par hiérarchie selon elles, et pas un droit n'était oublié. L'empereur écouta longtemps en silence, se contentant de ne pas répondre ; mais la princesse Elisa n'était pas belle en pleurant, et la grande-duchesse de Berg n'était rien moins que douce : aussi l'empereur finit-il par se fâcher, et ce fut alors qu'un jour il dit, en frappant du pied :

— Pardieu ! ces femmes-là sont étranges ! On dirait, en vérité, que nous partageons l'héritage du feu roi notre père !

La Valette était aussi, et dans tous les temps, un habitué de ma maison ; il était fort aimable et racontait à ravir. Ce fut lui qui, en sortant de chez l'empereur, nous rapporta ce mot qu'il avait entendu.

Une femme que je voyais très souvent et avec un charme toujours nouveau, c'était la duchesse de Raguse. Nous étions liées aussi intimement que deux femmes peuvent l'être, et je l'aimais autant qu'on peut aimer une amie. Charmante, gaie, vive, spirituelle, très instruite, naturelle et possédant tous les avantages d'une haute position dans le monde social, jusqu'à une grande fortune, ce qui la double encore, la duchesse de Raguse était, à cette époque, la plus chère de mes amies, et toutes les fois que j'entendais annoncer son nom, il me faisait le même effet que ce-

lui de M. de Narbonne : l'amie était heureuse, la maîtresse de maison contente.

L'esprit de la duchesse de Raguse est d'une nature remarquablement attachante lorsqu'on en a la clef ; non pas qu'elle soit difficile à trouver, la duchesse est trop naturelle pour cela ; mais elle est peu facile à contenter, et dès que les gens ne lui plaisent pas, elle devient silencieuse et se met à bâiller. Mais qu'elle soit au milieu de gens qui lui conviennent ou qu'elle aime, alors son esprit a des éclats, des jets d'une lumière non seulement brillante, mais chaleureuse ; elle est à toutes les questions ; elle comprend tout ce qui se dit. Que de journées délicieuses j'ai passées avec elle ! seules toutes deux, à Viry, dans une maison dont elle a fait un paradis ! C'est là qu'il la fallait entendre et voir !

Elle était de ma grande intimité. Son mari était le frère d'armes que M. d'Abrantès aimait le mieux et le plus ; ils avaient été élevés ensemble au collège de Châtillon-sur-Seine, et depuis, cette liaison d'enfance avait pris des forces dans la fraternité d'armes qu'ils contractèrent à l'armée d'Italie, où tous deux étaient aides de camp du général en chef.

Un homme que je n'ai pas encore nommé, et qui était, à cette époque, l'homme le plus remarquable, peut-être, de la cour impériale, et qui était de ma société intime, c'est M. le comte de Forbin ! Jolie tournure, figure agréable, esprit charmant, talents distingués, naissance honorable et belle, caractère facile, manières exquises de politesse et de bon goût, M. de Forbin possédait tous ces avantages à un degré fort éminent ; il était aussi un de mes habitués. Il y a bien de la tristesse dans ce souvenir !

J'étais établie au Raincy après le départ de l'empereur pour l'Allemagne, lorsque M. d'Abrantès me dit qu'il fallait me disposer à recevoir les princesses et l'impératrice, mais chacune séparément, pour que les honneurs fussent faciles à rendre ; et il avait raison, car, malgré la hiérarchie toute naturelle, il fallait toujours que les princesses, surtout la princesse Pauline, fussent en première ligne.

L'impératrice et la reine Hortense vinrent les premières. L'impératrice avait avec elle Mme de Rémusat, Mme de Lavalette, Mme d'Arberg et M. de Beaumont. La reine avait Mme de Brock, et je ne me rappelle plus le nom du chambellan.

La journée était superbe ; nous montâmes tous dans des calèches en forme de gondoles et faites pour parcourir facilement les routes ferrées du parc du Raincy, et même les belle routes de la forêt de Bondy, dont nous avions la jouissance pour chasser, et dans laquelle nous nous promenions tous les jours. Une chasse au daim avait été ordonnée dès la veille, mais dans l'intérieur du parc. Plusieurs hommes, désignés par l'impératrice, étaient venus dès le matin pour se trouver au Raincy au moment de l'arrivée de Joséphine, qui, selon sa coutume, fut d'une ponctualité admirable[1]. Tous les hommes désignés avaient été invités pour le déjeuner ; dans le nombre était M. de Montbreton, premier écuyer de la princesse Pauline ; il était depuis longtemps l'ami de ma famille et le

[1] Elle était tellement exacte, qu'à la Malmaison je ne me rappelle pas l'avoir vue arriver dans le salon à dix heures moins seize ou dix-sept minutes ; toujours à dix heures moins un quart juste.

mien : son aimable esprit, sa bonté, sa vivacité et sa joyeuse gaîté surtout, qui doublait toujours celle de la moindre réunion où il se trouvait, le faisaient aimer de tous ceux dont il fréquentait la maison. Leste, gai, vif, chasseur déterminé, sonnant comme un maître, on le voyait toujours le premier en avant dans ces belles routes du Raincy, ayant autour de lui sa trompe lorsqu'il ne sonnait pas, ou bien on l'entendait au loin appelant les chasseurs et sonnant un rappel ; mais ce qui est bien curieux, c'est que M. de Montbreton est toujours le même qu'à cette époque.

L'impératrice fut charmante. La reine Hortense chanta, on fit de la musique, on causa ; on eut enfin une journée aussi agréable que si l'étiquette ne s'en fût pas mêlée, et pourtant on ne s'en écartait pas d'une ligne. Mme d'Arberg était là.

En parlant des dames du palais, il en est plusieurs dont je n'ai pas ajouté les noms, parce qu'elles ont pour moi une spécialité d'affection ou de toute autre chose qui me fait retrouver une place plus convenable pour les peindre et en donner une idée.

Mme d'Arberg est d'une famille noble parmi les nobles dans cette Allemagne, pays du blason et des généalogies. Mais quelle que fût son origine, elle avait cette marque de la vraie noblesse, qui consiste à ne la pas vanter en même temps qu'elle porte à la révolte lorsqu'on la veut attaquer. Mme d'Arberg avait été admirablement belle, grande, bien faite, d'une noble tournure ; elle avait de la distinction jusque dans les plis de son manteau de cour ; et quoique sa fortune la privât de mettre d'aussi beaux diamants que beaucoup de femmes qui l'écrasaient ou qui *croyaient* l'écraser de leur titre de nouvelle duchesse,

elle avait l'air aussi imposant que pas une de celles qui l'entouraient.

J'aimais Mme d'Arberg : elle-même avait pour moi de l'amitié, et j'ai toujours compris comment elle avait eu des répulsions dans ce pays de cour, où elle primait trop naturellement pour ne pas trouver des antipathies dans celles qui voulaient avoir le premier jour ce que donnent et amènent les siècles.

En apprenant le déjeuner de l'impératrice, la princesse Pauline, qui cette année-là occupait les appartements du rez-de-chaussée de Saint-Cloud [1], voulut venir, quoique le froid fût déjà vif, et que d'ailleurs elle, qui ne pouvait aller en voiture qu'avec des précautions infinies, ne pourrait pas suivre la chasse. M. d'Abrantès, qui lui parlait fort *amicalement* [2], lui objecta tout cela.

— Eh bien ! nous ne chasserons pas.

— Mais que ferons-nous ?

— Nous causerons.

Ce n'était pas le côté de sa personne qu'il fallait admirer que la conversation, surtout quand elle entreprenait de nous réciter Pétrarque, le tout en mon honneur, disait elle, parce que je me nomme Laure.

— J'ai bien peur, madame, que ce froid-là ne vous soit nuisible, lui dit M. d'Abrantès.

Le fait réel, c'est que nous avions peur qu'elle ne s'ennuyât et ne prît en effet quelque nouvelle dou-

[1] Les appartements à gauche en entrant dans la cour, au-dessous de l'impératrice.

[2] Ils avaient dû se marier. Le mariage n'eut pas lieu, parce que ni l'un ni l'autre n'*étaient assez riches*.

leur dans une longue promenade en calèche dans les bois déjà dépouillés du Raincy.

Enfin, il n'y eut pas moyen de l'en empêcher; nous lui donnâmes à déjeuner avec une douzaine de personnes qu'elle désigna. Dans le nombre était M. de Forbin, qui venait d'être nommé son chambellan.

C'est ici le lieu de rappeler les noms des personnes qui composaient quelques-unes des maisons impériales, en femmes seulement; je nommerai les hommes plus tard dans la maison de l'empereur.

MAISON DE L'IMPÉRATRICE.

Mmes de La Rochefoucault, dame d'honneur.
de Lavalette, dame d'atours.

Mmes de Rémusat, la duchesse de Bassano, Duchâtel, d'Arberg, de Mortemart, de Montmorency, de Marescot, de Bouillé, Octave de Ségur, de Chevreuse, Philippe de Ségur, de Luçay, la maréchale Ney, la maréchale Lannes, la duchesse de Rovigo, de Lauriston, de Vaux, de Montalivet,	Dames du palais

Mlle d'Arberg (depuis Mme la comtesse Klein);
Mmes de Colbert (Auguste);
de Serrant (Mlle de Vaudreuil);
Gazani, lectrice.

MAISON DE MADAME MÈRE.

Dame d'honneur.

Mme la baronne de Fontanges (la créole, mais point l'amie de Mme de Montesson).

Dames pour accompagner.

Mmes la maréchale Soult, duchesse de Dalmatie ;
la duchesse d'Abrantès ;
la princesse d'Eckmühl ;
la baronne de Saint-Sauveur (fille du prince Masserano).
la comtesse de Laborde-Méréville ;
la comtesse de Fleurieu ;
la comtesse Dupuis ;
de Saint-Pern ;
de Rochefort ;
de Bressieux ;
de Chantereine, lectrice, succédant à Mlle de Launay [1].

Chambellans : MM. de Brissac et de Laville.

Écuyers : MM. de Beaumont, sénateur, général Destrées et vicomte d'Arlincourt.

Premier aumônier : Mgr l'évêque de Verceil.

La maison de la princesse Pauline était montée plus magnifiquement qu'aucune autre. L'empereur lui avait donné un jouet pour l'empêcher de pleurer : elle avait des pages, ce qu'aucune de ses sœurs n'avait à Paris, à moins qu'elles ne fussent reines. Cette quantité de dames et d'officiers dans la maison

[1] Mlle de Launay, charmante personne, fut obligée de quitter Madame, ce qui me fit personnellement de la peine. Elle était la seule personne jeune dans le vaste château de Pont, et nous nous entendions à merveille ensemble. Elle était sœur de la lectrice de la reine Hortense.

venait de ce que le prince Camille était gouverneur général par delà des Alpes.

Cette maison de la princesse Borghèse n'était connue de nous qu'en ce qui concernait la France. Deux seules femmes furent connues à Paris, l'une, Mme de Cavour, parce qu'elle vint y faire son service, et l'autre, Mme de Mathis, par l'amour que l'empereur eut pour elle. Le reste nous était presque étranger.

Mais, en revanche, quelques-unes des dames françaises attachées à la princesse étaient fort aimées et fort répandues dans la société de l'Empire. De ce nombre, je dois citer la marquise de Bréhan; elle était liée avec moi, et venait habituellement dans ma maison. C'est une femme non seulement spirituelle, mais instruite plus qu'une femme ne l'est ordinairement. Sûre en amitié, solide dans ses affections, Mme de Bréhan est une de ces amies qu'on pleure à jamais quand on les perd, mais qu'on est aussi bien heureuse d'avoir comme moi depuis tant d'années.

MAISON DE LA REINE HORTENSE.

Mmes la comtesse de Viry, dame d'honneur;
la baronne de Broc, dame pour accompagner;
la comtesse d'Arguzon, dame pour accompagner;
la comtesse Mollien, dame pour accompagner;
la duchesse de Villeneuve, dame pour accompagner;
Mlle Cochelet, lectrice;
M. de Boucheporn, chambellan;
M. de Villeneuve, chambellan;
Mmes de Boubers, gouvernante des jeunes princes;
de Boucheporn, sous-gouvernante;
de Mornay, sous-gouvernante;
M. l'abbé Bertrand, aumônier;
M. X..., second aumônier.

MAISON DE LA PRINCESSE JOSEPH.

La maison de la reine Julie était si peu nombreuse que nous connaissions à peine ses dames, excepté, toutefois, Mme la comtesse de Girardin, la dame d'honneur que chacun aimait parce qu'elle était une charmante et gracieuse personne[1].

[1] Autrefois Mme la duchesse d'Aiguillon. Elle était en prison avec Joséphine, lorsqu'un geôlier vint chercher un meuble qui appartenait à Mme de Beauharnais.

— Mais, s'écrièrent les compagnes de chambre de la pauvre Joséphine, elle n'est pas condamnée !

Le geôlier se mit à rire.

— C'est chose toute prête, ne vous en inquiétez pas !

Les femmes alors se mirent à pleurer ; mais Mme de Beauharnais les consola.

— Que craignez-vous ? leur dit-elle. Il n'est pas possible que je meure ! Ne faut-il pas que je sois reine de France ?

Elles la crurent folle !

En effet, une vieille esclave de la Martinique lui avait prédit qu'elle *serait reine de France et mourrait* DANS UN HOSPICE.

— Eh ! pourquoi ne pas nommer votre maison ? lui dit presque en colère la duchesse d'Aiguillon, qui souffrait de voir son amie dans cette sorte de tranquillité ; pourquoi ne pas nommer votre maison tout de suite ?

— Eh bien ! oui, et je vous nommerai ma dame d'honneur, lorsque je serai reine de France !

Mais lorsque l'impératrice fut couronnée, elle se rappela l'amie dont l'affection avait adouci ses malheurs, et la demanda à Napoléon pour dame d'honneur.

— Non, dit l'empereur, elle est *divorcée !*

Mais, plus tard, il fut moins sévère pour une femme qui possédait toutes les qualités et toutes les vertus. Mme Louis de Girardin fut nommée dame d'honneur de la reine Julie.

MAISON DE LA GRANDE-DUCHESSE DE BERG.

Mmes de Beauharnais, dame d'honneur ;
Adélaïde de La Grange, dame pour accompagner (plus tard Mme de Curnieux) ;
la comtesse de Saint-Martin, dame pour accompagner ;
de Colbert (Alphonse), dame pour accompagner ;
la baronne Lambert, dame pour accompagner ;
X..., dame pour accompagner ;
Michel, lectrice ;

MM. d'Aligre, chambellan ;
de Cambis, écuyer.

On voit que les maisons des princesses étaient formées de manière à donner de l'âme et de la gaieté à une cour qui ne demandait que des fêtes. Et, pour des fêtes, que faut-il ? Il faut de la jeunesse, de la fortune et de la beauté ; avec cela, une cour sera la plus brillante de l'univers.

Mme de Barral, favorite de la princesse Pauline, était, à cette époque, une des plus jolies femmes de Paris, et il y en avait beaucoup. Non seulement la cour impériale en renfermait un grand nombre, mais Paris alors était brillant d'un luxe de beauté autant que de celui de ses fêtes. Combien il était augmenté, par exemple, lorsque dans une de ces fêtes on y voyait rassemblées toutes les femmes dont la beauté vraiment remarquable portait leur nom au delà des mers. La princesse Borghèse, Mme de Canisy [1], Mme de

[1] Mme de Canisy était la plus belle personne et l'une des plus aimables de la cour impériale, sans comparaison. Quand je songe à cette époque où vingt-cinq femmes belles à être suivies, comme le prouvent au reste leurs bustes et leurs portraits, embellissaient une fête, et que je vois comme il est facile de passer

Barral, Mme Gazani, la duchesse de Montebello, Mme Savary, Mme de Bassano, Mme Pellaprat, Mme de Laborde, Mlle Masséna, la grande-duchesse de Berg, Mme Regnault de Saint-Jean-d'Angély, Mme Duchâtel, Mme de Lavalette, Mme Augereau, et une foule de noms qui rappelleraient les charmants visages auxquels ils appartenaient; et plus tard, Mme la duchesse de Guiche, la duchesse d'Esclignac, Mme de Castellane, Mlles de Laborde, Mlle de Lavauguyon, depuis Mme de Carignan, Mlle de Cetto, Mlle de Bourgoin; et si l'on ajoute les beautés contemporaines, Mme Récamier, Mme Tallien, Mme Michel, et tant d'autres femmes moins belles, mais toujours charmantes, on croira aisément qu'une fête où tout cela se trouvait devait être brillante et joyeuse. Dans le nombre des jolies femmes, il faut mettre Mme de Broc, Mme Mollien, la duchesse de Raguse, Mme de Massa, Mme Perregaux, et tant d'autres qui étaient fraîches, jeunes et jolies à faire envie, et quelques femmes qui étaient en dehors de la cour de la Restauration. Mais, après ce dernier effort, la nature, fatiguée, à ce qu'il paraît, d'avoir tant produit, veut se reposer de ses fatigues.

J'ai raconté plus haut les déjeuners donnés à Madame Mère et à l'impératrice Joséphine. La grande-duchesse de Berg, qui alors était en grande coquetterie avec M. d'Abrantès, voulut à son tour venir au Raincy. C'était comme un pèlerinage que chacun voulait faire; la grande-duchesse de Berg y vint donc aussi, accompagnée de Mme Lambert et de Mme Adé-

aujourd'hui pour *belle*, je souris et m'étonne. On a donné, par exemple, le sceptre de la beauté il y a trois ans à une femme, *grisette* de naissance et de figure! on n'était pas difficile.

laïde de La Grange, ainsi que de M. de Cambis, son premier écuyer. Le grand-duc, pendant ce temps-là, se battait tant qu'il pouvait à Iéna et *autres lieux*.

J'avais été en grande intimité avec la grande-duchesse de Berg à son arrivée à Paris ; mais cette intimité avait été plutôt ordonnée par ma mère qu'amenée par la sympathie : nous étions déjà assez grandes l'une et l'autre pour *causer*, et elle ne connaissait ni mes habitudes d'études, ni mes goûts. J'avais d'ailleurs une amie, Laure de Caseaux[1], ma sœur de cœur, avec qui j'étais liée depuis mon enfance, avec qui je passais ma vie ; j'étais

[1] Laure de Caseaux était une jeune fille gaie, vive, spirituelle, bonne et charmante. Son père était premier président au parlement de Bordeaux, et sa mère était Mlle de Taillefer. Laure de Caseaux était de mon âge, fille unique et héritière de plus de 300,000 livres de rentes ! Élevée à ravir par une mère la plus digne des femmes, et une gouvernante, Mlle Roulier, également bonne pour cette tâche, elle leur donna la douce jouissance de voir réussir leur entreprise. Jamais éducation n'eut un plus brillant succès. Le cœur, l'esprit, les talents à un degré supérieur, tout vint justifier de ce que pouvait produire une éducation bien dirigée avec une personne comme Laure de Caseaux ! Elle donna plus tard des preuves d'une autre admirable partie d'elle-même, lorsque ses malheurs l'appelèrent à rendre témoignage de sa force et de son courage. Son âme se montra alors ce qu'elle était, la plus belle partie d'elle-même. Elle est aujourd'hui mariée à M. de Cassarède et établie près de Pau, et là, après avoir été la meilleure des filles, elle est la meilleure des mères. Mlle Mélanie de Périgord, fille d'Archambaud de Périgord, frère de M. de Talleyrand, était l'autre amie dont j'ai parlé, d'une belle et grande naissance, et fort riche héritière aussi ; elle avait, comme Laure de Cazeaux, tous les avantages de cœur et d'esprit qui font aimer ceux qui les possèdent ; aussi l'aimai-je tendrement, et mon amitié, toujours la même, ne finira qu'avec moi.

aussi très liée avec Mlle de Périgord, toutes deux charmantes et bonnes jeunes filles, élégantes, et tout autre chose pour moi qu'une jolie jeune personne, à la vérité, mais seulement *cela*, et d'une ignorance qui allait jusqu'à la plus grande de tout. Cependant, comme la jeunesse est confiante, je me liai avec elle selon le désir de sa mère et de la mienne, ainsi que de son excellent oncle Joseph, chez lequel elle logeait, dans sa maison de la rue du Rocher, lorsqu'elle venait à Paris de Saint-Germain, où elle était en pension chez Mme Campan, qui alors était l'institutrice la plus en vogue. Mais nos causeries étaient nulles, et le temps se passait, de sa part et de la mienne, à regarder et montrer son écrin, qui, déjà à cette époque, se trouvait très remarquable pour une jeune personne (c'était pendant la campagne d'Égypte); cela, pour le dire en passant, me causait une petite douleur, car enfin quelle est la jeune fille de quatorze ans qui voit philosophiquement ce qui pare une autre jeune fille. Je ne sais si sa vanité en a beaucoup joui, mais moi je sais que mon amitié ne s'en est pas accrue; et toutes les fois que je rentrais chez moi en revenant de la rue du Rocher, je pensais à mes deux amies, si bonnes et si simples avec tout ce qui devait leur inspirer de l'orgueil, et qui jamais ne m'avaient fait sentir que ma fortune était au-dessous de la leur. Nous en vînmes, malgré tout cela, à nous tutoyer, Caroline Bonaparte et moi. Nous étions assez inconnues l'une à l'autre, cependant, et la suite m'a bien prouvé que pour elle, du moins, elle ne me connaissait pas du tout! surtout à l'époque dont je parle, lors de ces chasses du Raincy.

L'hiver fut terrible; malgré la rigueur du froid les

chasses eurent lieu : je ne pouvais les suivre à cheval étant dans un commencement de grossesse; mais je suivais en voiture découverte. C'était la même chose pour voir la chasse et même pour le daim, pauvre bête qui s'en vint se faire prendre un jour jusque dans ma calèche, mais non pour autre chose qu'il m'importait beaucoup de connaître. La chasse eut un plein succès ; la princesse dîna au Raincy et y passa la soirée. Nicolo Isouard y était ; on fit de la musique ; Nicolo et moi nous chantâmes le beau duo de la *Camilla* de Fioraventi, et puis Nicolo chanta quelques-unes de ses jolies romances, entre autres une appelée le *pauvre Hylas !* Cette particularité de la romance d'Hylas, qu'*une autre personne* se rappellera sans doute comme je me la rappelle, lui prouvera que j'ai une excellente mémoire.

L'hiver fut brillant. Tous les ministres donnaient des bals et des fêtes superbes : le ministre de la marine, surtout se distingua des autres, en ce que son local était le plus magnifique de toute la troupe ministérielle. Quelles que fussent les inquiétudes de l'impératrice, elle venait toujours à ces fêtes avec le front serein : il lui fallait parler à M. de Metternich, dont certes le cabinet, pour être forcément fidèle, n'en était pas plus ami ; à M. le ministre de Wurtemberg, qui était, ainsi que celui de Bavière, dans la même position ; à tout le corps diplomatique enfin, qui était notre ennemi, ou bien tellement lié à nos intérêts, que ceux qui nous étaient fidèles devaient craindre une défaite pour la France. Cela n'empêchait pas M. de Metternich de valser avec la grande-duchesse de Berg, M. de Cetto de donner sa charmante fille pour faire une nymphe dans un quadrille, et le ministre de

Wurtemberg de faire la partie de l'impératrice. Pour le gros Decrès, il circulait dans sa longue galerie, où il y avait de bien jolies femmes, mais aussi bien mauvaise compagnie : ce qui arriva, au reste, le même soir le prouvera.

Il y avait eu un souper, mais servi de telle sorte, que beaucoup de gens avaient faim. Vers trois heures du matin, deux ou trois femmes, qui connaissaient très intimement le ministre de la marine, dirent entre elles : Si nous allions chercher le ministre et nous faire donner à souper! On interroge les valets de chambre qui répondent qu'il est dans le bal. Mais où est-il? C'est cependant bien lui, plus que le duc d'Orléans le père[1], qui devait s'appeler la cathédrale de Reims! On regarde; l'un des jeunes gens qui donnaient le bras à ces dames se levait sur la pointe de ses pieds et le *hélait* tant qu'il pouvait. Enfin il dit un mot à l'une des trois dames, et tout à coup la troupe chercheuse disparut par une petite porte qui donnait dans l'intérieur des appartements.

— Où nous menez-vous donc, dit l'une des jeunes femmes; on n'y voit goutte.

Ils étaient en effet dans un corridor fort sombre, d'où l'on n'entendait déjà plus qu'imparfaitement le bruit de la fête. Le silence et l'obcurité régnaient dans cette partie de la maison. Le conducteur des jeunes femmes paraissait connaître admirablement tous les détours de cette vaste maison. Enfin, un bruit singulier se fit entendre : c'était comme de la musique, mais

[1] M. le duc d'Orléans, père de celui qui périt dans la révolution.

barbare, dissonnante, et tellement bizarre que les femmes s'arrêtèrent pour écouter.

Le bruit venait d'une chambre contre laquelle elles venaient d'arriver; de vifs rayons de lumière se glissaient par l'intervalle de la porte mal jointe et venait briller sur le satin blanc des souliers des jeunes danseuses. Tout à coup le jeune homme qui les avait guidées quitte le bras de celle qu'il conduisait, et, se coulant vers la porte, il l'ouvrit tout à coup en leur disant tout bas d'entrer; mais ce qu'elles virent leur donna d'abord un tel accès de joie rieuse, qu'elles ne purent qu'éclater, ce qu'elles firent si bruyamment, que celui qui était l'objet de cette fougue plaisante se prit à rire comme elles [1].

Ce n'était ni plus ni moins que le maître du lieu, mais débarrassé des insignes de sa grandeur et tout simplement en habit de ville; mais il n'était pas seul, et avait pour lui tenir compagnie trois fort jolies femmes dont la toilette de bal prouvait qu'elles venaient de la fète.

— Qu'est-ce que c'est donc que cette *romance* que vous chantiez à tue-tête ? dit Mme de M... au ministre. Je croyais que vous ne faisiez de la musique qu'avec votre porte-voix, vous autres gens de mer ?

— Ah ! c'est... c'est ma chanson de haut-bord ! Je la chantais à madame,

— *Ah! c'est joliment joli*, dit la madame, et, Mme de T... se retourna à demi et lança un de ces

[1] Depuis que j'ai parlé très succinctement de cette petite aventure dans mes Mémoires, j'ai revu l'une des trois femmes qui étaient en *quête* du ministre de la Marine, et l'histoire me fut racontée telle que je la mets ici.

coups d'œil impertinemment aristocratiques sur la madame, dont la langue se tint *coi* tout aussitôt. Mme de M... se leva et fit signe à ses compagnes.

— Dites-moi où nous pouvons trouver à manger, mon cher amiral, dit-elle au ministre, qui paraissait assez honteux de la descente faite par l'ennemi. Cependant il comprit qu'il ne devait pas augmenter le ridicule de l'histoire, qui serait sûrement contée, et sonnant avec violence, il fit accourir deux ou trois valets de chambre auxquels il intima l'ordre de servir ces trois dames (les jeunes gens les attendaient dans le corridor). Decrès comprenait très bien que ces dames n'étaient pas seules, mais il était loin de se douter que des officiers de son état-major fussent de la partie. Quand les dames quittèrent la chambre, la hardiesse lui revint.

— Voulez-vous entendre ma chanson? dit-il à Mme de M...

— Non, non, s'écria-t-elle en se bouchant les oreilles.

— Vraiment! dit-il fort ironiquement; ah! vous venez à quatre heures du matin chercher un vieux libertin comme moi dans son antre, et vous vous en iriez comme vous y êtes venue? cela ne se peut pas.

Et il entonna d'une voix de stentor le premier couplet. Les dames se sauvèrent aussi rapidement qu'elles le purent, y voyant à peine; mais leurs conducteurs les attendaient, et dans la crainte eux-mêmes d'être aperçus, ils les entraînèrent, mais pas assez promptement pour que leurs oreilles ne fussent frappés désagréablement par le poème du dithyrambe ministériel.

C'était, au reste, l'homme le plus cynique et le plus dépourvu de toute retenue. Il avait de l'esprit cependant. Ses collègues ne le plaçaient pas très haut; ses inférieurs le détestaient, et ses supérieurs n'en faisaient rien qu'un ministre premier commis.

Je voyais aussi beaucoup la maréchale Ney. Elle me plaisait par tout le charme de douceur qu'il y avait dans elle; son esprit était ce que je veux trouver dans une femme : il était fin et doux; elle y joignait des talents charmants. Enfin elle était une femme des plus agréables à avoir non seulement dans son salon, mais dans son intimité. Je la préférais à sa sœur; elle était bien plus naturelle que Mme de Broc.

Cherchant tous les moyens de reformer cette société qui était si désunie, j'en imaginai un nouveau : ce fut de faire trouver ensemble tous les enfants de ces jeunes mères qui se trouvaient être du même âge. Ma fille aînée avait alors six ans. Je fis faire en son nom des invitations à tous les enfants de son âge, et même ceux de deux ans au-dessus et de deux ans au-dessous. Cette liste fut immense, et, dès la première année, nous eûmes près de soixante ou quatre-vingts enfants. On leur donnait les marionnettes, le singe savant, le général Jacquot, et puis à neuf heures et demie ou dix heures, on servait un ambigu où dominaient surtout les meringues, les plombières et les charlottes russes, et puis tout le bon petit peuple allait se coucher. Lorsque les enfants étaient partis avec leurs gouvernantes et leurs bonnes, les jeunes mères dansaient une ou deux valses, quelques contredanses, et puis à minuit on soupait et à deux ou trois heures on allait se coucher, heureux non seulement de s'être trouvés et rapprochés par ce lien tout amical

et presque saint de ces enfants, riant et jouant ensemble, formant ainsi entre eux pour l'avenir une chaîne d'amitié, une liaison que rien ne devait rompre. Tous les six janvier, jour de naissance de ma fille, la même fête avait lieu chez moi. A mesure que les années arrivaient les enfants grandissaient; les amusements changèrent aussi : les marionnettes, la lanterne magique firent place à Olivier[1], aux serins savants, à Fitz-James, et enfin, en 1813, dernière année de nos fêtes régulières du 6 janvier, ma fille aînée *dansa le menuet de la cour avec Abraham*, son maître. Les jeunes filles commençaient déjà à remplacer les enfants : il y avait même une sorte d'émulation parmi les jeunes personnes; quant aux mères, elles avaient toujours continué à remplacer les enfants dans ma grande galerie, où se donnaient toutes les fêtes du 6 janvier. Nous dansions, nous riions comme nos enfants. Hélas! nous riions sans doute, car nous ne pouvions pas prévoir la violence de l'orage qui s'avançait sur nous sombre et menaçant.

Le jour de Saint-Joseph, je donnais également une fête d'enfants à ma fille, mais bien moins nombreuse, à laquelle elle invitait seulement ses jeunes amies; nous dansions ensuite comme le 6 janvier, et nous nous amusions beaucoup plus que lorsque nous allions au bal chez le ministre de la guerre ou de la marine. C'était aussi la fête de l'impératrice; et ma fille allait ordinairement la lui souhaiter.

[1] Olivier était un homme qui faisait des tours de cartes et d'adresse avec un talent merveilleux. Il avait surtout un certain tour d'un anneau dans une boîte, et cette boîte fermée. Enfin, les enfants en étaient dans le ravissement.

La maréchale Ney donnait aussi des bals d'enfants et des bals *déguisés*. Un jour de carnaval de l'une des années précédentes, elle en donna un charmant auquel furent invités mes enfants. Je devais m'y rendre aussi, et après le départ de nos enfants nous devions jouer des charades en action.

Je fis faire à mes deux filles deux ravissants petits costumes de *majas*, l'un blanc, pour l'aînée, et l'autre blanc et rouge pour la cadette; je donnai ordre à leur gouvernante, qui était une Anglaise (Mlle Podewin[1]), de conduire ses élèves chez la maréchale Ney. Comme la maréchale Ney n'a pas de fille, les miennes n'allaient jamais chez elle comme chez Mme de Rovigo et les autres femmes de cette époque. Ce n'était pas non plus mon cocher qui les conduisait : c'était le leur, qui ne connaissait guère que le chemin de l'hôtel à l'église Saint-Roch ou celle de l'Assomption, et puis celui du bois de Boulogne, Enfin Mlle Podewin, bien endoctrinée, part de la rue de Lille, mais sans savoir justement pour adresse de la maréchale. Le domestique, qui était aussi celui de mes enfants, s'informe; on lui montre un fort bel hôtel, devant la porte duquel il voit plusieurs lampions. Mlle Podewin dit au cocher d'entrer ; la voiture roule dans une cour immense et s'arrête au bas d'un perron sur lequel s'avancèrent plusieurs domestiques, mais tous vieux, et couverts d'une livrée dont la couleur sombre ne rappelait en rien l'élégance de la maison

[1] Cette miss Podewin, aujourd'hui Mme Amet, après avoir fait l'éducation de mes filles, a fait celle de lady Suzanne Douglas, aujourd'hui comtesse de Lincoln, fille du duc d'Hamilton. Mme Amet est une des plus dignes et des plus honorables femmes que je connaisse.

de la maréchale, dont Mlle Podewin m'entendait souvent parler. Ces hommes entourent mes chères petites qui, jolies comme deux anges avec leurs costumes de *majas*, avaient peur de ces vieilles figures et se serraient contre leur gouvernante tout en marchant et traversant de vastes salons meublés avec un élégance magnifique, mais sombres, peu éclairés, comme il aurait fallu qu'il le fussent, pour une fête d'enfants surtout; et partout le plus profond silence.

Arrivées dans un salon plus gai que les pièces précédentes, mes enfants y trouvèrent deux valets de chambre qui demandèrent à Mlle Podewin quel nom il fallait annoncer.

— Mlles Junot, répondit-elle, stupéfaite de cette solennité pour des enfants, et presque effrayée du silence singulier de cette maison.

— Mesdemoiselles Junot! dit le valet de chambre, d'une voix retentissante, en ouvrant les deux battants d'une vaste pièce très éclairée cette fois. Mais ce ne fut qu'une raison pour ajouter à la stupéfaction de Mlle Podewin, et à la frayeur de mes petites filles.

Dans ce salon, meublé d'un velours cramoisi à crépines d'or et magnifiquement orné, étaient plusieurs hommes vêtus de noir, au visage sévère et presque tous vieux et laids, pour dire le mot, excepté l'un d'eux, mais dont la figure avait tellement la volonté d'être caduque, malgré l'âge de son possesseur, qu'il ne tenait qu'à lui de passer pour vieux s'il en avait eu envie dès cette époque. Une grande table ronde était au milieu de l'appartement; elle était couverte de papiers, et plusieurs hommes tout noirs écrivaient. D'un côté de la cheminée, était une femme qui avait dû être fort belle, et dans laquelle on retrouvait

encore des restes frappants de beauté ; près d'elle, et comme une apparition fantastique au milieu de cette cohorte d'hommes sombres et sérieux, était une jeune fille vêtue de blanc, blonde, blanche comme un lis et jolie comme un ange. Elle voulait être sérieuse pour se conformer, on le voyait, au décorum d'une circonstance inaccoutumée. Toutefois, sa bouche de rose fut la première qui sourit à la vue du groupe qui vint tout à coup se jeter au milieu de la grave cérémonie. Devant la cheminée était un vieillard de taille moyenne, mais dont le dos était voûté, portant l'habit ecclésiastique et décoré de plusieurs ordres. Sur un petit manteau de taffetas noir était sur son dos une grande plaque qui disait qu'il était chanoine de Munster. Enfin mes filles étaient tout simplement chez le prince primat ! Il logeait alors dans l'hôtel du prince Eugène qui était, comme on sait, contigu à celui de la maréchale Ney, et ce même jour il mariait, c'est-à-dire fiançait son neveu, M. le duc Dalberg, à la jolie Mlle de Brignolé.

On sait comme le prince primat était excellent, et surtout poli et affectueux. Je le connaissais beaucoup et il venait assez souvent chez moi ; mais il n'était nullement connu de mes enfants qui, à cette époque de leur vie, ne descendaient chez moi que lorsqu'il n'y avait personne : c'était dans la journée et le soir après dîner pour remonter à huit heures chez elles ; mais aussitôt que le prince entendit prononcer mon nom, il s'avança vers mes enfants, accueillit parfaitement la pauvre miss Podewin, toute troublée de son aventure, car tout cela s'était succédé bien plus promptement que je ne mets de temps à l'écrire, et

dans son phlegme anglais, qui ne se démentait jamais, elle ne comprenait rien à tout cela.

Ma fille aînée Joséphine[1] fut celle qui se tira le mieux de l'affaire ; elle était la filleule favorite de l'impératrice, et fort souvent elle allait déjeuner avec elle aux Tuileries. Toutes les dames du palais adoraient sa gentille personne et son adorable visage d'ange. Mme de Brignolé la gâtait plus qu'une autre, ainsi que Mme Dalberg. Aussi dès que Joséphine aperçut Mme de Brignolé, elle courut à elle, lui montra son bel habit espagnol en satin blanc, avec de belles franges d'argent, et lui demanda où donc était la fête. Heureusement que la chose s'éclaircissait, car pendant ce temps Constance[1], s'enhardissant, malgré sa timidité, demandait de sa douce voix au prince primat :

— Monsieur, où donc est le général Jacquot ?

Or il faut savoir que ce *général Jacquot* était un énorme singe, avec lequel, pour le dire en passant, le primat avait un air de famille très prononcé.

— Qu'est-ce donc que le général Jacquot ? dit le prince en se retournant vers plusieurs ecclésiastiques de sa cour, dont plusieurs, grands chanoines des premiers chapitres d'Allemagne, ne *badaudaient* pas souvent sur les boulevards.

— C'est un singe fort savant, répondit gravement un petit homme ayant les cheveux coupés en brosse tout autour de sa tête, et une petite figure dans laquelle

[1] L'aînée de tous mes enfants, et filleule de Napoléon et de Joséphine.

[1] La plus jeune de mes filles ; elle était aussi timide que douce et bonne, et depuis elle a prouvé qu'on pouvait être en même temps une femme éminemment spirituelle.

on trouvait, ce qu'il avait en effet, prodigieusement d'esprit. C'était le futur, M. le duc Dalberg, neveu du prince primat grand-duc de Francfort.

Ceux qui ont connu le prince primat doivent se rappeler sa bonté et son aimable accueil, chaque fois qu'on se trouvait avec lui. Il fut parfait pour mes petits masques, mais avec une telle recherche que je lui en témoignai ma reconnaissance dès le lendemain matin. On s'expliqua : Mlle Podewin acheva d'éclaircir ce que disaient mes filles, dont l'une demandait des masques, entre autres *le grand sauvage*, parce que les enfants qui se voyaient le plus souvent dans les intervalles de leurs petites fêtes se confiaient leurs déguisements, et celui du *grand sauvage* était celui du prince Achille Murat, que mes filles voyaient très souvent, ainsi que ses deux sœurs : les confidences avaient eu lieu, et Joséphine demandait *le grand sauvage*; Constance s'en tenait au général Jacquot. Mais la voiture avait été renvoyée, et celles des personnes présentes ne devaient aussi, comme celle de mes filles, revenir les prendre que plus tard. Le prince voulait faire mettre ses chevaux, lorsque le duc Dalberg leva toutes les difficultés. Il donna l'ordre à deux valets de pied de prendre mes deux petites dans leurs bras et de les transporter dans la maison voisine, qui était celle de la maréchale Ney, et les deux enfants partirent toutes joyeuses et chargées de bonbons qu'elles n'osaient pas manger de peur de gâter leur belle toilette.

Elles firent beaucoup d'effet en entrant dans la fête. J'en étais fort inquiète. Je venais d'arriver à l'instant et ne pouvais m'expliquer la cause de leur absence, lorsque je les vis entrer, et miss Podewin me dit le

motif de leur retard. L'aventure courut bientôt dans tous les salons et amusa autant que le singe savant et le général Jacquot.

Cette soirée chez la maréchale Ney fut charmante : les enfants furent heureux d'abord, et nous le fûmes de leur joie, de leur délire même, car il y avait des moments où ils trépignaient avec une sorte de frénésie lorsqu'Olivier faisait le tour du *sac fermé* ou des trois bobines, ou bien encore de l'anneau dans une boîte à double fond et à bascule. Mais enfin, après avoir soupé, ils étaient allés se coucher. Après leur départ :

Que ferons-nous? dirent les jeunes mères; il n'est que onze heures.

Des charades en actions, dit M. de Metternich[1] qui, en sa qualité de jeune père, était du conseil.

Oui, oui, des charades en actions !

Et la maréchale nous fit ouvrir sa garde-robe, que nous explorâmes au grand chagrin de ses femmes, à en juger par le désespoir des miennes, lorsque la chose arrivait chez moi ; mais aussi nous nous amusâmes beaucoup. Deux charades eurent surtout un succès complet : or-ange et pou-pon. La première fut représentée magnifiquement par la prise du Mexique

[1] M. le prince de Metternich, alors comte de Metternich et ambassadeur d'Autriche en France, avait une ravissante famille, qui était de toutes nos fêtes. Marie, l'aînée de ses enfants, charmante jeune fille de huit à neuf ans, était ma favorite. Elle fut depuis Mme d'Esterhazy. L'autre petite fille, Clémentine, était un ange de beauté et de grâce : c'était un Amour de l'Albane. Le troisième était Victor ; il était un bon et excellent jeune homme, mais son père lui était si supérieur qu'à côté de lui son infériorité était visible. Étant enfant, il était bon et toujours en harmonie avec ses jeunes camarades.

ou du Pérou, je ne sais lequel ; une scène du temple du soleil : tout cela était admirable; et puis le sacrifice d'Abraham ; mais la seconde fut un triomphe. La première partie n'était pas facile à faire. Nous représentâmes Antiochus et Stratonice ! le moment où le médecin juge par la fréquence du *pouls*, de la passion du prince ; nous y fûmes très applaudis. M. de Brigode joua le rôle du père comme s'il eût été à l'Opéra. Le *pont* fut représenté par l'action de Coclès, et enfin le poupon le fut burlesquement par M. de Palfy, faisant le nourrisson, et par Grandcourt, dont je n'ai pas encore parlé, mais qui aura tout à l'heure sa place, car il ne bougeait de chez moi, et certes on s'en amusait assez pour lui témoigner au moins de la reconnaissance par un souvenir : il faisait la nourrice.

Grandcourt était un petit homme qui, disait-on, n'avait pas d'inconvénient, et à qui j'en trouvais souvent. Il était raconteur, sot et pas mal glorieux.

De quoi? Je n'en sais rien. Il avait une grosse tête, un gros ventre et des jambes courtes ; il allait partout, se disait amoureux de toutes les femmes jolies et jeunes, avec cette figure que je viens de vous dire et soixante ans par dessus.

Ce fut lui que nous chargeâmes du rôle de nourrice : on lui fit des appas avec deux oreillers, et il remplit très convenablement son emploi.

Le *poupon*, ce fut le comte de Palfy, noble hongrois de haute naissance certes, et tenant à Paris un grand état ; il y était fort à la mode, nous donnait des fêtes où nous nous amusions beaucoup, et se mit dans le monde élégant malgré quelques ridicules assez fortement prononcés qu'il avait : l'un des plus grands était l'état qu'il avait pris d'être un mangeur de cœurs des

plus affamés, et de parler de ses bonnes fortunes un peu comme le chasseur de l'ours. Au résumé, il avait de l'esprit cependant, et M. de Metternich, qui se connaissait en hommes, m'en avait parlé avec une autre opinion que celle qui dirigeait le monde. Il avait cinq pieds sept à huit pouces, et avait une sorte de beauté : tout cela fit merveille dans le *pouls-pont.*

M. de Palfy me rappelle une circonstance assez plaisante qui lui est relative. On faisait encore quelquefois des *mystifications*; la mode en avait été fort active, et de temps à autre elle revenait encore. Un jour, à Neuilly, je demandais à M. de Metternich s'il ne trouverait pas mauvais qu'on plaisantât un peu avec M. le comte de Palfy; j'étais bien sûre de sa réponse, mais je n'aurais à cet égard rien voulu faire sans sa permission. Il me la donna grandement, parce qu'il était bien sûr que je ne ferais rien que de convenable. Je fis donc venir le gros Musson, qui était encore bien spirituel et bien amusant; nous le plaçâmes à côté du comte de Palfy. Au bout d'un quart d'heure je le vis me regarder et me faire signe d'une manière très significative, je ne savais ce qui se passait à l'autre bout de la table; enfin je compris que Musson ne trouvait rien à dire au comte de Palfy. Cette idée s'empara alors de moi sous un aspect si bouffon, que je ne pus m'empêcher de la communiquer à M. de Metternich. Elle le frappa comme moi, et aussitôt nous voilà à rire, et bien autrement que si Musson avait parlé. En effet, quoi de plus comique que vingt-cinq personnes réunies autour d'une table pour entendre un homme qui se trouve muet! et qui est le mystifié au lieu d'être le mystificateur. Jamais je n'ai ri d'aussi bon cœur.

Nous nous amusions beaucoup à Neuilly ; la proximité de Paris permettait de venir me voir à tous mes amis, même ceux qui n'avaient pas de chevaux. J'avais tous les jours vingt personnes à dîner, et quarante le soir, les jours d'opéra exceptés. On savait que j'allais au spectacle; je n'y allais pas toujours cependant ; mais lorsque j'y allais, je revenais exactement le soir à Neuilly.

Nous jouâmes aussi des charades en actions, et *M. Vautour* eut entre autres un succès prodigieux. *M. Vautour* était le nom d'un vaudeville dans lequel Brunet jouait alors et faisait courir tout Paris. Un homme de ma société, fort aimable et fort spirituel, parent ou allié de Mme d'Osmond [1], M. Digneron de Saint-Furcy, me proposa un soir de me faire une charade en action sur le mot *vautour* ; ce fut lui qui la monta et l'organisa. La première partie fut représentée par le *veau d'or*, avec tout le luxe des costumes juifs et même leur exactitude. La seconde dura longtemps. M. Digneron faisait des tours d'adresse aussi bien qu'Olivier et Fitz-James ; il se mit comme les Indiens qui étaient alors à Paris, devant une grande table *à lui*, et faite exprès pour ses tours : il nous en fit pendant une heure de ravissants, et puis pour le tour, Grandcourt s'était laissé arranger si bel et bien, qu'il ressemblait à Brunet parfaitement dans le rôle de M. Vautour. Il y fut très applaudi.

[1] Celle à qui appartenait *Vilaines*. Mlle Digneron, sœur de M. de Saint-Furcy, avait épousé M. Gilbert de Voisins, frère de Mme d'Osmond M. de Saint-Furcy était cousin germain de ma plus intime amie, Mme Lallemand et oncle de M. Alfred de Voisins, mari de Mlle Taglioni.

Notre été fut très brillant à Neuilly ; nous jouâmes la comédie ; il y venait encore plus de monde, ainsi que je l'ai dit, qu'au Raincy, en raison de la proximité de Paris. Un jour le maire de Suresnes vint me prier de *couronner la rosière* : c'était une institution faite par Mme des Bayssins, dans une affreuse circonstance de sa vie. Elle était en calèche et traversait Suresnes en descendant d'une maison qu'elle habitait sur le haut de la montagne. Sa fille, âgée, je crois, de cinq ou six ans, était appuyée contre la portière de la calèche ; elle s'ouvre : l'enfant tombe sous la roue, qui l'écrase sous les yeux de sa mère. La malheureuse femme, insensée de désespoir, serait morte sans les secours, les consolations de toutes les femmes de Suresnes ; une aussi immense douleur fut comprise par elles : toutes étaient mères, toutes avaient un cœur. Elles étaient bonnes, et leurs soins parvinrent à émousser la pointe trop aiguë du malheur qui frappait une mère. Revenue à elle-même après bien des mois, où sa raison fut presque égarée, Mme des Bayssins sentit alors la reconnaissance qu'elle devait à ces femmes qui n'avaient pas eu peur de ce qui souvent effraie, la douleur d'une étrangère.

— Que puis-je faire pour cette commune ? dit-elle un jour au maire.

— Leur rendre leur rosière, répondit-il.

Et Mme des Bayssins fonda alors une rosière, puisque l'ancienne fondation n'existait plus. Voilà quelle était l'origine de cette rosière. J'acceptai en annonçant que je doublerais la dot, et que ce serait ma fille aînée qui couronnerait la rosière.

Ce fut une grande fête, non seulement au château de Neuilly, chez moi, mais dans la commune de

Suresnes. Tout le pays était en émoi, et au château il y avait plus de *deux cents* personnes, car j'avais engagé tout ce que je connaissais, pour que la quête que devaient faire Mme Lallemant et Mme la baronne de Montgardé, fut abondante. L'effet ne manqua pas. Elles eurent presque toute la quête en or, et firent deux mille francs. La cérémonie eût été superbe dans cette petite église, mais les rosières étaient aussi par trop laides; presque toutes étaient vigneronnes, et leurs bras étaient noirs comme ceux d'une négresse; le visage à l'avenant. Celle qui eut la couronne était plus jolie que les autres. Le lendemain de la cérémonie, elle vint dîner au château avec M. le maire; j'avais aussi invité le fiancé, mais il ne put venir : — Parce que, voyez-vous, me dit la rosière, il avait un mal de reins qui lui est tombé dans le talon.

Ceux qui connaissent le jargon, car c'est une langue à part, des paysannes des environs de Paris, sauront, peut-être, ce qu'elle voulait dire.

Sa parure était incroyable : elle portait son grand cordon bleu par-dessus un déshabillé de basin blanc, ayant des demi-manches qui tranchaient victorieusement sur des bras d'un pain d'épice parfait. Son bonnet, très empesé, avec une fort belle Valencienne, était surmonté par sa couronne, chef-d'œuvre de Nattier, et que ma fille avait offerte ; la bonne rosière avait, je crois, dormi avec et ne l'avait pas quittée depuis le moment où l'archevêque *in partibus* de je ne sais plus quelle ville de Palestine l'avait bénite. On pourrait faire un portrait de cette jeune fille ; mais faire comprendre le comique de sa tournure, c'est impossible.

En 1821, j'allai m'établir à Versailles. Je fis faire

quelques réparations à la maison que j'occupais au Petit-Montreuil; un jour on me dit que la femme du serrurier qui avait travaillé pour moi demandait à me parler. Je la fis entrer; c'était une femme de bonne mine, encore jolie, et toutes les fois qu'on voyait sa main, on pouvait juger que la femme du serrurier ne mettait pas les mains à la forge.

— Madame la duchesse ne me reconnaît pas? me dit cette femme fort émue. Je la regardai, rien.

— Non, lui dis-je, je ne vous ai même, je crois, jamais vue.

— Oh! madame!

Et cette femme se met à pleurer.

— Je suis de Suresnes!

C'était ma rosière!

Les maux de reins et de talon étaient tous deux partis; mais la dot et la fiancée, toutes deux restées, et le fiancé exempté de la conscription, à l'aide du mal au talon et du mal de reins. Ils s'étaient mariés, et M. *Lebœuf* était, en 1821, maître serrurier, très achalandé, Grande-Rue-de-Montreuil, vis-à-vis de l'église, à Versailles; leur établissement était bon, et je crois que ma seconde dot n'y avait pas nui.

Notre comédie allait très bien à Neuilly; j'étais fort bien secondée par le général Lallemant, un de nos anciens acteurs de La Malmaison; il jouait admirablement. Michaud venait nous faire répéter nos rôles avec une bonté et une patience qu'on ne trouve que dans les grands talents, ainsi que l'un d'eux nous le prouve tous les jours [1]. Nous jouâmes surtout

[1] M. Michelot, qui est si parfait pour nous au théâtre Castellane, et dont j'apprécie à un bien haut degré la patience et la bonne volonté. Nous lui en devons une grande reconnaissance.

deux pièces qui firent le plus grand plaisir : *Défiance et Malice* et *les Rivaux d'eux-mêmes*. Je faisais Céphise dans la première et Lise dans la seconde. Mme la baronne de Montgardé, qui depuis a obtenu de si brillants succès à Lormois, chez Mme la duchesse de Maillé, dont l'admirable talent est un bon juge, faisait Mme Derval ; le général Lallemant, Derval ; M. de Planard, l'auteur spirituel de tant de jolis ouvrages, et lui-même un si excellent homme et si sociable, M. de Planard remplissait le rôle de l'ami ; quand à celui du maître d'auberge, il nous prouva qu'avec beaucoup d'esprit, jamais on ne peut ce que la nature se refuse à vous laisser faire. Millin, à qui j'avais donné ce rôle pour apaiser sa colère de ce que je ne lui avais pas donné celui de Héricourt, ne put jamais dire, sans au moins dix variantes, ce petit couplet de rien du tout, par lequel commence la pièce :

Allons, enfants ! de l'activité, du zèle, etc.

Un jour Michaud lui demanda si c'était une gageure ?

— Si vous avez parié de mal jouer, vous avez gagné.

— Ce n'est pas de vous cela, dit Millin, tout gonflé de colère, et quand je veux prendre une leçon dans Saint-Simon, je le lis à moi seul.

— Saint-Simon ? dit Michaud étonné. Qu'est-ce que celui-là ? Ce que j'ai dit je l'ai pris en moi.

— Hum, hum ! marmottait Millin, parce qu'il fait rire quand il joue, il croit qu'il peut me faire enrager ici comme un damné.

A partir du jour de la citation involontaire de

Michaud, Millin se révolta, non pas en ne voulant plus jouer, comme j'ai vu faire à des gens de mauvaise humeur et mal appris ; mais, à la première répétition, il s'avança jusque sur la tête du souffleur, et dit avec un sérieux d'autant plus comique qu'il était vrai :

— Je ne veux pas qu'on me corrige mon rôle je le veux jouer comme je l'AI CRÉÉ ! Ceux qui ne le trouvent pas bien, tant pis pour eux, ajouta-t-il en lançant un regard furieux sur Michaud.

Or, il faut savoir qu'ils étaient tous deux très liés, et même amis intimes : aussi la paix revenait-elle entre eux à peine étaient-ils sortis du théâtre. Mais sur la scène le rôle de Millin était de nouveau le sujet d'une querelle, et ce rôle avait quatre-vingt-trois mots : nous les avions comptés.

M. de Planard était un homme fort jeune à cette époque et n'ayant encore fait qu'une pièce, mais qui déjà avait donné l'idée de son charmant talent : c'était *la Nièce supposée*. Il allait faire une pièce pour notre théâtre, avec un rôle pour moi. C'était le sujet d'une nouvelle de Mme de Genlis : *Nourmahal* ou le *Règne de vingt-quatre heures*. Ce rôle, dans lequel on peut développer beaucoup de moyens, serait charmant à jouer pour une femme ayant des talents. Les événements de Portugal, où le duc d'Abrantès faisait alors le beau traité de Cintra, empêchèrent la continuation de nos représentations.

Mais les alarmes furent courtes, car la gloire n'avait jamais abandonné nos aigles ; nous étions toujours les maîtres de l'Europe, et l'orage ne grondait pas encore, s'il se faisait pressentir.

La vie habituelle, quelque changée qu'elle fût dans

la haute société par les événements de la Révolution de 1793, commençait donc à reprendre sa gaieté et *ses coutumes* même, quoique différemment mises en en action, parce que les localités n'étaient plus les mêmes, et qu'on ne pouvait plus agir dans une maison à l'anglaise comme dans un vieux château de l'Auvergne ou du Dauphiné. Mais l'esprit français, ainsi que l'esprit de bonne société, trouve toujours à faire sa volonté quand il en a une déterminée, et l'on sait que chez nous celle de s'amuser est, à tous les âges, la plus enracinée de toutes. En voici la preuve dans une aventure très plaisante qui arriva en 1810 ou 1811, et qui fit un grand bruit alors.

On sait combien les maisons de campagne sont nombreuses dans toute la partie du pays qui entoure la forêt de Sénart et même au delà ; c'est comme une chartreuse : les maisons, sans avoir la prétention d'être des châteaux, sont assez grandes pour prendre le nom de *maisons de campagne*. Ce sont de ces maisons que je veux parler. Plusieurs familles amies se trouvaient habiter ces maisons, assez rapprochées pour faciliter des réunions fréquentes. L'une d'elles était à *Rouvres*, près de Montgeron, et appartenait à Mme de Fontenille : elle l'habitait l'été avec son fils et sa fille, jeune personne vive, spirituelle et parfaitement aimable, un vrai trésor pour une société française, où la gaieté et la franchise sont habituellement la base de ce qui s'y fait et se dit.

La famille de Mme de Fontenille était augmentée, pendant l'été, d'une vieille amie, dont le nom passera à la postérité, parce qu'il s'attache à une romance que la France *entière* et une partie de l'Europe ont chanté avec les larmes dans les yeux et la douleur

au cœur! c'est la romance de *Pauvre Jacques*[1] ! L'auteur était Mme de Travanet[2], femme d'esprit et de cœur, douée d'une imagination vive et facile à émouvoir, mais d'une bonté de caractère et d'une sûreté de commerce presque toujours, au reste, le partage des gens d'esprit avec la tête vive. Je n'ai peur que des têtes froides, moi ; le cœur l'est souvent avec elles, et alors il est détestable.

La conversation de Mme de Travanet était surtout amusante ; elle avait une sorte de naïveté qui, à son âge, donnait beaucoup de piquant sans être ridicule à tout ce qu'elle disait. Comme on savait qu'elle était *vraie* et que ce qu'elle disait et faisait n'était pas *de la manière*, on en riait avec elle, et elle ne s'en fâchait jamais.

On était un soir réuni chez Mme de Fontenille, et la conversation avait pour sujet l'enlèvement d'une jeune personne très connue.

— Mon Dieu, dit Mme de Travanet, combien je regrette de n'avoir jamais été enlevée!

Chacun se récria.

— Pourquoi non? dit-elle tout tranquillement ; chacune de vous le voudrait peut-être autant que moi pour la raison qui me la fait désirer. Je voudrais connaître les émotions qui vous agitent dans un pareil moment ; ce doit être très curieux !

Elle fut parodiée ainsi :

Pauvre peuple, quand j'étais près de toi,
Tu ne sentais pas ta misère ;
Mais à présent que tu n'as plus de roi,
Tu manques de tout sur la terre.

[2] Femme, je crois, ou belle-sœur de celui qui jouait si bien au trictrac. Il disait : C'est l'année où j'ai fait une école.

Et la voilà qui, poursuivant son idée, et la retournant de cent manières, conclut à ce qu'elle regrette véritablement de n'avoir pas été enlevée.

— En vérité, lui dit M. de Folleville [1], vous me feriez regretter de n'avoir pas été dans votre route, madame, il y a vingt-cinq ans! Je dis cela pour moi, ajouta-t-il en s'inclinant devant Mme de Travanet.

— Bath! dit M. de Barral [2], si madame veut être vraie, elle nous avouera qu'elle a été enlevée au moins une fois en sa vie.

Mme DE TRAVANET, naïvement.

Non, je vous jure!

Mlle D'ESCLIGNAC [1].

Comment! pas même une fois!

Mme DE TRAVANET.

Pas une seule! On doit faire une si drôle de figure! Que peut-on dire?

M. AMÉDÉE DE FONTENILLE.

Ce n'est pas vous, madame, qui seriez embarrassée dans un pareil moment.

Mme DE TRAVANET.

Oh, maintenant! maintenant ne parlons plus de tout cela.

[1] Du château de Montgeron.

[2] Mari de la jolie Mme de Barral, maintenant Mme de Septeuil.

[1] Fille du duc d'Esclignac et de Fimarcon. Elle est sœur du duc d'Esclignac, mari de la jolie duchesse d'Esclignac, nièce de M. de Talleyrand et fille de son frère Bozon.

On ne continua pas plus longtemps la conversation sur ce sujet; mais rien n'en fut perdu pour toutes ces personnes désireuses de tout amusement et ne voulant laisser échapper aucune occasion convenable de se divertir.

Mlle de Fontenille, la plus vive de toute la société, imagina sur l'heure même un projet dont l'exécution devait être admirable.

Le lendemain, toute la société de Rouvres alla à Crosne chez le duc de Brancas[1] (Céreste); Mlle de Fontenille mit la duchesse de Brancas dans le secret. Le plan fut parfaitement organisé, rien n'y manqua. Quelquefois la gaieté ne se pouvait contenir en songeant au jour où la chose allait arriver; alors les rires redoublaient; et cette bonne Mme de Travanet, qui était toujours heureuse du bonheur des autres, riait avec eux sans savoir que c'était elle qui faisait les frais de cette gaieté.

— Comme ils sont heureux! disait-elle à Mme de Fontenille.

Toute la conspiration fut ourdie dans le plus profond mystère, et cependant bien des conférences eurent lieu. Des demi-répétitions furent faites, et pour tout cela il fallait des courses à Montgeron, chez M. de Folleville; à Crosne, chez la duchesse de Brancas. Mlle de Fontenille n'était plus un moment en place : elle était en course dès le matin; son frère, Amédée de Fontenille, était comme elle aimable e actif, et toujours prêt à rire.

Enfin tout fut terminé à la joie des conspirateur s

[1] Le duc de Brancas était chambellan de l'empereur : c'était ui qu'on appelait toujours *le grand Brancas*.

qui voyaient arriver avec bonheur le jour de l'exécution de leur plan; il avait été bien discuté, bien mûri; les rôles distribués, les lieux reconnus. Enfin tout était prêt et subordonné seulement au temps qu'il ferait; on fixa le jour, sauf cette seule exception.

On était alors en automne, dans ces journées où un rayon de soleil est tant apprécié! où une promenade a tant de charmes, car celle du lendemain est incertaine! M[lle] de Fontenille proposa d'aller faire un tour dans la forêt; tout le monde accepta par acclamation, on se lève, on prend les ombrelles, on met les chapeaux et les guêtres, et toute la société de Rouvres, réunie ce jour-là *par hasard* à celle de Crosne et de Montgeron, se mit en marche pour la forêt de Sénart[1].

Une dame de Rouvres dont j'ai oublié le nom fut chargée, et pour cause, de M[me] de Travanet. Cette dame connaissait admirablement les détours de la forêt, et il le fallait pour ce qui allait suivre.

M[me] de Travanet, appuyée sur son bras, était la première en avant de toute la troupe. Les jeunes personnes causaient tout en ramassant des fleurs; elles paraissaient rire de tout ce qu'elles voyaient sans donner le moindre soupçon même à la plus méfiante personne. Aussi M[me] de Travanet n'en eut-elle pas même l'ombre; elle causait vivement sur un sujet qui l'intéressait avec cette dame qui, pendant qu'elles marchaient, la conduisait vers le lieu du rendez-vous général, qui était dans le lieu le plus désert de la forêt, et le plus sauvage.

[1] *Cette forêt, cette forêt que vous appelez Sénart!* comme di Arnal dans cette pièce ou il apporte *un gros-bec mâle* et un bi: de la Haute-Égypte.

— Mon Dieu ! pardonnez-moi de vous interrompre, dit tout à coup Mme de ***, mais je crains que nous ne nous soyons égarées !

— Eh bien ! il faut chercher notre route, dit Mme de Travanet ; il fait encore jour et nous pouvons très bien retrouver notre chemin.

— Ce n'est pas sûr, mais en tout cas laissez-moi faire ; je connais le pays. Je connais la forêt de Sénart comme mon jardin : ainsi n'ayez aucune crainte, prenez mon bras et laissez-vous conduire.

Mme de Travanet passa son bras sous celui de Mme de *** et s'en alla toujours cheminant avec elle : « Je ne sais pas pourquoi je ne lui ai pas demandé, disait plus tard Mme de Travanet, très drôlement, pourquoi elle nous avait laissé perdre comme le Petit Poucet puisqu'elle connaissait la forêt de Sénart comme son jardin. »

Cependant le jour baissait. La forêt, loin de s'éclaircir devant elles, devenait plus épaisse et plus sombre. Mme de Travanet était fatiguée, bientôt elle eut peur. Mme de *** convint enfin qu'elle s'était trompée et que maintenant elle reconnaissait qu'elles étaient au milieu de la forêt, dans le plus épais du fourré, et qu'à moins d'une rencontre impossible, elles devaient passer la nuit dans le bois.

— Passer la nuit dans le bois ! s'écrie Mme de Travanet toute tremblante à cette seule pensée.

— Mais que faire ?

— Je ne sais ; mais tout au monde plutôt que de passer la nuit ici. Il fait froid d'ailleurs ; je suis déjà gelée. Voyons, tâchons encore de retrouver notre route.

— Mais on n'y voit plus !

— Ah ! mon Dieu ! mon Dieu !

Pendant toutes les plaintes de Mme de Travanet, la nuit s'était encore épaissie, on n'y voyait pas à dix pas de soi. Tout à coup on entendit du bruit.

— Ah ! mon Dieu, qu'est cela ? dit Mme de Travanet tremblante en se serrant contre Mme de ***.

— Ce sont des chevaux, une voiture ! des lumières ! Ah, nous sommes sauvées !

En effet, dans une large route de la forêt, on voyait s'avancer une fort belle voiture attelée de quatre chevaux, et entourée de plusieurs hommes dont l'habillement bizarre et fantastique renouvela la terreur de Mme de Travanet, aussitôt que la lumière de plusieurs torches, que portaient quelques nègres qui suivaient la cavalcade, lui permit de distinguer les individus qui la composaient, et dont une partie étaient masqués. La peur de Mme de Travanet était au comble.

— Que veulent donc ces gens-là, ma chère ? disait-elle à Mme de *** ; comme ils vont lentement, on dirait qu'ils cherchent !

En effet, quelques-uns des hommes qui entouraient la voiture se détachaient souvent pour entrer sous le fourré et regarder s'ils y voyaient quelqu'un, et là ils soulevaient chaque branche comme s'ils cherchaient une mouche.

Dans ce moment, la voiture et sa suite entrèrent dans la clairière. Mme de Travanet entraîna Mme de ***, qui se laissa faire, dans un taillis, où elles se blottirent du mieux qu'elles purent.

Celui qui était à la tête de la troupe, magnifiquement habillé en Turc et si bien emmoustaché qu'on l'aurait pris pour Mahomet II, s'adressa à deux hommes

qui étaient près de lui, et leur fit une question que les deux femmes ne purent entendre ; mais la réponse fut claire et précise.

— Je vous assure sur ma tête, monseigneur, qu'elle est dans la forêt avec avec une amie. Elles se sont égarées, et sont même de ce côté, j'en suis sûr. Eh! tenez, les voilà !

Et l'homme dirigeant une longue lance vers le fourré où Mme de Travanet s'était cru bien à l'abri, il la montra *au monseigneur*, qui, en l'apercevant, fit une exclamation de joie. Mme de Travanet, confondue de tout ce qu'elle voyait, pensa un moment perdre la raison; mais son extrême terreur la soutint.

— Ces gens-là me croient riche, et je vais bien les attraper, dit-elle, quand ils vont voir qu'il n'y a que dix francs dans mon sac! Mais il est donc bien misérable, ce Grand-Turc, que ses ambassadeurs fassent dévaliser sur la grande route. Dans l'ancien régime, ma chère, ces coquins de païens-là auraient été pendus !

Pendant ce colloque avec Mme de ***, Mme de Travanet, conduite respectueusement par deux Turcs, dont l'un était le duc d'Esclignac, et l'autre M. de Folleville, arrivait au milieu de la clairière, où elle trouva la belle voiture arrêtée, le marchepied baissé, et tout préparé pour se remettre en marche. Mme de Travanet tendit alors sa bourse aux Turcs, elle ne savait comment les nommer, a-t-elle avoué ensuite :

— Messieurs, dit-elle en leur donnant sa bourse, bien fâchée assurément qu'il n'y en ait pas davantage; si j'avais su faire votre aimable rencontre, certainement j'aurais peut-être mis...

— Comment, madame, nous prenez-vous donc pour des brigands?

— Moi, monsieur! à Dieu ne plaise, certainement! mais que voulez-vous que je pense en me voyant retenue malgré moi?

— Eh! quoi, madame, dit alors le Turc magnifiquement habillé, qui paraissait le chef de la troupe, ne vous vient-il aucune autre pensée en nous voyant autour de vous, remplis d'un respect profond, et n'étant que des messagers de bonheur, de paix et d'amour?

Mme DE TRAVANET.

D'amour! à moi! Mais c'est une mauvaise plaisanterie, messieurs les Turcs! savez-vous bien que j'ai cinquante-huit ans?

Et tout de suite se penchant à l'oreille de Mme de ***, elle lui dit rapidement:

— Je n'en ai que cinquante-quatre; mais il est bon d'effrayer ces coquins-là. Malgré tout, ils sont polis, ajouta-t-elle, comme par manière de dire.

LE TURC.

Votre âge, madame, n'est pas un obstacle qui arrêtera mon glorieux maître! il vous a vue, madame, il vous aime, et veut vous plaire. Il m'a dit son amour, car je connais toutes ses pensées. Je les approuve, et j'ai cherché le moyen de satisfaire la passion moi-même de mon glorieux sultan, et de vous donner à lui.

Mme DE TRAVANET posant un pied sur le marchepied de la voiture et le retirant aussitôt. Elle fait cette manœuvre deux ou trois fois.

Mais, monsieur, ayez donc quelque pitié d'une

pauvre femme qui ne peut répondre à l'amour de M. votre maître, laissez-moi retourner à Rouvres, je vous en prie, je veux m'en aller.

LE TURC.

Je causerais la mort de mon glorieux sultan, madame, et peut-être la mienne, car il a non seulement la passion violente, mais brutale, et je courrais risque. (*Il fait un signe avec son poignard.*) Alors vous comprenez! voudriez-vous donc avoir l'excessive complaisance de monter dans cette voiture, ou je serai forcé, à mon inexprimable regret, de vous y mettre de force.

Mme DE TRAVANET.

Ah! mon Dieu! mon Dieu!

Mme DE ***, bas à son oreille.

Allons, allons, ma chère, montez dans cette voiture! que voulez-vous faire? toute résistance est inutile.

Mme DE TRAVANET.

Hélas! je ne le vois que trop. (*Au Turc*). Monsieur, je suis résignée.

Elle dit ce mot si drôlement, que le Turc, qui n'était autre que Mlle de Fontenille, pensa éclater sous son masque. On mit les deux dames dans la voiture de la duchesse de Brancas, et les chevaux l'emportèrent rapidement au travers de la forêt.

Le second acte de cette comédie devait se jouer dans un vieux château situé dans la forêt de Sénart, et appelé le *château des Bergeries*. Ce château, encore entier sous quelques rapports, n'était pourtant plus habité, ou ne l'était plus en effet que par un vieux

concierge et sa femme. Le propriétaire l'avait bien destiné à être abattu, mais sa condamnation n'avait été prononcée que pour l'année suivante, et M. de Folleville, qui le connaissait, en avait reçu la permission d'y faire ce qu'il voudrait pour la mystification qu'on préparait à Mme de Travanet. Ce château des Bergeries était une des fabriques les plus heureuses qu'on pût trouver sous sa main pour servir de théâtre à des scènes comme celle qu'on jouait. Mais pour faire juger à quel point on avait compté sur la peur de Mme de Travanet, il faut dire qu'elle connaissait ce château, où elle avait été cent fois; car il était le but de presque toutes les promenades des personnes qui étaient dans les environs de la forêt de Sénart, et surtout de celles de Rouvres. Ce fut donc vers le *château des Bergeries* que la troupe turque dirigea sa course.

Lorsque la portière fut refermée et que les deux amies furent seules, Mme de Travanet donna cours alors à toute son inquiétude.

— Que veulent-ils faire de moi? répétait-elle.

— Vous épouser, vous emmener à Constantinople, il a nommé le sultan.

— Bah! ils nomment toujours ainsi leur maître! N'allez-vous pas croire à présent que le Grand-Turc est amoureux de moi! la belle sultane que je ferais! Mais, grand Dieu! quel peut être cet homme?

— Écoutez donc, ma chère, il y a ici un nouvel ambassadeur d'Asker-khan, le grand chah de Perse, c'est peut-être lui!

— Asker, hein! comment dites-vous?

— Asker-khan, c'est l'empereur de Perse.

— Mais, ma chère amie, la peur vous trouble la cervelle. Je ne suis jamais allée en Perse.

— Aussi ne vous parlé-je pas de lui, mais de son ambassadeur. C'est un bel homme qui devient très facilement amoureux, mais il n'est pas d'une humeur facile ; l'autre jour il allait faire couper la tête d'un de ses esclaves, parce qu'il avait cassé une assiette [1].

— Ma chère amie, vous m'effrayez beaucoup, vous feriez mieux de garder vos histoires pour un autre jour, voulez-vous ?

Mais tandis qu'on l'*effrayait* dans la voiture, il arrivait une étrange chose au dehors. C'est que la nuit était si noire, que les gens s'étaient égarés, et ne retrouvaient plus la route du vieux château où ils devaient passer le reste de la nuit.

— Que faire ? dit Mlle de Fontenille ; quel malheur ! nous ne pouvons plus continuer notre pièce qui va si bien, et d'autant mieux que notre amie n'a pas froid, et qu'elle est tranquillement dans une bonne voiture.

— Ah ! tranquillement, dit le duc d'Esclignac, c'est autre chose : car elle n'est pas brave ; mais si elle ne l'est pas maintenant où elle n'a rien à craindre, que devait-elle éprouver lorsqu'elle était jeune et jolie ?

— Il a raison, dit Amédée de Fontenille ; mais savez-vous ce que je crains, moi, c'est que nous ne soyons rencontrés par de la gendarmerie ou par des garde-chasses ; savez-vous bien que nous serions tous arrêtés, et, en vérité, dans nos cos-

[1] C'est vrai : M. Jaubert arriva au moment et empêcha l'exécution ; l'ambassadeur logeait rue Plumet, à l'hôtel de Mlle de Condé, sur les boulevards neufs, du côté des Invalides.

tumes, nous ferions une triste figure en entrant à Essonne !

— Ah ! mon Dieu, les gendarmes ! dit sa sœur, et que leur dirions-nous ? prendraient-ils de l'argent ?

— Non, certes, je ne le pense pas ! et s'ils en prenaient, je les ferais punir. Mais les gardes de la forêt sont à craindre plus encore que les gendarmes.

Mlle de Fontenille, très effrayée par ce que son frère lui disait, se remit en quête de plus belle pour retrouver un carrefour qui devait les mettre dans la bonne route. Rien n'était plus comique que de voir en ce moment vingt personnes rassemblées pour en effrayer une seule, l'être plus qu'elle. Mlle de Fontenille fit rallumer une des torches qu'on avait éteintes pour ne pas attirer l'attention, et bientôt, en effet, on retrouva le carrefour qui indiquait la route à suivre ; la voiture y roula aussitôt rapidement, et, au bout d'un quart d'heure, ils furent arrivés au terme de leur course, ayant joué le premier acte de leur drame burlesque.

Rien de ce que nous lisons dans les romans de Mme Radcliffe, si parfaitement traduits par Mme Victorine de Chastenay, n'avait été omis au *château des Bergeries*. Il est vrai qu'il y prêtait lui-même étonnamment, et que le concierge à lui seul, avec sa lanterne, son énorme trousseau de clefs avec lequel il vint ouvrir une grille rouillée et criant sur ses gonds, suffisait pour effrayer. Au moment où la voiture entra dans une cour remplie de hautes herbes qui empêchaient presque les roues de tourner, deux chiens hurlèrent plaintivement. Mme de Travanet tressaillit.

— Ah ça, dit-elle, ceci passe la plaisanterie, je ne veux pas être une héroïne de roman, moi ! je ne suis ni *Amanda*, ni *Rosalba*, ni *Fernanda :* c'est odieux, tout cela, et fort ennuyeux !

A ce moment où la voiture s'arrêtait au bas d'un vieux bâtiment ruiné dont les murs tenaient à peine, le vieux concierge, son bonnet de laine à la main, conduisait respectueusement Mme de Travanet et Mme de ***, par un escalier étroit et tournant, dans un appartement où il y avait un bon feu et assez de lumières pour qu'elles pussent juger du délabrement du lieu où elles où trouvaient ; le concierge les laissa seules. Alors Mme de Travenet recommença ses doléances sur son ennui et son inquiétude, et surtout le motif pour lequel elle avait été enlevée.

— Mais par amour, ma chère, ne soyez pas si incrédule.

— On a la foi quand on a l'espérance, ma très chère amie, dit Mme de Travanet en riant. A mon âge, on ne me ferait plus que la charité en fait d'amour, et en quoi que ce soit je n'aime pas ce qui se fait par un sentiment de pitié : il n'a rien de noble, et encore moins rien de tendre.

— Mais votre esprit, vos talents.

— Mes talents, mon esprit, me feront des amis, parce que je les emploierai à leur amusement ou à leur bonheur.

— Enfin, ma chère, voyez ce que nous a compté l'autre jour Mme de Genlis. A Berlin, un jeune homme de vingt-sept ans était amoureux d'elle, et voulait l'épouser.

— Eh bien ! si elle y avait consenti, c'est elle qui eût été folle.

Dans le même moment, la porte du fond s'ouvrit avec fracas, et le Turc magnifique qui avait parlé à Mme de Travenet dans la forêt entra dans la chambre. La pauvre femme, qui ne l'avait vu que masqué, faillit mourir de peur en voyant devant elle un homme d'une taille immense ayant des moustaches comme jamais elle n'en avait vu.

— Quelle effroyable tête ! se disait-elle en elle-même ; quel géant !

Ce *géant* était Mlle de Fontenille !

Elle salua profondément à l'orientale, en mettant une main sur sa tête et l'autre sur son cœur, et remit une lettre à Mme de Travanet, sentant l'essence de rose à en parfumer le vieux château pour dix ans, puis elle se retira toujours à reculons, *pour mieux observer le respect et le décorum envers la sultane favorite*, observa Mme de T***.

Aussitôt que le Turc fut sorti de l'appartement, Mme de Travanet ne sachant pas ce que tout cela devenait, car les choses commençaient à se brouiller dans sa tête, ouvrit la lettre avec précipitation, espérant au moins y trouver une explication.

Mais c'était une déclaration en forme adressée à Mme de Travanet. On lui disait qu'on était à ses pieds; son esclave le plus soumis et, sollicitant sa main. La lettre était signée *Habed-il-Roumann Schahabaham Badvildinn Dal-Ilcha-Bekir*.

Les expressions les plus brûlantes n'y étaient pas épargnées. *Habed-il-Roumann Schahabaham Badvildinn Dal-Ilcha-Bekir* n'osait pas se présenter à Mme de Travanet sans son consentement, qu'il espérait, au reste. Mais pour qu'elle pût se prononcer avec plus de certitude, il la prévenait qu'il avait

fait placer dans la chambre qu'elle occupait son portrait fait à deux âges différents, afin qu'elle pût juger de ce qu'il avait été et de ce qu'il était aujourd'hui.

En achevant la lecture de cette lettre, Mme de Travanet ne put s'empêcher de regarder autour de la chambre, dont les murs lézardés ne laissaient voir aucune trace de ce qu'elle y cherchait. Enfin, près de la haute et antique cheminée, elle aperçut deux dessins au crayon noir, dont l'un représentait une très belle tête de jeune Turc. Mme de Travanet s'arrêta devant ce dessin.

— Savez-vous qu'il a été très beau, ce Turc, ma chère? dit-elle à Mme de ***.

Mme DE ***.

Oui, sans doute! c'est dommage que son nom soit si long!

Mme DE TRAVANET, regardant toujours le portrait.

Qu'est-ce que cela fait? et puis ce n'est pas un nom seul, c'est une suite de noms, c'est l'usage chez eux.

Mme DE ***.

Ah! mon Dieu, regardez donc cette horrible figure.

Mme de Travanet se retourne vivement, et voit en effet, de l'autre côté de la cheminée, le pendant de la jeunesse du Turc, il était hideux! On avait exprès chargé la laideur, et, dans le fait, la figure était horrible. Au bas était écrit: *Tel que je suis maintenant.*

— Vraiment, dit Mme de Travanet, il nous la donne bonne! et moi aussi j'ai été jeune et belle: je

pourrais m'en aller en quête d'un mari, en montrant mon visage de vingt-cinq ans ; mais lorsque celui de cinquante-cinq se montrerait à son tour, on serait en droit de me dire que je suis une impertinente. Après tout, je suis fâchée pour lui qu'il soit changé de cette façon-là, car il était bien beau. Et elle retournait toujours *au portrait* du jeune Turc, qui était tout simplement la figure du jeune Turc mourant de Girodet, auquel on avait seulement ôté l'expression souffrante. Oui, répétait-elle, c'est vraiment dommage.

En ce moment, on entendit un prélude dans la pièce voisine.

— Ah ! ah ! dit Mme de ***, on veut vous donner une sérénade, mais je crois qu'un bon souper et un bon lit nous feraient plus de bien que toutes les musiques du monde.

Mme de Travanet, dont jamais l'aimable caractère ne se démentait, fut au contraire tout à coup ranimée par cette musique ; elle quitta le portrait et vint écouter de plus près. Qu'on juge de ce qu'elle dut éprouver lorsqu'elle entendit des voix bien connues et aimées chanter en chœur et en partie la romance si célèbre du *Pauvre Jacques !*

— Ah ! s'écria-t-elle, ce sont nos amis ! Les portes de l'appartement s'ouvrirent alors avec grand bruit, et tous les acteurs, les actrices, entrèrent en foule, et pressèrent Mme de Travanet dans leurs bras, en lui demandant pardon du tour qu'on lui avait joué. Non seulement elle le pardonna, mais elle fut la première à en rire. Elle regarda alors sans frayeur Mlle de Fontenille, dont les terribles moustaches l'avaient si fort effrayée.

— Et maintenant, lui dit Amédée de Fontenille en lui présentant une grande pelisse pour la préserver de l'air froid de la nuit, retournons à Rouvres, pour y faire réveillon, et puis ensuite nous irons nous coucher.

On riait encore dans le monde de cette histoire, lorsque le récit d'une autre aventure détruisit la gaieté qu'avait inspirée celle de la forêt de Senart. Elle est d'un haut intérêt : la voici dans tous ses détails. Comme les personnages dont il est question dans cette histoire sont pour la plupart existants et à Paris, je ne puis donc les désigner que par une lettre initiale.

La comtesse de M... était une femme bien née, riche, ayant une bonne maison et la volonté de la faire trouver agréable ; avec tous ces moyens on a ce qu'on veut à Paris. Aussi, quoiqu'elle ne fût plus jeune, Mme de M... avait un salon fort sociable, et sa maison était une de celles où un étranger se faisait toujours présenter.

Mme de M... avait un frère plus riche qu'elle, et vivant dans ses terres. Son opinion était fort exagérée. Il avait fait partie de l'armée de Condé, et rentré en France, il fut assez heureux pour retrouver toute sa fortune qui lui fut rendue ; M. de P... ne cachait aucunement son opinion, prétendant que l'empereur ne l'en estimait que mieux de savoir confesser sa vraie croyance. M. de P... n'avait qu'une fille, qui devait hériter non seulement de sa belle fortune, mais aussi de celle de sa tante.

M. de P... mourut des suites d'une chute de cheval à la chasse ; il n'eut que le temps de recommander sa fille à sa sœur, et de dire à Mlle de R... que son

dernier vœu était qu'elle demeurât fidèle à leur opinion sainte.

Mlle Amélie de P... avait dix-sept ans au moment où elle perdit son père. Elle était jolie sans être pourtant une personne très remarquable. Elle était habituellement sérieuse, et son rare sourire frappait harmonieusement lorsqu'on le voyait éclairer son visage ; sa taille était grande, svelte, sa tournure distinguée, et tout son ensemble enfin formait et présentait une personne agréable et dont tous les hommes auraient certes désiré l'amour, s'ils n'eussent été repoussés par une froideur qui annonçait que son cœur se donnerait difficilement.

Aussitôt que Mme de M... fut instruite de la mort de son frère, elle partit de Paris et alla chercher sa nièce dans le château qu'elle habitait. Elle la trouva accablée de son malheur et peu disposée à partager les plaisirs de la maison bruyante de sa tante. Son deuil était une excuse pour les premiers mois, mais enfin il fallut changer une façon de vivre qui blessait une parente que son père lui avait ordonné de considérer comme une mère, et dès qu'elle eut pris le demi-deuil, Amélie descendit chez sa tante.

Ce fut un événement dans le salon de Mme de M..., le jour où sa nièce y fit son entrée. Les jeunes personnes la regardèrent avec envie, les mères avec humeur; et les hommes avec l'espérance de lui plaire. On pense bien que les rangs devaient être pressés, car Amélie était une héritière comme on n'en voit pas beaucoup, elle était riche, noble, jeune et belle.

La comtesse de M... s'attacha bientôt à sa nièce et l'aima d'une affection de mère. La jeune fille y répondit avec son âme qui était aimante et même passion-

née, malgré l'apparence de froideur qui semblait l'envelopper.

— Amélie, lui dit un jour sa tante, il faut te marier.

— Pourquoi, ma tante? est-ce donc une condition expresse attachée au nom de femme que de prendre un mari? Je suis heureuse comme je suis, laissez-moi rêver la vie. Mon Dieu, le réveil ne viendra que trop tôt! d'ailleurs je ne veux pas vous quitter!

Et puis elle se penchait sur les mains de la comtesse, les baisait, et la comtesse, l'embrassant à son tour, disait :

— En vérité, tu as raison, mon enfant. Je ne sais pas comment je pourrais me séparer de toi!

Mais les prétendants ne se découragèrent pas, et lorsqu'ils surent que la tante et la nièce ne voulaient pas se séparer, ils déclarèrent qu'ils demeureraient chez Mme de M..., si elle le voulait.

Amélie recevait froidement tous ces hommages, et sans qu'il parût qu'un seul même l'eût touchée. Elle était toujours aussi sérieuse. Sa figure mélancolique ne s'animait d'aucune pensée intérieure à l'approche de ses prétendants. On était alors en 1809, et Amélie avait dix-huit ans.

Un jour Mme de M... parut occupée d'un grand intérêt. Elle, qui ne sortait jamais, demeurait des journées entières hors de chez elle; et sa nièce, sa fille pour mieux dire, ne sut ce qui l'avait autant intéressée que lorsque la réussite eut couronné l'œuvre. La comtesse de M..., parente éloignée de Barras, avait eu le crédit de sauver après la Terreur un homme qui devait tout redouter d'une réaction, car cet homme était Fouché. Contre l'ordinaire des méchants, il en avait

été reconnaissant, et lorsque Mme de M... lui demandait un service, il le lui rendait avec autant de bonne grâce que cet homme pouvait en mettre à quelque chose. Cette fois Mme de M... dit à Fouché que ce qu'elle lui demandait était sans doute difficile, mais qu'elle serait ensuite des mois et même des années sans avoir recours à son obligeance, s'il lui accordait ce qu'elle sollicitait de lui.

Le service en effet était éminent ; il s'agissait de faire rentrer un homme qui, sur la liste des émigrés en 1793, n'avait en 1800 fait aucune des diligences pour se mettre en règle, ne voulant pas rentrer en France à cette époque. Mais depuis, les choses avaient pris un autre aspect. Il voyait que la puissance de Napoléon s'affermissait de jour en jour, et chaque jour aussi le besoin de revoir sa patrie se faisait sentir plus vif et plus pressant.

« Je sens qu'on peut vivre quelque temps loin de sa patrie, ma vieille amie, écrivait-il à la comtesse de M... ; mais il faut s'en rapprocher pour mourir. On sent le besoin de fermer ses yeux là où ils se sont ouverts. Que je vous doive ce bonheur, et il sera double pour moi. »

C'était pour cet ami de sa jeunesse, ce frère de ses vieux jours, que la comtesse insistait aussi vivement auprès de Fouché. Enfin ses vives instances eurent un entier succès, et son ami revit la France.

Le marquis de R..., aussitôt qu'il fut arrivé à Paris, accourut chez son amie devenue sa bienfaitrice. Ils furent bien heureux de se revoir, et cette joie fut pure des deux côtés ; car celle qui obligeait vit qu'on était vraiment reconnaissant, et on est alors si heureux d'avoir pu réussir !...

— Mais je ne serai complètement satisfait que lorsque vous aurez obtenu pour mon fils adoptif la même faveur que pour moi, dit le marquis à son amie.

Et il lui raconta qu'après le désastre de Quiberon, il avait recueilli le fils d'un cousin avec lequel il était intimement lié, et là, sur le champ de bataille même, à son cousin mourant, il avait juré de servir de père à son fils. L'enfant avait entendu le serment, et Dieu l'avait reçu, car le père avait été martyr pour une cause sainte.

— Quel âge a donc votre fils adoptif? demanda la comtesse.

— Vingt-huit ans.

— Eh quoi! son père l'emmenait aussi jeune pour l'exposer aux chances d'une bataille ?

Le marquis sourit avec une expression presque triste.

— Vous ne connaissez pas Henri, répondit-il, vous ne savez pas quelle âme ardente il y a dans cet être que moi-même je ne connais pas encore, bien que je sois cependant ce qu'il aime le plus au monde après son pays, car la France est pour lui la mère qu'il a perdue. C'est donc lui qui a voulu suivre son père lorsque le duc de C... vint chercher la mort à Quiberon. Si vous voulez que ma joie soit entière, obtenez que Henri soit rappelé comme moi.

La comtesse revit Fouché; elle pressa de nouveau, et la grâce du jeune homme fut ajoutée à celle de son père adoptif.

La nouvelle lui en fut aussitôt transmise, et peu de jours après il était à Paris.

Henri de C... ne se fit pas d'abord présenter chez

la comtesse : elle en fut surprise, et ne put s'empêcher d'en faire un reproche au marquis de R...

— Que voulez-vous ? lui dit son ami, j'ai assez vu votre nièce pour être convaincu que lui plaire est une entreprise dans laquelle il est fort difficile de réussir. Elle est jolie, riche, mon fils adoptif n'a qu'une fortune médiocre ; elle pourrait croire qu'il vient ici pour se faire aimer d'elle. Henri n'a aucune prétention : mais il est si beau, si remarquable, qu'il pourrait certes bien en avoir, et...

— Et pourquoi, dit vivement la comtesse, ne ferions-nous pas un mariage qui rapprocherait nos deux familles encore plus qu'elles ne le sont ? Amélie n'a jamais aimé, elle ne veut même pas se marier ; mais votre fils peut lui plaire, mon ami, et combien je serais heureuse s'il lui était réservé de fondre la glace de ce cœur que rien encore n'a pu toucher!

Le marquis parla à son fils adoptif de cette présentation, le jeune homme s'y refusa.

— Mme de M... ne peut voir une offense dans mon refus, dit Henri, j'ai pour elle une profonde reconnaissance, mais je hais le monde et ne vais nulle part.

Le marquis insista : ce fut d'abord en vain. Henri semblait redouter d'entrer dans cette maison. Était-ce un pressentiment ! Enfin, vaincu par les sollicitations réitérées de son père, il consentit à l'y accompagner, et un soir où le marquis savait trouver ces dames seules, il conduisit Henri à l'hôtel de M...

Henri de C... devait produire une vive impression sur les personnes qui le voyaient pour la première fois, depuis qu'il avait atteint ce degré d'une beauté mélancolique et mâle qui lui donnait un aspect tout

à fait remarquable. Sa taille était élevée et élégante, sa tournure, d'une distinction de bonne compagnie, si rare à rencontrer, car il ne faut pas confondre l'extraordinaire avec la distinction. Sa figure était belle aussi, mais c'était surtout par son expression qu'elle plaisait. En voyant cette physionomie pâle, au regard prolongé et pensif, au sourire triste et presque toujours railleur, comme s'il eût voulu se punir lui-même de cette apparence de gaieté, on se disait que cet homme avait beaucoup souffert, et un sentiment attractif portait aussitôt vers lui, mais lorsque ensuite on fixait ses yeux sur les siens, lorsqu'on voyait flamboyer son regard au récit d'une action généreuse et résolue, lorsque, repoussant les boucles blondes et naturelles de sa chevelure, il découvrait un front où siégeaient de profondes pensées, on se disait aussi que cet homme avait une destinée mystérieuse dont les intérêts étaient forts et puissants.

Henri parlait peu, mais son silence n'était jamais l'expression du dédain. On voyait que sa vie était grandement remplie, et que son silence n'était qu'un refuge dans ses propres pensées.

Son père le présenta à la comtesse, puis à Amélie. Il témoigna convenablement sa reconnaissance à la comtesse, causa peu, mais dans ce qu'il dit laissa voir un esprit et des connaissances auxquels Amélie n'était pas habituée. Elle fut touchée de cette nouvelle impression qu'elle recevait et en eut de la reconnaissance. Elle fut aussi plus affectueuse pour Henri. En lui parlant, sa voix devenait plus douce ; on voyait qu'elle craignait de s'avancer et de heurter avec maladresse un homme souvent frappé et jusqu'à la douleur.

Henri, accueilli avec amitié et confiance dans la maison de la comtesse, y fut bientôt attiré par un charme qu'il ne chercha plus à éviter. Amélie s'habitua tellement à le voir, que lorsque par hasard une journée s'écoulait sans que Henri eût paru à l'hôtel de M..., elle était triste et ne pouvait dormir; Henri avait également pris l'habitude de passer ses soirées auprès d'Amélie et de sa tante. Il leur faisait la lecture des ouvrages nouveaux qui paraissaient, puis il racontait, tandis que les femmes travaillaient, les horreurs des guerres vendéennes et ce massacre de Quiberon ! mais alors il changeait de nature : il devenait un lion. Sa longue et blonde chevelure frémissait sous l'impression qu'il recevait de ses propres paroles. Il peignait d'abord, il décrivait, et puis ensuite sa voix se montait à un degré d'énergie qui faisait trembler ceux qui écoutaient le malheureux enfant recevant le dernier soupir et la bénédiction d'un père au milieu de ses frères égorgés, et lui-même au moment d'être un glorieux martyr de plus dans cette sanglante journée.

Lorsque Henri parlait de cette funeste affaire, il oubliait la vie, il oubliait tout. Alors Amélie le regardait avec une expression qu'il fut quelque temps à ne pas comprendre d'abord, mais lorsque enfin, les yeux remplis de larmes, et suivant le regard de feu du noble jeune homme, elle ne chercha plus à cacher ce qu'elle éprouvait, alors Henri vit qu'il était aimé. Son premier mouvement fut de lever les mains et les yeux au ciel, et de remercier Dieu d'avoir envoyé à à lui un noble cœur pour comprendre et consoler le sien. Il sortit de sa poitrine un objet qu'il y tenait soigneusement caché, et s'agenouillant ensuite il pria

longtemps; tout à coup une pensée vint troubler sa religieuse méditation.

— Eh quoi, dit-il, je me réjouis d'être aimé ! mais ai-je le droit de chercher l'amour et ses joies? non, je me dois à d'autres soins! Cependant !...

Et il retombait accablé sous une foule de pensées qui l'oppressaient et lui donnaient une douleur poignante qui troublait ses idées et lui ravissait toute force et toute ardeur.

Amélie était allée auprès de sa tante.

— J'aime Henri de C..., lui avait-elle dit, et je ne puis être heureuse qu'avec lui.

Sa tante l'embrassa avec effusion, et lui apprit alors que, depuis longtemps, cette union était son vœu le plus cher, ainsi que celui du marquis.

Le même jour, la comtesse envoya chercher son vieil ami.

-- Tout va bien, lui dit-elle, Amélie aime Henri, et je crois que leur affection est mutuelle ; ainsi donc nous ne ferons qu'une même famille.

Le marquis la regarda tristement et ne répondit rien. Il lui donna seulement une lettre à lire. Elle était de Henri.

— Je pars pour la Normandie, mon père, écrivait-il. Je me suis aperçu que mes affaires souffraient de cette oisiveté dans laquelle je vis depuis quelque temps. Je pars pour visiter plusieurs des propriétés qui m'ont été rendues. Écrivez-moi à C..., poste restante.

En apprenant le départ subit de Henri, Amélie ressentit une douleur inconnue ; elle résista d'abord, mais enfin elle succomba et fut plusieurs semaines dans un état alarmant. Jamais elle n'avait mis en

doute l'amour de Henri, et perdre en même temps l'illusion de cet amour et la réalité de sa présence, c'était trop pour une femme qui n'avait de force que pour aimer. Cette force avait longtemps sommeillé, mais aussi, à son réveil, elle était puissante et gigantesque, et ne trouvait plus maintenant d'aliment que dans sa douleur.

Ne recevant aucune nouvelle de Henri, son père se décida enfin à lui annoncer le danger de M[lle] de P...

« Reviens aussitôt, lui disait son père ; tu as peut-être tué une femme comme jamais tu n'en trouveras une pour l'approcher de ton cœur ! »

Trois jours après Henri était à Paris.

En le voyant, le marquis n'eut pas la force de lui adresser un reproche. Sa pâleur avait redoublé et son abattement était profond. On voyait que les jours et les nuits s'étaient aussi succédé pour lui dans les souffrances et peut-être même dans les pleurs. Il ne répondit rien à ce que lui dit son père et se contenta de demander à avoir un entretien avec Amélie lorsqu'elle serait en état de le supporter.

En apprenant le retour de Henri, M[lle] de P*** comprit que l'affection qu'elle avait pour lui était un saint et solennel amour. Une joie si pure inonda son âme, qu'elle ne put douter alors que Dieu lui avait envoyé Henri pour qu'il fût son époux.

— Je sens que je ne puis vivre sans lui, dit-elle à sa tante, et ma vie est désormais attachée à la sienne.

Lorsqu'ils se revirent, ils sourirent tristement à la vue du changement qui s'était opéré en eux dans les jours qui les avaient séparés. Amélie fut celle qui ressentit le plus de joie de ce moment, cependant mutuellement souhaité. Henri était grave et même sé-

vère en abordant Amélie. Il comprit que cette femme mourrait s'il la repoussait, et pourtant, bien qu'il l'aimât, une force mystérieuse les séparait l'un de l'autre.

— Amélie, lui dit Henri en s'asseyant près d'elle et prenant dans les siennes sa main froide et humide, Amélie, on veut nous unir. Je vous aime et vous m'aimez, et pourtant je crains que nous ne puissions être l'un à l'autre.

Amélie s'écria :

— Pourquoi être aussi cruel avec moi ? Ne me parlez pas ainsi.

— Écoutez-moi, Amélie, poursuivit Henri ; il faut alors que nous nous entendions et que nous tirions de notre affection une consolation pour tous deux. Vous m'aimez, et je vous aime aussi, mais cet amour, quelle joie peut-il vous donner ? Je suis malheureux, voyez-vous, et m'aimer, c'est vouloir s'associer à mon malheur. En aurez-vous le courage ?

Amélie leva les mains et les yeux au ciel. Henri poursuivit :

— Écoutez, Amélie, cet instant est solennel ; dites-moi si vous vous sentez la force d'être la compagne d'un homme qui a souffert et doit souffrir encore ?

Amélie se leva et dit d'un accent assuré :

— Je jure que je serai votre épouse avec joie et bonheur.

Henri la serra contre son cœur, et c'est ainsi qu'ils furent fiancés. Alors Amélie le prit par la main et ils allèrent trouver la comtesse.

— Bénissez vos enfants, lui dit sa nièce, en tombant à genoux devant elle.

Le mariage eut lieu peu de jours après ; il fut célé-

bré dans une terre appartenant à Amélie, située à quelques lieues de Paris; mais il n'y eut aucune fête. Henri le demanda comme une grâce à sa fiancée, elle le lui accorda sans peine; et en effet, que lui importait le monde et son bruit? Pour elle, la véritable fête était dans l'acte qui l'unissait à celui qu'elle aimait.

Ils demeurèrent donc dans une entière solitude pendant les quinze premiers jours de leur mariage. Au bout de ce temps, qui fut pour Amélie un rêve qui lui montrait le ciel, Henri reprit l'air sombre, la physionomie morne qu'il avait constamment et qu'on avait pu attribuer jadis à un amour qui craignait un refus. Silencieux, absorbé dans de sombres pensées, il finit par donner à sa femme une sorte de terreur vague mais instinctive, qui, remplaçant un bonheur et des joies jusqu'alors inconnus, fut pour elle une douleur également grande; elle comprit le malheur sans savoir comment le parer, et cet état finit par lui devenir insupportable.

— Qu'avez-vous, Henri? lui dit-elle un soir que, rentrés après une longue promenade dans laquelle il n'avait répondu que par des monosyllabes à tout ce qu'elle lui disait, il marchait toujours en silence dans le salon, les bras croisés sur sa poitrine, et comme perdu dans un monde de pensées étrangères à ce qui l'entourait.

— Moi! répondit-il en tressaillant. Mais je n'ai rien... que du bonheur, Amélie, et vous le savez bien!...

Amélie ne répondit pas, mais deux larmes roulèrent lentement sur ses joues : c'était son cœur qui avait parlé. Henri alla à elle et, la prenant dans ses

bras, il lui dit avec un accent de profonde tristesse :

— Je te l'ai dit, Amélie, il y a du malheur à m'aimer. Tu l'as voulu cependant, et cette persistance m'a attaché à toi. Et voilà maintenant que le temps de prouver que tu ne crains pas d'aimer celui qui souffre est venu, tu parais le redouter?

— Ah ! je jure d'être heureuse, même de souffrir pour toi! Mais que je sache au moins ce qui t'occupe. Pourquoi nos pensées ne sont-elles pas communes? Pourquoi ne pas m'ouvrir ce cœur, qui est maintenant mon bien? Pourquoi?

— Amélie, tu ne peux rien savoir, du moins pour le moment, de ce qui m'occupe au point, je l'avoue, de me faire oublier que je suis près de toi. Mais je t'aime, je n'aime que toi. C'est une vérité du cœur, crois-la.

Amélie secoua lentement la tête, et résistant à la pression du bras de son mari, qui la retenait contre lui, elle s'éloigna, blessée dans l'âme du refus de Henri. Son caractère, doux et bon dans l'habitude de la vie, était soupçonneux et jaloux dès que l'affection se trouvait engagée. L'amitié même ne pouvait jamais la rassurer; elle craignait toujours de n'être pas assez aimée. Ce sentiment avait une source qui devait le faire excuser, mais il rendait malheureux ceux qu'elle aimait : la méfiance est si pénible! Une justification, qu'elle soit ou non facile, est toujours le sujet d'un reproche, même tacitement exprimé lorsqu'on craint de le faire à haute voix.

La comtesse et le marquis étaient retournés à Paris et avaient laissé le jeune couple aux joies des premiers jours d'un premier et légitime amour. Ils étaient donc seuls, et personne ne pouvait se mettre

entre eux et ce nuage qui venait de s'élever. Amélie retourna dans son appartement après la conversation qu'on vient de rapporter, et là, pleurant avec angoisse, elle laissa venir à elle les plus pénibles pensées; pour la première fois elle eut la terrible crainte d'avoir été épousée pour sa fortune! Henri en aimait peut-être une autre avant de la connaitre! Lorsque son imagination lui présentait cette image, elle devenait froide et pâle et se sentait mourir. D'autres fois elle pensait que Henri avait peut-être perdu cette femme qu'il avait aimée. Mais qu'elle fût morte ou vivante, Amélie en était jalouse : avec une âme comme la sienne, la tombe n'était pas un refuge. Cette idée lui parut la plus vraisemblable, et elle la caressa comme la moins douloureuse; elle essuya ses yeux et descendit pour rejoindre Henri.

Elle le trouva sous la colonnade qui formait la façade de la maison du côté du parc; il était debout, appuyé contre une des colonnes et regardant, peut-être sans le voir, le magnifique paysage, éclairé par la lune, qui se déployait devant lui. C'était cependant une vue magique, car le pays qu'il avait sous les yeux était cette vallée de Montmorency que nous laissons, simples que nous sommes, pour aller au loin chercher ce qui ne la vaut pas. Henri avait en ce moment les yeux attachés sur le lac d'Enghien qu'il voyait à sa gauche, et sur lequel voguaient plusieurs barques qui portaient sans doute des heureux du monde; car il parvenait jusqu'à lui, dans le calme du soir, des sons d'une harmonieuse musique et des paroles joyeuses. Ce contraste lui était probablement pénible, car Amélie le trouva plus sombre qu'une heure avant. Son front était fortement plissé, et ses

lèvres serrées et contractées semblaient retenir une imprécation.

Dans une âme jalouse, tout éveille un soupçon; Amélie ne vit dans ce qu'elle remarquait qu'un souvenir rappelé : Henri était allé à Venise ; ces barques, ces chants, cette belle nuit, cette lune aussi radieuse que dans le beau ciel de l'Italie, Amélie traduisit ainsi ce qu'elle voyait. En ce moment, Henri l'aperçut, et l'attirant à lui il la baisa au front :

— Pourquoi m'as-tu quitté? lui demanda-t-il avec cet accent qui s'adresse toujours au cœur. Reste auprès de moi. J'aime à te voir et à t'entendre au milieu de ces joies mystérieuses d'une belle nuit d'été dans un pays enchanté. Reste ainsi, toujours!

Et il la rapprochait de lui, et il baisait doucement ses yeux, ses cheveux et son front, et elle alors oubliant tout, elle laissait tomber sa tête sur la poitrine de son mari, et n'avait plus ni doutes, ni soupçons, ni rien de ce qui lui déchirait le cœur. Elle regardait avec orgueil et amour son Henri qui, dans cet instant surtout, lui paraissait plus beau que jamais elle ne l'avait vu. Entièrement vêtu de noir, sa belle taille se déployait admirablement sur la colonne blanche contre laquelle il s'appuyait dans une attitude toute gracieuse. Amélie en était fière.

Tout à coup une réflexion qu'elle ne put repousser se présenta à elle :

— Henri, lui dit-elle, pourquoi portez-vous toujours le deuil? Depuis que je vous connais, jamais je ne vous ai vu autrement vêtu qu'en noir! vous ne l'avez même pas quitté le jour de notre mariage.

A cette question, Henri parut entièrement bouleversé! Sa pâleur habituelle redoubla, ses mains se

contractèrent et repoussèrent Amélie qu'auparavant elles serraient avec amour sur son cœur.

— Oui, s'écria-t-il avec violence, je porte le deuil et le porterai LONGTEMPS ! TOUJOURS PEUT-ÊTRE ! C'est un vœu, un vœu terrible écrit avec du sang et enregistré par Satan, car c'est de la vengeance qu'il me faut et une vengeance plus grande, s'il est possible, que l'injure.

Et repoussant Amélie qui, les mains jointes, était devant lui terrifiée de sa colère, il descendit rapidement le perron et s'enfonça dans le bois, d'où il ne revint que fort avant dans la nuit.

A dater de ce jour, les deux époux éprouvèrent un changement réel et fâcheux dans leur vie intérieure. Henri avait évidemment un secret, tenant à sa vie passée et présente, qu'il défendait contre la jalousie curieuse d'Amélie : la chose était visible.

Un jour, tandis qu'il était à dîner, on remit une lettre à Henri. Amélie vit d'abord qu'elle était apportée par un messager, car l'heure de la poste était passée ainsi que celle de l'arrivée d'une voiture de paysan qui chaque jour apportait de Paris les commissions et les lettres. Henri lut cette lettre avec une émotion visible, il la relut plusieurs fois et réfléchit ensuite profondément.

— Monsieur le comte répond-il ? demanda le valet de chambre.

— Dites seulement que c'est BIEN, dit Henri.

Il plia la lettre, la mit dans l'une des poches de son gilet et continua la conversation pendant le reste du dîner avec une aisance qui voulait être naturelle, mais qui était évidemment contrainte. Amélie était

plus qu'inquiétée par sa jalousie cette fois et, en effet, il y avait motif.

A peine le dîner fut-il terminé que Henri prit son chapeau, embrassa Amélie et s'élança dans le parc, en se dirigeant vers une partie qui donnait sur une route assez déserte.

L'instinct de la jalousie chez une femme est rarement trompeur, pour son malheur et celui de l'homme qu'elle aime. Amélie savait que de ce côté Henri ne pouvait sortir du parc que pour aller à Enghien, et il n'avait pas de clef. C'était donc du côté de la route qui bordait le parc qu'il fallait aller, mais à quel endroit? le parc était grand. Amélie jeta un chapeau sur sa tête et courut dans la direction qu'elle avait vu prendre à son mari.

— Peut-être parleront-ils, se dit-elle avec un sourire qui rendait tout ce qu'elle souffrait, et je les entendrai.

Arrivée dans la partie du parc qui touchait à la route, elle écouta : rien, rien que le bruit qu'elle-même produisait en écrasant les feuilles sèches sous ses pieds, rien que le bruit des battements de son cœur. Tout à coup elle s'arrête, elle a entendu des voix près d'elle; elle écarte des branches et elle aperçoit à quelques pas d'elle son mari appuyé sur le chaperon ou le parapet d'un mur à hauteur d'appui, donnant sur la route dont il a été parlé, et disant adieu de la main et de la voix, mais parlant bas, à un homme d'une belle tournure et dont la figure était vivement agitée. Cet homme répondit affectueusement à l'adieu d'Henri; puis, ramenant son manteau autour de lui, il s'éloigna rapidement. Henri, après l'avoir conduit de l'œil, quitta le mur et rentra dans le parc.

Tout redevint silencieux et solitaire, et Amélie demeura seule, livrée à ses réflexions.

Elles étaient étranges. Quel était cet homme? un messager sans doute... cependant ce n'était pas un domestique. C'était donc un ami? mais alors pourquoi Henri a-t-il été si peu de temps avec lui? Amélie ne savait que résoudre. Dans ce moment, ce qu'elle craint, c'est que son mari ne la surprenne l'épiant; elle court rapidement en suivant le mur dans une autre direction, et se trouve enfin dans la partie du parc tout opposée à celle qu'avait suivie Henri. Plus tranquille alors sur les suites de sa démarche, Amélie revint lentement au château sans rencontrer son mari, qu'elle trouva assis dans le salon et profondément occupé devant une carte d'Europe. Lorsqu'elle entra, il l'appela de la main et l'embrassa avec une tendresse qui lui donna une vive émotion.

— Tu m'aimes donc? lui dit-elle, en passant sa main dans la belle et blonde chevelure de Henri et le regardant avec cet amour que les femmes seules ressentent et expriment.

— Enfant! est-ce que tu en doutes jamais?

Et comme il voyait qu'elle gardait le silence:

— Amélie, si je savais que tu doutasses de moi un seul instant, je partirais à l'heure même, et tu ne me reverrais jamais.

Elle se jeta dans ses bras et le serra convulsivement contre elle.

— Notre union est une union consacrée devant Dieu, Amélie. La femme qui soupçonne son amant le fait avec raison, elle craint ce qui peut lui arriver : l'abandon! mais, à moins d'avoir une preuve positive, la femme qui soupçonne son mari lui fait tort dans

son honneur et dans sa foi. Retiens bien cette parole, Amélie !

Plusieurs jours s'écoulèrent. Henri paraissait moins accablé depuis l'entrevue du parc. Lorsque le mois de juillet fut à sa fin, le jeune ménage retourna à Paris. La comtesse, accoutumée à voir journellement Amélie, ne pouvait se faire à cette solitude. Amélie le comprit, et puis ensuite elle retournait avec Henri, et partout où elle était avec lui elle était bien.

L'intérieur de cette famille était heureux, du moins en apparence ; il y avait bien quelques peines, mais elles étaient pour Amélie, et quelquefois pour sa tante lorsque la conversation venait à se porter sur l'empereur ; alors la colère de Henri ne reconnaissait de bornes que celles imposées par le respect qu'il devait à la comtesse, dont l'attachement pour Napoléon était proportionné à sa reconnaissance : aussi jamais ne souffrit-elle une parole contre lui dans son salon, alors un des plus brillants de Paris.

— Il m'a rendu ma fortune, disait-elle, et a été le bienfaiteur des miens ; je l'aime enfin ; et d'ailleurs toute la France l'aime comme moi. Nous l'aimons tous, et nous l'avons prouvé en le proclamant le 2 décembre 1804.

Le respect arrêtait la réponse de Henri sur ses lèvres : non seulement il adorait ses princes, mais c'était avec un saint amour ! et ce qui n'était pas EUX était son ennemi ! Henri alors quittait le salon et se retirait chez lui. Amélie allait le joindre. Elle admirait Napoléon, mais elle ne l'aimait pas, et ce demi-rapport d'opinion avait été un attrait de plus pour Henri. Il était de ces hommes qui n'ont qu'un jour pour éclairer leur opinion politique, et ont dormi pendant les

quarante années de révolution qui viennent de s'écouler; et pourtant Henri de C... était un homme de talent et d'esprit.

Un jour Henri entra dans la chambre d'Amélie, une lettre à la main, et lui annonça qu'il venait lui dire adieu parce qu'il partait dans une heure pour la Normandie.

— Vous partez ! s'écrie Amélie ; mais je pars aussi, moi !

— Impossible, mon amie. Je vais dans un vieux château qui m'a été rendu lors de ma radiation et que je n'ai pas encore vu. Un vieux précepteur qui m'a élevé y demeure comme concierge ; il est malade, et je dois y aller sans perdre un instant.

— Mais, encore une fois, je veux y aller avec toi. Il faut une femme auprès d'un malade.

— Pauvre enfant, tu ne sais pas ce que tu demandes ! toi, accoutumée au luxe et à tout ce qu'il donne de superfluité, tu n'aurais pas même le triste nécessaire dans mon vieux manoir. Non, non, tu ne peux pas venir.

— Mais je le veux, moi ! répondit Amélie en pleurant ; je ne veux pas te quitter. Que m'importe un dîner plus ou moins bon, un appartement plus ou moins commode ? Je veux te suivre !

Dans ce moment, la comtesse entra chez sa nièce ; on la fit juge de l'objet de la contestation, et elle fut de l'avis d'Amélie. Cette absence, ne devant durer que huit jours, ne pouvait l'incommoder. Henri ne savait comment résister davantage.

— Je ne puis vivre sans toi, même huit jours, répétait Amélie en pleurant.

Henri réfléchissait : quelquefois en contemplant

cette jeune femme, si aimante et si dévouée, il était au moment de céder ; et puis, une voix intérieure lui criait de s'arrêter.

— Écoutez, dit-il au deux femmes, je n'ai jamais rougi de mon peu de fortune : en épousant Amélie, je l'aimais, et je savais qu'un amour vrai comme le mien paierait plus qu'une couronne. Mais ce qui est compris du noble cœur d'Amélie ne l'est pas de tout le monde. Pourquoi voulez-vous me contraindre à rougir devant vos domestiques, qui ne comprendront pas la grandeur qui réside dans les murs lézardés de mon vieux château ? Ses tours eussent été relevées, si, comme beaucoup d'autres de ma caste, j'avais voulu adorer l'idole !

— Eh bien ! je partirai seule avec toi. Je n'emmènerai qu'Annette, comme toi tu n'emmèneras, je présume, que Louis.

Annette était la sœur de lait d'Amélie ; et Louis, le valet de chambre d'Henri, l'avait vu naître.

En écoutant Amélie, en la regardant, une pensée rapide traversa l'esprit de son mari ; il ne résista pas davantage.

— Eh bien ! lui dit-il, viens avec moi, je ne m'y oppose plus. Ce sera peut-être heureux pour tous deux.

Deux jours après ils étaient sur la route de Normandie ; Amélie et Henri étaient dans une calèche bien fermée, Annette sur le siège ; Louis courait en avant et faisait préparer les chevaux. Ils allaient fort vite. Henri payait les guides comme s'il allait chercher une couronne. Souvent il regardait à sa montre.

— Nous ne marchons pas, s'écriait-il ; et ils allaient comme le vent.

Enfin, vers le milieu du second jour, ils atteignirent la dernière poste de la grande route : c'était un pauvre village comme la plupart de ceux qui sont près de la mer, en Normandie, de ce côté surtout. A peine Henri fut-il arrivé qu'il fit demander un fermier qui devait fournir des chevaux pour aller au château de C..., terme du voyage. En peu d'instants les chevaux furent prêts : on aurait dit qu'ils *attendaient*. Les voyageurs repartirent aussitôt, au grand contentement de Henri, dont l'empressement semblait avoir redoublé depuis qu'il avait entretenu le fermier.

A mesure qu'ils avançaient, la route devenait plus difficile. Les grandes pluies d'automme avaient tellement dégradé le chemin, que la calèche pouvait à peine avancer. Vers le soir le temps se couvrit, et de longues rafales annoncèrent un orage. Amélie, qui jamais n'avait voyagé que dans le midi de la France et en Italie, était désagréablement surprise de ce froid sombre, de ce ciel gris et de cet air âpre qui racontait toutes les souffrances que devait éprouver le pauvre dans cette contrée inhospitalière ; tout à coup elle entend un bruit d'une nature étrange. Le postillon s'était arrêté pour laisser souffler les chevaux ; Amélie entendit alors comme les acclamations de plusieurs milliers de voix, mais sans rien voir. C'était comme la rumeur d'une ville éloignée ; et ce bruit avait son accroissement et son affaiblissement. Cette régularité était solennelle, et au milieu de ce pays presque sauvage, le soir, au moment où la nuit commence à envelopper tout ce qui est autour de nous d'un voile sombre, ce bruit avait un mystère qui devait frapper l'âme d'Amélie d'une sorte de terreur ; et à mesure que la voiture avançait, il devenait plus retentissant.

— Mon Dieu, dit-elle enfin, rompant le long silence qui s'était s'établi entre elle et Henri depuis le village où ils avaient quitté la grande route, mon Dieu, quel bruit étonnant !

— C'est la mer, lui répondit en souriant son mari, c'est le bruit de l'Océan dans sa majesté et sa beauté lorsque la tempête commence à soulever ses vagues.

Dans ce même moment, un beau spectacle s'offrit aux yeux d'Amélie : la voiture était parvenue au sommet d'une petite colline de sable ; et tout à coup, comme si un rideau s'était levé, l'Océan, avec ses vagues, ses falaises et ses grèves solitaires, déroula l'immense tableau de ses beautés devant Amélie. Alors elle oublia sa terreur passagère et fut saisie d'admiration. Toutefois elle frissonnait encore. La belle mer d'Italie, avec ses rivages fleuris et embaumés, ses bords enchantés ; Venise et ses bouquets de roses ; l'Adriatique, ses barques et ses gondoliers toujours poétiques, ne voguant sur ses eaux claires que pour une fête ou pour l'amour, avaient, pour une femme comme Amélie, une poésie plus sensible que la voix solennelle de l'Océan et la sombre grandeur de ses scènes.

Mais Henri, à la vue de la mer, fit une exclamation qui révélait la joie de son cœur : on voyait qu'il retrouvait un lieu chéri et préféré. Cette joie se peignait dans ses yeux, dans sa physionomie radieuse, que la lune éclairait en ce moment.

— Tiens, dit-il à sa femme en levant la main vers un rocher qui s'élevait d'une hauteur de plus de quatre-vingts pieds au-dessus des falaises qui, en cet endroit, bordaient le rivage, tiens, voilà *ton château ;* vois

pour quel lieu tu as quitté le palais enchanté que tu habitais il y a deux jours.

Amélie suivit la direction de la main de Henri, et aperçut, en effet, tout en haut du rocher, quelques tourelles qui se dessinaient en noir sur l'azur ardoisé du ciel. Placé au sommet de ce roc escarpé incessamment battu des flots et exposé au courant d'une marée presque furieuse en cet endroit, dont les lames se brisaient avec fracas contre les écueils au bas du rocher, ce château semblait une de ces décorations fantastiques que l'imagination évoque à la suite d'une vieille légende. Aussi, l'impression que produisit la première vue du château de C... sur Amélie fut un effroi qu'elle ne put cacher à Henri et qu'elle ne chercha même pas à lui dissimuler ; car, se jetant dans ses bras, elle cacha sa tête dans son sein en s'écriant :

— Ah ! mon ami, quel horrible lieu !

Henri l'embrassa avec tendresse en cherchant à la rassurer. Il lui dit que, parvenus au château, la grandeur du spectacle qu'elle verrait lui en ferait oublier la première et pénible impression, et que, d'ailleurs, de l'autre côté du rocher qu'ils allaient tourner, elle aurait une route facile et moins solitaire. En effet, ils entraient alors dans un misérable village formé de quelques cabanes de pêcheurs. Mais cette petite peuplade était déjà couchée et endormie, et les voyageurs ne furent accueillis, en la traversant, que par les longs aboiements des chiens qui, se mêlant au bruit de la mer et de la tempête, formèrent l'harmonie qui salua Amélie et son mari à leur arrivée dans leur antique manoir.

Comme Henri l'avait annoncé en effet, la voiture parvint sans peine au grand portail gothique du châ-

teau ; la plate-forme sur laquelle elle s'arrêta était recouverte d'un gazon court et épais qui avait fleuri en cet endroit sous la protection de l'édifice qui le garantissait du vent salin de la mer. Quant à l'édifice lui-même, son aspect, lorsqu'elle en fut près, ne diminua pas la terreur que de loin il avait inspirée à Amélie. On voyait que cette habitation avait été abandonnée pendant bien des années. Sa construction était antique, mais grossière, et sans rappeler ces admirables édifices du moyen âge avec leurs dentelles de pierre, leurs tourelles romantiques, et tout ce qui éveillait l'imagination du voyageur et lui faisait retrouver, au milieu d'un château en ruines, la châtelaine et ses pages, ses troubadours et son chapelain. Le château de C... était plus vieux que le moyen âge. Sa construction était grossière, en pierres brutes et grisâtres, prises évidemment dans les rochers du rivage ; ses fenêtres, peu nombreuses, étroites et fort élevées, étaient distribuées avec un grand mépris de la régularité. Malgré sa solidité réelle et fort apparente, une partie du bâtiment avait cédé à l'action du temps et des éléments, et n'offrait plus que des ruines.

On voyait que les hommes avaient aidé à tous deux, ce qu'ils font toujours lorsqu'il s'agit de détruire : les poutres avaient été arrachées, pour faire du feu, par les pauvres vassaux, et les murs s'étaient enfin écroulés : la partie gauche du château était demeurée seule habitable et intacte.

Lorsque cette habitation désolée s'offrit ainsi aux yeux de la jeune femme accoutumée à tout le luxe et à toutes les douceurs d'une vie toujours heureuse, elle ferma un moment les yeux pour ne rien voir.

Mais ensuite elle fut rappelée à elle-même par la voix de Henri.

— Je l'ai voulu, se dit-elle à elle-même, pourquoi me plaindre et lui faire de la peine ?

Et tout aussitôt elle courut légèrement à son mari qui, déjà dans la cour du château, commençait à se repentir d'avoir eu la pensée d'amener Amélie au château de C... Mais elle l'aborda en riant, plaisanta la première sur la ressemblance de son manoir avec le vieux château d'*Udolphe dans les Apennins*, et fut si bonne et si aimable que Henri, tout joyeux, se dit :

— J'ai bien fait. Elle fera *tout ce que je voudrai*.

Toutefois la terreur d'Amélie fut plus forte que sa résolution en traversant la cour solitaire et en montant l'escalier tournant qui conduisait à son *appartement*. Elle se serrait contre Henri et, s'appuyant sur sa poitrine, elle fermait les yeux, se laissant conduire comme un enfant.

La chambre où elle fut conduite était convenable. Les meubles en étaient vieux mais propres, et un feu brillant, qu'avait allumé le vieux concierge, lui donnait une gaieté d'aspect qui fit oublier à Amélie ses fatigues et ses terreurs.

Sa nuit fut paisible. Elle dormit comme on dort à dix-huit ans lorsqu'on est fatigué. Le lendemain, la vue magnifique qui s'offrit à elle à son réveil lui fit non seulement tout oublier, mais lui donna le désir de prolonger son séjour à C... Le soleil brillait dans un ciel bien bleu, et les vagues, la veille si furieuses, au matin étaient calmes et limpides et portaient les barques des pêcheurs du hameau qui étaient au bas du château. Henri lui apprit qu'elle pourrait se pro-

mener facilement quand elle le voudrait sur la mer, en prévenant quelques heures d'avance, parce que les écueils qu'elle avait aperçus en arrivant, et qui l'avaient tant effrayée, n'étaient que du côté de la route.

— Mais dans cette partie, poursuivit-il en indiquant celle qui bordait les ruines, il y a une espèce de port naturel où la mer est paisible.

— Est-ce que les vaisseaux peuvent y aborder? demanda Amélie.

— Des vaisseaux! dit vivement Henri. Des vaisseaux! Vous ai-je dit cela? Non sans doute! Comment voulez-vous que des vaisseaux puissent arriver ici? N'allez pas dire une chose comme cela à Paris, car on rirait de vous, ma chère.

Il dit ce peu de mots avec une telle vivacité qu'Amélie fut étonnée; mais cette impression fut passagère, et bientôt elle l'oublia d'autant plus facilement que Henri mit une telle activité à faire préparer une embarcation, que le matin même elle put se promener sur la mer. Henri la conduisit sur la côte à deux ou trois lieues, dans un pays ravissant. De hautes falaises abritaient des bois de chênes et de bouleaux qui, ayant conservé leurs feuilles, étaient d'un prix inestimable à cette époque de l'année où tous les bois sont dépouillés. Le lieu où Henri avait conduit Amélie était presque désert : quelques maisons construites depuis peu, mais n'ayant qu'un étage et pour une ou deux personnes seulement, formaient le hameau où se trouvait Amélie; elle n'y vit que trois ou quatre femmes dont le langage la surprit; il n'avait rien de celui de cette province. Henri connaissait les hommes, à ce qu'elle présuma; car il parla longtemps

avec deux d'entre eux, et leur conférence fut même assez longue, tandis qu'Amélie, accompagnée d'Annette, s'amusait à parcourir le bois et à ramasser des coquillages sur le rivage.

Tout à coup le temps, qui avait été beau depuis le matin, se couvrit et le vent recommença à souffler avec violence. Amélie descendit rapidement et courut à Henri, qui paraissait toujours sérieusement occupé avec les deux hommes qui l'avaient reçu à sa descente de la barque. Le temps paraissait surtout les occuper :

— Mon ami, je t'assure que je n'aurai pas peur, dit Amélie, se penchant sur son mari.

Il se retourna vivement, et lui saisissant la main :

— Quoi donc ! s'écria-t-il, avez-vous entendu ce que je disais ?

Amélie sourit de la véhémence de son mari.

— Moi, dit-elle, je n'ai rien entendu. Eh ! que voulais-tu donc que j'entendisse d'ailleurs ?

— Je craignais que tu ne t'effrayasses de ce que ces hommes disaient du temps, dit-il en se reprenant ensuite, comme honteux de sa vivacité.

— Oh ! je suis aguerrie maintenant, et je braverais une tempête, je crois ! Et puis avec toi, mon Henri, que ne braverais-je pas !

— Viens, lui dit-il, partons, car la tempête va nous surprendre.

Le retour fut heureux, malgré le gros temps ; mais vers le soir la tempête se déclara. Henri était dans une violente agitation, rien ne pouvait expliquer son inquiétude. Amélie fut de nouveau livrée à une foule de pensées qui troublaient sa raison. Elle en vint à croire que son mari attendait quelqu'un ! une

femme! et qu'il était inquiet pour sa vie. En effet, rien ne pouvait expliquer pourquoi, malgré la pluie et le vent, Henri allait sur le haut du rocher pour faire allumer des feux et établir une sorte de fanal; cette occupation dura une partie de la soirée. Vers onze heures la tempête s'apaisa; alors seulement Henri rentra dans la chambre de sa femme qui, pendant son absence, était demeurée en prières et pleurait. En lui voyant cette tristesse, son mari fut presque irrité et le lui témoigna durement.

— Je t'ai emmenée avec moi, Amélie, pour être une consolation et non un accroissement à ma douleur et à ma tristesse. Je suis un malheureux, un paria! je te l'ai dit; pourquoi n'as-tu pas voulu me croire? Je me proposais de t'ouvrir mon cœur ici, mais, si tu n'es qu'une enfant insensée, comment puis-je le faire?

Amélie se repentit, demanda pardon, l'obtint, et tous deux se couchèrent accablés des fatigues de la journée.

Amélie dormait profondément, lorsqu'elle fut à demi réveillée par un bruit sourd semblable à un coup de canon. Elle ouvrit les yeux, tout était encore sombre; elle écouta avec attention, le même bruit se répéta.

— Éveillerai-je Henri? se dit-elle. Non.

Mais dans le même moment elle comprit que Henri était éveillé comme elle, car il se pencha pour écouter si elle dormait. Elle ne dit rien. Alors Henri se leva doucement avec une grande circonspection; il passa seulement une redingote, s'enveloppa de son manteau et, se penchant sur sa femme qu'il croyait endormie, il effleura son front et ses cheveux de ses lèvres; puis s'élançant hors de la chambre, elle

l'entendit qui courait rapidement dans les vastes corridors du château.

Où allait-il ainsi à cette heure de la nuit? Amélie, demeurée seule, fut d'abord stupide d'étonnement; il lui était démontré que son mari attendait quelqu'un. Cette sollicitude du soir pour le fanal, cette course nocturne, l'homme du parc à Paris!

— Mon Dieu, qu'est-ce donc que cela peut être? s'écrait Amélie dans l'angoisse de son cœur.

Elle pleura. Sa position lui parut ce qu'elle n'était pas : elle se crut trahie, elle s'affligea sans mesure.

— Oh! s'écriait-elle, pourquoi ai-je quitté ma mère?

Vers le matin elle entendit des pas à la porte de sa chambre, puis cette porte s'ouvrit lentement. C'était Henri, il s'avança doucement vers le lit, se pencha de nouveau, et ses lèvres se posèrent encore sur les cheveux et le front d'Amélie. Ces deux baisers du départ et du retour tombèrent sur son cœur comme une douce rosée. Mais pourquoi s'éloigner d'elle au milieu de la nuit? pourquoi ce silence surtout? En quelques secondes Henri fut auprès d'elle et profondément endormi.

Lorsque le lendemain tous deux s'éveillèrent, la matinée était avancée. Le soleil n'éclairait pas comme la veille la vaste chambre gothique, et la mer grondait toujours furieuse au bas du roc escarpé. La nature était triste comme l'âme de la pauvre Amélie. Henri au contraire était plus gai que jamais : sa femme ne l'avait vu. Il était seulement agité, et de grandes pensées semblaient l'occuper. Après le déjeuner il dit à Amélie qu'il devait descendre au village pour différents travaux. Il partit en effet et demeura tout le

jour absent, ne revint que le soir et parut encore absorbé dans une méditation qui ne parut à Amélie qu'une preuve de plus de ce qu'elle redoutait. Comme toutes les jalousies, la sienne était insensée : si Henri la trahissait, l'eût-il emmenée avec lui? Mais la passion ne raisonne pas, et Amélie s'y abandonnait entièrement.

— Amélie, lui dit Henri, je serai peut-être obligé de partir demain matin pour demeurer absent un jour entier. Je compte sur toi-même pour que ces heures ne te paraissent pas trop longues.

— Partir! s'écria Amélie avec un accent d'aigreur hautaine qu'elle ne put déguiser ; et où donc allez-vous encore?

— Je n'aime pas les questions faites sur ce ton, répondit Henri ; je te dirai où je vais lorsque tu le mériteras par ta raison et ta douceur.

Amélie pleura, demanda de nouveau et obtint son pardon, et la paix revint encore au milieu d'eux, mais seulement en apparence.

Le lendemain matin, Amélie, à son réveil, se trouva seule : Henri était parti avant le jour, lui dit Annette en l'habillant.

La journée fut mélancolique pour Amélie. Le temps était sombre et pluvieux. Le vent soufflait dans les longues galeries du vieux château inhabité et renvoyait des sons effrayants dans la partie où se tenait Amélie. Ces vastes chambres toutes dégarnies de meubles, ces dalles grises sur lesquelles résonnaient les pas avec de longs échos dans les salles désertes, cette physionomie mélancolique prit un redoublement de tristesse aux yeux d'Amélie dans cette journée où, seule avec elle-même et son inquiétude, elle

entrevoyait un autre avenir s'ouvrir devant elle, mais vaguement et sans savoir ce qu'elle avait à en redouter. Vers le soir, cette inquiétude incertaine se changea en une terreur réelle. Les objets prirent une forme, une voix pour lui parler et lui dire des paroles effrayantes. La journée s'écoula enfin, mais au milieu d'une telle agitation qu'Amélie ne comprit rien à ce qu'elle éprouvait. Annette ne disait rien, mais ses regards parlaient pour elle, et lorsque Amélie, cédant enfin à sa terreur et à ses impressions intérieures, fondit en larmes en s'écriant qu'elle était bien malheureuse, Annette se mit à genoux auprès d'elle, pleura sur ses mains froides et tremblantes, et répéta de sa douce voix :

— Ah ! oui, ma pauvre maîtresse ! bien malheureuse !

Rien ne redouble l'affliction d'une femme qui pleure comme de voir pleurer avec elle. Amélie le prouva, et ses sanglots, longtemps retenus, sortirent alors avec angoisse de son sein. Toutefois avec les larmes arrivèrent les consolations, car c'est être consolée déjà que de pouvoir parler de ses peines à l'amie qui pleure avec vous. Annette était une sœur plutôt qu'une femme de chambre, et Amélie en lui parlant croyait parler à la comtesse de M...

Comment Amélie n'avait-elle pas fait la remarque que ce précepteur dont le comte Henri avait parlé à Paris n'était pas au château ? Annette l'avait très bien remarqué, elle, et le fit observer à sa maitresse. Amélie tressaillit. C'était vrai, et jamais depuis trois jours Henri n'en avait parlé, Il avait oublié le mensonge qu'il avait fait à Paris. Ce fait accrut encore les inquiétudes d'Amélie. Le vieillard qui était concierge

était un vieux domestique du père d'Henri. Lui-même l'avait dit à Annette.

Les deux femmes passèrent la nuit à causer, mais bien bas, car tout leur faisait peur dans cette vaste solitude, et l'écho de leurs voix suffisait pour les effrayer. Elles fermèrent exactement la porte de l'appartement et ne l'ouvrirent que le lendemain à la femme du vieux concierge, lorsqu'elle vint apporter le déjeuner.

La journée fut triste et plus sombre que celle de la veille. Le temps devenait de plus en plus menaçant. La tempête était furieuse. Le roc sur lequel était bâti le château était quelquefois ébranlé par les vagues qui se venaient briser sur lui. A chaque coup Amélie tressaillait. A chaque rafale de vent qui entr'ouvrait la porte mal close, elle songeait à son ravissant appartement de la rue d'Anjou à Paris, et une larme roulait sur sa joue pâle en voyant cet abandon, cet isolement qui l'entouraient de leur glaciale douleur.

— Mon Dieu, disait-elle à Annette, que suis-je venue chercher dans ce malheureux séjour!

Annette ne répondait rien. Mais voulant au moins distraire sa maîtresse, dès que le jour fut venu, elle courut partout avec la légèreté d'une jeune fille de vingt ans, vive et gaie, et tant que le jour dura et éclaira les vieilles murailles du manoir, elle eut le courage d'aller jusque dans les ruines, malgré tout ce que lui avait dit la vieille concierge. Elle lui avait raconté de longues histoires de revenants, d'apparitions, et Annette, qui n'avait peur que des vivants, en avait fait une longue énumération à sa maîtresse; et pour lui prouver qu'elle était brave, elle allait à

tout instant parcourir le château dans toutes ses parties, puis revenait la chercher, croyant la distraire en la conduisant pour voir une vieille armure oubliée dans une galerie, ou bien un meuble antique tombant en poussière. Amélie se laissait conduire par complaisance. Mais après le dîner, se sentant fatiguée, elle se refusa à parcourir de nouveau le château. Annette partit donc seule cette fois, et laissa sa maîtresse au coin de son feu et ensevelie dans ses réflexions.

Le jour était tout à fait baissé. Amélie, inquiète de ne pas voir revenir Henri, songeait avec douleur à la différence de cette triste réalité avec le beau rêve que son imagination de jeune fille lui avait offert. Seule maintenant dans un vieux château, loin de tous les siens, de ses amis, abandonnée, elle pleurait lorsque sa porte s'ouvrit doucement, et quelqu'un qu'elle ne reconnut pas d'abord s'approcha lentement d'elle : c'était Annette. A la lueur du feu qui, de la cheminée, éclairait à peine cette vaste chambre, Amélie vit en frémissant la pâleur de la jeune fille. Elle tremblait et pouvait à peine se soutenir.

— Madame, dit-elle en se laissant tomber sur une chaise, nous sommes perdues si nous ne partons pas de suite pour Paris.

— Qu'y a-t-il ? s'écria Amélie.

— Silence !

Et Annette mit un doigt sur ses lèvres, en se retournant pour voir si personne n'était derrière elle; puis elle s'approcha de sa maîtresse et lui dit très bas :

— Madame veut-elle savoir où est M. le comte et ce qu'il fait ?

— Oh! s'écria Amélie, conduis-moi à l'instant, viens.

Et elle entraînait la jeune fille.

— Un moment, dit Annette.

Et allumant une bougie, elle la cacha derrière sa main, puis elle dit à sa maîtresse de la suivre. Elle lui fit parcourir de vastes chambres, des galeries délabrées, des chambres abandonnées; enfin elles arrivèrent dans une pièce assez petite dans laquelle Annette laissa sa lumière. Puis, montant deux marches qui conduisaient à un cabinet obscur dans lequel il n'y avait aucun meuble, comme, au reste, dans toutes les pièces qu'elles venaient de parcourir, Annette se leva sur la pointe de ses pieds devant une ouverture en œil-de-bœuf qui était pratiquée dans l'un des murs de ce petit réduit, et engagea sa maîtresse à faire comme elle.

Amélie ne distingua rien d'abord de ce qui était au-dessous d'elle. C'était comme un vaste hangar, une cour couverte, pleine de ballots, de caisses ; des faisceaux d'armes étaient dans un coin de cette halle, des voiles de vaisseaux, un vaste drapeau étaient suspendus au-dessus de la voûte et flottaient agités par le vent, qui pénétrait dans cette salle immense, malgré les portes en planches qui la fermaient. Des centaines de bougies jetaient une vive lumière et, dans le premier moment, Amélie éblouie ne put rien distinguer; mais insensiblement son œil s'accoutuma à distinguer les objets qui étaient au-dessous d'elle et, d'abord, elle vit ces ballots et ces caisses, ces armes, ces drapeaux. Mais un grand bruit qui se faisait entendre sans qu'elle pût voir ce qui le produisait lui inspira plus de curiosité que le reste. Tout à coup

un éclat brillant frappe ses yeux, il est suivi de vives acclamations. Amélie voit enfin au-dessous d'elle une table immense qui occupe le milieu de cette halle; autour de cette table sont assis au moins cent hommes vêtus de bleu, portant l'habit et le chapeau de marin [1]. Il y avait aussi d'autres hommes vêtus comme les paysans le sont en France

Parmi eux, Amélie reconnut les deux hommes de la côte voisine qu'Henri paraissait connaître le jour où il l'y conduisit. Enfin, ses yeux familiarisés parcourent la table une autre fois, elle y trouve des figures étranges, des costumes bizarres, mais rien qui puisse justifier l'intérêt qui l'a conduite en ce lieu. Elle allait descendre de son observatoire et demander à Annette ce qu'elle voulait lui montrer, lorsque tout à coup un cri étouffé lui échappe, ses yeux ont rencontré un objet. Mais non, ce n'est pas lui, Dieu puissant, ce ne peut être Henri, son Henri là, au milieu de ces misérables, hurlant dans la fureur de l'ivresse et blasphémant les noms les plus saints. Mais elle ne peut plus douter, c'est Henri, c'est bien lui. Dieu tout-puissant! il est assis sur un siège plus élevé, il est habillé comme eux, et même il les préside, il partage leurs excès, il dirige l'orgie! il est enfin un de ceux qu'Amélie a sous les yeux. Pendant une demi-heure, peut-être, elle demeura clouée à cette fatale fenêtre, où sa destinée l'avait amenée. Ce qu'elle vit, ce qu'elle entendit la convainquit, hélas! qu'elle ne rêvait pas, et que la réalité était là devant elle! La sensation qu'elle éprouva fut d'une telle

[1] La veste bleue, le chapeau ciré.

nature, qu'elle crut un moment mourir en voyant Henri, cet homme qu'elle aimait, cet homme dont elle portait le nom, présider une orgie de brigands et réserver pour ces hommes le sourire de ses lèvres et la joie de son cœur. Oui, Amélie crut mourir. Au moment où elle allait quitter cette fenêtre qui lui avait montré son malheur, quelques voix seulement se faisaient entendre.

— Il faudra beaucoup d'argent pour cette expédition, commandant, disait l'un des hommes de la côte à Henri.

— J'en aurai, disait Henri.

— Et comment?

— Que vous importe? vous en aurez.

— Oui, oui, dit l'un des hommes, cela s'entend.

Et il fit le signe de mettre quelqu'un en joue.

Amélie frémit, elle quitta enfin ce lieu maudit et retourna dans sa chambre à demi morte de frayeur. Vers minuit Henri revint *de son voyage*. Il paraissait accablé de fatigue et fut moins tendre pour sa femme; mais une heure avait suffi pour rendre cette froideur moins sensible. Le lendemain il sortit encore. Ce fut pendant son absence qu'Amélie fit avec Annette le plan que celle-ci exécuta. Amélie écrivit à la comtesse qu'il fallait qu'*aussitôt* sa lettre reçue, un courrier envoyé de Paris vînt la chercher à C..., dont elle donnait l'adresse de manière à ne se pas tromper. Cet homme devait avoir l'ordre de ramener Amélie, parce que la comtesse était fort mal.

— Je vous dirai pour quel motif j'en agis ainsi. Ne dites pas un mot de ma lettre au marquis.

Annette se leva avant le jour et eut le courage d'aller au village de la poste porter ce paquet. Elle

arriva au moment du passage du courrier et vit partir la lettre. Tout allait bien.

Revenue au château sans qu'on se fût aperçu de son absence, Annette rendit le courage et l'espérance à sa maîtresse. Les deux jours s'écoulèrent comme les autres, Henri fut presque toujours absent, et toujours les mêmes assemblées et les mêmes orgies dans la grande salle furent vues par Annette et par Amélie! Le troisième jour, au matin, une calèche attelée de quatre chevaux de poste entra dans la cour du château, et le valet de chambre de confiance de la comtesse remit une lettre à Amélie; elle contenait ce qui était convenu.

— Ah! s'écria Amélie, je vais partir à l'instant. Lisez, dit-elle à son mari en lui donnant la lettre.

— Je ne puis t'accompagner, mais il faut partir, dit aussitôt le malheureux jeune homme.

Et, serrant sa femme dans ses bras, il la fit monter en voiture, la recommanda aux soins du valet de chambre de la comtesse, et, veillant lui-même à ce que tout fût bien dans la voiture, il l'embrassa, lui promit de la rejoindre bientôt, et donna lui-même l'ordre aux postillons de partir, et surtout d'aller vite. Le malheureux!

Amélie, en se séparant de lui, fut saisie d'un sentiment qui lui fit éprouver une vive angoisse.

— Je souffre bien, disait-elle quelquefois à Annette.

Mais la terreur revenait l'assaillir de nouveau, et les remords s'effaçaient devant elle.

Arrivée à Paris, elle ne put résister aux instances de sa mère adoptive, et lui raconta tout ce qu'elle avait vu et entendu. Il leur fut démontré que le marquis ne

savait rien. Quant à Henri, les deux femmes, dans leur sagesse, ne le virent pas très coupable. En conséquence, il fut arrêté entre elles qu'il fallait le taire au marquis.

— Comme au monde entier! s'écria Amélie.

La comtesse ne répondit rien. Mais le lendemain matin elle s'en fut chez Fouché.

— Mon cher duc, lui dit-elle, je viens vous rendre *gratis* un bon office, mais cependant à une condition.

— Quelle est-elle?

— Vous allez le savoir. Vous faites si bien votre affaire qu'il y a dans une province de France une troupe d'hommes qui conspirent contre le gouvernement, et vous n'en savez rien. Quelqu'un parmi eux m'intéresse vivement, et avant de rien vous dire j'exige votre parole *d'honneur de Français et de chrétien* qu'il aura la vie sauve et la liberté; enfin arrêtez les autres et ne lui faites rien, cela est clair, je pense.

— Fort clair, en effet. Et où se trouve cette troupe?

— Vous n'en saurez pas un mot jusqu'à votre serment.

— Eh bien! je m'y engage. Je vous donne ma *parole d'honneur de Français et de chrétien* que le chef de votre troupe aura la vie et la liberté sauves.

La comtesse crut à l'honneur, à la foi et au patriotisme de Fouché!! et elle parla. A mesure que ses paroles frappèrent l'oreille de Fouché, les petits yeux de l'homme du Comité de salut public scintillèrent d'un feu joyeux et sanglant.

— Oh! quel service vous me rendez! s'écria-t-il; enfin, voilà plus de dix mois que je suis à la recherche

de cette troupe qui depuis un an m'a été signalée par mes agents de l'Angleterre, et depuis près de six mois par ceux du Calvados auxquels elle a toujours échappé Le chef est, dit-on, le fils d'un homme tué à Quiberon, il a juré de venger la mort de son père sur tout ce qui reste de l'époque de la Révolution, et il a surtout juré mort à l'empereur! et à moi, m'a-t-on assuré!

— Eh! non! C'est faux! c'est absurde! C'est mon neveu, s'écria la comtesse, et vous l'avez fait rentrer il y a un an!

Fouché se frappa le front.

— Mais vous avez juré! dit la comtesse.

— Oui, oui, répondit Fouché; aussi soyez tranquille.

La comtesse s'éloigna, mais non sans répéter: Songez à votre serment.

Quinze jours après cette conversation on lisait dans les journaux: « Une bande de chouans, chassée du Calvados, dont elle troublait la sûreté sur les routes et dans les campagnes, presque traquée par la gendarmerie et au moment d'être saisie, s'était subitement échappée et dérobée à l'autorité. Elle vient d'être retrouvée et *entièrement* détruite, ainsi que tout ce qui tenait à elle. »

Le même jour, la comtesse reçu un paquet cacheté qui contenait l'extrait mortuaire d'Henri de C***, fusillé à Caen, le... 1809[1].

[1] L'histoire qu'on vient de lire n'aurait aucun mérite si elle était composée. Elle est vraie dans tous les points: cette sinistre aventure a eu lieu effectivement dans l'année 1809, et la catastrophe fut ce que je dis ici. Mme de C... est remariée maintenant.

SALON

DE L'IMPÉRATRICE JOSÉPHINE

PREMIÈRE PARTIE

MADAME BONAPARTE

Toutes les personnes qui ont connu Joséphine peuvent sans doute invoquer leurs souvenirs sur ce qui la concerne ; mais dans le nombre il en est cependant qui ressentent plus vivement la force de ces mêmes souvenirs et peuvent les retrouver avec d'autant plus de fidélité que ces mêmes personnes ont vécu près de la femme dont on est aujourd'hui si désireux de connaître les actions, alors qu'elle était la compagne aimée de l'homme du siècle. On veut surtout connaître l'époque où la France, fatiguée à la suite d'un long paroxysme de souffrances, s'était endormie et n'offrait plus à l'étranger les immenses ressources *sociables* qui l'attirent dans notre beau pays plus que tous ses autres avantages. Alors Paris était une vaste solitude dans laquelle d'anciens amis revenus de l'exil

osaient à peine se reconnaître. Ce n'était plus qu'en tremblant qu'on se demandait à soi-même si l'on était toujours Français. Plus de gaieté, plus de cette insouciance qui rendait à nos pères la vie si facile, tout était devenu danger. On tremblait de parler; on tremblait de se taire; le caractère français, jadis si confiant, avait changé sa nature en une sombre inquiétude qui dévorait l'existence; on était méfiant; et comment ne pas l'être, on avait été si souvent trahi! Aussi plus de réunions, plus de ces causeries, de ces maisons ouvertes, où vingt personnes allaient chaque jour rire et causer avant un souper joyeux; plus de société enfin! Plus de société en France! cette société habituelle qui faisait notre vie! Aussi quelle voile de deuil était jeté sur toutes les familles! il semblait que la mort eût passé par cette ville jadis résonnant du bruit des chansons, des bals et des fêtes. Était-ce bien la même cité où les femmes ne s'occupaient que du soin d'être aimables et aimées? où les hommes, braves comme les Français l'ont toujours été, n'en étaient pas moins soigneux de plaire, prévenants et polis? On ne voyait plus dans nos promenades, aux spectacles, que de ridicules poupées, ayant même oublié le beau langage pour parler un sot et ridicule idiome. Les femmes elles-mêmes, oubliant ce qu'elles se devaient, acceptaient aussi le titre très justement donné d'*incroyables* et de *merveilleuses*. Quelle époque et quelle complète déraison!

Ce fut alors que le 18 brumaire dissipa les premières ténèbres qui enveloppaient la France ou du moins les plus épaisses. Alors nous entrevîmes un horizon plus clair; il fut permis de se dire Français, et à peine une année s'était-elle écoulée qu'on était de nouveau fier

de l'être. Alors on regarda autour de soi, on rappela ses souvenirs. Pourquoi ne pas vivre comme vivaient nos pères? dirent ceux qui, depuis leur retour de l'exil languissaient isolés et n'osaient appeler aucun ami autour d'eux, et de nouveau l'hospitalité des châteaux ne fut plus un crime; on put se voir, se parler, se communiquer ses pensées. L'amour de la sociabilité reprit ses droits, et cette coutume si douce de se voir chaque jour, de se réunir, redevint encore une fois l'existence de tout ce qui avait connu une manière de vivre si excellente et si bien faite pour le bonheur.

Bonaparte, en arrivant au premier degré de ce pouvoir, qu'il sut ensuite conquérir tout entier, comprit à merveille qu'il fallait réorganiser le système *sociable* pour arriver au système *social*; il fit alors des efforts pour ramener les Français à un état semblable à celui dans lequel ils vivaient avant la Révolution en le bornant à la vie habituelle : ce n'était pas là qu'étaient les abus.

Quelques semaines après son *avènement* au consulat, Bonaparte quitta le Luxembourg pour venir habiter les Tuileries. Ce premier pas vers le pouvoir absolu lui donna aussi la pensée de faire revivre cette belle société de France dont les pays les plus lointains étaient jadis fiers d'imiter jusqu' aux travers, car ces mêmes travers étaient encore aimables. Bonaparte, tout en le souhaitant, comprit que ce qu'on appelait l'*ancien régime alors*, pouvait seul apprendre *aux siens* ces belles manières et cette courtoisie si nécessaires à la vie habituelle même la plus simple. Il le comprit et travailla dans le sens utile pour acquérir à son parti les hommes de celui que toute sa vie il avait combattu, car les temps étaient

changés, et Bonaparte premier consul, préludant à l'empire, n'était plus le général Bonaparte combattant à Arcole pour la liberté de la France. Il demeura toujours l'homme de la gloire, seulement il la comprit autrement. Ce fut à cette époque du consulat qu'il conçut et mit en œuvre son système de fusion, et les Tuileries devinrent un lieu de réunion, non seulement dans le salon de Mme Bonaparte, mais dans les grands appartements du premier consul. Il y eut d'abord un grand mélange : cela devait être ; on ignorait encore ce qu'on demanderait. On voulait ensuite connaître de plus près cet homme qui préludait à la souveraineté par une vie complète de gloire à trente ans, et qui paraissait devoir dominer toutes les renommées passées, et faire pâlir à côté de lui tous les conquérants du pouvoir. Ne repoussant personne, accueillant tous les partis, quelque méfiance qu'il eût de celui de Clichy et de celui du Manège, Bonaparte entra avec assurance dans l'arène, où personne, au reste, n'osa descendre pour lui disputer un prix qu'on jugeait bien ne pouvoir être obtenu que par lui.

Bonaparte ne connaissait nullement la société de Paris, à l'époque où il venait chez ma mère, lorsqu'avant la Révolution elle le faisait sortir de l'école militaire au moment des vacances ; il était trop jeune alors pour apprécier le genre de société qui venait chez elle ; lorsque plus tard il fut assidu dans notre maison, après la mort de mon père, il n'y avait personne à Paris ; le salon le plus fréquenté par la bonne compagnie était ou en deuil ou désert, et quand le directoire vint nous donner la parodie d'une cour, on sait assez quel genre de courtisans les directeurs rassemblèrent au-

tour d'eux. Même Barras qui, par sa naissance[1], était bien capable de connaître ceux qui devaient venir chez lui et traiter avec eux de puissance à puissance. Bonaparte ne pouvait donc connaître que par une tradition orale ce qu'on appelait *la bonne compagnie* et qu'il voulait avoir autour du trône, encore dans l'ombre, qu'il édifiait déjà, et que devait, mais seulement pour quelque temps, remplacer le fauteuil consulaire.

Mme Bonaparte pouvait lui être en cela d'un grand secours, mais beaucoup moins cependant que Bonaparte ne le se figurait. Mme Bonaparte n'avait jamais été présentée à la cour de Louis XVI. Les Beauharnais étaient bien nés, bons gentilshommes, mais là s'arrêtaient leurs droits pour la présentation. Quant à Mme de Beauharnais, elle ne fut même présentée qu'en 1789; elle n'était pas noble, si ce n'est de cette noblesse des colonies que celle d'Europe ne reconnaissait que lorsque la filiation était tellement positive qu'on ne la pouvait nier. Sans doute Mme de Beauharnais était une femme *comme il faut*, pour me servir de l'expression voulue; mais Bonaparte crut sa position beaucoup plus importante et capable de diriger une opinion. Il revint ensuite là-dessus et j'en ai acquis la preuve dans une conversation que j'eus avec lui-même avant le divorce[2]. Mais il est certain qu'au moment du ma-

[1] Les Barras étaient une de ces douze grandes familles de la Provence, qui avaient, avec juste raison, de hautes prétentions à une noblesse que peu de familles pouvaient leur disputer en France. L'ancienneté des Barras était passée en proverbe : *Noble comme un Barras,* disait-on en Provence ; *les Barras sont aussi anciens que nos rochers,* disaient les paysans.

[2] Étant un jour avec lui dans son cabinet, il me dit, en me

riage il crut avoir contracté une union avec une famille qui valait au moins celle des Montmorency.

L'erreur se prolongea quelque temps sous le consulat, et le faubourg Saint-Germain lui-même y contribua tout le premier. Chacun voulait être rayé. On n'en était pas venu encore à écrire quatre lettres dans une semaine pour une clef de chambellan au haut de la basque de son habit, mais on y préludait; on voulait rentrer dans sa maison enfin, et pour cela on se faisait cousin, oncle, grand-oncle, arrière-petit-cousin de la femme du premier consul, car la parenté était commune. Mais quoi qu'il en fût de ce que pensait Bonaparte de cette foule qui se pressait déjà aux portes des Tuileries, il voulut la juger par lui-même : ce fut alors qu'il donna les dîners de trois cents couverts dans la galerie de Diane, où étaient admis tous les partis et tout ce qui avait une position quelle qu'elle fût dans l'état.

J'ai su par une voie qui pour moi ne peut être douteuse, que Bonaparte regretta alors souvent d'être mal avec ma mère; il savait que le fond de sa société était le faubourg Saint-Germain dans son plus grand *purisme;* et les noms qui se prononçaient à la porte du salon de ma mère en étaient la preuve; il chargea

parlant de quelques amis intimes que j'avais dans le faubourg Saint-Germain, et qu'il n'aimait pas alors* : — Je ne crains pas *votre* faubourg Saint Germain, pas plus que *votre* hôtel de Luynes. Je ne les crains pas plus que je ne les aime, et que je ne les aimais lorsque je croyais que l'impératrice (Joséphine alors) était elle-même un *gros bonnet* parmi tout ce monde-là.

* C'est de cette conversation que lui-même rend compte dans le *Mémorial de Saint-Hélène*, et dans lequel il avoue lui-même aussi que je le traitais comme *un petit garçon.*

non seulement Mme Leclerc[1] de faire une tentative pour renouer ses relations avec ma mère, mais il en parla vivement à Junot et plusieurs fois il m'insinua le désir qu'il en avait ; mais ce fut inutilement. Ma mère

[1] Ce nom de Mme Leclerc me rappelle un livre qui m'est tombé sous la main l'autre jour, et qui s'intitule : *Mémoires d'une Femme de qualité*, dont l'auteur est, dit-on, Mme du C..., les documents en sont tellement fautifs que je parle ici de cet ouvrage pour engager à le lire comme un livre spirituel et parfaitement écrit, mais d'une telle inexactitude que je recommande aussi de ne pas s'y fier pour les renseignements qui concernent le consulat et l'empire. C'est ainsi qu'on y voit toute une histoire, ou plutôt un roman sur Mme Leclerc (princesse Pauline), sur laquelle, en vérité, il y a bien assez de choses vraies à dire. L'auteur lui fait épouser le général Leclerc, la première année du consulat, tandis qu'elle l'a épousé à Milan, en 1796, cinq ans auparavant ! Ils partirent tous deux pour Saint-Domingue, où le général Leclerc mourut en 1802 (au commencement) ; elle revint en Europe et, en 1803, elle épousa le prince Borghèse. Mais ce n'est pas tout : on fait du général Leclerc un *charmant et beau cavalier*. Lui qui était petit, chétif et de la plus insignifiante figure ; si ce n'est pourtant qu'il avait toujours l'air de méchante humeur, ce qui lui faisait une expression comme une autre. Quant à être amoureuse du général Leclerc, sa femme n'y a jamais songé : ce fut un mariage de convenance, arrangé par Bonaparte et accepté par l'ambition de Leclerc. Tout ce qui a rapport à Madame mère est aussi peu vrai. J'ai déjà réfuté tout ce qui frappait sur elle pour le reproche d'avarice et crois l'avoir fait de manière à convaincre. Je continuerai ici pour son esprit. Jamais Mme Lætitia (comme on l'appelait pour la distinguer de sa belle-fille) n'a dit une parole inconvenante ; et, certes, tous les dialogues où elle entre en scène sont inconcevables de bêtise, pour dire le mot. Quel est, ensuite, ce titre d'*Impératrice mère*, qu'elle n'eut jamais ? Si c'est une dérision, je ne la comprends pas ; si c'est une erreur, elle est trop forte. Mais ce n'est pas seulement pour la famille Bonaparte que l'auteur s'est mépris ; il paraît qu'il

avait consenti à recevoir le général Bonaparte le jour où elle donna un bal au moment de mon mariage ; elle consentit encore, *pour moi*, à rendre une visite à Mme Bonaparte ; mais aucune instance ne put vaincre

n'aimait pas à suivre la publication des bans : il fait marier le général Moreau avant le 18 brumaire et même le retour d'Égypte, tandis qu'il s'est marié depuis. Il en est de même de M. de Turenne (Lostanges) ; l'auteur des *Mémoires d'une Femme de qualité* le fait conduire sa femme chez Mme Bonaparte, un mois après le 18 brumaire. M. de Turenne n'était pas marié à cette époque ; ou, s'il l'était, sa femme n'allait pas aux Tuileries, et n'était pas même à Paris. Quant à M. de Turenne, ce fut beaucoup plus tard qu'il fut lui-même admis aux Tuileries.

Il en est de même d'une foule de détails sur lesquels le livre repose en entier, et qui ne sont pas plus vrais. Aucun des personnages n'est même ressemblant physiquement, quand il lui arrive de parler de leur figure. C'est ainsi que Mme Lætitia a, selon lui, la physionomie PÉTULANTE, tandis que jamais visage ne fut plus calme et plus reposé : ce fut même toujours son expression habituelle. L'auteur n'est pas mieux instruit du reste. Il fait causer Hortense et Joséphine avec Mme de Nansouty, qui n'était pas mariée non plus alors, et qui, d'ailleurs, n'a jamais articulé que de spirituelles et convenables paroles : c'est une charmante personne, aussi aimable que bonne, toute gracieuse et surtout n'ayant jamais rempli le rôle de *flatteuse*, que lui donne si bénévolement l'auteur des *Mémoires*. Je lui fais aussi le reproche d'être tout aussi mal instruit des choses frivoles qui nous concernent. Je lui ferai donc observer que Leroy ne faisait que des chapeaux et des modes à l'époque du consulat. C'étaient Mme Germont et Mme Raimbaud qui étaient les Camille et les Palmyre de cette époque. Mmes Bonaparte et Hortense se servaient de préférence de Mme Germont. Mme Raimbaud était la couturière de Mme Récamier, de Mme Hainguerlot, de la société financière élégante et rivale de celle des Tuileries. On n'a jamais dit non plus *Mme Despaux*, toujours Mlle Despaux. Son mari s'appelait M. Hyxe et était marchand de chevaux et non

sa répugnance ; elle était bien malade d'ailleurs à cette époque et déjà fort souffrante, et son refus fut positif.

L'étiquette observée à ces dîners des *quintidis*

pas chef de division à la guerre. Tout cela serait de peu d'importance, sans doute, si le livre ne se composait d'autres choses ; mais ces faits liés ensemble par des conversations tenues par des personnages nommés plus haut forment les quatre cents pages de ce volume, et il n'y a même pas l'illusion.

C'est ainsi qu'on fait tenir à Rapp un propos qu'il ne peut avoir dit : l'auteur des *Mémoires d'une Femme de qualité* lui fait prendre fort à cœur la première nouvelle du concordat (1802), et Rapp s'écrie : « Pourvu qu'on ne fasse prêtres ni nos aides de camp, ni nos cuisiniers ! » J'en suis fâchée pour Rapp, car le mot est bien pour un homme comme lui, mais il ne peut pas l'avoir dit. Rapp, à l'époque du concordat, n'était que lieutenant-colonel, n'avait pas d'aides de camp et l'était lui-même. Mais je ne puis relever toutes les fautes. M. de Narbonne, que la *femme de qualité* fait aller, pendant le consulat, aux Tuileries, n'y alla que sous l'empire. Il n'y avait pas non plus d'officiers du palais *chamarrés de cordons et de croix* sous le consulat, en 1802. La Légion d'honneur ne fut elle-même distribuée qu'en 1804. Jamais non plus on n'a annoncé *Madame, femme du premier Consul*. Où l'auteur a-t-il été prendre de pareilles histoires ? C'est comme Junot arrêtant le colonel Fournier ! Et surtout le tutoyant ! l'un est aussi peu vrai que l'autre pour qui les aurait vus un moment ensemble ; ils se connaissaient à peine et ne s'aimaient pas du tout, ayant été sous la bannière différente de l'armée du Rhin et de l'armée d'Italie.

L'affaire de Cerrachi est tout aussi faussement rapportée, comme on peut le voir dans mes mémoires et ceux de Bourrienne : ces derniers sont vrais quand la passion ne le domine pas. L'auteur des *Mémoires d'une Femme de qualité* ne consulte même pas le *Moniteur :* il fait arrêter Cerrachi le 9 novembre 1801, et il le fut le 25 octobre 1800, ce fut le général Junot, alors commandant de Paris, qui en fut chargé, et non pas le

n'était celle d'aucun temps ni d'aucune cour. En effet comment expliquer ce que le chef d'un gouvernement pouvait vouloir faire de cette foule immense rassemblée dans une même enceinte comme pour passer une revue! Bonaparte, déjà souverain par sa volonté, ne l'était pas encore cependant de fait; mais il voulait choisir ses courtisans tout en essayant la royauté.

Comment ces pensées ne lui seraient-elles pas venues en effet? Je me rappelle l'enthousiasme qui

général Lannes, qui, en sa qualité de commandant de la garde, n'y avait que faire. J'ai une époque précise pour me rappeler cette circonstance; mon contrat de mariage devait être signé ce jour-là, et il ne le fut que le surlendemain, en raison de cet événement; mais voilà ce qui arrive lorsque l'on fait des livres avec des ouï-dire et des propos répétés. Des mémoires ne doivent être faits que par des personnes ayant vu les acteurs du drame qu'elles racontent. Sans cette condition observée, il arrive qu'on parle des gens comme la *femme de qualité* parle de M. de Metternich, qu'elle représente avec une coiffure comme celle de Mirabeau! Je ne fais aucune remarque; assez de personnes ont connu ou seulement vu M. de Metternich et se rappellent sa charmante tournure; aussi je ne veux pas répondre là-dessus à la *femme de qualité*, qui peut bien être de qualité, mais qui n'est pas toujours exacte.

Je finirai ma critique en lui rappelant qu'elle devrait retrancher dans une nouvelle édition ce qu'elle dit de Madame mère. « Mme Lætitia, dit-elle dans le premier volume, faisait argent de tout et se faisait payer pour chaque place qu'elle faisait obtenir. » Ceci n'est plus une erreur, c'est une calomnie! Je l'ai vu seulement hier en parcourant ce volume dont on m'avait parlé, et je déclare aussitôt que c'est une des plus odieuses calomnies que l'on puisse élever contre quelqu'un dont l'honorable caractère, dans la prospérité comme dans le malheur, aurait dû lui être une sauvegarde contre une attaque de ce genre. Mme Lætitia a un caractère noblement antique. Il faudrait un Plutarque pour la louer dignement.

animait Paris tout entier le jour où il alla du Luxembourg aux Tuileries. Cette circonstance était d'une immense importance pour Bonaparte. Les Tuileries ! cette résidence royale ! l'habitation de Louis XVI, de ce roi malheureux mais si bon, si excellent ! dont lui-même avait pleuré la mort. Oui, cet événement était pour Napoléon d'une grande portée. Aussi lorsque le 30 *pluviôse* il se réveilla, sa première parole fut : *Nous allons donc aujourd'hui coucher aux Tuileries !* Et il répétait ce mot avec une sorte de joie en embrassant Joséphine.

Ce jour du 30 pluviôse[1] est un jour remarquable dans l'histoire de Napoléon. Il a fixé dans son âme la pensée de la royauté, qui peut-être jusque-là n'y avait fait qu'apparaître.

L'étiquette observée pour le cortège fut à peu près comme plus tard celle des dîners des quintidis. On voulait une sorte de représentation, et comme jusque-là le directoire n'en permettait aucune aux corps de l'État, aucun d'eux n'avait ce qui lui était nécessaire. On vit donc le Conseil d'État aller dans des fiacres dont les numéros étaient cachés par du papier de la couleur de la caisse. Les ministres seuls avaient des voitures et des manières de livrées. La véritable splendeur du cortège, c'était les troupes. On y admirait surtout la beauté du régiment des guides ou chasseurs de la garde, commandés par Bessières et Eugène, ce régiment dont le premier consul affectionnait tant l'uniforme.

[1] Ces détails ne se trouvent pas dans mes Mémoires, parce que la place ne manquait pour mettre un détail spécial pour chaque événement.

La voiture du premier consul était simple, mais attelée de six chevaux blancs magnifiques. Ces chevaux rappelaient un beau souvenir! Ils avaient été donnés par l'empereur d'Autriche au général Bonaparte après le traité de Campo-Formio. Lorsque cette circonstance fut connue du peuple, ce ne furent plus des acclamations, ce furent des cris de délire et d'enthousiasme qui retentissaient à l'autre extrémité de Paris. Cette pensée était belle en effet lorsqu'on s'arrêtait sur elle, lorsqu'on voyait ce jeune homme dont le courage et l'esprit habile avaient donné la paix avec la gloire à la France, lorsqu'il n'avait encore que vingt-huit ans! Et lui, comme il était heureux ce même jour en écoutant ces cris de joie et d'amour! Il remerciait la foule enivrée avec un sourire, un regard si doux, tout en s'appuyant sur un magnifique sabre également don de l'empereur d'Allemagne! mais en serrant la riche poignée de cette arme, Bonaparte semblait dire à ce peuple : Ne craignez point avec moi pour votre gloire, Français. Cette arme m'a été donnée pour avoir la paix, mais je saurai la tirer du fourreau pour votre défense, si jamais on vous insulte.

Le premier consul était dans le fond de la voiture à droite; sur le devant était le troisième consul, Lebrun. Cambacérès, comme second consul, était à côté du général Bonaparte; quant à Mme Bonaparte, elle était venue aux Tuileries avant le cortège. Il n'y avait encore pour elle aucune ombre de royauté. Elle s'y était donc rendue avec Mlle de Beauharnais, Mme de Lavalette, Mme Murat, qui était déjà mariée, mais seulement depuis quelques jours, et quelques autres femmes fort élégamment parées. Elle alla se mettre

aux fenêtres de l'appartement du consul Lebrun, dans le pavillon de Flore[1].

Une particularité assez remarquable fut ce qui arriva ce même jour, au moment de l'entrée des consuls dans la cour des Tuileries. Cette cour n'était pas ce qu'elle est aujourd'hui ; elle était entourée de planches et fort mal disposée ; deux corps de garde, qui avaient été faits probablement à l'époque de la Révolution, existaient encore. Ceci est simple, mais ce qui ne l'était pas, c'est une inscription qu'on voyait sur celui de droite, ainsi conçue : LE 10 AOUT 1792, LA ROYAUTÉ EN FRANCE EST ABOLIE, ET NE SE RELÈVERA JAMAIS !

Et elle entrait triomphante dans le palais des rois ! En voyant cette inscription plusieurs soldats qui formaient la haie ne purent retenir des exclamations vives, et plusieurs imprécations accablèrent encore la royauté vaincue au 10 août. En les entendant, le premier consul sourit d'une si singulière manière, que ce sourire demeura bien longtemps dans la mémoire de celui qui en fut témoin et qui me l'a redit.

L'ironie qui anima la physionomie du premier consul ne pouvait être traduite par celui qui avait vu le sourire. Je crois en avoir trouvé la raison dans la colère des soldats qui invectivaient la royauté, tout en remplissant une fonction qui ne s'accorde qu'à cette même royauté et qui est même une de ses prérogatives comme pour Dieu ! c'est de former la haie ! Quoi qu'il en soit, les troupes se mirent en bataille lors-

[1] Aucune de nous n'était encore mariée à cette époque de la translation du gouvernement du Luxembourg aux Tuileries ; presque tous les mariages se firent dans l'année.

qu'elles furent arrivées dans la cour ; et dès que la voiture fut arrêtée, le premier consul en descendit rapidement et sauta plutôt qu'il ne monta à cheval, car alors, il était jeune et leste et aussi prompt à exécuter qu'à concevoir. Après lui descendit Cambacérès, dont la grave personne ne se mettait en mouvement qu'avec une lenteur qui contrastait d'une manière comique avec tous les mouvements de celui qui marchait avant lui. Venait ensuite Lebrun, dont l'énorme rotondité lui donnait déjà l'aspect d'un vieillard. Les deux consuls laissèrent leur collègue passer les troupes en revue. C'était pour eux chose étrangère à leurs habitudes, et ils montèrent dans les appartements de réception : les ministres, le corps diplomatique, le Conseil d'État les y attendaient.

Les années peuvent s'écouler, mais jamais elles n'affaibliront la force, le souvenir de pareils temps ! Le carrousel entier était couvert d'un peuple immense, dont les cris répétés allaient frapper le ciel : *Vive le premier consul ! vive le général Bonaparte !* Et ces masses pressées étaient formées d'ouvriers, de peuple méritant vraiment ce beau nom, et le méritant alors par tout ce qu'il demande de grand et de beau dans ses sentiments. Aux fenêtres des maisons du Carrousel, à celles du Louvre, on voyait une foule de femmes élégamment parées et portant le costume grec, qui alors était encore à la mode. Ces femmes faisaient voler en l'air des écharpes de soie, des mouchoirs ; leur enthousiasme était un délire. Oh ! quelle journée pour Bonaparte !

Mais une circonstance dont le souvenir, non seulement ne s'effacera jamais de mon âme, et dont la puissance, je crois, sera toujours aussi vive dans le

cœur de tout Français ayant assisté à cette journée, ce fut ce qui arriva au moment où le premier consul vit passer devant lui les drapeaux de plusieurs demi-brigades. Lorsque le porte-drapeau de la 43e inclina celui qu'il portait devant son général, on ne vit qu'un simple bâton surmonté de quelques lambeaux criblés, mutilés par les balles, et noircis par la fumée de la poudre. En l'apercevant au moment du salut, Napoléon parut frappé de respect. Son noble visage prit une expression toute sublime ; il ôta son chapeau et s'inclina profondément avec une émotion visible devant ces enseignes de la république, mutilées dans les batailles. Celles de la 30e et de la 96e étaient dans le même état. En voyant la troisième s'incliner devant lui, le premier consul parut encore plus ému que pour la 43e. On voyait que plus les preuves de notre gloire se multipliaient à ses yeux, plus il était heureux et fier de commander une armée dont les hauts faits parlaient un tel langage. Son émotion avait sa source dans de hautes et nobles pensées, sans doute ; car en ce moment, un rayon lumineux semblait entourer son visage. Le peuple le vit et le comprit ! Alors ce ne furent plus de ces cris simplement animés de : Vive le premier consul ! Ce fut une explosion d'amour et de délire. Des masses entières s'ébranlaient pour aller à lui ; on voulait le voir de plus près, le contempler, le toucher. Les femmes, les hommes, les enfants, les vieillards, tous, tous voulaient aller à lui ; tous articulaient des paroles d'affection, tous poussaient des cris frénétiques d'amour et de joie. Oh ! qui donc pourrait dire qu'alors il n'était pas l'idole de la France !

Mme Lætitia m'avait demandée à ma mère pour

cette journée, et j'étais avec elle et Mme Leclerc à une fenêtre de l'hôtel de Brionne[1] chez M. Benezeth. Quel souvenir que celui de cette mère, dont le noble et beau visage était couvert de larmes de joie! de ces larmes qui effacent tout un passé de malheur, et font croire à tout un avenir heureux.

Ceci me rappelle une circonstance que j'ai omise en parlant du 18 brumaire; elle montrera combien peu Bonaparte se laissait deviner par les siens.

Le 19 brumaire de l'an VII, ma mère, qui était fort attachée, comme on le sait, à la famille Bonaparte, et chez laquelle cette famille tout entière passait sa vie, voyant l'inquiétude de son amie[2] Lætitia, lui proposa de venir dîner avec nous, ainsi que Mme Leclerc, et puis ensuite d'aller ensemble à Feydeau, pour y voir un fort joli spectacle, dans lequel jouaient Martin et Elleviou. Ces dames acceptèrent : le dîner se passa tristement. Mme Lætitia était inquiète sans savoir pourquoi, ou plutôt parce qu'elle le devinait. Mais en véritable mère d'un grand homme, tout ce

[1] L'hôtel de Brionne n'existe plus. Il était situé à la place de la porte et du guichet des gens à pied, qui se trouvent près de l'escalier pour aller chez le trésorier de la couronne. Mme Murat alla y loger dès que son frère fut aux Tuileries, et elle y fit même ses couches lorsque naquit le prince Achille, son fils aîné.

[2] Mme Lætitia et ma mère avaient été élevées ensemble, et cela dès l'enfance; les maisons de leurs mères se touchant immédiatement; et, depuis, cette liaison s'était encore resserrée par l'événement de la mort de M. Bonaparte le père dans la maison de ma mère, à Montpellier.

M. Benezeth avait été ministre de l'intérieur; il était aussi fort ami de ma famille qu'il avait connue en Languedoc.

qu'elle éprouvait demeurait au fond de son âme ; et même avec ma mère, elle fut silencieuse.

Mon beau-frère, ami intime de Lucien, et qui ne le quitta pas dans toute cette journée, était parti depuis le matin, et ses adieux ne nous avaient pas rassurées, ma mère et moi ; car nous aimions tendrement Lucien, et ne pouvions nous dissimuler qu'il y avait beaucoup à craindre dans les heures qui allaient s'écouler, quoique nous ne sussions que très imparfaitement ce qui se tenterait. J'aimais Lucien et Louis comme des frères ; et bien que je ne comprisse pas la politique, j'en savais assez pour être au moins inquiète ; et pour moi, c'était souffrir.

Aucune nouvelle ne parvint d'une manière positive jusqu'à sept heures. Alors ma mère demanda ses chevaux, et nous partîmes avec Mme Leclerc, Mme Lætitia et mon frère Albert pour Feydeau.

Je ne me rappelle plus maintenant quelle était la pièce qu'on jouait premièrement. Je n'ai gardé le souvenir que de celle qui terminait le spectacle : c'était *l'Auteur dans son ménage*. Nous étions assez calmes, et même presque gaies, car rien ne nous était parvenu. Albert était sorti plusieurs fois et avait parcouru le foyer et les corridors sans rien apprendre de nouveau ; nous nous disposions à écouter la dernière pièce lorsque le rideau se lève avant le moment, et l'acteur qui devait remplir le rôle principal se présente en robe de chambre de piqué blanc, costume de ce rôle[1], et s'avançant sur le devant de la scène, dit au public : *Citoyens, une révolution vient d'éclater à Saint-*

[1] On jouait *l'Auteur dans son Ménage*, jolie petite pièce, je crois, d'Hoffmann.

Cloud ; le général Bonaparte a eu le bonheur d'échapper au poignard du représentant Arena et de ses complices. Les assassins sont arrêtés.

Au moment où les mots : *vient d'échapper au poignard*, furent prononcés, un cri perçant retentit dans la salle. Il partait de notre loge : c'était Mme Leclerc qui l'avait jeté et qui était dans un état vraiment alarmant. Elle sanglotait et ne pouvait pleurer ; ses nerfs, horriblement contractés, lui causaient des convulsions tellement fortes, qu'Albert commençait à ne pouvoir la contenir. Mme Lætitia était pâle comme une statue de marbre ; mais quels que fussent les déchirements de son cœur, on n'en voyait d'autre trace sur son visage, encore si beau à cette époque, qu'une légère contraction autour des lèvres. Se penchant sur sa fille, elle prit ses mains. les serra fortement et dit d'une voix sévère :

— Paulette [1], pourquoi cet éclat ? Tais-toi. N'as-tu pas entendu qu'il n'est rien arrivé à ton frère ? Silence donc, et lève-toi ; il faut aller chercher des nouvelles.

La voix de sa mère frappa plus Mme Leclerc que toutes nos consolations. Les miennes, d'ailleurs, étaient plutôt de nature à l'alarmer qu'à la rassurer. Je craignais pour mes deux frères de cœur, Lucien et Louis ; et je pleurais tellement, que ma mère me gronda tout aussi sévèrement que Paulette. Enfin nous pûmes partir. Albert, que nous avions envoyé pour savoir si la voiture de ma mère était arrivée, nous annonça qu'elle nous attendait. Il prit Mme Leclerc dans ses

[1] On lui donnait ce nom dans sa famille où personne ne l'appelait Pauline. Nous l'appelions aussi Paulette.

bras et la porta, plutôt qu'il ne la conduisit, à la voiture dans laquelle nous nous hâtâmes de monter; car on sortait en foule du théâtre pour aller aux nouvelles; et plusieurs personnes ayant reconnu ma mère et les femmes qui étaient avec nous, disaient: « C'est la mère et la sœur du général Bonaparte! » La beauté incomparable de Paulette, qui était encore doublée, je crois, par sa pâleur en ce moment, suffisait déjà bien assez pour attrouper les curieux. Qu'on juge de l'effet que produisirent ce peu de mots: *C'est la sœur du général Bonaparte*!

— Où voulez-vous aller? dit ma mère à Mme Lætitia, lorsque son domestique lui demanda ses ordres. Est-ce rue du Rocher[1], ou bien rue Chantereine?

— Rue Chantereine, répondit Mme Lætitia, après avoir réfléchi un moment. Joseph ne serait pas chez lui, et Julie ne saurait rien.

— Si nous allions rue Verte[2]? dis-je à Mme Lætitia.

— Ce serait inutile. Christine[3] ne sait rien; et peut-être même pourrions-nous l'alarmer. Non, non, rue Chantereine.

Nous arrivâmes rue Chantereine; mais il fut d'abord impossible d'approcher de la maison. C'était une confusion à rendre sourd par le fracas que faisaient les cochers en criant et en jurant; les hommes à cheval arrivant au galop et culbutant tout ce qui se trouvait devant eux; des gens à pied, les uns deman-

[1] C'était alors dans cette maison, qui appartenait à Joseph, que logeait Mme Lætitia.

[2] Lucien logeait alors rue Verte, et je voulais que nous fussions chez lui, pour avoir de ses nouvelles par sa femme.

[3] Première femme de Lucien.

dant des nouvelles, les autres criant qu'ils en apportaient. Et tout ce fracas, ce tumulte au milieu d'une nuit de novembre, sombre et froide. Quelques hommes de la bonne compagnie étaient parmi eux pour apprendre quelque chose ; car on racontait d'étranges évènements qui, du reste, devaient bientôt se réaliser. Dans le nombre de ces curieux malveillants se trouvait Hippolyte de R..., l'un des habitués les plus intimes du salon de ma mère. Il reconnut notre voiture et, ne voyant pas quelles étaient les personnes qui étaient avec nous :

— Eh bien ! s'écria-t-il, voilà de la belle besogne ! Votre ami Lucien, mademoiselle Laure, poursuivit-il en s'adressant à moi, qu'il voyait contre la portière, avec tout son républicanisme et sa colère contre notre club de Clichy, vient de faire un roi de son frère le caporal.

M. de Rastignac était fort près de la portière ; je fus obligée non seulement de lui dire très vivement de se taire, mais de frapper sur sa main, car il n'entendait rien. Alors il reconnut Mme Lætitia et Mme Leclerc qu'il voyait journellement chez ma mère, où il passait sa vie ainsi que ses frères : cette vue le frappa tellement qu'il s'en alla en courant. Ce n'était pas qu'il craignît ; tout au contraire son opinion était bien connue, et ses frères et lui ne voulurent jamais accepter aucune place sous l'Empire.

Cependant notre voiture avançait ; enfin nous parvînmes dans cette allée qui précède la cour de la petite maison de la rue Chantereine et nous arrivâmes devant le perron. Mme Lætitia envoya Albert pour savoir si le général Bonaparte était revenu de Saint-Cloud. Au moment où mon frère descendait de voiture

un officier entrait au grand galop dans la cour suivi de deux ordonnances. Les lumières du vestibule nous le montrèrent et nous reconnûmes M. de Geouffre, mon beau-frère, qui dans cette journée avait été l'aide de camp de Lucien.

— Tout va bien! nous cria-t-il du plus loin qu'il nous vit!

Et il nous raconta les événements miraculeux de la journée. Tout était fini. Il y avait une commission consulaire dont deux membres du Directoire faisaient partie et le général Bonaparte était le troisième.

— Voilà un brochet qui mangera les deux autres poissons, dit ma mère.

— Oh! Panoria! dit Mme Lætitia avec un accent de reproche, car à cette époque elle croyait au républicanisme pur de son fils.

Ma mère ne répondit pas, mais elle était convaincue. Mme Bonaparte et Mme Leclerc descendirent pour aller trouver Joséphine et attendre la venue de Napoléon. Nous les laissâmes et revînmes chez ma mère où nous trouvâmes vingt personnes qui l'attendaient comme cela était toujours quand elle allait au spectacle; mais ce soir-là on espérait des nouvelles et le cercle était doublé.

J'ai interverti l'ordre des choses pour rappeler ce fait. Il montre combien peu étaient connus les projets de Bonaparte dans sa famille même la plus intime, puisque sa mère et sa sœur bien-aimée étaient aussi ignorantes de ce qui devait se passer le 19 brumaire que la personne de Paris le moins avant dans son intimité.

Pour rejoindre l'époque où nous sommes maintenant, il faut nous retrouver à l'une des fenêtres de

l'hôtel de Brionne, chez M. de Benezeth regardant la magnifique revue passée par le premier consul le 30 pluviôse de l'an VIII. Toutes les croisées ayant jour sur la place et sur la cour étaient garnies de femmes élégamment parées et dans ce costume grec qui était si gracieux porté par des femmes qui se mettaient bien, et puis il allait à cet enthousiasme qui nous agitait alors. Nous étions vraiment des femmes de Sparte et d'Athènes en écoutant les récits de ces fêtes de gloire, de ces batailles où notre noblesse prit et reçut son blason. Et puis comment croire à cette tyrannie qui nous était prophétisée lorsqu'il parut une lettre écrite à un sergent de grenadiers, par le premier *consul lui-même*, au moment de la distribution des sabres et des fusils d'honneur[1]. L'un des élus avait écrit à Bonaparte pour le remercier, et le premier consul lui répondit :

[1] Les sabres et les fusils, les baguettes, les pistolets d'honneur furent une des premières institutions du Consulat. La loi qui les créa fut rendue au Luxembourg. Ce fut à la même époque que M. de Talleyrand fit observer au premier consul que les journaux devaient être limités. Déjà ils l'avaient été par l'influence du directeur Sieyès, mais on ne trouva pas assez longue la coupure de ses ciseaux et l'on rendit un arrêté où il était dit :

Le ministre de la police ne laissera paraître pendant toute la durée de la guerre que les journaux ci-après nommés :

Le Moniteur Universel.
Le Journal de Paris.
Le Bien Informé.
Le Publiciste.
L'Ami des Lois.
La Clef du Cabinet.
Le Citoyen Français.
La Gazette de France.
Le Journal des Hommes Libres.
Le Journal du soir des frères Chaigneau.
Le Journal des Défenseurs de la Patrie.
La Décade Philosophique et les journaux s'occupant exclusivement des arts, etc.

« J'ai reçu votre lettre, *mon brave camarade*, vous n'avez pas besoin de me parler de vos actions. Je les connais, vous êtes un des plus braves grenadiers de l'armée depuis la mort de Benezeth. Vous êtes compris dans la distribution des cent sabres d'honneur que j'ai fait distribuer. Tous les soldats de votre corps étaient d'accord que c'était vous qui le méritiez davantage.

« Je désire beaucoup vous revoir ; le ministre de la guerre vous envoie l'ordre de venir à Paris. »

Cette lettre est un chef-d'œuvre d'adresse. Comme il est habile de reconnaître presque le droit aux soldats de désigner le plus brave parmi eux ! Et puis ce titre *de brave camarade* accordé à un sergent. Cette lettre, qui devait nécessairement courir dans tous les rangs de l'armée, devait en même temps faire des amis et même des fanatiques à la religion de Napoléon.

Le jeune homme à qui s'adressait cette lettre s'appelait *Léon Aune ;* il était sergent de grenadiers, je ne me rappelle plus dans quel régiment.

Aussi nous étions sous le charme d'une pensée ; c'est que le gouvernement consulaire ramènerait avec lui les formes polies d'autrefois, la sécurité, le bonheur, et en même temps qu'il fonderait le règne de cette liberté toujours appelée, toujours désirée et toujours inconnue : c'était un rêve sans doute, mais ne rêve-t-on jamais ?

Mme Bonaparte était rayonnante de beauté le jour de cette revue ainsi qu'Hortense, qui était vraiment charmante à cette époque de sa vie, avec sa taille élancée, ses beaux cheveux blonds, ses grands et doux yeux bleus et sa grâce toute créole et toute française

à la fois ! Elles étaient toutes deux aux fenêtres du troisième consul Lebrun, entourées d'une espèce de cour qu'il n'avait pas fallu longtemps pour former.

Napoléon était un homme trop universel ; son génie, qui embrassait toutes choses, était trop vaste pour n'avoir pas jugé de quelle haute importance il était pour son plan de rétablir l'ordre non seulement dans la vie politique et générale, mais dans la vie privée de chaque famille. Ces familles formaient les masses après tout, et Napoléon, tout en n'ayant pas de formes polies et gracieuses, savait parfaitement les apprécier. Sans vouloir que les femmes eussent de la puissance, il désirait cependant qu'elles prissent en quelque sorte la conduite d'une partie des choses de ce monde. Il redoutait des femmes comme Mme de Staël ; mais il comprenait tout le bien que pouvait faire Mme de Genlis ou quelqu'un dans ce genre. Il redoutait le génie de la première comme un rival, tandis qu'il aimait et recherchait l'esprit de l'autre comme un allié ami, en tout ce qui concernait l'étiquette, la vie de société, ce qui tenait enfin à l'existence du monde et à l'influence qu'elle exerce : tout cela était pour le premier consul et plus tard pour l'empereur d'une importance que pourront difficilement croire ceux qui ne l'ont pas approché comme moi [1].

[1] En voici une preuve. Napoléon ne cessait de me parler du faubourg Saint-Germain, de mes amis, de leur opinion, et ce sujet de conversation ne tarissait jamais jusqu'au moment où lui-même s'entoura du faubourg Saint-Germain, qui du reste ne demandait pas mieux ; et, lorsque je vis toutes les nominations qui se trouvent encore au reste dans les almanachs des années 1808-9-10 et 11, je fus peu surprise. Je m'y attendais.

C'était pour lui une chose de prévention ; il ne comptait que

Le salon de Mme Bonaparte aux Tuileries, lorsqu'elle y vint le 30 pluviôse, n'était pas encore formé, quelque désir qu'en eût le premier consul. Mme de la Rochefoucault, petite bossue, bonne personne quoique

sur tout ce qui avait un nom pour former la cour. Je dirai là-dessus ce qui m'est arrivé à mon retour de Lisbonne après mon ambassade, cela fera juger de l'importance que l'empereur attachait à tout ce qui tenait à la *cour*.

Je n'avais vu l'empereur qu'au cercle de la cour et il m'avait seulement parlé comme à son ordinaire. Me trouvant de service un dimanche, au dîner de famille où j'avais accompagné Madame mère, je fus appelée dans un petit salon ou plutôt l'un des cabinets de l'empereur, où il se tenait souvent le dimanche après dîner pour causer avec ses sœurs, sa mère et l'impératrice. L'empereur voulait me faire causer sur le Portugal et sur la cour ; je lui répondis ainsi que sur l'Espagne, et la conversation fut tellement longue et de son goût, que Madame voulant se retirer, il lui dit deux fois : « Un moment, Madame Lætitia. » Il appelait toujours sa mère ainsi lorsqu'il était de bonne humeur ; il disait même : *Signora Lætizia*. Enfin, lorsqu'il eut assez causé et questionné, il se recueillit d'un air sérieux et dit à l'impératrice en me montrant à elle : « C'est inconcevable comme elle a encore gagné depuis son séjour dans une cour étrangère. Eh ! ce n'est que là, dans le fait, qu'on sait ce que c'est que le monde ! » Je souris. « Pourquoi riez-vous, madame ? — Parce que Votre Majesté attribue à une influence qui est imaginaire, ce qui peut lui plaire dans mes manières. — Comment ? Que voulez-vous dire ? » Je continuai de sourire sans répondre. — « Eh bien, ne voulez-vous pas me dire le sujet de votre gaieté ? — C'est que je crois, Sire, que je puis en apprendre beaucoup plus en ce genre à ceux que vous croyez mes maîtres que je ne recevais de leçons d'eux. » Il fut étonné et puis se mit à rire ; mais il ne me croyait pas alors ; il jugeait du Portugal par don Lorenço de Lima, qui était ambassadeur de Portugal à Paris, et qui a les bonnes et parfaites manières d'un vrai don Juan du temps de la régence. Le marquis d'Alorna, le comte Sabugal, tout cela était très bien, mais la cour ! C'était une parodie !

spirituelle, et parente, je ne sais comment, de Mme Bonaparte ; Mme de La Valette, douce, bonne, toujours jolie en dépit de la petite vérole et du monde qui la trouvait encore trop bien malgré son malheur ; Mme de Lameth, sphérique et barbue, deux choses peu agréables pour des femmes, mais bonne et spirituelle, ce qui leur va toujours bien ; Mme Delaplace faisant tout géométriquement, jusqu'à ses révérences pour plaire à son mari ; Mme de Luçay, Mme de Lauriston, bonne, toujours égale dans son accueil et généralement aimée ; Mme de Rémusat, femme supérieure et d'un grand attrait pour qui la savait comprendre ; Mme de Thalouet qui se rappelait trop qu'elle avait été jolie et pas assez qu'elle ne l'était plus ; Mme d'Harville, impolie par système et polie par hasard. Voilà les femmes qui formèrent d'abord le cercle le plus habituel de Joséphine à l'époque du consulat *préparatoire*, ainsi que j'appelle le consulat de l'année 1800 et de 1801. Mais quelques mois après, les généraux qui entouraient le premier consul se marièrent et leurs femmes arrivèrent aux Tuileries pour y préluder aux dames du palais. Alors ce qu'on pouvait appeler la cour consulaire changea d'aspect. Toutes étaient jeunes et plutôt jolies qu'autrement ; car la jeunesse a du moins cet avantage de n'avoir jamais une laideur entière ; mais d'ailleurs, bien loin de là, les jeunes femmes qui devenaient *les grandes dames* de la cour consulaire étaient même charmantes. Mme Lannes était alors dans la fleur de cette beauté vraiment digne d'admiration, qui du reste fut connue en Europe comme elle devait l'être. Mme Lannes était bonne, elle avait un esprit juste et sans aigreur qui me plaisait ; nos maris étaient frères d'armes ; nous

nous convînmes aussi et, depuis l'instant de notre entrée à la cour des Tuileries jusqu'au moment où noue l'avons quittée, nos relations furent toujours bienveillantes et amicales ; venait ensuite Mme Savary (Mlle de Faudoas, parente de l'impératrice). Mme Savary était une fort belle personne, mais ayant la malheureuse manie de ne pas vouloir être brune, ce qui lui faisait faire des choses tout à fait contraire à sa beauté ; elle était bien faite, fort élégante, quoique un peu poupée de la foire lorsqu'elle entrait dans un bal. L'un des frères d'armes de nos maris s'était aussi marié, mais il n'avait pas fait comme eux, en ce que les autres s'étaient presque tous mariés par amour et avaient conséquemment épousé de jolies femmes ; mais lui avait pris pour sa compagne de route en ce monde une de ces héritières à figure désagréable et peu courtoise, à figure d'héritière enfin, car ce mot dit tout. Ce n'eût été que peu de chose encore ; mais le caractère accompagnait la désagréable figure et ne la démentait en rien : impolie et violente, la jeune héritière ne fut jamais aimée dans le monde ni dans son intérieur, où elle rendait son mari malheureux, tandis qu'il méritait d'être le plus heureux des hommes.

Mme Mortier, aujourd'hui duchesse de Trévise, n'avait rien du portrait que je viens de tracer ; elle avait au contraire une extrême douceur et son commerce était si facile et si doux qu'on l'aimait en la connaissant. Le général Mortier commandait alors la première division militaire, et ses fréquents rapports avec Junot, qui était commandant de Paris, me mettant à même de beaucoup voir Mme Mortier, j'ai pu

me convaincre par moi-même de la vérité du portrait que j'en donne.

Une agréable femme aussi qui vint au milieu de nous vers ce temps-là, ce fut Mme Bessières (duchesse d'Istrie) ; elle était gaie, bonne, égale, jolie, d'une politesse prévenante, de bonne compagnie, ce qui faisait qu'on lui savait gré d'avance, parce qu'il était visible qu'elle le faisait par un mouvement attractif : j'ai toujours distingué et aimé Mme Bessières, et depuis tant d'années écoulées, sa vie noble et pure justifie le bien qu'on a toujours dit et pensé d'elle.

Chaque jour notre cercle s'agrandissait ; le premier consul forçait au mariage.

« Mariez-vous, disait-il à tous les officiers généraux, même aux colonels ; mariez-vous et recevez du monde. Ayez *un salon.* »

C'était son mot.

La société des Tuileries était donc alors la base sur laquelle s'établissaient toutes celles qui se formaient à Paris ; il y avait bien de la confusion, et rarement un dîner, une grande réunion du soir avaient lieu, sans qu'un événement plus ou moins plaisant prêtât à rire aux bonnes âmes qui étaient appelées à ces premières fêtes qui ressemblaient bien peu à celles qui suivirent, non seulement sous l'Empire, mais dans les années 1802 et 1803.

La Malmaison était un lieu dans lequel on essayait tout ce qu'on voulait faire passer comme innovation à ces coutumes vulgaires, qui avaient pris d'autant plus d'empire sur nous pendant la révolution, qu'elles étaient faciles et peu gênantes ; mais combien nous en avons ri plus tard, lorsque toute l'étiquette fut imposée, non seulement aux habitants des Tui-

leries, mais à ceux de cette même Malmaison et de Saint-Cloud! la Malmaison, surtout, qui ne retrouva jamais au reste ses premiers beaux jours.

Qui croirait que, la première année du Consulat, on craignit d'être attaqué sur la route de la Malmaison à Paris? Ne semble-t-il pas entendre raconter une histoire du moyen âge lorsque la société étaient encore dans l'enfance. Il est pourtant vrai que ces craintes existaient ; et, de plus, qu'elles étaient fondées. On redoutait deux dangers : celui d'être compris dans une tentative sur le premier consul, et d'être attaqué par les voleurs qui étaient en grand nombre, et on le savait, dans ces carrières qui, alors, étaient ouvertes et se trouvaient à gauche de la route en venant de Paris entre le Chant-du-Coq et Nanterre. Voici un fait assez curieux.

Nous répétions les *Folies amoureuses* de Régnard ; le premier consul avait demandé ce spectacle et le désirait beaucoup. Bourrienne, qui jouait admirablement les rôles à manteaux, remplissait celui d'Albert, moi celui d'Agathe, Mme Murat, malgré son terrible accent à cette époque de sa vie, celui de Lisette, M. d'Abrantès celui d'Eraste, et M. Didelot, excellent dans l'emploi des Monrose, faisait Crispin ; mais la pièce était d'autant plus difficile à faire marcher que nous avions des acteurs qui jouaient si mal, qu'en vérité c'était la plus burlesque des représentations que de les voir seulement à une répétition. Dugazon, qui était mon répétiteur, me disait avec son cynisme ordinaire :

« Ah ça! pourriez-vous me dire quelle est la loi qui les force à jouer la comédie? »

Quoi qu'il en soit enfin, la pièce allait lentement et

mal, parce que, lorsqu'un principal rôle est rempli par une personne sans mémoire, disant à contre-sens, ricanant lorsqu'elle se trompait, ce qui arrivait souvent et n'était pas drôle du tout, ricanant pour sourire, même lorsqu'il faut du sérieux, alors la pièce va mal et ne va même pas du tout ; en conséquence nous répétions, nous répétions, nous répétions toujours, et nous ne nous en trouvions pas plus avancés : enfin on déclara qu'on ne pouvait demeurer d'une manière fixe à la Malmaison et qu'on viendrait répéter de Paris. Cela se fit en effet. M. d'Abrantès avait une sorte de tilbury à deux chevaux, dans lequel on faisait la route en moins d'une heure. Les chevaux qui étaient attelés à cette petite voiture étaient d'une vitesse extrême : surtout lorsque devant eux courait un piqueur qui faisait ranger une multitude de petites charrettes de maraîchers retournant à leurs villages vers le soir, à l'heure où nous revenions à Paris pour dîner : on était alors à la fin de l'hiver.

Un jour, il était plus tard que jamais (ce qui était difficile), parce que la répétition avait été encore plus mal que de coutume : il était six heures ; nous avions du monde à dîner et nous avions hâte d'arriver à Paris ; Junot pressait donc ses chevaux de la voix et du fouet, et nous parcourions la route avec la rapidité du vent.

Maintenant, pour l'intelligence de ce qui va suivre, il faut savoir que M. d'Abrantès avait alors une livrée exactement semblable à celle du premier consul, pour la couleur de l'habit, qui était verte. La seule différence entre elles, c'est que la livrée du premier consul n'avait ni collet, ni parements d'une

autre couleur, et que celle de M. d'Abrantès en avait en drap cramoisi; mais on comprendra facilement qu'au mois de mars, à six heures du soir, on puisse ne voir d'abord à vingt pas que la couleur de l'habit du piqueur. Derrière nous venait un petit groom également habillé de vert[1].

Nous allions donc rapidement, ainsi que je l'ai dit, lorsque tout à coup, au moment où nous passions devant les carrières qui existaient alors entre le Chant-du-Coq et Nanterre, une masse quelconque vint se jeter au-devant des chevaux, lorsqu'ils étaient lancés avec le plus de vitesse. Ils s'arrêtèrent. Je poussai un cri, et M. d'Abrantès articula quelques paroles violemment accentuées. Tout cela fut prompt et n'eut que la durée d'un éclair. Lorsque le vertige produit par la rapidité de la course et le choc que nous venions d'éprouver fut dissipé, nous vîmes à côté du tilbury un grand homme couvert d'une redingote très ample, ayant sur la tête un chapeau rond qui lui cachait le haut du visage. A quelques pas de la route, sur la droite, on distinguait deux ou trois autres individus.

[1] Il est évident que l'homme qui s'élança au-devant du tilbury a été trompé par la couleur de la livrée et qu'il nous a pris pour le premier consul, qui revenait quelquefois seul, avec Joséphine ou Bourrienne, n'ayant qu'un ou deux piqueurs. Depuis ce jour-là cela n'arriva plus.

Cet événement ne se trouve pas rapporté dans mes Mémoires, parce qu'alors on me dit que dans l'intérêt de l'empereur il ne fallait pas parler du grand nombre de tentatives faites contre lui : plus éclairée moi-même depuis lors, je crois que la vérité *tout entière* est ce qui vaut le mieux touchant un homme comme Napoléon.

— « Qui êtes-vous? » dit M. d'Abrantès à l'homme qui était le plus près de nous.

Mais au lieu de nous répondre, le grand homme, après l'avoir considéré aux dernières lueurs du crépuscule, s'écria :

— Ce n'est pas le premier consul!

— Que lui vouliez-vous ? s'écria M. d'Abrantès, comme cet homme s'éloignait à grands pas pour rejoindre ses compagnons.

L'homme s'arrêta et fut quelques secondes avant de répondre; enfin il se retourna et dit :

— Lui remettre une pétition.

Et lui et ses camarades disparurent dans la profondeur des carrières.

M. d'Abrantès réfléchit un moment; puis, appelant son groom :

— Cours après, Étienne, lui dit-il, et donne-lui ordre de venir me rejoindre à la Malmaison, où je retourne.

En effet le piqueur, qui n'avait pu entendre, avait toujours galopé et devait être loin. Cependant le groom le rejoignit.

Au moment où le général Junot allait faire tourner ses chevaux, il s'arrêta.

— Que diable peuvent-ils avoir jeté sous les jambes des chevaux? dit-il en se penchant pour mieux voir une grande masse brune qui était sur la route.

C'était une immense bourrée. En la voyant nous fûmes étonnés qu'elle n'eût pas fait trébucher les chevaux. M. d'Abrantès était dans une extrême agitation.

— Les misérables! s'écriait-il par moment.

Arrivés dans la cour, où déjà il y avait deux fac-

tionnaires à cheval, deux hommes de la belle garde consulaire, Junot appela un valet de pied pour demeurer auprès des chevaux, que ma main n'aurait pu contenir en repos, et il fut trouver le premier consul, qui, en effet, était encore dans son cabinet.

Je demeurai à peu près dix minutes seule ; au bout de ce temps, j'entendis une voix m'appeler : c'était celle de Duroc.

— Venez, me dit-il ; le premier consul veut vous parler.

— Eh mon Dieu ! que me veut-il ?

— Je ne sais, mais venez.

Il me fit faire le tour par le jardin, et j'entrai dans le cabinet du premier consul, sanctuaire impénétrable, où tant de grandes choses furent conçues pour la gloire de la France.

Il était en ce moment dans la pièce faite comme une tente qui se trouve encore sous la même forme, malgré l'horrible dégradation de la maison ; oh ! cette dégradation est la honte de la France ! Quel est le peuple qui n'élèverait un monument à cette place ! Tous le feraient, et nous ! Nous demeurons inactifs !

Le premier consul était avec Cambacérès, Bourrienne et Junot. Après m'avoir introduite, Duroc allait se retirer : le premier consul le rappela.

— Mme Junot, me dit Bonaparte avec une expression sérieuse, mais dans laquelle il y avait de la bonté, je vous ai fait dire de venir ici, pour que votre version puisse être une clarté de plus à celle de Junot ; car j'avoue que ce qu'il me dit me paraît bien étonnant.

Je racontai la chose telle qu'elle venait de se passer,

bien certaine que Junot l'aurait racontée comme moi. Le premier consul dit à Cambacérès :

— C'est bien cela ! Et cet homme prétendait avoir une pétition à me remettre ?

— En effet, il avait un papier plié à la main, dis-je ; je l'ai vu lorsqu'il était auprès de nous.

— Avez-vous distingué ses traits? me demanda Bonaparte.

— L'ensemble de sa personne, oui, général ; mais pas du tout les traits de son visage : son chapeau lui couvrait non seulement les yeux, mais toute la partie supérieure de la figure.

— Et quelle est sa tournure ?

— Celle d'un homme fort grand et maigre.

— Plus grand que Bourrienne ?

— Oui. Mais ensuite je puis me tromper : il était tard et j'étais mal placée pour juger de la proportion juste d'une taille.

Pour dire la vérité, je tremblais de frayeur en pensant que mon dire allait peut-être faire arrêter un homme. Pour m'encourager, je devais me dire que cet homme était un misérable et en voulait à la vie de celui que nous adorions comme notre idole.

Le premier consul me fit répéter l'histoire trois fois. Je ne me servis que des mêmes termes chaque fois : cette exactitude lui fit plaisir.

— Écoutez, me dit-il en m'amenant par le bout de l'oreille à l'autre bout de la chambre, gardez-vous bien de répéter un mot de tout cela à Joséphine et à Mlle Hortense. Ceci est *une défense*, entendez-vous bien ; mais vous comprenez jusqu'où elle va? Me comprenez-vous, vous dis-je !

Je le regardai en silence, quoique je le comprisse : ce silence lui donna de l'humeur.

— Je veux parler de votre mère, de Lucien, de Joseph. En résumé, je vous demande le silence pour la maison de la rue Sainte-Croix comme pour toutes les autres ; promettez-le moi.

— Eh bien ! je vous le promets, général.

— Votre parole d'honneur !

— Ma parole d'honneur ! répondis-je en riant de ce qu'il exigeait une telle assurance de la part d'une femme.

— Pourquoi riez-vous ? C'est mal. Donnez-moi votre parole, et sans rire.

— Général, plus vous me recommanderez de ne pas rire, et moins j'attraperai mon sérieux. Vous riez si peu, que cela doit vous réjouir le cœur de voir rire.

Il me regarda.

— Vous êtes une singulière personne, dit-il. Ainsi vous promettez.

— Je le promets.

— C'est bien ! Allons dîner : vous resterez avec Junot.

— Mais, général, nous avons du monde.

— Eh bien ! ils dîneront sans vous.

Il appela Junot et lui parla un moment à l'oreille, et Junot écrivit deux lettres que son piqueur porta sur l'heure à Paris.

— Allons, dit le premier consul, maintenant il faut dîner. Allez tous dans le salon et ne parlez de rien. Je vous suis dans l'instant.

— Et que faudra-t-il que je dise pour motiver

mon retour? m'écriai-je fort embarrassée de ma responsabilité.

Mais Bonaparte était déjà rentré avec M. d'Abrantès et Bourrienne dans son cabinet intérieur [1], et Cambacérès, exact à l'ordre comme s'il fût né caporal, me disait à chaque instant en me tirant par le bras :

— Allons donc au salon.

Et enfin, il fit tant qu'il m'y entraîna presque de force.

Je peindrais difficilement la surprise dans laquelle tout le monde fut de mon retour.

— Grand Dieu! que vous est-il donc arrivé? Qu'est-il survenu?

— Mais, rien du tout que je sache, répondis-je : le premier consul a fait courir après le général Junot, pour qu'il revînt, et me voilà.

— Tant mieux, tant mieux! me dit Eugène; vous nous verrez répéter *le Collatéral ?*.

— Oui, que nous ne savons pas, dit Hortense [2].

— Eh bien! elle passera sa soirée avec nous, reprit gracieusement Joséphine [3]; il n'y a pas grand mal de faire trêve un jour à une répétition.

— Citoyen Cambacérès, auriez-vous faim? dit

[1] Celui qui est au bout du château contre le petit pont.

[2] Elle devait faire le rôle de la Créole, mais je crois qu'une grossesse l'en empêcha et que ce fut Mme Davoust qui prit lé rôle, et qui jouait bien mal, autant que je puis me le rappeler.

[3] Le voyage de Mme Bonaparte à Plombières n'avait pas eu lieu à cette époque, et nous étions au mieux le premier consul et moi. Qu'on voie le détail de cette scène, dont, au reste, le souvenir l'a suivi à Sainte-Hélène, dans le quatrième volume de mes Mémoires, 1re édition.

d'une voix forte le premier consul en entrant dans le salon appuyé sur le bras de Junot.

— Mais, général, il est permis de dire que oui, répondit Cambacérès, et il montrait l'aiguille d'une magnifique pendule du temps de Mme Dubarry, qui marquait sept heures et demie.

— Bath ! Qu'est-ce que fait l'heure ? Je suis levé depuis cinq heures du matin, moi. Eh bien ! j'attends patiemment, tandis que vous qui vous êtes levé, j'en réponds, à dix heures, vous vous plaignez d'attendre une heure! qu'est-ce qu'une heure ?

Les deux portes s'ouvrirent, et on annonça qu'on avait servi.

Le premier consul passa le premier et *seul*. Cambacérès donna la main à Mme Bonaparte ; tout le monde suivit sans aucun ordre. Le premier consul s'assit d'abord et nomma, pour être auprès de lui, sa belle-fille et moi.

Le dîner fut gai ; il y avait cependant de quoi être au moins soucieux ; M. d'Abrantès était pensif, Duroc également ; quant à Bourrienne il ne dînait jamais avec le premier consul, il retournait toujours à Rueil pour dîner, afin d'avoir à lui ce moment de liberté et le passer avec sa famille qu'il voyait à peine.

J'ai dit que le premier consul était ce même jour d'une grande gaieté. Voulait-il éloigner toute pensée pensée de ceux qui l'entouraient d'un danger auquel il aurait échappé, ou voulait-il faire parvenir à ceux qui le menaçaient combien la crainte pouvait peu sur son âme ?

Quelle était la plus dominante de ces deux idées. Peut-être toutes deux avaient-elles de la puissance sur son âme ? je le croirais du moins, parce qu'il

me dit très bas au moment où l'on allait se lever de table :

— Vous voyez que les méchants ne peuvent rien sur moi; ils n'ont même pas le pouvoir de me faire craindre.

— Ah ! lui répondis-je, ayez toujours de la confiance en Dieu ! il vous doit à la France pour son bonheur !

— Vraiment ! le pensez-vous?

— N'est-ce pas ainsi que pensent tous les miens, tous ceux que j'aime au moins?

— Ah ! votre frère, votre mari ; mais ensuite. Votre beau-frère est tout à Lucien ; votre mère également n'aime que Lucien et Joseph ; mais moi, c'est différent.

Je me retournai vers Eugène qui était à ma droite et je lui parlai de son rôle. Il me répondit avec un sourire de malice qui ne disparut pas de ses lèvres, lorsque abandonnant une phrase à peine commencée, je me tournai subitement vers le premier consul. C'est qu'il venait de me pincer au bras gauche avec une telle violence que j'en eus le bras encore noir quinze jours après.

— Voulez-vous me faire l'honneur de me répondre lorsque je vous parle? me dit-il, moitié fâché, moitié riant de voir ma figure sérieuse qui voulait être en colère.

— Mais je vous ai dit, général, que jamais je ne vous répondrais lorsqu'il serait question de ma mère parce qu'alors nous ne nous entendons pas.

— C'est vrai ; vous m'avez donné votre *ultimatum* à ce sujet-là. A propos de mère et de fille, voyez-vous souvent Mme Moreau et la famille Hulot.

— Non, général.

— Comment, non !

— Non, général.

— Comment ! votre mère n'est pas très liée avec Mme Hulot ?

— Jamais elle ne lui a parlé ; et de plus, elles ne vont pas l'une chez l'autre.

— Comment donc alors votre frère a-t-il dû épouser Mlle Hulot ?

— Des amis communs en avaient eu la pensée, mais mon frère ne voulut pas revenir d'Italie pour conclure un mariage de convenance, quelque jolie que fût la future, et les choses n'allèrent jamais plus loin. En vérité j'admire, général, comme vous êtes bien informé !

L'expression moqueuse avec laquelle je lui dis ce peu de mots lui fit faire un mouvement.

— Connaissez-vous Mme Moreau ? me demanda-t-il.

— Je l'ai vue dans le monde où nous allions ensemble comme jeunes filles.

— N'est-elle pas fort habile en toutes choses ?

— Oui, je sais qu'elle danse remarquablement : Steibelt, qui est mon maître comme le sien, m'a dit qu'après Mme Delarue-Beaumarchais Mlle Hulot était la plus forte de ses écolières ; elle peint la miniature, elle sait plusieurs langues, et, de plus, elle est fort jolie.

— Oh ! de cela j'en puis juger comme tout le monde, et je ne trouve pas. Elle a une figure en casse-noisette, une expression méchante et en tout une enveloppe déplaisante.

Depuis qu'il était question de Mme Moreau il parlait très haut et tout le monde écoutait : Mme Bonaparte

sourit et, avec sa bonté ordinaire; car sa bonté, pour être banale, n'était pas moins de la bonté, elle dit doucement :

— Tu ne l'aime pas, et tu es injuste.

— Sans doute je ne l'aime pas, et cela, par une raison toute simple, c'est qu'elle me hait, ce qui est plus fort que de ne pas m'aimer; et cela pourquoi? Elle et sa mère sont les deux mauvais anges de Moreau : elles le poussent à mal faire, et c'est sous leur direction qu'il fait toutes ses fautes. Qui croiriez-vous, dit le premier consul à Cambacérès, lorsqu'on fut de retour dans le salon, qui croiriez-vous que Joséphine me donna l'autre jour pour convive à dîner? Mme Hulot! Mme Hulot! à la Malmaison!

— Mais, dit Mme Bonaparte, elle venait en conciliatrice, et...

— En conciliatrice! Elle? Mme Hulot? Ma pauvre Joséphine, tu est bien crédule et bien bonne, ma chère enfant!

Et prenant sa femme dans ses bras, il l'embrassa trois ou quatre fois sur les joues et sur le front, et finit en lui pinçant l'oreille avec une telle force qu'elle jeta un cri. Bonaparte poursuivit :

— Je te dis que ce sont deux méchantes *femmelettes* et que cette dernière impertinence de Mme Hulot mérite une correction. Bien loin de là, voilà que tu l'accueilles et lui fais politesse.

— Qu'a-t-elle donc fait? se hasarda à demander Cambacérès qui sommeillait dans un fauteuil, après avoir pris son café.

— Mon Dieu, dit Mme Bonaparte, Mme Moreau voulait voir Bonaparte : elle est venue trois ou quatre

fois aux Tuileries sans y parvenir, et l'humeur s'en est mêlée.

— Et Joséphine, qui ne vous dit pas tout, ne vous dit pas aussi que la dernière fois Mme Hulot dit en se retirant : « *Ce n'est pas la femme du vainqueur d'Hohenlinden qui doit faire antichambre. Les directeurs eussent été plus polis.* » Ainsi, Mme Hulot regrette le beau règne du Directoire, parce que le *chef de l'État* ne peut disposer du temps qu'il donne à des travaux sérieux pour bavarder avec des femmes ! Et toi, tu es assez simple pour chercher à calmer l'irritation que ces méchantes femmes ont éprouvée, et qui n'est autre chose que de la colère !

Joséphine, qui s'était éloignée du premier consul lorsqu'il lui avait pincé l'oreille, revint auprès de lui et, passant un bras autour de son cou, elle posa sa tête gracieusement sur son épaule. Napoléon sourit et l'embrassa. Il avait résolu d'être charmant ce jour-là, et il le fut en effet.

— Allons ! s'écria-t-il, laissons tout cela et prenons une vacance, il faut jouer. A quoi jouerons-nous ? aux petits jeux ?

— Non, non ! s'écria-t-on de toutes parts.

— Eh bien ! au vingt et un ? au reversi ?

— Oui, oui ! au vingt et un.

On apporta une grande table ronde et nous nous mîmes tous autour.

— Qui sera le banquier, demanda Joséphine, pour commencer ?

LE PREMIER CONSUL.

Duroc, prends les cartes et tiens la banque ; tu nous montreras comment il faut faire.

Mme BONAPARTE.

Mais je n'ai pas d'argent.

Mlle DE BEAUHARNAIS.

Ni moi.

Mme DE LAVALETTE.

Ni moi.

LE PREMIER CONSUL.

Mesdames, arrangez-vous, mais je ne veux pas jouer contre des jetons; je ne veux pas jouer à crédit. Je fais mon jeu avec de l'or, et si vous me gagnez je veux aussi vous gagner; demandez de l'argent à vos maris. Lavalette, donne donc de l'argent à ta femme [1]. (Il cherche dans ses poches, où jamais il n'avait d'argent.) Donne-moi de l'argent, Duroc! (Tout le monde se met à rire.) Riez... Tenez.

Le sérieux du premier consul nous fit beaucoup rire, nous eûmes bientôt devant nous ce qu'il fallait pour faire nos mises, et le jeu commença; mais ce fut pour éveiller une nouvelle gaieté. Napoléon trichait horriblement; il fit d'abord une mise modeste de cinq francs. Duroc tira et donna les cartes : lorsque tout fut fait, Napoléon avança la main après avoir regardé ses cartes.

LE GÉNÉRAL DUROC.

Voulez-vous une carte, mon général?

LE PREMIER CONSUL.

Oui. (Après avoir eu sa carte) : A la bonne heure

[1] Émilie de Beauharnais, fille du marquis de Beauharnais, beau-frère de Joséphine, dont la mère avait épousé un nègre.

au moins, voilà qui est bien donné ! Tu es un brave banquier, Duroc.

Le général Duroc tirant pour lui sur quinze (car il devait croire que Bonaparte avait eu vingt et un) amène un neuf.

Ah ! perdu ! J'ai vingt-quatre. Mon général, n'avez-vous pas vingt et un ?

LE PREMIER CONSUL.

Sans doute ! sans doute ! paye-moi cinq francs !

Mme BONAPARTE.

Voyons donc ton jeu, Bonaparte.

LE PREMIER CONSUL, retenant ses cartes.

Non, non ! Je ne veux pas que vous voyez à quel point je suis téméraire, j'ai tiré sur dix-huit !

Mme Bonaparte insista et voulut prendre les cartes; Bonaparte résistait, tous deux riaient de leur lutte comme deux enfants.

LE PREMIER CONSUL.

Non, non ! je n'ai pas *triché cette fois-ci !* J'ai gagné loyalement. Duroc, paye-moi ma mise. C'est bien. Je fais paroli. (Il regarde son jeu.) Carte, c'est bien.

Mme DE LAVALETTE.

Carte, un huit ! J'ai perdu. (Elle jette ses cartes.)

LE GÉNÉRAL DUROC.

A nous deux, mon général ! (Il tire sur son jeu qui est douze et amène un quatre. Il retire encore et amène un six.) J'ai perdu. Quel point aviez-vous donc, mon général ?

LE PREMIER CONSUL, frappant ses mains l'une contre l'autre, et s'agitant sur sa chaise.

Gagné ! encore gagné ! Je montre mon jeu.

Et fièrement il étala dix-neuf ; il avait tiré *témérairement*, comme il le disait, sur quinze, et avait eu un quatre.

Je refais mon jeu, s'écria-t-il tout enchanté ; et il mit de nouveau cinq francs devant lui.

LE GÉNÉRAL DUROC, tirant et donnant les cartes, arrive au premier consul qui, après avoir regardé son jeu, demande carte ; il le regarde quelque temps et en demande une autre, puis il dit :

C'est bien.

Puis, tirant pour lui.

Vingt et un ! Et vous, mon général ?

LE PREMIER CONSUL.

Laisse-moi tranquille ! voilà ton argent !

Il lui jeta tout son argent, mit ses cartes avec toutes les autres et, en même temps, il se leva en disant :

Allons, c'est très bien : en voilà assez pour ce soir.

Mme Bonaparte et moi, qui étions près de lui, nous voulûmes voir quel jeu il avait d'abord. Il avait tiré sur seize, avait eu ensuite un deux, et puis un huit, ce qui lui faisait vingt-six. Nous rîmes beaucoup de son silence. Voilà ce qu'il faisait pour *tricher*. Après avoir fait sa mise, il demandait une carte ; si elle le faisait perdre, il ne disait mot au banquier ; mais il attendait que le banquier eût tiré la sienne ; si elle était bonne, alors Napoléon jetait son jeu sans en parler et abandonnait sa mise. Si au contraire le banquier perdait, Napoléon se faisait payer en jetant toujours ses cartes. Ces petites *tricheries-là* l'amu-

saient comme un enfant. Il était visible qu'il voulait forcer le hasard de suivre sa volonté au jeu comme il forçait pour ainsi dire la fortune de servir ses armes. Après tout, il faut dire qu'avant de se séparer, il rendait tout ce qu'il avait gagné, et on se le partageait. Je me rappelle une soirée passée à la Malmaison, où nous jouâmes au reversis. Le général Bonaparte avait toujours les douze cœurs. Je ne sais comment il s'arrangeait. Je crois qu'il les reprenait dans ses levées. Le fait est que, lorsqu'il avait le quinola, il avait une procession de cœurs qui empêchaient *de le forcer*. Notre ressource alors était de lui faire *gorger*. Quand cela arrivait, les rires et les éclats joyeux étaient aussi éclatants que ceux d'une troupe d'écoliers. Le premier consul lui-même n'était certes pas en reste, et montrait peut-être même plus de contentement qu'aucune de nous, bien que la plus âgée n'eût pas plus de dix-huit ans à cette époque.

On voit comment était formé ce qu'on appelait alors *le salon* de la Malmaison, et la société du premier consul et de Mme Bonaparte. Un an plus tard, cette société fut plus étendue. Duroc se maria, et ce fut une femme de plus dans l'intimité de Mme Bonaparte quoiqu'elle ne l'aimât pas beaucoup. La maréchale Ney vint ensuite, mais elle c'était différent, tout le monde l'aimait. Elle était bonne et agréable. Pendant cette année de 1802, on fut encore à la Malmaison. quoiqu'on pensât déjà à Saint-Cloud. On s'amusait encore à la Malmaison. Le premier consul aimait à voir beaucoup de jeunes et riants visages autour de lui ; et quelque ennui que cette volonté causât à Mme Bonaparte, il lui en fallut passer par là et, qui plus est, il fallut dîner souvent en plein air. Il était

assez égal à nos figures de dix-huit ans de braver le grand jour et le soleil ; mais Joséphine n'aimait pas cela. Quelquefois aussi, après le dîner, lorsque le temps était beau, le premier consul jouait aux barres avec nous. Eh bien ! dans ce jeu il *trichait* encore et il nous faisait très bien tomber, lorsque nous étions au moment de l'attraper, ce qui était surtout facile à sa belle-fille Hortense, qui courait comme une biche. Une des grandes joies de ces récréations pour Napoléon, c'était de nous voir courir sous les arbres, habillées de blanc. Rien ne le touchait comme une femme portant avec grâce une robe blanche. Joséphine, qui savait cela, portait presque toujours des robes de mousseline de l'Inde. En général, *l'uniforme* des femmes, à la Malmaison, était une robe blanche.

Napoléon aimait avec passion le séjour de la Malmaison [1]. Aussi l'a-t-il toujours affectionnée au point d'en faire le but positif de ses promenades de distraction jusqu'au moment du divorce. Vers la fin du printemps de 1802, il fut s'établir à Saint-Cloud.

« Les Tuileries sont une véritable prison, disait-il, on ne peut même prendre l'air à une fenêtre sans de-

[1] Cela seul aurait dû rendre la Malmaison un lieu consacré pour la France. Mais son intérêt devrait au moins éveiller sa reconnaissance. Ne sait-on pas que c'est à la Malmaison que la plupart de ces plans gigantesques, dont l'exécution nous transporte d'admiration aujourd'hui, ont été conçus et tracés, lorsque Napoléon, dont la France était la maîtresse adorée, voulait la rendre la plus puissante et la plus belle entre les nations de l'univers ? Ces quais, ces marchés, ces monuments, ces arcs de triomphe, qui donc a décrété qu'ils seraient élevés, qu'ils seraient bâtis ? C'est lui. Ces rues si larges, ces places, ces promenades, qui donc a dit que le cordeau les tracerait ? Toujours lui. Oh ! nous sommes ingrats !

venir l'objet de l'attention de trois mille personnes. »

Souvent il descendait dans le jardin des Tuileries, mais après la fermeture des portes.

Avant d'aller à Saint-Cloud, et immédiatement apeès l'événement que je viens de rapporter, les carrières de Nanterre furent fermées. Je n'ai jamais su si la police avait trouvé les hommes qui avaient arrêté notre voiture.

Le salon de Saint-Cloud, aussitôt qu'il fut ouvert, fut un salon de souverain. Napoléon préluda dans cette maison de rois à une souveraineté plus positive qu'au consulat à vie. Mais ce ne fut pas à Saint-Cloud qu'il se fixa d'abord. Il ne pouvait quitter cette Malmaison, où il avait été le plus glorieux, le plus grand des hommes ! Il fit réparer le chemin de traverse qui mène de Saint-Cloud à la Malmaison, pour pouvoir y aller dès qu'il lui en prendrait fantaisie. Nous continuâmes à jouer la comédie à la Malmaison, et nous y passâmes encore de beaux jours. Mais dès lors la république n'était plus qu'une fiction, et le consulat une ombre pour couvrir une clarté qui bientôt devait être lumineuse, ou plutôt le consulat n'était plus qu'un souvenir historique.

Une particularité assez frappante, parce qu'elle eut lieu dans un temps où Bonaparte ne proclamait pas ses intentions, ce fut l'ordre qu'il donna, le lendemain de son arrivée aux Tuileries[1], d'abattre les deux arbres de la liberté qui étaient plantés dans la cour. Ces arbres n'étaient plus un symbole, à la vérité ; ils n'étaient plus que des simulacres et Bonaparte le savait bien.

[1] 30 pluviôse an VIII.

Le consulat à vie montra de suite tout l'avenir.

Je vis arriver dans le salon de Saint-Cloud plusieurs personnes qui n'étaient pas à la Malmaison. Dans ce nombre était la duchesse de Raguse, alors Mme Marmont. Elle avait été longtemps en Italie avec son mari qui commandait l'artillerie de l'armée. Elle était charmante alors, non seulement par sa jolie et gracieuse figure mais par son esprit fin, gai, profond et propre à toutes les conversations. Quoique plus âgée que moi de quelques années, elle était encore fort jeune à cette époque, et surtout fort jolie.

Une nouvelle mariée vint aussi augmenter le nombre des jeunes et jolies femmes de la cour de Mme Bonaparte : ce fut Mme Duchatel. Charmante et toute grâce, toute douceur, ayant à la fois un joli visage, une tournure élégante, Mme Duchatel fit beaucoup d'effet. Il y avait surtout un charme irrésistible dans le regard prolongé de son grand œil bleu foncé, à double paupière : son sourire était fin et doux, et disait avec esprit toute une phrase dans un simple mouvement de ses lèvres, car il était en accord avec son regard ; avantage si rare dans la physionomie et si précieux dans celle d'une femme. Son esprit était également celui qu'on voulait trouver dans une personne comme Mme Duchatel. En la voyant, je désirai d'abord me lier avec elle. Elle eut pour moi le même sentiment ; et, depuis ce temps, je lui suis demeurée invariablement attachée par affection et par attrait. Elle me rappelait, à cette époque où elle parut à notre cour, ce que je me figurais d'une de ces femmes du siècle de Louis XIV, tout esprit et toute grâce. Je ne m'étais pas trompée.

Dans ce même temps, où tous les yeux étaient fixés

sur cette cour consulaire qui se formait déjà visiblement, il survint un événement qui arrêta définitivement la pensée de ceux qui pouvaient encore douter : ce fut le mariage de Mme Leclerc avec le prince Camille Borghèse. Elle était ravissante de beauté, c'est vrai; mais le prince Borghèse était jeune et joli garçon ; on ne savait pas encore l'étendue de sa nullité ; et deux millions de rente, le titre de princesse, furent comme une sorte d'annonce pour ceux qui voulaient savoir où allait le premier consul.

J'avais vu la princesse, avec laquelle j'étais intimement liée, ainsi que ma mère, la veille du jour où elle devait faire *sa visite de noce* à Saint-Cloud. Elle détestait sa belle-sœur; mais la bonne petite âme n'était pas, au reste, plus aimante pour ses sœurs. Aussi quelle douce joie elle éprouvait en faisant la revue de sa toilette du lendemain.

— Mon Dieu ! lui disais-je, vous êtes si jolie ! Voilà votre véritable motif de joie, voilà où vous les dominez toutes, voilà le vrai triomphe.

Mais elle n'entendait rien ; et le lendemain, elle voulut écraser sa belle-sœur surtout, car c'était sur elle que sa haine portait plus spécialement : Hortense et sa sœur Caroline n'arrivaient qu'après. Quant à Élisa !

— Oh ! pour celle-là, disait-elle plaisamment, lorsque j'aurai la folie d'en être jalouse, je n'aurai qu'à lui demander de jouer Alzire, comme elle nous a fait le plaisir de le faire à Neuilly, et tout ira bien[1].

[1] Cette représentation à laquelle elle faisait allusion avait eu lieu en effet à Neuilly, dans une maison où logeait Lucien et

Je me rendis à Saint-Cloud le même soir pour connaître la manière de penser des deux camps. A peine fus-je arrivée que Mme Bonaparte vint à moi :

— Eh bien ! avez-vous vu la nouvelle princesse ? on dit qu'elle est radieuse !

— Ah ! vous savez, madame, combien elle est jolie ; c'est un être idéal de beauté !

— Oh ! mon Dieu ! cela est tellement connu maintenant que la chose commence à paraître moins frappante.

— On ne se lasse jamais d'un beau tableau, madame, ni de la vue d'un chef-d'œuvre ! jugez lorsqu'il est animé!

Mme Bonaparte n'avait aucun fiel ; et si elle montrait tant d'aigreur contre sa belle-sœur, ce n'était pas par envie ; c'était comme une habitude défensive et elle savait fort bien que Mme Leclerc n'était vulnérable que dans sa beauté ; elle ne continua donc pas la conversation presque hostile commencée entre nous : elle connaissait d'ailleurs l'intimité qui existait entre nous et combien ma mère aimait Mme Leclerc ; elle fut donc à merveille avec moi et, loin de me montrer de l'humeur, elle m'engagea à dîner pour le lendemain.

— Car c'est demain qu'elle doit faire *ici sa visite*

qu'on appelait alors la Folie de Saint-James. Lucien faisait Zamore et Mme Bacciochi, Alzire. On ne peut se figurer la tournure qu'elle avait avec cette couronne de plumes *et le reste*. Mais ce n'était rien auprès de la traduction et des gestes ; aussi le premier consul, qui était venu accompagné de *la troupe* de la Mal maison qui était rivale de celle de Neuilly, dit-il à son frère et à sa sœur, après la représentation, qu'ils avaient *parodié Alzire* à merveille.

officielle, me dit Mme Bonaparte. Je présume qu'elle se dispose à nous arriver aussi resplendissante que possible. Savez-vous comment elle sera mise, madame Junot, poursuivit-elle en s'adressant directement à moi.

Je le savais ; mais Mme Borghèse ne m'aurait pas pardonné d'avoir trahi un tel secret : je répondis négativement, et Mme Bonaparte, qui avait fait la question avec nonchalance comme n'y attachant aucune importance, ne voulut pas insister quelque persuadée qu'elle fût que j'en étais instruite.

En arrivant le lendemain à Saint-Cloud, je fus frappée de la simplicité de la toilette de Mme Bonaparte ; mais cette simplicité était elle-même un grand art. On sait que Joséphine avait une taille et une tournure ravissantes ; à cet égard elle pouvait lutter, et même avec succès, contre sa belle-sœur qui n'avait pas une grâce aussi parfaite qu'elle dans tous ses mouvements. Connaissant donc tous ses avantages, Joséphine en usa pour disputer au moins la victoire à celle qui ne redoutait personne en ce monde pour sa beauté, aussitôt qu'elle paraissait et montrait son adorable visage.

Mme Bonaparte portait ce jour-là, quoiqu'on fût en hiver, une robe de mousseline de l'Inde, que son bon goût lui faisait faire, dès cette époque, beaucoup plus ample de la jupe qu'on ne faisait alors les robes, pour qu'elle formât plus de gros plis. Au bas était une petite bordure large comme le doigt en lame d'or et figurant comme un petit ruisseau d'or. Le corsage, drapé à gros plis sur sa poitrine, était arrêté sur les épaules par deux têtes de lion en or émaillées de noir autour. La ceinture, formée d'une bandelette brodée

comme la bordure, était fermée sur le devant par une agrafe comme les têtes en or émaillées qui étaient aux épaules. Les manches étaient courtes, froncées et à poignets comme on en portait dans ce temps-là, et le poignet ouvert sur le bras était retenu par deux petits boutons semblables aux agrafes de la ceinture. Les bras étaient nus : Joséphine les avait très beaux, surtout le haut du bras.

Sa coiffure était ravissante. Elle ressemblait à celle d'un camée antique. Ses cheveux, relevés sur le haut de la tête, étaient contenus dans un réseau de chaînes d'or dont chaque carreau était marqué comme on voit aux bustes romains, et était fait par une petite rosace en or émaillée de noir. Ce réseau à la manière antique venait se rejoindre sur le devant de la tête et fermait avec une sorte de camée en or émaillé de noir comme le reste. A son cou était un serpent en or dont les écailles étaient imitées par de l'émail noir; les bracelets pareils, ainsi que les boucles d'oreilles.

Lorsque je vis Mme Bonaparte, je ne pus m'empêcher de lui dire combien elle était charmante avec ce nuage vaporeux formé par cette mousseline[1], que bien certainement Juvénal eût appelée *une robe de brouillard* à plus juste titre que celles de ses dames romaines. Et puis, cette parure lui allait admirablement. Voilà comment Joséphine a mérité sa ré-

[1] Je ne vois plus de ces mousselines dont je parle ; les pièces n'avaient que huit aunes, et la mousseline était si fine et si claire que dans l'Inde on est obligé de la travailler dans l'eau pour que les fils ne cassent pas. Le prix de ces mousselines était exorbitant : je crois que la pièce de huit aunes revenait à six cents francs.

putation de femme parfaitement élégante : c'est en adaptant la mode à la convenance de sa personne. Ici elle avait songé à tout ! même à l'ameublement du grand salon de Saint-Cloud, qui alors était bleu et or, et allait ainsi très bien avec cette mousseline neigeuse et cet or qui tous deux s'harmonisaient parfaitement ensemble.

Aussitôt que le premier consul entra dans le salon, où il arrivait alors presque toujours, par le balcon circulaire, au moment où l'on s'y attendait le moins, il fut frappé comme moi de l'ensemble vraiment charmant de Joséphine. Aussi fut-il à elle aussitôt, et la prenant par les deux mains, il la conduisit devant la glace de la cheminée pour la voir en même temps de tous côtés, et l'embrassant sur l'épaule et sur le front, car il ne pouvait encore se défaire de cette habitude bourgeoise, il lui dit :

— Ah ! çà, Joséphine, je serai jaloux ! Vous avez des projets ! Pourquoi donc es-tu si belle aujourd'hui?

— Je sais que tu aimes que je sois en blanc, et j'ai mis une robe blanche : voilà tout.

— Eh bien ! si c'est pour me plaire, tu as réussi.

Et il l'embrassa encore une fois.

— Avez-vous vu la nouvelle princesse ? me demanda le premier consul à dîner.

Je répondis affirmativement et j'ajoutai qu'elle devait venir le soir même pour faire sa visite de noce à Mme Bonaparte et lui être présentée par son mari.

— Mais c'est chose faite, dit le premier consul. D'ailleurs Joséphine est sa belle-sœur.

— Oui, général, mais elle est aussi femme du premier magistrat de la France.

— Ah ! ah ! c'est donc comme étiquette que cette

visite a lieu? Et qui donc en a tant appris à Paulette? ce n'est pas le prince Borghèse.

Il dit ce mot avec une expression qui traduisait l'opinion qu'il s'était déjà formée de cet homme, qui, tout prince qu'il était, montrait plus de vulgarité qu'aucun *Transtévérin* de Rome[1].

— Ce n'est pas Paulette qui d'elle-même aura eu cette pensée. (Il se tourna alors vers moi.) Je suis sûr que c'est chez votre mère qu'on lui a dit cela?

C'était vrai. C'était Mme de Bouillé[2] qui le lui avait dit. J'en convins, et la nommai au premier consul.

— J'en étais sûr, répéta-t-il avec un accent de satisfaction qui disait que certainement il aurait recours à cette noblesse, qu'il n'aimait pas comme homme d'État mais dont il ne pouvait se refuser à reconnaître la nécessaire influence dans une société élégante, et surtout dans une cour.

Quoiqu'on demeurât beaucoup plus de temps à table depuis qu'on y était servi avec tout le luxe royal, il était à peine huit heures lorsqu'on en sortit. Le premier consul se promena quelque temps en attendant sa sœur qu'il voulait voir arriver dans toute sa gloire de princesse et de jolie femme; mais à huit heures et demie il perdit patience et s'en fut travailler dans son cabinet.

1 Les Transtévérins ou hommes au delà du Tibre sont très beaux, mais tout à fait communs. C'est dans les Transtévérines que les peintres retrouvent encore les vraies madones de Raphaël.

2 Mère de Mme de Contades. Elle entendait à ravir tout ce qui tenait à l'étiquette de la cour. J'ai rapporté ce fait pour montrer à quel point Bonaparte attachait de l'importance à ces sortes de choses.

Mme Borghèse avait préparé son entrée pour produire de l'effet. Redoutant l'inégalité de son frère, qui souvent se mettait à table à huit heures et demie, elle ne voulut prudemment arriver qu'à neuf heures passées, ce qui lui fit manquer le premier consul.

Elle avait voulu frapper depuis le vestibule jusqu'au salon, tous deux inclusivement. Elle était venue dans une magnifique voiture chargée des armoiries des Borghèse : cette voiture, attelée de six chevaux, avait trois laquais portant des torches ; un piqueur en avant et un garçon d'attelage en arrière, l'un et l'autre ayant aussi une torche, complétaient cette magnificence encore fort inconnue, en France, pour la génération alors au pouvoir.

Lorsque le prince et la princesse arrivèrent à la porte du salon consulaire, l'huissier, préludant à l'empire, ouvrit les deux battants et dit à haute voix :

— *Monseigneur* le prince et Madame la princesse Borghèse. »

Nous nous levâmes toutes à l'instant. Joséphine se leva aussi ; mais elle demeura immobile devant son fauteuil et laissa la princesse avancer jusqu'à elle et traverser ainsi une grande partie du salon. Mais la chose lui fut plutôt agréable qu'autrement, par une raison que je dirai plus tard, et à laquelle on ne s'attend guère.

Elle était en effet *resplendissante*, comme elle l'avait annoncé : sa robe était d'un magnifique velours vert, mais d'un vert doux et point tranchant. Le devant de cette robe et le tour de la jupe étaient brodés en diamants[1], non pas en *strass* mais en *vrais*

[1] *Le trésor* de la famille Borghèse, comme eux-mêmes l'ap-

diamants, et les plus beaux qu'on pût voir. Le corsage et les manches en étaient également couverts, ainsi que ses bras et son cou. Sur sa tête était un magnifique diadème où les plus belles émeraudes que j'aie jamais vues étaient entourées de diamants ; enfin, pour compléter cette magnifique parure, la princesse avait au côté un bouquet composé de poires d'émeraudes et de poires en perles d'un prix inestimable. Maintenant, qu'on se figure l'être fantastique de beauté qui était au milieu de toutes ces merveilles, et on aura une imparfaite idée encore de la princesse Borghèse entrant dans le salon de Saint-Cloud le soir de *sa présentation*, comme elle-même le disait !

Je connaissais et la toilette, et les trésors, et la beauté ; cependant, je l'avoue, je fus moi-même surprise par l'effet que produisit la princesse à son entrée dans le salon. Quant à son mari, il fut là ce qu'il fut toujours depuis, le premier chambellan de sa femme.

Joséphine, après le premier moment d'étonnement causé par cette profusion de pierreries qui ruisselaient sur les vêtements de sa belle-sœur, se remit, et la conversation devint générale. On servit des glaces, et alors il y eut un mouvement.

— Eh bien ! me dit la princesse, comment me trouvez-vous ?

— Ravissante ! et jamais on ne fut si jolie avec autant de magnificence.

pelaient, était estimé plus de trois millions. M[me] Leclerc avait déjà de beaux diamants à elle en propre, et le prince Borghèse en avait ajouté pour plus de trois cent mille francs à ceux de sa famille pour ce mariage.

LA PRINCESSE.

En vérité!

Mme JUNOT.

C'est très vrai.

LA PRINCESSE.

Vous m'aimez, et vous me gâtez.

Mme JUNOT.

Vous êtes enfant! Mais, dites-moi pourquoi vous êtes venue si tard?

LA PRINCESSE.

Vraiment, je l'ai fait exprès! je ne voulais pas vous trouver à table. Il m'est bien égal de n'avoir pas vu mon frère! C'était *elle*, que je voulais trouver et désespérer. Laurette, Laurette! Regardez donc comme elle est bouleversée! oh! que je suis contente!

Mme JUNOT.

Prenez garde, on peut vous entendre.

LA PRINCESSE.

Que m'importe! je ne l'aime pas! Tout à l'heure elle a cru me faire une chose désagréable en me faisant traverser le salon; eh bien! elle m'a charmée.

Mme JUNOT.

Et pourquoi donc?

LA PRINCESSE.

Parce que la queue de ma robe ne se serait pas dé-

ployée, si elle était venue au-devant de moi, tandis qu'elle a été admirée en son entier.

Je ne pus retenir un éclat de rire; mais la princesse n'en fut pas blessée. Ce soir-là on aurait pu tout lui dire, excepté qu'elle était laide.

LA PRINCESSE, regardant sa belle-sœur.

Elle est bien mise, après tout! Ce blanc et or fait admirablement sur ce velours bleu.

Tout à coup la princesse s'arrête, une pensée semble la saisir; elle jette les yeux alternativement sur sa robe et sur celle de Mme Bonaparte.

LA PRINCESSE, soupirant profondément.

Ah, mon Dieu! mon Dieu!

Mme JUNOT.

Qu'est-ce donc?

LA PRINCESSE.

Comment n'ai-je pas songé à la couleur du meuble de ce salon! Et vous, vous, Laurette, vous, qui êtes mon amie, que j'aime comme ma sœur (ce qui ne disait pas beaucoup), comment ne me prévenez-vous pas?

Mme JUNOT.

Eh! de quoi donc, encore une fois! que le meuble du salon de Saint-Cloud est bleu? Mais vous le saviez aussi bien que moi.

LA PRINCESSE.

Sans doute; mais dans un pareil moment on est troublée, on ne sait plus ce qu'on savait; et voilà ce

qui m'arrive. J'ai mis une robe verte pour venir m'asseoir dans un fauteuil bleu!

Non, les années s'écouleront et amèneront l'oubli, que je ne perdrai jamais de vue la physionomie de la princesse en prononçant ces paroles. Et puis l'accent, l'accent désolé, contrit. C'était admirable !

LA PRINCESSE.

Je suis sûre que je dois être hideuse! Ce vert et ce bleu. Comment appelle-t-on ce ruban [1] ? *Préjugé vaincu !* Je dois être bien laide, n'est-ce pas ?

Mme JUNOT.

Vous êtes charmante ! Quelle idée allez-vous vous mettre en tête !

LA PRINCESSE.

Non, non, je dois être horrible ! le reflet de ces deux couleurs doit me tuer. Voulez-vous revenir avec moi à Paris, Laurette ?

Mme JUNOT.

Merci ! j'ai ma voiture. Et vous, votre mari.

LA PRINCESSE.

C'est-à-dire que je suis toute seule.

Mme JUNOT.

Comment ? et votre lune de miel ne fait que commencer.

[1] Dans les premiers moments de la révolution, on fit un ruban où des raies vertes et bleues se mélangeaient.

LA PRINCESSE, haussant les épaules.

Quelle sottise me dites-vous là, chère amie ! Une lune de miel avec cet IMBÉCILE-LA ! Mais vous voulez rire probablement ?

Mme JUNOT.

Point du tout, je le croyais ; c'était une erreur seulement, mais pas une sottise. Et puisque je ne dérangerai pas un tête-à-tête, j'accepte, pour être avec vous d'abord, et puis pour juger si, en effet, tout espoir de lune de miel est perdu.

La princesse se leva alors majestueusement, et fut droit à Mme Bonaparte pour prendre congé d'elle ; les deux belles-sœurs s'embrassèrent en souriant ! Judas n'avait jamais été si bien représenté.

Mais ce fut en regagnant sa voiture que la princesse fut vraiment un type particulier à étudier. Elle ralentit sa marche lorsqu'elle fut arrivée sur le premier palier du grand escalier, et traversa la longue haie formée par tous les domestiques et même les valets de pied du château avec une gravité royale toute comique ; mais ce qu'on ne peut rendre, c'est le balancement du corps, les mouvements de la tête, le clignement des yeux, toute l'attitude de la personne. Elle marchait seule en avant ; son mari suivait, ayant la grotesque tournure que nous lui avons connue, malgré sa jolie figure. Il avait un habit de je ne sais quelle couleur et quelle forme, qu'il portait à la cour du pape ; et, comme l'épée n'était pas un meuble fort en usage à la cour papale, il s'embarrassait dans la sienne, et finit par tomber sur le nez en montant en voiture. Le retour fut rempli par de

continuelles doléances de la princesse sur son chagrin d'avoir mis une robe verte dans un salon bleu.

Le lendemain nous nous trouvâmes chez ma mère, qui voulait avoir des détails sur la présentation, et avec qui *Paulette* n'osait pas encore faire la princesse.

— Ainsi donc, dit-elle à la princesse, tu étais bien charmante !

Et elle la baisait au front avec ces caresses de mère qu'on ne donne qu'à une fille chérie.

— Oh ! maman Panoria [1], demandez à Laurette.

Je certifiai de la vérité de la chose. Ma mère sourit avec autant de joie que pour mon triomphe.

— Mais, dit ma mère, il faut maintenant faire la princesse avec dignité et surtout convenance, Paulette ; et quand je dis *convenance*, j'entends politesse. Tu es enfant gâtée, nous savons cela. Ainsi par exemple, chère enfant, vous ne rendez pas de visite, cela n'est pas bien. Je ne me plains pas, moi, puisque vous êtes tous les jours chez moi, mais d'autres s'en plaignent.

La princesse prit un air boudeur. Ma mère n'eut pas l'air de s'en apercevoir, et continua son sermon jusqu'au moment où Mme de Bouillé et Mme de Caseaux entrèrent dans le salon. On leur soumit la question, et la réponse fut conforme aux conclusions de ma mère.

— Vous voilà une grande dame, lui dirent-elles, *par votre alliance avec le prince Borghèse*. Il faut

[1] Nom d'amitié qu'elle donnait à ma mère. Ce nom de Panoria qui, au fait, était celui de ma mère, en grec signifie la plus belle.

donc être ce qu'étaient les grandes dames de la cour de France. Ce qui les distinguait était surtout une extrême politesse. Ainsi donc, rendre les visites qu'on vous fait, reconduire avec des degrés d'égards pour le rang de celles qui vous viennent voir ; ne jamais passer la première lorsque vous vous trouvez à la porte d'un salon avec une femme, votre égale ou votre supérieure, ou plus âgée que vous ; ne jamais monter dans votre voiture avant la femme qui est avec vous, à moins que ce ne soit une dame de compagnie ; ne pas oublier de placer chacun selon son rang dans votre salon et à votre table ; offrir aux femmes qui sont auprès du prince, deux ou trois fois, des choses à votre portée pendant le dîner ; être prévenante avec dignité ; enfin, voilà votre code de politesse à suivre, si vous voulez vous placer dans le monde.

Au moment où ces dames parlèrent de ne pas monter la première dans la voiture, je souris ; ma mère, qui vit ce sourire, dit à Paulette :

— Est-ce que, lorsque tu conduis Laurette dans ta voiture, tu montes avant elle ?

La princesse rougit.

— Est-ce que hier, poursuivit ma mère plus vivement, cela serait surtout arrivé ?

La princesse me regarda d'un air suppliant, elle craignait beaucoup ma mère, tout en l'aimant.

— Non, non, m'empressai-je dire, la princesse m'a fait la politesse de m'offrir de monter avant elle.

— C'est que, voyez-vous, dit ma mère, ce serait beaucoup plus sérieux hier qu'un autre jour. Ma fille et vous, Paulette, vous avez été, comme vous l'êtes

encore, presque égales dans mon cœur, comme vous l'êtes dans le cœur de l'excellente Mme Lætitia. Vous êtes donc sœurs, pour ainsi dire, et sœurs par affection. Je ne puis donc supporter la pensée qu'un jour Paulette oubliera cette affection, parce qu'on l'appelle princesse et qu'elle a de beaux diamants et tout le luxe d'une nouvelle existence. Mais cela n'a pas été, tout est donc au mieux.

— Mais, reprit doucement Paulette en se penchant sur ma mère et s'appuyant sur son épaule, je suis sœur du premier consul! je suis...

— Quoi! qu'est-ce que la sœur du premier consul?... Qu'est-ce que la sœur de Barras était pour nous?

— Mais ce n'est pas la même chose, maman Panoria!

— Absolument de même pour ce qui concerne l'étiquette. Ton frère a une dignité temporaire, elle lui est personnelle, et même, pour le dire en passant, elle ne devrait pas lui donner le droit de prendre la licence de ne rendre aucune visite. Il est venu au bal que j'ai donné pour le mariage de ma fille, et *il ne s'est pas fait écrire chez moi.*

J'ai mis avec détail cette conversation pour faire juger de l'état où était la société en France, à cette époque : d'un côté, elle montrait et observait toujours cette extrême politesse, cette observance exacte des moindres devoirs, de l'autre, un oubli entier de ces mêmes détails dont se forme l'existence du monde, et la volonté de les connaître et de les mettre en pratique. On voit que ma mère, malgré toutes les secousses révolutionnaires par lesquelles la société avait été ébranlée, s'étonne que le général Bonaparte, même

après les victoires d'Italie, d'Égypte et de Marengo, sa haute position politique, ne se *fût pas fait écrire chez elle*, après y avoir passé la soirée.

— Mais il est bien grand, lui disait Albert, pour la calmer là-dessus.

— Eh bien! qu'importe? Le maréchal de Saxe était bien grand aussi, et il faisait des visites [1].

La société de Paris, au moment de la transition de l'état révolutionnaire, c'est-à-dire de la république à l'empire, était donc divisée, comme on le voit, et sans qu'aucune des diverses parties prît le chemin de se rejoindre à l'autre. Ce qui contribuait à maintenir cet état était le défaut de maisons où l'on reçût habituellement. On le voyait, mais peu, dans la cour consulaire; toutes les femmes étaient jeunes, et beaucoup hors d'état d'être maîtresses de maison autrement que pour en diriger le matériel. On allait à Tivoli voir le feu d'artifice et se promener dans ses jolis jardins; on allait beaucoup au spectacle; on se donnait de grands dîners, pour copier la cour consulaire, où les invitations allaient par trois cents les quintidis; on allait au pavillon de Hanovre, à Frascati, prendre des glaces en sortant de l'Opéra, tout cela avec un grand luxe de toilette et sans que l'on y prît garde encore; on allait à des concerts où chantait Garat, qui alors *faisait fureur*, et la vie habituelle se passait ainsi.

[1] Ma mère avait connu l'empereur tellement enfant, que, pour elle, la gloire du vainqueur de l'Italie et la haute position du premier magistrat de la république n'étaient pas aussi éblouissantes que pour les autres. Je me suis souvent demandé, connaissant sa manière de voir et son opinion très tranchée pour un autre ordre de choses, comment elle aurait pris l'empire.

Mais la société ne fut pas longtemps dans cet état de suspension. 1804 vit arriver l'empire ; et, du moment où il fut déclaré, un nouveau jour brilla sur toute la France ; tout y fut grand et beau ; rien ne fut hors de sa place, et l'ordonnance de chaque chose fut toujours ce qu'elle devait être.

DEUXIÈME PARTIE

L'IMPÉRATRICE JOSÉPHINE

C'était le 2 décembre 1809; l'anniversaire du couronnement et de la bataille d'Austerlitz devait être célébré magnifiquement à l Hôtel-de-Ville. L'empereur avait accepté le banquet d'usage, et la liste soumise à sa sanction par le maréchal Duroc, à qui je la remettais après l'avoir reçue de Frochot, avait été arrêtée et tous les ordres donnés pour la fête, qui fut, ce qu'elle avait toujours été et ce qu'elle est encore à l'Hôtel-de-Ville, digne de la grande cité qui l'offre à son souverain.

Quelques jours avant, l'archi-chancelier, qui ne faisait guère de visites, me fit l'honneur de me venir voir. J'étais alors fort souffrante d'un mal de poitrine qui n'eut heureusement aucune suite, mais qui alors me rendait fort malade. Je crachais beaucoup de sang, et j'avais peur de ne pouvoir aller à l'Hôtel-de-Ville pour remplir mon devoir. L'archi-chancelier était soucieux. Je lui parlai des bruits de divorce. Le

prince me répondit d'abord avec ambiguité, et puis finit par me dire qu'il le croyait *sûr*.

— Ah, mon Dieu ! m'écriai-je, et quelle époque fixez-vous à cette catastrophe ? car je regarde la chose comme un malheur, surtout si l'empereur épouse une princesse étrangère.

— C'est ce que je lui ai dit.

— Vous avez eu ce courage, monseigneur ?

— Oui, certes ; je regarde le bonheur de la France comme intéressé dans cette grande question.

— Et l'impératrice, comment a-t-elle reçu cette nouvelle ?

— Elle ne fait encore que la pressentir ; mais il y a quelqu'un qui prendra soin qu'elle soit instruite.

Je regardai l'archi-chancelier comme pour lui demander un nom, mais avec sa circonspection ordinaire, et déjà presque fâché d'avoir été si loin, il porta son regard ailleurs que sur les miens, et changea d'entretien. Ce ne fut que longtemps après que j'acquis la connaissance de ce qui avait motivé ses paroles en ce moment de crise où chacun craignait pour soi la colère terrible de l'empereur.

Soit qu'il fût excité par les femmes de la famille impériale, qui ne savaient pas ce qu'elles faisaient lorsqu'elles voulaient changer de belle-sœur, soit qu'il voulût malgré l'empereur pénétrer dans son secret, se rendre nécessaire, et forcer sa confiance, il est certain que Fouché avait pénétré jusqu'à l'impératrice, et lui avait apporté de ces consolations perfides, qui font plus de mal qu'elles ne laissent de douceur après elles. Mais le genre d'émotion convenait à Joséphine ; elle était femme et créole ! deux motifs pour aimer les pleurs et les évanouissements.

Malheureusement pour elle et son bonheur, Napoléon était un homme, et un grand homme, deux natures qui font repousser les larmes et les plaintes. Joséphine souffrait, et Joséphine se plaignait, il est vrai que cette plainte était bien douce, mais elle était quotidienne, et l'empereur commençait à ne pouvoir soutenir un aussi lourd fardeau.

A chaque marque nouvelle d'indifférence, l'impératrice pleurait encore plus amèrement. Le lendemain, sa plainte était plus amère, et Napoléon, chaque jour plus aigri, en vint à ne plus vouloir supporter une scène qu'il ne cherchait pas, mais qu'on venait lui apporter.

Un jour l'impératrice, après avoir écouté les rapports de Mme L..., de Mme de Th..., de Mme L..., de Mme Sa... et d'une foule de femmes en sous-ordre, avec lesquelles surtout elle aimait malheureusement à s'entretenir de ses affaires, l'impératrice reçut la visite de Fouché. Fouché, en apparence tout dévoué aux femmes de la famille impériale, leur faisait des rapports plus ou moins vrais, mais qu'il savait flatter leurs passions ou leurs intérêts. Joséphine était une proie facile à mettre sous la serre du vautour : aussi n'eut-il qu'à parler deux fois à l'impératrice, et il eut sur elle un pouvoir presque égal à celui de ses amis, lui qui n'arrivait là qu'en ennemi.

Il y venait envoyé par les belle-sœurs surtout qui, poussées par un mauvais génie, voulaient remplacer celle qui, après tout, était bonne pour elles, leur donnait journellement à toutes ce qui pouvait leur plaire, et tâchait de conjurer une haine dont les marques étaient plus visibles chaque jour. Fouché, qui joignait à son esprit naturel et acquis dans les

affaires une finesse exquise pour reconnaître ce qui pouvait lui servir, en avait découvert une mine abondante dans les intrigues du divorce. Être un des personnages actifs de ce grand drame lui parut une des parties les plus importantes de sa vie politique. Faible et facile à circonvenir, il comprit que Joséphine était celle qui lui serait le plus favorable : aussi dirigea-t-il ses batteries sur elle.

Il commença par lui demander si elle connaissait les bruits de Paris. Joséphine, déjà fort alarmée par le changement marqué des manières de l'empereur avec elle, frémit à cette question et ne répondit qu'en tremblant qu'elle se doutait bien d'un malheur, mais qu'elle n'était sûre de rien.

Fouché lui dit alors que tous les salons de Paris, comme les cafés des faubourgs, ne retentissaient que d'une nouvelle : c'était que l'empereur voulait se séparer d'elle.

— Je vous afflige, madame, lui dit Fouché; mais je ne dois vous céler la vérité ; Votre Majesté me l'a demandée : la voilà sans déguisement et telle qu'elle me parvient.

Joséphine pleura.

— Que dois-je faire ? dit-elle.

— Ah ! dit l'hypocrite, il y aurait un rôle admirable dans ce drame, si madame avait le courage de le prendre : son attitude serait bien grande et bien belle aux yeux de toute l'Europe, dont en ce moment elle est le point de mire.

— Conseillez-moi, dit Joséphine avec anxiété.

— Mais il est difficile ! Il faut beaucoup de courage.

— Ah ! croyez que j'en ai eu beaucoup depuis deux

ans ! Il m'en a fallu davantage pour supporter le changement de l'empereur que je n'en aurai peut-être besoin pour sa perte.

— Eh bien ! madame, il faut le prévenir, il faut écrire au Sénat. Il faut vous-même demander la dissolution de ces mêmes liens que l'empereur va briser à regret sans doute ; mais la politique le lui ordonne. Soyez grande en allant au-devant[1] ; le beau côté de l'action vous demeure, parce que le monde voit toujours ainsi le dévouement.

Étourdie par une aussi étrange proposition, Joséphine fut d'abord tellement étonnée qu'elle ne put répondre au duc d'Otrante ; sa nature était trop faible ; elle n'avait pas une élévation suffisante dans l'âme pour comprendre une obligation d'elle-même dans ce sacrifice. Aussi fondit-elle en larmes et ne répondit que par des gémissements étouffés à la proposition de Fouché.

Celui-ci, désespéré de cette tempête qu'aucune parole raisonnable ne pouvait apaiser, essaya enfin de la calmer en lui parlant de son empire sur l'empereur, de son ancien amour pour elle, amour et empire à lui bien connus, mais autrefois ; et en faisant cette observation à l'impératrice le personnage était bien aise de savoir à quoi s'en tenir sur l'état présent des choses. Mais Joséphine pleurait et ne répondait rien. C'était un enfant gâté pleurant sur un jouet brisé, plutôt qu'une souveraine devant un sceptre et une couronne perdus. Cependant Fouché n'abandonnait pas facilement la partie commencée, et il revint de

[1] Ces détails sont positifs.

nouveau en parlant à Joséphine de l'amour de l'empereur pour elle.

— Il ne m'aime plus, dit la pauvre affligée, il ne m'aime plus! Maintenant quand il est à l'armée il ne m'écrit plus des lettres brûlantes de passion comme les lettres d'Italie et d'Austerlitz. Ah ! monsieur le duc, les temps sont bien changés ! Tenez : vous allez en juger.

Elle se leva, fut à un meuble en bois des Indes précieusement monté et formant un secrétaire tout à la fois et un lieu sûr pour y placer des objets précieux. Elle y prit plusieurs lettres qui ne contenaient que quelques lignes à peine lisibles. Le duc d'Otrante s'en empara aussitôt et, y jetant les yeux avant que l'impératrice les lui eût traduites en lui expliquant les signes hiéroglyphiques plutôt que les lettres qui voulaient passer pour de l'écriture, il vit qu'en effet l'empereur était bien changé pour l'impératrice. Ces lettres ne contenaient qu'une même phrase insignifiante par elle-même ; il y en avait de Bayonne, d'Espagne, d'Allemagne lors de la campagne de Wagram. Ces dernières lettres étaient toutes récentes. J'ai vu, depuis, ces preuves du changement de l'empereur, et elles me frappèrent avec une vive peine comme tout ce qui détruit. Je ne crois pas que Fouché en ait été affecté comme moi ; mais il l'était d'une autre manière : il regardait ces lettres et relisait la même phrase plusieurs fois. Cet examen lui présentait, je crois, l'empereur sous un nouveau jour dont, je pense, il n'avait été jamais éclairé : c'était l'empereur se contraignant à faire une chose qui visiblement lui déplaisait, et on n'en pouvait douter en lisant ces lettres.

« A L'IMPÉRATRICE, A BORDEAUX.

« Marac, le 21 avril 1808.

« Je reçois ta lettre du 19 avril. J'ai eu hier le prince des Asturies et sa cour à dîner. *Cela m'a donné bien des embarras*[1]. J'attends Charles IV et la reine.

« Ma santé est bonne. Je suis bien établi actuellement à la campagne.

« Adieu, mon amie, je reçois toujours avec plaisir de tes nouvelles.

« NAPOLÉON. »

« A L'IMPÉRATRICE, A PARIS[2].

« Burgos, le 14 novembre 1808.

« Les affaires marchent ici avec une grande activité. Le temps est fort beau. Nous avons des succès. Ma santé est fort bonne.

« NAPOLÉON. »

« A L'IMPÉRATRICE, A STRASBOURG.

« Saint-Polten, le 9 mai 1809.

« Mon amie, je t'écris de Saint-Polten[3]. Demain je

[1] Que pouvait-il entendre par ces paroles ? De quels embarras parle-t-il ? Il ne communiquait jamais un plan ni même un projet politique à Joséphine, dont il connaissait la discrétion.

[2] Ces lettres sont copiées sur celles *originales,* fournies par la reine Hortense, à qui elles sont revenues après la mort de l'impératrice.

[3] La poste avant Vienne.

serai devant Vienne : ce sera juste un mois après le même jour où les Autrichiens ont passé l'Inn et violé la paix.

« Ma santé est bonne, le temps est superbe et les soldats sont gais : il y a ici du vin.

« Porte-toi bien.

« Tout à toi.

« NAPOLÉON. »

En parcourant ces lettres, dont la suite était semblable à ce que je viens de citer, le duc d'Otrante sourit en son âme, car sa besogne lui paraissait maintenant bien faite. Il lui était démontré que l'empereur voulait le divorce, et que tous les obstacles que lui-même paraissait y apporter n'étaient qu'une feinte à laquelle il serait adroit de ne pas ajouter foi par sa conduite, si on paraissait le faire en apparence. Joséphine suivait son regard à mesure qu'il parcourait ces lettres sur lesquelles elle avait elle-même souvent pleuré. Fouché les lui rendit en silence.

— Eh bien? dit elle.

— Eh bien ! madame, ce que je viens de voir me donne la conviction entière de ce dont j'étais déjà presque sûr.

Joséphine sanglota avec un déchirement de cœur qui aurait attendri un autre homme que Fouché.

— Vous ne voulez pas en croire mon attachement pour vous, madame; et pourtant Dieu sait qu'il est réel. Eh bien ! voulez-vous prendre conseil d'une personne qui vous est non seulement attachée, mais qui peut être pour vous un excellent guide dans cette très importante situation ? Je l'ai vue dans le salon du service : c'est Mme de Rémusat.

— Oui ! oui ! s'écria Joséphine.

Et Mme de Rémusat fut appelée.

C'était une femme d'un esprit et d'une âme supérieurs que Mme de Rémusat. Lorsque Joséphine ne se conduisait que d'après ses conseils, tout allait bien ; mais quand elle en demandait à la première personne venue de son service, les choses devenaient tout autres. Mme de Rémusat joignait ensuite à son esprit et à sa grande connaissance du monde un attachement réel pour l'impératrice.

En écoutant le duc d'Otrante elle pâlit, car, tout habile qu'elle était, elle-même fut prise par la finesse de l'homme de tous les temps. Elle ne put croire qu'une telle démarche fût possible de la part d'un ministre de l'empereur, si l'empereur lui-même ne l'y avait autorisé. Cette réflexion s'offrit à elle d'abord et lui donna de vives craintes pour l'impératrice. Fouché la comprit ; et cet effet, qu'il ne s'était pas proposé, lui parut devoir être exploité à l'avantage de ce qu'il tramait.

— Ce que vous demandez à Sa Majesté est grave, monsieur le duc. Je ne puis ni lui conseiller une démarche aussi importante, ni l'en détourner, car je vois...

Elle n'osa pas achever sa phrase, car *ce qu'elle voyait* était assez imposant pour arrêter sa parole.

— J'ai fait mon devoir de fidèle serviteur de Sa Majesté, dit le duc d'Otrante. Je la supplie de réfléchir à ce que j'ai eu l'honneur de lui dire : c'est à l'avantage de sa vie à venir.

Et il prit congé de l'impératrice, en la laissant au désespoir. Mme de Rémusat resta longtemps auprès d'elle, tentant vainement de la consoler ; car elle-

même était convaincue que l'empereur lui même dirigeait toute cette affaire. Dès que Joséphine fut plus calme, elle lui demanda la permission de la quitter, pour aller, lui dit-elle, travailler dans son intérêt.

C'était chez le duc d'Otrante qu'elle voulait se rendre.

« Cet homme est bien fin, ou plutôt bien rusé, se dit-elle ; mais une femme ayant de bonnes intentions le sera pour le moins autant que lui. »

Mais elle acquit la preuve qu'avec un homme comme Fouché il n'y avait aucune prévision possible. Et elle sortit de chez lui aussi embarrassée qu'en y arrivant.

Cependant la position était critique ; il devenait d'une grande importance de suivre les conseils de Fouché, si ces *conseils* étaient des ordres de l'empereur. Mme de Rémusat le croyait fermement, et toutefois n'osait le dire à Joséphine. Celle-ci le sentait instinctivement, mais n'osait s'élever entre la dame du palais, alors son amie, et elle-même, dans ces moments de confiance expansive, qui étaient moins fréquents cependant depuis cette visite du duc d'Otrante. Car il semblait à ces deux femmes que de parler d'une aussi immense catastrophe, c'était admettre sa réalité immédiate.

— Mon Dieu ! disait Joséphine, que faire? donnez-moi du courage !

Et elle pleurait.

— Madame, lui disait Mme de Rémusat, que Votre Majesté se rappelle que le duc d'Otrante lui a répété souvent que l'empereur n'aimait pas les scènes ni les pleurs !

Alors Joséphine n'osait plus provoquer une expli-

cation entre elle et l'empereur. Un mur de glace, qui devait devenir d'airain, commençait déjà à s'élever entre eux. Fouché a été peut-être la cause la plus immédiate du divorce de Napoléon, en amenant entre les deux époux ce qui n'avait jamais existé : une froideur et un manque de confiance dont mutuellement chacun se trouva blessé. L'empereur avait beaucoup aimé Joséphine. L'amour n'existait plus ; mais après l'amour, quel est le cœur qui ne renferme pas un sentiment profond d'amitié pour la femme qui nous fut chère ? Et Napoléon était fortement dominé par le sentiment qui l'avait autrefois attaché à sa femme. Qui sait ce qui pouvait résulter d'une explication où elle lui aurait plutôt proposé l'adoption d'un de ses enfants naturels, tous deux des garçons, et son propre sang, enfin[1] !

Mais il ne fut rien de tout cela. L'impératrice garda le silence. Mme de Rémusat ne laissa rien transpirer de tout ce qui se préparait, et la chose marchait vers sa fin sans aucune opposition.

Fouché revit souvent l'impératrice et Mme de Rémusat. Il fallait suivre une marche pour laquelle des conseils étaient nécessaires. Mme de Rémusat, convaincue que tout se faisait par ordre de l'empereur, suivait les avis de Fouché et la pauvre Joséphine, au désespoir, ne savait comment il se pouvait que Napoléon fût devenu tout à coup si peu confiant pour elle.

Le duc d'Otrante avait conseillé, comme le moyen le plus digne, d'écrire une lettre au Sénat, dans laquelle l'impératrice reconnaissant que l'empereur se

[1] Le comte Valesky, le comte Léon.

devait avant tout à la nation qu'il gouvernait, et devant assurer sa tranquillité à venir par une succession qui devait lui donner l'assurance de n'être pas troublée dans les temps futurs, déclarerait qu'il fallait que pour cet effet l'empereur eût des fils à présenter à la France, et que, n'étant pas assez heureuse pour pouvoir lui en donner, elle descendait du trône qu'elle ne pouvait occuper, pour laisser la place à à une plus heureuse.

Tel était le texte de la lettre que l'impératrice devait écrire au Sénat avant de partir pour la Malmaison. Elle ne devait pas dire un mot qui pût faire présumer son dessein, et laisser une lettre d'adieu à l'empereur.

Le matin même du jour où le brouillon de cette lettre, ou plutôt du message au Sénat, eut été donné par Fouché à Joséphine, Mme de Rémusat fut témoin d'une scène si cruelle, elle vit un tel désespoir dans cette femme résignée à se donner elle-même le coup de couteau qui l'égorgerait, que des réflexions très sérieuses vinrent se mêler à son chagrin. Pour la première fois il lui parut étrange que l'empereur, qui lui témoignait constamment de l'estime et de l'intérêt, ne lui eût jamais parlé de toute cette affaire, où il savait qu'elle prenait une grande part, s'il savait quelque chose.

Une fois que le doute apparaît dans une affaire quelle qu'elle soit, il devient presque aussitôt une certitude, si jamais il ne s'est offert à vous. Mme de Rémusat devint inquiète sans oser le témoigner à Joséphine, mais se promettant bien qu'elle ne ferait rien sans un plus ample informé. Elle s'attendait à une démarche de l'empereur, dans cette même journée,

puisque c'était le lendemain matin, à neuf heures, que le message de l'impératrice devait être porté au Sénat par M. d'Harville ou M. de Beaumont ; mais la journée s'écoula, et pas un mot, pas une action, même la plus indifférente, ne parut indiquer que l'empereur sût la moindre chose du grand acte de dévouement de l'impératrice. Ce silence éclaira Mme de Rémusat et lui fit voir que Josephine était la victime de quelque machination infernale. La soirée se passa comme le jour entier; et lorsque Joséphine rentra dans son appartement intérieur elle avait reçu de l'empereur le même bonsoir que chaque jour.

— Ah! dit-elle à Mme de Rémusat, je ne pourrai jamais écrire cette lettre!

Et elle lui montrait le brouillon de sa lettre au Sénat.

— Madame veut-elle me permettre de lui demander une faveur? Veut-elle me promettre de ne point envoyer, de ne pas écrire même cette lettre, avant que je me sois rendue près d'elle?

Joséphine le lui promit avec d'autant plus de plaisir que, pour elle, c'était un répit de quelques heures; et Mme de Rémusat prit congé d'elle en l'engageant à se calmer.

« Non, se dit-elle en traversant les salons de l'appartement de Joséphine, non, cela est impossible. L'empereur ne peut être assez dur pour ne donner aucun réconfort à cette infortunée, au moment où il lui enlève une couronne et son amour. Non, cela ne se peut! l'empereur ne sait rien. »

Et sans aller joindre sa voiture, elle monta l'escalier du pavillon de Flore, et s'en fut au salon de service. C'était, je crois, Lemarrois qui était de service.

Je laisse à penser quel fut son étonnement en voyant Mme de Rémusat au milieu de leur bivouac.

— Ce n'est pas pour vous que je viens, lui dit-elle. Il faut que je voie l'empereur. Allez lui demander cinq minutes d'audience.

— Mais il est couché.

— C'est égal. IL FAUT que je le voie, il le faut absolument.

Lemarrois fut frapper à la porte de l'empereur, et lui dit le message de Mme de Rémusat.

— Mme de Rémusat, à cette heure ! Que peut-elle vouloir ? Mais j'ai envie de dormir ; dites-lui, Lemarrois, de revenir demain matin, à sept heures, ou à huit au plus tard.

Lemarrois rapporta cette réponse à Mme de Rémusat, qui dit à son tour :

— Je ne puis m'en aller. C'est la gloire, le salut de l'empereur. Allez lui dire, mon cher général, que ce n'est pas pour moi que je le veux voir, que c'est pour lui-même.

Le général Lemarrois revint avec l'ordre d'introduire Mme de Rémusat. Elle trouva Napoléon coiffé d'un madras tourné autour de la tête et couché dans un petit lit qu'il affectionnait particulièrement. Il fit signe à Mme de Rémusat de s'asseoir sur une chaise qui était auprès de lui. Elle était émue et ce fut avec un violent battement de cœur qu'elle raconta brièvement à l'empereur ce qui devait se passer le lendemain. A mesure qu'elle parlait, l'empereur prenait, quoique couché, une de ces attitudes qui n'étaient qu'à lui et en lui, comme il avait un sourire unique, un regard unique.

— Mais quel peut être son but ? s'écria-t-il enfin.

— Évidemment il y en a un, Sire, celui de vous plaire peut-être en allant au devant de votre volonté. Car il ne peut avoir que celui-là.

— Mais, interrompit Napoléon, si vous avez pu m'accuser un moment, vous ne le croyez plus maintenant, madame, j'espère, dit-il d'une voix plus sévère! je n'aime pas les détours et je suis l'homme de la vérité, parce que je suis fort avant tout.

Mme de Rémusat expliqua à l'empereur comment elle était venue à lui.

— C'est parce que j'ai vu que Votre Majesté l'ignorait, lui dit-elle.

— Cette pauvre Joséphine! dit Napoléon, comme elle a dû souffrir!

— Ah, Sire! vous ne pourrez jamais avoir la mesure des peines qui ont torturé son âme pendant ces jours qui viennent de s'écouler, et peut-être Votre Majesté appréciera-t-elle le silence que l'impératrice a gardé.

Pour qui connaissait Joséphine comme l'empereur, c'était un compliment cherché par celle qui était son guide et son conseil. Aussi Napoléon, qui ne voulait pas mettre encore ses projets au jour, eut-il soin de reporter à Mme de Rémusat l'obligation presque entière du silence de l'impératrice.

— Et comment l'avez-vous laissée? lui demanda-t-il.

— Au désespoir, et prête à se mettre au lit. J'ai recommandé à ses femmes de ne la point quitter dans la crainte d'un accident, mais elle s'est obstinée à vouloir demeurer seule. Elle va passer une triste et cruelle nuit.

— Allez vous reposer, madame de Rémusat, vous

devez en avoir besoin. Bonsoir, demain nous nous reverrons, croyez que je n'oublierai jamais le service que vous m'avez rendu ce soir.

Et la congédiant d'une main, il tira de l'autre sa sonnette avec violence.

— Ma robe de chambre, dit-il d'une voix brève à Constant qui était accouru.

Il se donna à peine le temps de l'attacher, il prit un bougeoir et commença à descendre les marches d'un très petit escalier qui conduisait aux appartements inférieurs et qui donnait dans son cabinet. Ce cabinet avait été jadis l'oratoire de Marie de Médicis.

A mesure que Napoléon descendait cet escalier, il éprouvait une émotion dont il était en général peu susceptible; mais la conduite de Joséphine l'avait touché profondément. Cette résignation dans une femme couronnée par lui, et qui devait s'attendre à mourir sur le trône où lui-même l'avait placée, lui parut digne d'une haute récompense. Un moment une pensée lui traversa l'esprit, mais elle eut la durée d'un éclair et, avant que sa main eût touché le bouton de la porte, il n'apportait plus que des consolations.

Comme il approchait de la chambre à coucher, il entendit des plaintes et des sanglots; c'était la voix de Joséphine. Cette voix avait un charme particulier, et l'empereur en avait souvent éprouvé les effets. Cette voix lui causait une telle impression qu'un jour, étant premier consul, après la parade passée dans la cour des Tuileries, en entendant les acclamations non seulement du peuple dont la foule immense remplissait la cour et la place, mais de toute la garde, il dit à Bourrienne :

— Ah! qu'on est heureux d'être aimé ainsi d'un

grand peuple! ces cris me sont presque aussi doux que la voix de Joséphine.

Comme il l'aimait alors!

Mais dans ce temps-là cette voix harmonieuse n'avait à moduler que des paroles heureuses, et maintenant elle s'éteignait dans la plainte et la douleur. Son charme eût été bien plus puissant si elle n'avait pas rappelé qu'elle prouvait un tort; quel est l'homme, quelque grand qu'il soit, qui veuille qu'on lui prouve QU'IL A TORT?

Napoléon souffrit cependant d'une vive angoisse au cœur en entendant cette plainte douloureuse; il ouvrit doucement la porte et se trouva dans la chambre de Joséphine qui sanglotait dans son lit, ne se doutant pas de la venue de celui qui s'approchait d'elle.

— Pourquoi pleures-tu, Joséphine? lui dit-il en prenant sa main.

Elle poussa un cri.

— Pourquoi cette surprise? ne m'attendais-tu pas? ne devais-je pas venir aussitôt que j'ai su que tu souffrais? Tu sais que je t'aime, mon amie, et qu'une douleur n'est jamais infligée volontairement par moi à ton âme.

Joséphine, à la voix de Napoléon, s'était levée sur son séant, et croyait à peine ce qu'elle entendait et voyait à la lueur incertaine de la lampe d'albâtre qui était près de son lit. L'empereur la tenait dans ses bras encore toute tremblante de sa surprise et de son émotion en écoutant ces paroles d'amour qui depuis si longtemps, n'avaient frappé son oreille. Accablée sous le poids de tant de vives impressions, elle retomba sur l'épaule de Napoléon et pleura de nouveau

avec sanglots, oubliant sans doute que l'empereur n'aimait pas ces sortes de scènes prolongées.

— Mais pourquoi pleures-tu toujours, ma Joséphine? lui dit-il cependant avec douceur. Je viens à toi pour t'apporter une consolation, et tu continues à te désespérer comme si je te donnais une nouvelle douleur. Pourquoi donc ne pas m'entendre?

— Ah! c'est que j'ai au cœur un sentiment qui m'avertit que le bonheur ne me revient que passagèrement et que tôt ou tard...

— Écoute! dit Napoléon en la rapprochant de lui et la serrant contre son cœur, écoute-moi, Joséphine! tu m'es infiniment chère; mais la France est ma femme, ma maîtresse chérie aussi. Je dois donc écouter sa voix lorsqu'elle me demande une garantie et qu'elle veut un fils de celui à qui elle s'est si loyalement donnée. Je ne puis donc répondre d'aucun événement, ajouta-t-il en soupirant profondément; mais, quoi qu'il arrive, Joséphine, tu me seras toujours chère, et tu peux y compter! Ainsi donc plus de larmes, mon amie, plus de désespoir concentré qui m'afflige et te tue. Sois la compagne d'un homme sur lequel l'Europe a les yeux en ce moment; sois la compagne de sa gloire, comme tu es celle de son cœur, et surtout fie-toi à moi!

Cette explication franchement donnée par l'empereur, devait suffire à Joséphine; peut-être la paix se serait-elle rétablie entre eux, mais, pour elle, c'eût été trop de modération. Et huit jours n'étaient pas écoulés que les même bouderies et les même tracasseries avaient recommencé.

Un jour j'étais de service auprès de Madame mère;

on était en automne[1]. J'attendais que Madame descendît de chez elle. Elle occupait en ce moment les salons du rez-de chaussée, parce qu'on réparait quelque chose dans l'appartement du premier. J'étais assise à côté de la fenêtre et je lisais ; tout à coup, j'entends frapper un coup très fort au carreau de la porte vitrée donnant sur le jardin. Je regarde et je vois l'empereur, enveloppé dans une redingote verte fourrée, comme si l'on eût été au mois de décembre. Il était entré par la porte donnant sur la rue de l'Université. Duroc était avec lui.

Je me levai aussitôt et fus ouvrir moi-même la porte.

— Comment, c'est vous qui me rendez ce service? dit l'empereur. Où sont donc vos chambellans, vos écuyers?

Je répondis que Madame avait permis à M. le comte de Beaumont de s'absenter pour deux jours, et que M. de Brissac, étant malade, ne devait venir qu'à deux heures.

— Alors M. de Laville doit prendre le service. Vous êtes exacte, vous, madame *la Gouverneuse*[2]. C'est bien. Je me le croyais pas. On me disait que vous étiez toujours malade. Puis-je voir Madame?

Je lui dis que j'allais l'avertir de l'arrivée de Sa Majesté.

[1] Et même à la fin ; il faisait déjà froid. J'arrivais des Pyrénées, et l'empereur revenait d'Allemagne après la campagne de Wagram.

[2] C'était ainsi qu'il m'appelait lorsqu'il y avait peu de monde, et même les jours de fête, à l'Hôtel-de-Ville lorsqu'il était de bonne humeur.

— Non, non, restez ici avec Duroc, je m'annoncerai moi-même.

Et il monta chez sa mère, où il demeura plus d'une heure. Tandis qu'ils causaient ensemble, Duroc et moi nous parlions aussi de cette visite, on peut le dire, extraordinaire, car l'empereur allait peu chez sa mère et ses sœurs, si ce n'est pourtant la princesse Pauline.

— Il y a de l'orage dans l'air, me dit Duroc; la question du divorce s'agite plus vivement que jamais. L'impératrice, qui jamais au reste n'a compris sa véritable position, n'a pas même cette seconde vue qui vient aux mourants à leur dernière heure. Aucune lueur ne lui montre le péril de la route où elle s'engage! Chaque jour elle redouble d'importunités auprès de l'empereur, comme si un cœur se rattachait par conviction de paroles ! C'est absurde !

— Vous avez une vieille rancune, mon ami ! lui dis-je en riant.

— Ah ! je vous jure que je ne suis pas coupable *de ce crime-là* bien positivement ! Jamais l'impératrice n'aura à me reprocher d'avoir aidé à sa chute, mais, je ne l'empêcherai pas.

Ce mot m'étonna; Duroc était si bon, si parfait, pour ceux qu'il aimait, que j'ignorais, moi, jusqu'à quel point le ressentiment pouvait acquérir de force dans son âme. Je le regardai et, lui serrant la main, je lui demandai où en étaient les affaires positivement; car, me rappelant la cause de l'inimitié qui existait entre Duroc et Joséphine, j'en savais assez pour le comprendre.

— Tout est à peu près terminé, me dit-il; la résolution de l'empereur a cependant fléchi ces jours

derniers; mais la maladresse de l'impératrice a tout détruit. D'abord, des plaintes sans nombre d'une foule de marchands, qui sont parvenues à l'empereur, l'ont fortement aigri, et puis, il a y eu hier une histoire qui est vraiment étonnante, et dans laquelle je crois que Madame mère se trouve mêlée. L'empereur a voulu s'en éclaircir, et il est venu lui-même chez Madame, au lieu de lui écrire.

Et voici ce que Duroc me raconta :

Une femme, une revendeuse à la toilette, espèce de personne assez douteuse, avait été bannie du château parce que, disait l'empereur, il ne convient pas à l'impératrice d'acheter un bijou qui ait été porté par une autre, ou même fait pour une autre. A cela on avait répondu que cette femme ne venait que pour les femmes de chambre?

« Que les femmes de chambre aillent hors du château faire leurs affaires, avait dit l'empereur; je ne veux pas que *des revendeuses à la toilette* mettent le pied *chez moi.* »

Depuis cet ordre, exprimé et donné avec un accent qui ne permettait aucune réplique, les femmes de cette sorte ne revenaient plus aux Tuileries. L'empereur s'en occupait beaucoup. Il demandait souvent si on avait pris quelqu'une de *ces friponnes*, et alors, si elles avaient été chassées comme elle le méritaient.

La veille de ce jour, l'empereur avait été chasser à Fontainebleau. Vers midi la chasse tourna mal, le temps devint mauvais, et l'empereur, ne voulant pas continuer, donna l'ordre de préparer ses voitures et revint à Paris. Mais, par un soin qu'une pensée intérieure éveilla sûrement, et qui probablement avait

rapport à l'impératrice, il descendit de voiture à l'entrée de la cour, défendit qu'on battît aux champs, et entra dans le château sans qu'on eût avis de son arrivée. Comme le jour commençait à tomber, on ne le vit pas entrer, et il pénétra chez l'impératrice comme un Espagnol du temps d'Isabelle, au moment où certes elle s'y attendait le moins.

On connaît le goût ou plutôt la passion insensée de Joséphine pour les tireuses de cartes et toutes les affaires de *nécromancie*. Napoléon s'en était d'abord amusé, puis moqué; et enfin il avait compris que rien n'était plus en opposition avec la majesté souveraine que ces petitesses d'esprit et de jugement qui vous asservissent à des êtres si bas et si vils, que vous rougissez de les admettre dans votre salon, même pour n'y faire que leur métier. Mais Joséphine, tout en promettant de ne plus faire venir Mlle Lenormand, l'admettait toujours chez elle dans son intimité, la comblait de présents et faisait également venir tous les hommes et toutes les femmes qui savaient tenir une carte *de Taro*. Il y avait alors à Paris un homme dans le genre de Mlle Lenormand. Cet homme s'appelait Hermann ; il était Allemand et logeait dans une maison presque en ruines, au faubourg Saint-Martin, dans une rue appelée rue *des Marais*. Cet homme avait une étrange apparence. Il était jeune, il était beau et montrait un désintéressement extraordinaire dans la profession qu'il paraissait exercer : Joséphine parla un jour de cet homme devant l'empereur, et vanta son talent, qui lui avait été révélé par deux femmes qui lui en racontaient des merveilles. L'empereur ne dit rien ; mais, deux jours après, il dit à l'impératrice : « Je vous défends de faire venir cet Hermann au châ-

teau. J'ai fait prendre des informations sur cet homme et il y a des soupçons contre lui. »

Joséphine promit ; mais la défense stimula son désir de voir M. Hermann, et elle le fit venir précisément ce même jour où l'empereur était à Fontainebleau. Il était donc établi chez Joséphine au moment où Napoléon y pénétra ! Et quelle était la troisième personne ? la revendeuse à la toilette !

La colère de l'empereur fut terrible ! Il faillit tuer cet homme. Et, allant comme la foudre à l'impératrice, il lui dit en criant et en levant la main sur elle :

— Comment pouvez-vous ainsi violer mes ordres ! et comment vous trouvez-vous avec de pareilles gens ?

L'impératrice avait une crainte de l'empereur qu'on ne peut apprécier, à moins d'en avoir été témoin. Pétrifiée de sa venue, tremblante des suites de cette scène, elle ne put que balbutier :

— C'est Mme Lætitia qui me l'a adressée.

Et, de sa main, elle indiquait la femme qui s'était blottie dans les rideaux de la fenêtre et semblait moins grosse que le ballot de châles qui n'était pas encore ouvert, tant la peur la faisait se replier sur elle-même.

— Comment cet homme se trouve-t-il en ce lieu ? poursuivit Napoléon continuant son enquête et sans s'arrêter à ce qu'avait dit Joséphine sur Madame mère.

— C'est madame qui l'a amené avec elle, dit Joséphine en lançant un coup d'œil du côté de la femme qui, j'en suis sûre, faisait des vœux pour sortir vivante du palais. Quant à l'homme, il se redressa

de toute la hauteur de sa taille et dit avec un accent de fermeté qui frappa l'empereur :

— En venant dans le palais impérial de France, je ne croyais pas y courir le risque de ma vie ou de ma liberté. J'ai obéi à l'appel qui m'a été adressé ; j'ai voulu dévoiler l'avenir à celle qui croit à la *science*, et je ne me reprocherai pas de lui avoir refusé mon secours. Quant à vous, Sire, vous feriez mieux de consulter les astres que de les braver.

En écoutant cet homme, dont la figure remarquablement belle ne témoignait aucune frayeur en se trouvant ainsi dans l'antre du lion et sous sa griffe terrible, Napoléon le regarda avec une sorte de curiosité difficilement éveillée en lui.

— Qui donc es-tu ? demanda-t-il à Hermann, et que fais-tu dans Paris ?

— Ce que je fais, vous le savez déjà (et il montrait de la main ses cartes de Taro encore sur la table) ; ce que je suis est plus difficile à dire ; moi-même, le sais-je ? Qui se connaît ?

L'empereur fronça fortement le sourcil et marcha aussitôt vers l'étranger. Celui-ci soutint l'examen que Napoléon dirigea sur toute sa personne avec un sang-froid et une fermeté remarquables. L'empereur ne proféra pas une parole ; mais il sortit de la chambre aussitôt, et fit demander le maréchal Duroc.

— Que cette femme soit mise à l'instant hors du palais, lui dit-il en rentrant avec lui dans la chambre de l'impératrice, qu'il trouva immobile, à la même place où il l'avait laissée.

Et Napoléon désignait la femme aux châles.

— Comment êtes-vous venu ici ? demanda-t-il à Hermann.

— Je suis venu avec madame, répondit l'Allemand.

L'empereur fit un mouvement, puis il dit à Duroc d'exécuter ce qu'il lui avait ordonné.

— Je fis sortir cette femme, poursuivit Duroc, qui me racontait ce que je viens de dire, et j'emmenai le jeune Allemand avec moi. C'est un homme fort remarquable.

— Qu'est-il donc devenu ?

— Mais, me dit Duroc en souriant, que voulez-vous qu'on en ait fait ?

Et son œil avait une expression singulière en me regardant; il y avait presque du reproche.

— Dès que vous vous en êtes chargé, mon cher maréchal. je le maintiens aussi en sûreté, et même bien plus que dans ma propre maison.

Duroc prit ma main, et je serrai la sienne, comme en expiation de la pensée tacitement supposée qui avait fait élever entre nous comme un fantôme, mais aussi qui s'était évanouie de même. Singulière époque !

Duroc acheva l'histoire en me disant qu'au lieu d'écrire à Madame mère, qui aurait été forcée d'employer un secrétaire pour lui répondre, l'empereur avait préféré venir chercher lui-même ses renseignements. Il était donc en ce moment occupé à questionner sa mère sur la femme aux châles et le jeune et beau sorcier.

Il y avait au moins une heure que l'empereur était chez Madame, lorsque nous le vîmes rentrer dans le salon où nous étions : il paraissait agité et il était fort pâle. Il me dit bonjour en traversant rapidement le salon, ouvrit lui-même la porte donnant sur le jar-

din, et, faisant signe à Duroc de le suivre, il disparut presque aussitôt par la porte de la rue de l'Université.

Cette apparition à cette heure de la journée et ce que j'en savais, tout cela me troublait malgré moi. Je restais là immobile, sans songer à refermer cette porte, quoiqu'un vent froid soufflât sur moi, lorsque je sentis une petite main se poser sur mon épaule : c'était Madame.

Sa belle physionomie, toujours si calme, paraissait altérée comme celle de son fils. Je l'aimais avec une grande tendresse, à laquelle se joignait un profond respect. Je lui connaissais tant de vertus, tant de hautes et sublimes qualités, en même temps que je savais toute la fausseté des accusations qu'un public bavard et méchant répétait sans savoir seulement ce qu'il disait, comme toujours. Je fus donc affectée du changement que je remarquai sur sa physionomie, et je pris la liberté de le lui dire. Elle était parfaitement bonne pour moi ; aussi me raconta-t-elle l'histoire de la veille, que je ne savais que très sommairement par Duroc. Madame me dit qu'on croyait être certain que cet homme, cet Hermann, était un espion très actif et très remarquable comme intelligence, envoyé en France par l'Angleterre. Je ne pus retenir une exclamation. Un espion de l'Angleterre dans le palais des Tuileries ! dans la chambre de l'impératrice ! Voilà ce que la discrétion de Duroc m'avait caché. Cela ne me surprit pas.

— Vous concevez, me dit Madame, ce que j'ai dû éprouver lorsque l'empereur me questionna sur une vendeuse de châles, *que j'avais*, MOI, recommandée à l'impératrice, ainsi qu'un homme qui devait lui parler des destinées de l'empereur !

Madame hésita un moment, puis elle ajouta :

— J'avais d'abord dit à l'empereur que j'avais en effet adressé cette femme et cet homme à l'impératrice. Elle m'en avait suppliée; et moi qui croyais qu'il ne s'agissait que de couvrir une nouvelle folie, voulant cacher ce qui pouvait amener une querelle, je lui avait promis de faire ce qu'elle souhaitait.

Et Madame, voyant l'expression curieuse de mon visage, probablement, me dit que le matin, à sept heures, elle avait été réveillée par un message *secret* de l'impératrice. C'était une lettre dans laquelle elle suppliait sa belle-mère de dire à l'empereur que la femme aux châles avait été envoyée par elle à l'impératrice.

— Je l'ai dit d'abord pour maintenir la paix, poursuivit Madame mère, mais lorsque l'empereur me dit que sa vie était peut-être intéressée dans cette affaire, je ne vis plus que lui, et je lui confessai que je n'étais pour rien dans ce qui s'était passé hier aux Tuileries.

Madame était accablée par cette longue conversation avec l'empereur. Il paraît qu'il avait ouvert son cœur à sa mère avec l'abandon d'un fils, et qu'il avait montré des plaies saignantes. Madame était indignée. Je voulus excuser l'impératrice, mais Madame m'imposa silence.

— J'espère, me dit-elle, que l'empereur aura le courage cette fois de prendre un parti que non seulement la France, mais l'Europe, attend avec anxiété; son divorce est un acte nécessaire [1].

[1] Tous ces détails ne pouvaient trouver place dans mes mémoires, qui étaient déjà bien longs. Je ne mis que le fait du divorce, sur lequel d'ailleurs, et par égard, j'avais alors les mains liées.

Madame dit cette dernière parole avec une force et une conviction qui me firent juger que l'impératrice Joséphine était perdue.

Ce que je viens de raconter se passait comme je l'ai dit, le 5 ou le 6 novembre 1809.

Madame me recommanda le secret. Je lui jurai que jamais une parole dite par elle ne serait révélée par moi, et j'ai tenu ma promesse. Je ne jugeai pas à propos, même, de lui dire que j'avais su la première partie de ce drame ; car c'était plus qu'une histoire, *c'était de l'histoire !...*

Mais, quel que fût mon attachement pour l'impératrice, sa conduite me parut de nature à être blâmée. Eh quoi ! cette famille qu'elle accusait elle-même de son malheur, elle venait la solliciter pour cacher des fautes qui devaient nécessairement être la plus forte partie des accusations qu'on devait former contre elle pour déterminer l'empereur à s'en séparer ! Il n'y avait là ni dignité, ni rien même qui pût motiver l'intérêt qu'elle réclamait de nous. Je le sentais avec peine ; car Joséphine, quoique faible et se laissant aisément dominer par tout ce qui l'approchait, avait néanmoins des qualités attachantes. Elle était gracieuse comme une enfant gâtée... C'était la *càlinerie* créole tout entière, lorsqu'elle voulait nous conquérir ou se placer dans une position qu'on lui refusait. Aussi je souffrais de la pensée de son éloignement. Je savais ce qu'elle était ; j'ignorais ce qui nous serait donné. C'était une nouvelle étude à faire, me disais-je. Hélas !... C'était presque un pressentiment !

Le soir du même jour je trouvai, en rentrant chez moi, un petit mot de Mme de Rémusat, dans lequel elle me priait *instamment* de lui dire le moment où

je la pourrais voir. Il était alors onze heures et demie. Je regardai la date du billet : il portait six heures du soir. Je combinai tout ce que je savais avec ce qui s'était passé, et je conclus que Mme de Rémusat, amie encore plus que dame du palais de Joséphine, avait calculé qu'en raison de l'attachement de Madame mère pour moi, j'étais la personne la plus influente à employer là-dedans. On avait appris la visite du matin à l'hôtel de *Madame* ; et son importance avait tout à coup grandi en quelques heures, mais on ne savait pas que j'étais de service. Mon silence, alors, devait paraître étrange. Mes chevaux étaient à peine dételés : je donnai l'ordre de les remettre à la voiture, et je fus à l'instant chez Mme de Rémusat... On sortait de chez elle, et elle-même venait de sonner sa femme de chambre, pour se mettre au lit, lorsqu'on m'annonça. Elle me fit aussitôt entrer dans sa chambre à coucher, et son premier mot fut un remerciement ; car elle avait appris dans la soirée par le sénateur Clément de Ris que j'étais de service auprès de Madame.

— Cela n'en est que mieux pour nous, me dit-elle. Et tout aussitôt elle entra en matière.

Je ne m'étais pas trompée : c'était *un message voilé* de l'impératrice. Mme de Rémusat, très dévouée à Joséphine, crut peut-être que son amitié pourrait lui donner le pouvoir d'abuser sur la vérité ; mais pour cela, il eût fallu ne pas connaître non seulement la cour, mais l'intérieur de la famille impériale, comme intérieur privé.

— Madame peut beaucoup sur l'empereur, me dit Mme de Rémusat. Vous pouvez beaucoup sur elle, vous pouvez *tout*... J'ai quelque crédit sur l'impératrice, assez enfin pour être son garant pour toutes les

promesses qu'elle pourra faire. Le prince Eugène sera là pour soutenir sa mère ; la reine Hortense donnera à nos efforts un appui certain, celui de ses enfants... L'archichancelier est aussi contre le divorce : voyez à quelle belle association vous vous unissez.

J'ai déjà dit combien j'aimais le visage de Mme de Rémusat : ses yeux, en ce moment, étaient admirables. Ils étincelaient du feu du sentiment ; car elle aimait l'impératrice Joséphine, Mme de Rémusat, et sa conduite envers elle fut toujours noble et dictée par le cœur.

Mais elle ne pouvait arriver à aucun résultat avec ses nouvelles combinaisons, qu'elle me montrait comme *certaines*. Je savais *trop bien* la véritable volonté des gens dont elle venait de me parler, pour m'engager d'un pas dans la route qu'elle me montrait comme si sûre. D'un autre côté, je ne pouvais parler ; cependant je crus de mon devoir de l'éclairer sur la véritable position de l'impératrice... Elle m'écouta en femme de cœur et d'esprit, recueillit avec soin ce que je lui laissai voir, ne chercha nullement à me pénétrer sur le reste, et en tout se montra à moi comme une femme qui était faite pour être aimée et estimée.

Elle me parla de la tentative de l'impératrice auprès de sa belle-mère, ainsi que de l'histoire de la veille.

— Si j'eusse été près d'elle, au lieu de cette sotte Mme de ***, me dit-elle, ni l'une ni l'autre n'auraient eu lieu, je vous le jure ! Mais *le salon* de l'impératrice, vous le savez, est composé non seulement de ses dames du palais, mais de beaucoup d'autres femmes,

qui lui donnent d'abord des conseils à leur profit, puis ensuite d'autres conseils qui sont perfides pour elle... Voilà ce que nous détruirions ; et j'ai la parole de l'impératrice qu'elle me seconderait dans ce travail.

Nous demeurâmes ainsi jusqu'à deux heures du matin. Mme de Rémusat espérant m'amener à une conviction qui était que, l'impératrice pouvait encore occuper le trône à côté de Napoléon ; et moi, trop instruite de ce *qui était*, pour me laisser aller à une crédulité impossible. Enfin, nous nous séparâmes ; mais avant de quitter Mme de Rémusat, je m'engageai de bon cœur à parler à Madame et d'essayer de changer sa manière de voir sur cette affaire du divorce.

Je le fis en effet ; mais que pouvaient quelques vagues contre un rocher profondément attaché à la terre ? Et telle était malheureusement la volonté de la famille de Napoléon relativement au divorce.

C'est au milieu de ces agitations que nous atteignîmes le 2 décembre 1809. Pendant le peu de jours qui s'écoulèrent entre ces deux journées, je fus assidue à faire ma cour à l'impératrice. Sa tristesse était visible ; et, loin de la cacher, elle la montrait même, en l'augmentant ; ce qui donnait une humeur très marquée à l'empereur. Joséphine m'engagea deux fois à déjeuner pendant cette époque, remarquable pour elle, qui précéda immédiatement son malheur. Après déjeuner, il y avait toujours un cercle fort nombreux, et une foule de femmes que Joséphine y admettait, en vérité, on ne sait pas pourquoi. C'est en vain que Mme d'Arberg, Mme de Rémusat, lui répétaient, chaque matin, combien cela déplaisait à l'em-

pereur. Elle promettait, et recommençait le lendemai.

— Ah ! me disait-elle dans une de ces conversations que nous eûmes dans une sorte de tête-à-tête, si je promets une fois, *à présent*, de faire tout ce que veut l'empereur, je n'y manquerai pas.

Elle tenait en ce moment sous son bras un petit loup blanc, de ces chiens qu'on appelle *chiens de Vienne*. Je ne puis m'empêcher de lui dire, en le lui montrant : Ah, madame !... Elle me comprit, car elle ne me répondit pas.

Ce fait de la vie de Joséphine ne doit pas être omis en parlant de son salon, où ces malheureux chiens jouaient un très ennuyeux rôle. Elle avait auprès d'elle, en se mariant avec Napoléon, deux horribles carlins, les plus laids, les plus hargneux, les plus insociables que j'aie connus. Ces chiens n'aimaien pas même leur maîtresse ; ils aboyaient bien incessamment après tout ce qui s'approchait d'elle, mais pas à autre fin que de déchirer un bras, une main, une jambe, ou tout au moins une robe. Les couleurs voyantes étaient en défaveur auprès de *Carlin* et de *Carline* ; tels étaient les noms des deux petits monstres. Le corps diplomatique avait toujours une provision de gimblettes et de sucre d'orge dans ses poches. Le cardinal Caprara, nonce du Pape, avait un reste de jambes qu'il voulait sauver ; en conséquence, il faisait des bassesses auprès de messieurs les tyrans, qui, connaissant bientôt leur empire, faisaient d'abord un chamaillis de désespérés dès qu'ils le voyaient, parce que pour les faire taire il leur jetait du sucre d'orge, des friandises, comme à des enfants, et n'en avait pas moins les jambes dévorées par les

féroces bêtes ; ce qu'on ne voyait pas, grâce à ses bas rouges. Mais il le sentait, lui.

Quelquefois ces malheureux chiens causaient une rumeur inusitée dans un palais de souverain. Un jour je fus témoin de ce fait :

Chacun de nous ayant survécu à l'empire se rappelle encore sûrement Mme la comtesse de La Place, femme du sénateur, du géomètre et, dès que son nom est présent à la mémoire, on se rappelle aussi, sans doute, ses mille et une révérences, ses mines, ses *grâces*, et tout ce qui enfin en faisait une personne un peu différente des autres. C'était elle qui répondait, lorsqu'on lui demandait où était M. de La Place :

— *Il est avec sa compagne fidèle, la géométrie* !

Enfin, telle qu'elle était, elle n'en était pas moins dame d'honneur de la grande-duchesse de Toscane, lorsque celle-ci était *seulement* princesse de Lucques. Mme de La Place partait donc un jour et quittait Paris pour aller faire six mois de service en Italie, et venait prendre les ordres de l'impératrice pour celle de ses belles-sœurs qui lui voulait le moins de mal parce qu'elle avait plus d'esprit que les autres... Joséphine le savait ; aussi voulut-elle ajouter verbalement quelques mots à sa lettre, et appela-t-elle Mme de la Place auprès d'elle, en lui montrant une place sur son canapé pour lui parler avec plus de facilité. Mme de La Place y parvint de révérence en révérence, et s'assit sur le bord du sopha. Cela fut bien pendant le premier moment du discours de Joséphine ; mais, voulant dire un mot plus bas et plus près, la comtesse s'avança sur le bord du canapé et se pencha vers l'impératrice. Il y avait ce jour-là

plus de quarante personnes dans le salon jaune... et, pour dire la vérité, presque tous les yeux étaient tournés sur la personne favorisée. Tout à coup la comtesse pousse un cri perçant, s'élance du canapé, et vient bondir au milieu du salon, en tenant à deux mains une partie d'elle-même qu'heureusement elle avait très charnue, mais que le vieux carlin avait mordue avec une telle rage que la robe et la jupe étaient en lambeaux. La maudite bête, non contente d'avoir mordu une comtesse aussi irrévérencieusement, s'était élancée après elle, et faisait des cris et des hurlements inhumains. La pauvre femme souffrait et tenait à deux mains la partie blessée, tout en répétant avec sa voix douce et polie à l'impératrice, qui lui disait : *mon Dieu ! ils vous ont bien fait du mal?...*

— *Non, Madame! Non, du tout !... au contraire*, ce qu'on dit enfin quand on se laisse tomber, vous savez...

La chose n'était que risible ce jour-là, parce que entre la vilaine bête et la patiente il y avait je ne sais combien de jupons; mais quand le hargneux animal mordait quiconque passait à portée de ses dents, la chose devenait plus ennuyeuse. Napoléon l'avait éprouvé... Naturellement distrait par les hautes pensées qui l'occupaient, il arriva que pendant longtemps il fut la principale victime de ces horribles bêtes; mais telle était alors son affection pour Joséphine, qu'il ne voulut pas lui demander un sacrifice qu'elle devait naturellement lui offrir. Napoléon ne parla jamais de noyer Carlin et Carline, et même il poussa la bonté jusqu'à faire venir pour Joséphine un de ces petits loups, de ces chiens appelés vulgairement

chiens de Vienne, pour remplacer le défunt, car le monstre Carlin s'endormit plein de jours comme une créature honnête et sortit de ce monde ainsi que Carline. Joséphine avait là une belle occasion pour faire preuve de générosité : elle ne connaissait pas le chien de Vienne, il le fallait renvoyer ; elle n'en eut pas le courage ; et il y eut de nouveau un autre pouvoir à flatter ; car il est de fait qu'un moyen de faire parvenir une pétition favorablement à l'impératrice, était d'en charger le chien lorsqu'on pouvait gagner un huissier de la chambre, ou une dame d'annonce. Alors on plaçait la pétition dans le collier du chien qui apportait le papier aux pieds de sa maîtresse. J'ai vu trois exemples de ce que je dis là et la chose réussir !

Eh bien ! jamais l'impératrice Joséphine n'a eu assez de force sur elle-même, pour éloigner d'elle un objet aussi peu dans sa vie qu'un chien inconnu ! et quand elle se refusa à éloigner le chien de Vienne, elle répondit à Mme de Rémusat :

— Je prouve par là mon pouvoir sur l'empereur à ceux qui en doutent ! voyez s'il en a dit un mot !

Que peut-on faire pour une personne qui connaît aussi peu sa position, et ne comprend pas que la patience n'est jamais plus grande que lorsque la chose devient indifférente? L'amour n'est opportun *que lorsqu'il aime*.

L'Allemagne tout entière arrivait à Paris pour cet hiver de 1809 ; nous avions l'ordre de recevoir, de donner des fêtes, de grands dîners, des chasses et tout ce qu'on pouvait faire pour montrer aux étrangers ce qu'était la France. Plus on faisait de projets pour que l'hiver fût splendidement magnifique et que

notre hospitalité laissât des souvenirs profonds dans la mémoire des rois et des princes allemands, et plus l'impératrice était triste. On voyait qu'une parole avait jeté du trouble dans cette âme. Il y avait quelquefois, le matin, chez elle, jusqu'à quarante femmes; ordinairement elle causait, provoquait elle-même, alimentait la conversation : maintenant elle était quelquefois morose et continuellement mélancolique : elle me faisait une peine profonde, car je l'aimais tout en reconnaissant qu'elle avait souvent tort.

Le prince Eugène était à Paris; il n'avait pas amené la vice-reine, qui, à ce qu'on disait, était charmante; il causait volontiers avec moi lorsque nous nous trouvions ensemble : c'était surtout chez sa sœur que nous parlions de ce qui l'occupait. Il aimait sa mère avec une extrême tendresse et ne pouvait supporter cette idée du divorce, et ce fut agité des plus tristes pensées qu'il arriva à Paris, pour y remplir ses funestes fonctions en cette circonstance d'archichancelier d'État.

Voilà les événements qui avaient précédé ce jour du 2 décembre de l'année 1809, dont j'ai parlé au commencement de ce *discours sur l'impératrice* Joséphine, comme aurait dit Brantôme.

La reine de Naples était attendue pour cette fête de l'Hôtel-de-Ville; je fus, la veille, faire ma cour à la reine Hortense; elle me parut frappée d'un sentiment terrible; je n'osai pas la rassurer, car j'étais moi-même inquiète et ne savais comment lui montrer un avenir moins sombre que celui qu'elle redoutait.

Dans les trois jours qui avaient précédé cette fête, j'avais remis la liste des dames qui devaient venir

recevoir l'impératrice avec moi à la porte de l'Hôtel-de-Ville. Cette liste avait été lue dans le salon de Joséphine, et je me rappelle que plusieurs remarques assez critiques furent faites en entendant nommer quelques noms ; deux dames attachées à l'impératrice surtout, firent sur M[me] Thibon, femme du sous-gouverneur de la Banque, des réflexions que l'impératrice aurait dû réprimer. Hélas ! savait-elle ce qui lui arriverait quelques jours plus tard en face de cette même femme dont la tournure pouvait prêter à rire, ce que d'ailleurs je ne trouvais pas, mais qui était sûre au moins de son état et de sa position.

Le 2 décembre, je m'habillai de bonne heure pour me trouver à l'Hôtel-de-Ville, avant celle fixée pour la venue de l'impératrice. Je trouvai une chambre dans laquelle il y avait un bon feu, ce dont je remerciai Frochot, car le froid était très vif et le temps sombre. Il y avait du malheur dans l'air! A trois heures, je vis arriver le comte de Ségur, le grand-maître des cérémonies, il était conduit par Frochot, et ne savait pas où celui-ci le menait. Quelque impassible que fût sa physionomie, il était en ce moment visiblement ému, et ce qu'il avait à me dire paraissait lui être pénible. On sait que M. de Ségur avait de l'affection pour l'impératrice Joséphine, qui, elle-même, aimait beaucoup son esprit aimable et ses bonnes manières.

— Savez-vous ce qui arrive? me dit-il aussitôt que nous fûmes dans une embrasure de fenêtre, et loin de plusieurs femmes qui étaient dans la pièce où nous nous trouvions. Un malheur des plus grands.

— Qu'est-ce donc? demandai-je à mon tour tout effrayée.

— Je vous apporte l'ordre de l'empereur de ne pas aller au-devant de l'impératrice!

Je demeurai d'abord stupéfaite; puis, revenant à moi, je dis à M. de Ségur, en avançant la main :

— Voyons cet ordre.

— Mais je n'ai rien d'écrit ! Comment voulez-vous qu'on écrive pareille chose?

— Et comment voulez-vous, lui dis-je à mon tour, lorsque j'ai une mission *officielle* de l'empereur à remplir, comment irai-je m'en exempter sur une simple parole verbale, pour être ensuite chargée de tout ce que pourrait produire et amener une semblable démarche?

M. de Ségur me regarda un moment sans me répondre, puis il me dit :

— Je crois que vous avez raison. Je retourne au château ; je vais parler au maréchal Duroc.

Il partit, en effet, et revint au bout d'un quart d'heure, porteur d'un mot de Duroc [1], qui me disait que l'empereur, pour empêcher le cérémonial d'être aussi long pour son arrivée à l'Hôtel-de-Ville, autorisait tout ce qui pouvait simplifier l'arrivée de l'impératrice, qui précédait l'empereur ordinairement de quelques minutes. En conséquence, l'impératrice, *ne serait pas reçue ce jour-là par les dames de la ville de Paris !* Et devait aller SEULE, avec son service, de sa voiture à la salle du trône.

En lisant cet étrange billet, je ne pus m'empêcher de lever les yeux sur M. de Ségur. Il était sérieux et paraissait même péniblement affecté.

— Qu'est-ce donc que cette mesure, lui dis-je enfin?

[1] J'ai cette lettre.

Il ne me répondit qu'en levant les épaules et par un regard profondément touché.

— Que voulez-vous, me dit-il, les conseils ont eu leur effet et pour cela il n'a fallu que quelques heures.

Je le compris. Hélas ! je savais par moi-même que le Vésuve faisait du mal à d'autres qu'à ceux qui demeuraient à Portici. Je le savais déjà et je devais bientôt en avoir une nouvelle preuve.

— Mais, que faire? demandai-je à M. de Ségur.

— Que puis-je vous conseiller! me dit-il. Je crois cependant, poursuivit-il après un long silence, que vous devez monter dans la salle du trône, faire placer vos dames, dont les places sont réservées ainsi que la vôtre, pour ne pas faire de trop grands mouvements lorsque l'impératrice sera une fois placée.

J'étais désolée ; il y avait une intention tellement marquée au coin de la méchanceté dans cet ordre, que j'y reconnus en effet une autre volonté que celle de l'empereur. Cependant il fallut obéir. Je dis à ces dames, à Mme Fulchiron entre autres, qui avait un ascendant assez marqué sur beaucoup de femmes dans la banque et dans le haut commerce de Paris, ce qui venait de m'être ordonné ; et, sans faire aucune réflexion, car elles eussent été trop fortes pour peu qu'un mot eût été prononcé, nous nous dirigeâmes vers la salle du trône, où nos places étaient réservées auprès du trône et de l'impératrice. Notre arrivée causa un mouvement général, et c'était, au reste, ce qu'on voulait. Parmi l'immense foule qui remplissait non seulement la salle Saint-Jean, mais tous les appartements qu'il nous fallut traverser, il y avait les sœurs, les mères, les cousines, les amies des femmes

nommées pour accompagner l'impératrice. Toutes se disaient depuis qu'elles étaient arrivées :

— Nous allons voir arriver l'impératrice avec son cortège ; ma fille est avec elle, ma fille est du cortége. Voyez-vous, madame, cette dame avec une robe rose *et une guirlande nakarat*, cette dame qui *est si bien mise ?* c'est ma fille.

Et cette phrase était répétée par les personnes intéressées à chacun de ses voisins. On pense combien l'étonnement fut suivi d'un mécontentement général, lorsqu'on vit arriver le cortège ne suivant personne. Il me vint en tête ensuite un mensonge que je n'eus malheureusement pas la présence d'esprit de dire aussitôt que le billet me parvint. C'était d'annoncer que l'impératrice était malade et ne venait pas ; et, lorsqu'elle serait arrivée, de faire circuler, que s'étant trouvée mieux, elle était venue. Mais je n'en fis rien, malheureusement ; et, lorsque j'entendis battre aux champs et que le mouvement général annonça son arrivée, je ne puis dire ce que j'éprouvai. Elle entra dans la salle du trône, conduite par Frochot et son seul service ! Elle était non seulement abattue, mais ses yeux étaient remplis de larmes que ses paupières retenaient avec peine ; à chaque pas qu'elle faisait, on voyait que ses pas étaient chancelants. La malheureuse femme, dans cette manière tacite de lui annoncer que l'heure de son infortune allait enfin sonner, voyait se réaliser et se former en malheur certain ce qu'elle redoutait depuis plusieurs années. Elle souriait en saluant à mesure qu'elle avançait vers le trône, mais ce sourire avait une expression déchirante. Je fus au moment d'éclater lorsqu'elle fut près de moi. Elle me regarda et me sourit avec une attention

marquée. Elle comprit tout ce qu'il y avait pour elle dans mon cœur dans un tel moment, et ce regard y répondit avec l'expression la plus entière du malheur et d'une résignation qui redoublait la pitié qu'inspirait cette femme couronnée de fleurs, chargée de pierreries, et dont l'âme, en cette heure terrible, était plus saignante d'une blessure qui jamais ne se devait fermer, qu'aucune des femmes qui étaient dans cette vaste enceinte. Et pourtant elle était assise sur un trône ! mais quelle est la femme qui peut dire : Je ne souffre pas ! Sans doute, mais quelles souffrances pouvaient égaler celles de Joséphine, au moment où, en montant les marches du premier trône du monde alors, l'infortunée se dit :

— C'est la dernière fois que je m'y asseoirai !

Lorsqu'elle y fut, a-t-elle dit ensuite, elle reprit un peu de force ; mais il était temps, car ses jambes se dérobaient sous elle ! Elle promena lentement ses yeux sur cette foule, dont les regards étaient attachés sur elle, et de nouveau son cœur se serra. Elle comprit que même son sourire était interprété dans cette triste journée, et ne put s'empêcher de dire en son cœur, avec amertune, qu'on aurait pu du moins lui épargner cette scène cruelle. Mais on voulait, au contraire, qu'elle y remplît un rôle !

Enfin, on battit aux champs, c'était l'empereur ! Il monta rapidement, arriva dans la salle du trône et marcha d'abord, sans s'arrêter, vers le fauteuil qui était à côté de l'impératrice. Ce fut alors qu'il eut visiblement un mouvement fort singulier, pour lui surtout qui n'était facilement atteint par aucune émotion ; et certes, pour le drame qui se jouait en ce moment, il y avait longtemps qu'il y était préparé.

Mais au moment où il venait de lancer, au milieu des habitants de Paris, la nouvelle presque certaine de l'événement important qu'on prévoyait depuis longtemps, sans croire qu'il serait jamais réalisé, il éprouva sans doute une impression qui le maîtrisa au moment de revoir Joséphine. Il redoutait peut-être une scène, un évanouissement, des larmes impossibles à retenir. On le vit tout à coup s'arrêter pour parler je ne sais à quelle femme, et il demeura ainsi quelques secondes. C'était, je n'en doute pas, pour calmer l'agitation de son âme et les battements de son cœur. Combien je souffrais aussi, pendant qu'il se dirigeait vers le trône! Il était suivi de la reine de Naples, de Murat, de M. d'Abrantès, de Frochot et de tout son service. Il portait l'uniforme de la garde, non pas celui des guides; il y avait longtemps qu'il l'avait abandonné. Il portait celui de la garde; l'habit bleu à revers blancs. Cet habit ne lui allait pas aussi bien que l'autre, mais il le préférait alors; et, dans cette journée, je ne fus pas fâchée de le lui voir, car l'autre me l'aurait rappelé trop vivement aux jours du bonheur de l'infortunée dont les larmes retombaient en silence sur son cœur et devaient le brûler!

La reine de Naples était arrivée le matin même, elle n'avait pas perdu de temps, comme on le voit, pour renouveler connaissance avec la bonne ville de Paris. Je l'examinai attentivement lorsqu'elle entra dans cette salle où quelques années avant (trois ans seulement), elle avait été la véritable reine de la fête qu'on donna dans l'Hôtel-de-Ville pour le mariage de son frère le roi de Westphalie; alors elle n'était encore que grande-duchesse de Berg, mais elle fut la véritable personne à qui la fête était dédiée. On aurait

voulu retrouver sur son front de femme l'expression d'un cœur de femme, une émotion enfin, un signe qui dît à un être qui l'aurait comprise dans cette foule immense : *Je me souviens!* mais tout demeura de marbre ; alors il était indifférent, en effet, que ce front devînt plus ému. La campagne d'Iéna était terminée et la paix de Wagram faisait espérer une longue paix.

La fête fut presque lugubre; ce fut en vain que l'empereur fit plusieurs fois le tour de la salle Saint-Jean et de l'immense vaisseau formé par la cour transformée en salle de bal. Ce fut en vain que l'impératrice le suivit en adressant un mot aimable à chaque femme. Ce qu'elle faisait, au contraire, amena ce qu'on voulait éloigner ; une sorte d'impression pénible éclata. L'impératrice était fort aimée dans Paris , on lui trouvait ce qu'elle avait, en effet, une grande douceur, une bonté qui était vraie et n'avait que le défaut d'une grande banalité; mais rien n'égalait sa grâce dans ces fêtes publiques de la ville, et chaque mot qu'elle adressait aux femmes les plus obscures par leur position sociale, portait avec lui une douceur et un tel attrait, qu'elle était vraiment aimée par ce qu'on appelait les masses en général de la ville de Paris. La reine de Naples, au contraire, n'était pas aimée. On lui trouvait de la raideur, de la sécheresse, et c'était vrai ; à la cour, elle avait un ricanement perpétuel qui était odieux et impatientant au dernier point, si je peux mettre ces deux mots ensemble, et comme elle avait peu d'esprit, rien ne venait compenser chez elle la perte de sa beauté, qui déjà, en 1809 et 1810 la quittait. Elle n'avait au reste jamais eu que de la fraîcheur et une fort belle peau ; une fois cette fraî-

cheur perdue, il ne restait qu'une femme fort ordinaire, si elle n'eût pas été reine. Murat, au contraire, avait une urbanité qui voulait jouer au chevalier du treizième sièclė, ce qui, au fait, était toujours de la bonté. Il y avait dans cette homme du ridicule; mais, pourtant il était bon, et lorsque Napoléon fut abandonné plus tard par lui, il n'aurait pas fait cette indigne action si sa femme ne l'eût pas excité. Je le sais à n'en pouvoir douter.

Le jour de cette fête, Murat était fort beau : il portait l'habit de sa garde; habit blanc, avec les revers amarante et les brandebourgs en or, formant comme une cuirasse d'or sur sa poitrine, sur laquelle brillaient en même temps plusieurs ordres en diamant, au milieu desquels on voyait étinceler l'étoile de la Légion d'honneur. Murat était radieux; il allait à chaque femme renouveler les hommages qu'il leur rendait lorsqu'il n'était encore que le général Murat, et cela avec une bonté qui dégageait sa démarche de toute apparence de ridicule. Derrière lui marchait un homme que la mort a aussi frappé depuis,-et qui, à cette époque, était parfaitement beau : c'était le duc de Lavauguyon. De la taille du roi à peu près, mais beaucoup plus élégant cependant de tournure et de manières, d'une beauté de traits plus positive, il se faisait remarquer par la noblesse de sa tenue et la manière dont il portait sa tête. Son habit était le même que celui du roi, et, de loin, on pouvait s'y tromper, si l'on n'avait pas connu la différence qui existait dans la tournure des deux hommes. Le duc de Lavauguyon était grand seigneur dans l'acception véritable du mot; et Murat, malgré ses broderies, ses panaches et toutes ses parures, qui ressemblaient à des soins de

femme, ne put jamais imiter autre chose qu'un roi de théâtre, un roi de Franconi, comme on le disait à cinquante pas de lui.

Deux hommes, qui le connaissaient depuis bien des années, me dirent un jour :

— Vous seriez bien étonnée si je vous racontais que Murat, dont la valeur si brillante est aujourd'hui une renommée établie et mérite tant de l'être, a failli pourtant un jour devant l'ennemi, et que cet homme si brave a eu peur.

— Peur! lui! Murat! m'écriai-je; allons donc!

— C'est la vérité : il n'était alors que chef de bataillon; c'était en Italie, à Mantoue. Il reçut un ordre de prendre deux compagnies et d'aller débusquer un corps plus nombreux que le sien; mais, comme depuis le commencement de la campagne l'armée d'Italie ne faisait pas autre chose que de se battre contre un corps plus fort que ceux qu'elle opposait, la chose ne fut pas l'objet d'une réflexion; mais Murat *eut peur* et n'avança pas; au contraire, *il recula*. Cette affaire, que le général en chef sut le jour même, lui donna longtemps de la prévention contre Murat, et ce furent Mme Bonaparte et Mme Tallien qui le firent nommer général de brigade, lorsqu'il apporta au directoire les drapeaux de je ne sais plus quelle bataille. L'empereur revint ensuite sur le compte de Murat, parce que celui-ci effaça le souvenir de Mantoue par tant d'actions glorieuses que celle-là ne servit plus que pour prouver ce qu'on dit depuis longtemps : c'est que l'homme le plus brave ne peut pas dire que jamais il n'a eu peur.

J'ai raconté ce fait, pour dire que Murat avait de grandes obligations à Joséphine, obligations qu'il ne

reconnut que par une sorte d'ingratitude, au moment du divorce. Mais cet homme, qui n'avait plus d'amour pour sa femme, et qui avait les intrigues les plus fortes pour éloigner même l'apparence de l'affection entre eux (et l'on sait par des gens qui, certes, étaient bien instruits, qu'à Naples les scènes les plus violentes avaient lieu entre eux), eh bien! cette femme qu'il n'aimait plus le dominait au point que, dînant avec eux dans ce voyage, lorsqu'ils eurent quitté le pavillon de Flore pour l'Élysée, après le départ du roi de Saxe, j'entendis plusieurs fois la reine imposer silence à Murat pendant le dîner [1]. Nous n'étions à la vérité que nous quatre, Murat et la reine, moi *et mon mari*. N'est-ce pas que c'était une singulière partie que celle-là?

Le duc de Lavauguyon[2] est mort d'une manière

[1] Le sujet de la contestation était l'opinion plus que tranchée qu'avait la reine sur la famille de Naples exilée en Sicile; Murat reprenait sa femme sur des mots trop durs dits par elle sur la reine Caroline et le roi Ferdinand! Elle le fit taire!

[2] Le malheureux duc de Lavauguyon était tombé dans un marasme complet, quelques années avant sa mort. Il ne voyait plus que moi et son beau-frère le prince de Beaufremont, lorsqu'il était à Paris; la plus tendre amitié m'attachait à lui, et j'ai cherché, par tous les moyens que cette même amitié peut inspirer, à détourner de sa pensée de funestes projets qui prenaient quelquefois une telle action sur lui, que je le retenais de force pour dîner avec moi, ou pour prolonger une conversation qui pût le distraire. Que de fois j'ai mis de pieuses fraudes en œuvre, afin de détourner un orage dont les effets me faisaient trembler! Alors cet homme que j'avais vu si brillant et si heureux, cet homme que j'avais connu si pénétré, surtout de son bonheur, n'était plus qu'un faible enfant, pleurant devant des souvenirs. Oh! de quelles scènes cruelles j'ai été témoin! Quelles douleurs j'ai vues dans cette âme; quelles blessures

plus douloureuse qu'une autre pour ses amis ; il souffrait si cruellement depuis plusieurs années qu'on n'a pas pu regretter la vie pour lui ; mais ceux qui l'aimaient, ceux qui avaient pour lui l'amitié que je lui

profondes ! Mais une vérité que je dois dire, c'est que jamais, dans aucun temps, il n'a démenti son affection pour Murat ; jamais il n'a pu soutenir que je misse, dans une page de mes mémoires, un mot qui pût faire penser qu'il m'avait dit quelque chose contre Murat. « On me croira un ingrat », me répétait-il ! Enfin, pour calmer sa tête qui s'échauffait pour la moindre chose, je fis une note dans laquelle je disais que je ne tenais mes renseignements, en aucune manière, de M le duc de Lavauguyon, quoique je le visse souvent. Tout ce qu'il m'a révélé et confié, au reste, est en grande partie au moins de nature à être caché plutôt qu'à être publié. C'était un homme profondément malheureux que le duc de Lavauguyon, et il n'était pas fait pour l'être. Il avait de l'âme et du cœur, et ce ne fut qu'après avoir été violemment frappé par le sort qu'il a été en hostilité, comme il l'était, avec ses meilleurs amis. Dans les dernières années de sa vie, il ne voyait que moi et son beau-frère ; encore choisissait-il, de préférence, les heures où j'étais seule. Lorsqu'il perdit son beau-frère, je crus qu'il mourrait avec lui.

— Je n'ai plus que vous, m'écrivait-il le lendemain de cette mort. Mon Dieu ! ne soyez pas malade, car mon affection porte le malheur avec elle ! Je frappe de mort tout ce que j'aime !

Et c'est moi qui lui ai survécu !

Il aimait Murat avec une telle tendresse, que jamais il ne voulait me permettre de parler de lui en plaisantant ; et un jour il faillit attaquer de propos une personne de ma société, qu'il trouva chez moi, et qui parla légèrement de Murat.

— J'ai un regret qui devient chaque jour un remords, me disait-il, c'est d'avoir trompé Murat ! J'ai trompé cet homme, en partageant une affection avec lui. C'est indigne à moi.

La première fois qu'il me dit ce que je viens de rapporter, je crus qu'il voulait rire ; car certes il savait bien qu'il n'était

portais, ont regretté de le voir quitter le monde et la vie sans leur laisser un adieu et un souvenir presque ; et sa mort, pour ainsi dire subite, a doublé le deuil de sa perte dans le cœur de ses amis.

pas le seul ! mais pas du tout, la chose était des plus sérieuses. Non seulement il l'a répéta *sans varier*, mais j'ai dix lettres de lui, dans lesquelles il me le rappelle. Le curieux de cela, c'est que la femme était devenue pour lui un être odieux !

Il me racontait qu'un jour, étant à Naples, il était auprès de cette femme (elle logeait au palais). Son valet de chambre de confiance vint l'avertir que le roi le demandait. Aussitôt M. de Lavauguyon s'élança dans un escalier dérobé qui conduisait à une galerie commune, de laquelle il pouvait facilement regagner son appartement ; mais, à l'instant où il y arrivait, le roi y arrivait de son côté. Il était pâle, agité. Une pensée instinctive lui révélait qu'il était trahi. Il s'élança sur le duc, et, saisissant le bouton de sa redingote, il lui dit d'une voix étouffée :

— D'où venez-vous, monsieur ?

— Je ne puis le dire à Votre Majesté, répondit le duc avec fermeté.

— Je veux le savoir.

Le duc ne répondit rien.

— Je le sais, s'écria Murat furieux !

Le duc le regarda fixement.

— Non, sire, vous ne le savez pas et vous ne les aurez jamais.

Le roi se frappa le front, et retourna dans son appartement.

— Si vous saviez tout ce que j'ai souffert pendant que cet homme, qui avait tant fait pour moi, était là, comme un juge, pour me reprocher ma perfidie ! Il aurait été vengé s'il l'avait pu voir. Eh bien ! croiriez-vous, poursuivit le duc de Lavauguyon, que lorsque je racontai cette entrevue terrible à cette femme, elle ne comprit pas que le dramatique de cette scène était tout entier dans la perfidie dont elle et moi nous nous rendions coupables ?

— Oh ! lui dis-je, je vous comprends, moi ! Et plus que vous ne le pouvez croire ! J'ai aussi mes souvenirs !

Oui ! et comme ceux du duc de Lavauguyon, ils son

Je lui ai parlé de la conduite de Murat envers Joséphine, et il m'a confirmée dans la pensée que j'avais déjà, qui était que sa femme avait considérablement aidé à mettre Murat dans le parti ennemi ; j'ajouterai même que, dînant chez moi un jour avec le duc de Valmy, il disculpa totalement Murat d'être l'unique auteur du traité avec l'Autriche.

Quoi qu'il en fût, ce même soir de la fête de l'Hôtel-de-Ville, je vis tout ce qui allait résulter de ce qui s'annonçait ; et l'arrivée de la reine de Naples me parut du plus mauvais augure pour Joséphine.

La chaleur était étouffante dans toutes les salles de l'Hôtel-de-Ville, quelque grandes qu'elles fussent. L'empereur qui souffrait de rester en place dans cette triste journée parlait beaucoup plus souvent aux femmes.

On aurait dit qu'il voulait commencer son rôle d'impératrice ; car, pendant le temps qui devait s'écouler entre le départ de l'ancienne et l'arrivée de la nouvelle impératrice, il devait être chargé, à lui seul, du poids tout entier de la couronne. Il venait de faire une de ces tournées, et c'était toujours un mouvement extraordinaire que cela occasionnait, en raison de la foule qui l'entourait. Dans l'un de ces moments, je me trouvai debout et absolument derrière l'énorme corps de M. de Ponté, chambellan de l'empereur. Je lui criai qu'il m'étouffait ; mais il était si grand que

ineffaçables, c'est-à-dire qu'à côté s'élève une pensée de vengeance. Si, jusqu'à cette heure, le mal qui fut fait ne fut reconnu que par le silence, c'est que j'ai obéi à la voix de Dieu, qui commande l'oubli des injures. Il est des êtres qui lassent toutes les patiences.

pour faire arriver mes paroles à son oreille, il eût fallu un porte-voix ; bien loin donc de s'éloigner, je le sentis tout à coup *s'asseoir* pour ainsi dire sur ma poitrine. Je poussai un cri et m'évanouis tout à fait.

On me porta dans l'appartement intérieur de Frochot, où sa femme de charge vint me soigner ; mais je fus trop malade pour rentrer dans la salle de bal : je m'enveloppai dans ma pelisse et retournai chez moi. J'ignore donc comment la fête fut terminée ; mais j'ai su par ceux de mes amis qui s'y trouvaient que rien d'extraordinaire ne s'y passa jusqu'au départ de la cour.

L'impératrice fut au désespoir ; et, en rentrant aux Tuileries, les larmes qu'elle avait si longtemps contenues coulèrent en abondance. Elle avait passé sa vie à redouter un malheur comme celui du divorce ; et pourtant la faiblesse de son caractère le lui montrait toujours impossible, et maintenant elle frémissait devant ce même malheur, à présent qu'elle le voyait se dresser devant elle comme un fantôme menaçant et au moment de frapper.

Malgré ce qui s'était passé à l'Hôtel-de-Ville, Joséphine et l'empereur n'eurent aucune explication : depuis longtemps elle et lui en étaient à les redouter. Elles étaient funestes à tous deux. Napoléon détestait tout ce qui faisait *scène ;* et Joséphine, soit dans la croyance qu'une femme est plus intéressante quand elle pleure, soit que ce fût naturellement, ne pouvait dire une parole sans fondre en larmes ; et l'empereur, alors, devenait furieux contre elle et contre lui-même. Quelque terreur que lui inspirât l'empereur, cependant, Joséphine comprenait qu'il lui fallait parler ; mais jamais elle n'osait ouvrir

cette petite porte qui conduisait à son cabinet! Elle avait une extrême peur de l'empereur; et je vais en donner une preuve, qui est plutôt le fait d'une enfant que d'une souveraine, ou d'une femme prochainement destinée à l'être. Le fait que je vais citer s'est passé dans l'année qui précéda le couronnement.

Foncier[1], le bijoutier à la mode de l'époque de mon mariage, avait la clientèle non seulement de l'empereur, mais aussi de Joséphine. On ne portait pas une chaîne, un bijou, quel qu'il fût, qui ne sortît de la boutique de Foncier. Il avait en outre de très belles choses que Mme Bonaparte lui achetait fort souvent. Un jour il lui apporte des perles tellement belles, que voilà la pauvre Joséphine dans le plus cruel état. Ces perles lui tournaient la tête; mais le moyen d'aller parler *perles* à Bonaparte! Il aurait répondu comme Louis XVI : J'aime mieux un vaisseau. Avec l'argent des perles, l'empereur aurait eu un bataillon de 500 hommes ; les perles coûtaient 500,000 francs.

Joséphine n'osa donc rien dire de ces perles si désirées, mais elle ne crut pas devoir être aussi discrète avec Bourrienne, Bourrienne, homme vénal, et qui re-

[1] Foncier et Marguerite. Ils étaient à côté de Biennais, le singe violet. Foncier avait beaucoup de goût, mais il était horriblement cher. Sa famille était fort nombreuse et fort unie. Sa belle-sœur était Mme Jouanne, bonne et digne femme que je voyais beaucoup à Versailles, et pour qui j'avais une sincère amitié, ainsi que pour son mari qui est le plus honnête et le meilleur des hommes. Elle était mère de Mme Alexandre Doumerc, cette femme spirituelle qui chantait si bien, et qui était si agréable. Mme Jouanne est morte. C'est sa fille qui occupe sa maison de Versailles avec son père.

çut son congé pour des motifs graves, comme le savent ceux qui approchaient alors des Tuileries. Eh bien ! il arrangea l'affaire. On fit je ne sais quel arrangement pour que Berthier fît payer à la guerre un fripon qui n'aurait été payé que dans dix ans, à cent pour cent de perte, et qui le fut intégralement tout de suite ; aussi, en reconnaissance, il donna un million : ce million fut partagé je ne sais comment. Ce que je sais, c'est que le collier passa des magasins de Foncier dans l'écrin de Joséphine. Mais ce n'était rien de l'y avoir fait venir ; il fallait le pouvoir porter, et cela était difficile avec Napoléon, dont la mémoire était terrible de lucidité pour ces sortes de choses.

— Mon Dieu ! disait-elle à Mme de Rémusat, qui était dans la confidence, c'est-à-dire de l'embarras de mettre les perles.

Joséphine la connaissait trop bien pour lui parler de la façon dont elles avaient été payées.

— Mon Dieu ! lui disait Joséphine, je ne sais comment faire pour porter ces perles, Bonaparte me ferait une scène ! et pourtant c'est le présent d'un père à qui j'ai fait avoir la grâce de son fils.

C'était dans de pareilles occasions que l'impératrice était étonnante. Elle croyait que nous prenions tout cela pour vérité. Mme de Rémusat ne répondit rien ; mais elle observa que, pour une cause aussi juste, aussi belle, le premier consul ne dirait que peu de choses.

— Non, non ! s'écriait Joséphine toute tremblante, non, non ! Oh ! je frémis rien que d'y penser !

Cependant il fallut prendre un parti. Voilà celui que conseilla Bourrienne, vrai Figaro, ayant toujours un expédient tout prêt. Mme Bonaparte mit les belles

perles de Foncier, et se présenta hardiment, un jour d'opéra, devant le premier consul. Napoléon aimait beaucoup les perles : c'était, avec une robe blanche, ce qu'il préférait pour une femme. Aussitôt qu'il vit Joséphine avec ces belles perles, il fut à elle, et, l'embrassant, comme toujours alors, aussitôt qu'il la voyait :

— Comme tu es magnifique! lui dit-il. Qu'est-ce donc que ces belles perles? Ma foi, on les dirait fines, tant elles *ont de l'Orient.*

— Mais, répondit Mme Bonaparte, elles sont fines aussi, et tu les connais, tu les as vu cent fois!

— Moi?

Et le premier consul, stupéfait, regardait alternativement et sa femme et les perles.

— Sans doute ! ce sont les perles que la république cisalpine m'a données.

— Pas possible!

— C'est la vérité. Tiens, demande à Bourrienne et à Mme de Rémusat.

Celle-ci s'inclina mais sans dire un mot. Bourrienne ne fut pas aussi avare de paroles : il dit effrontément et même avec un sourire ironique qu'en effet c'était la république cisalpine qui avait donné les perles; et il ajoutait, en racontant ensuite l'histoire à Hambourg et à Altona :

— Je le crois bien que c'est la république cisalpine qui a donné les perles. Elles ont été payées avec l'argent d'une fourniture mal régularisée par Berthier, et que, maintenant, la république cisalpine va payer.

Napoléon, tout en disant : « C'est bien étonnant ! » crut à la république cisalpine et les perles demeurèrent. Bientôt elles se fondirent dans tous les bijoux

de la couronne de France, et devinrent un des joyaux les moins précieux de l'écrin impérial.

Une autre fois il s'agissait, pour Joséphine, de déclarer toutes ses dettes. Jamais elle ne voulait convenir de la totalité de la somme.

— Il me *tuerait !* criait-elle toute désespérée, il me *tuerait !*

Et jamais elle ne voulut que Duroc le déclarât à l'empereur.

— Je paierai sur *mes économies*, dit-elle.

Cette colère, en effet, était terrible à affronter. Cependant, deux jours après le 2 décembre, elle se résolut à parler à l'empereur. Elle prit conseil de Mme de Rémusat, d'abord, et, à celle-là, son conseil fut bon. Son avis était pour le silence, mais, malheureusement, le salon de Joséphine renfermait une foule de gens, et surtout de femmes, qui lui étaient funestes. Mme de Rémusat le lui dit; mais voyant qu'elle ne voulait rien écouter, elle rentra chez elle fort attristée. Joséphine, après avoir rassemblé toutes ses forces, monta en tremblant le petit escalier qui conduisait à l'oratoire[1] d'Anne d'Autriche! En approchant elle entendit parler. Le cœur lui battit; elle n'osait pas redescendre; elle n'osait pas entrer. Cependant, elle s'y hasarda et frappa un faible coup.

— Entrez ! dit Napoléon.

L'impératrice recula devant la figure qui se présenta à elle à côté de l'empereur : c'était Fouché; c'était son mauvais génie; la malheureuse femme le savait !

[1] Il formait le premier cabinet particulier de l'empereur.

En voyant Joséphine, l'empereur fronça le sourcil, mais il ne la renvoya pas. Il dit au contraire :

— C'est bien ! duc d'Otrante. Revenez ce soir, nous achèverons cette conférence.

Fouché se retira en jetant sur Joséphine un regard de méchanceté satisfaite ; car entre eux désormais c'en était venu à la mort, ou tout au moins à la perte de l'un d'eux. Ce qui est étrange, c'est que l'impératrice, qui toujours a parlé de Fouché comme de son ennemi, n'a jamais donné une cause de cette haine. Elle disait seulement qu'elle lui était inculquée par ses belles-sœurs, voilà tout !

— Que me voulez-vous ? demanda Napoléon à Joséphine.

Le ton glacial dont il lui fit cette demande la mit aussitôt en situation, et elle fondit en larmes. Elle demanda à l'empereur *pourquoi il voulait la quitter ?*

— Ne sommes-nous pas heureux ! dit-elle.

— Heureux ! s'écria Napoléon ! Heureux ! mais le dernier commis d'un de mes ministères est plus heureux que moi ! Heureux ! est-ce donc une moquerie que vous me faites ! Pour être heureux, il ne faudrait pas être tourmenté par votre jalousie insensée comme je le suis ! Chaque fois que je parle au cercle à une jeune femme agréable ou jolie, je suis certain d'avoir dans mon intérieur le plus terrible des orages. Heureux ! répétait-il. Oui, je l'ai été. Je serais même peut-être demeuré éternellement dans cette position, me rappelant assez notre amour pour n'en pas chercher un autre ; mais quand l'enfer est venu remplacer la paix ; lorsque la jalousie, la méfiance et la colère sont venues s'asseoir à mon foyer pour en chasser le bonheur et le repos, alors j'ai cherché, en

effet, un autre vie. J'ai prêté l'oreille à la voix de mes peuples, qui me demandent une garantie; j'ai vu que je sacrifiais de hauts et puissants intérêts à des chimères, et j'ai cédé.

— Ainsi donc, tout est fini? dit Joséphine d'une voix brisée.

— J'ai dû cimenter, je le répète, le bonheur de mes peuples; pourquoi m'avoir amené vous-même à voir un intérêt avant le vôtre; croyez que je souffre plus que vous peut-être; car c'est moi qui vous afflige.

Mais Joséphine n'écoutait aucune consolation; la parole de l'empereur ne frappait son oreille qu'avec un son : *il faut nous séparer!* Bientôt elle tomba sans connaissance aux pieds de Napoléon.

En voyant cette femme qu'il avait tant aimée, qu'il aimait encore, gisant à ses pieds sans aucun sentiment, l'empereur eut un moment de remords. Il la souleva; elle était pâle et froide, son cœur ne battait plus. « Je l'ai cru morte », dit-il le soir même à Duroc! Enfin, voyant qu'elle ne revenait pas à elle-même, il entr'ouvrit la porte de son cabinet et regarda dans le salon de service : par un hasard singulier, il ne s'y trouvait en ce moment que M. de Beausset[1]; l'empereur l'appela.

— Pouvez-vous porter l'impératrice dans vos bras, lui dit l'empereur, et la descendre chez elle?

Pour comprendre le burlesque à côté du drame, il faut connaître M. le marquis de Beausset (je ne parle

[1] M. le marquis de Beausset, neveu de l'archevêque de Beausset, homme de grand esprit et d'une mémoire la plus rare qui ait existé jamais.

ici ni de son amabilité ni de sa bonté, mais seulement de sa personne) : il est absolument sphérique ; et c'est un homme non seulement très gros, mais avec un si énorme abdomen et des bras si courts, que d'emporter Joséphine était pour lui un événement. Il y tâcha cependant, et, au bout de plusieurs efforts, il parvint à l'enlever dans ses bras; mais il fallait qu'elle et lui la portant dans ses bras pussent passer par ce petit escalier dans lequel l'impératrice elle-même avait peine à se retourner. Cependant il s'engagea dans le chemin périlleux, et commença à descendre doucement; mais qu'on se figure le tourment de M. de Beausset lorsqu'il entendit tout à coup une voix doucement lui dire :

— Prenez garde, vous me blessez avec votre habit et la garde de votre épée.

C'était en effet la poignée de son épée, qui entrait dans l'épaule de l'impératrice, et devait la blesser cruellement, ainsi que la broderie de l'habit. M. de Beausset le comprit et voulut retirer la malencontreuse épée; mais, dans ce mouvement, il faillit tomber avec son fardeau; alors l'empereur accourut. Il fit remonter M. de Beausset, et, prenant les pieds de l'impératrice, *toujours évanouie*, il descendit le premier, aidant ainsi M. de Beausset.

Le désespoir de l'impératrice fut horrible. L'empereur, résolu maintenant d'effectuer le projet de divorce, eut alors une fermeté toute romaine. Je me sers de ce mot parce que je suis certaine qu'elle n'a été mise à l'épreuve que par la plus grande majorité des opinions qui l'entouraient. Je suis certaine que jamais Napoléon n'aurait divorcé sans ses sœurs et sa famille.

Ce fut à cette époque que nous reçûmes une invitation pour aller à une chasse à Grosbois, chez le prince de Neufchâtel. Le temps était très froid ; nous y fûmes le matin déjeuner. Berthier était très bon avec tous les défauts qu'on lui as connus, et, parmi eux, on ne voyait pas encore celui de trahir un jour son bienfaiteur! aussi l'aimions-nous; et lorsque je voulus refuser à cause du froid excessif qu'il faisait, mon mari s'y opposa. Joséphine était à cette chasse, mais d'une tristesse profonde, et l'empereur affectait une gaieté qu'il n'éprouvait certes pas, la chose était facile à voir. Il y avait à peu près vingt femmes de priées pour la chasse, et autant pour le soir. La chasse fut gaie en apparence; on se plaça comme on voulut dans les calèches, et la chose n'en fut que mieux. J'étais avec Mme Duchatel, cette femme si excellente et si parfaite, et d'un esprit si charmant. Je passai ainsi une des matinées les plus agréables que j'eusse passées depuis longtemps. La conversation ne tarit jamais avec Mme Duchatel : elle comprend tout, répond à tout, et provoque en même temps une causerie féconde en réparties : il est plus facile d'avoir de l'esprit que d'en faire avoir aux autres.

La seule chose qui nous parut bizarre dans cette journée où tout fut à merveille, du reste, ce fut la manière dont nous fûmes logées ; on nous avait prévenu à l'avance que nous ne pouvions mener qu'un nombre de femmes de chambre pour nous toutes ; cela était gênant parce qu'il fallait nécessairement se rhabiller pour le diner. On avait pris un espace très considérable pour le service actif de l'impératrice ; de manière que le service d'honneur se trouva logé de la plus ridicule façon : nous étions dix dans la

même chambre, enfin, nous nous en tirâmes tant bien que mal, et notre toilette s'en ressentit fort peu, en résumé, malgré les éclats de rire que nous faisions au milieu de la confusion générale.

Après le dîner, Berthier avait imaginé de faire venir les acteurs de quelques petits théâtres. Jusque-là c'était bien, et son intention était louable ; mais Berthier était gauche avant tout, et il était un peu comme la duchesse de Mazarin ; il le prouva ce jour-là, comme tous les autres. Il devait lire la pièce qu'on jouait chez lui, devant l'empereur ; il n'en fit rien. Qu'arriva-t-il? Que Brunet, à qui il ne fallait pas demander d'avoir des procédés, choisit une des pièces où il faisait le plus rire ; *Cadet-Roussel, maître de déclamation.* Dans cette malheureuse pièce, Cadet-Roussel parle à chaque instant de la nécessité où il se voit de divorcer avec sa femme, parce qu'il *veut avoir des descendants ou des ancêtres.*

Au premier mot de cette pièce, l'empereur, soit qu'il la connût, soit qu'il sût ce qu'elle contenait, fronça le sourcil, puis se mit à rire, comme s'il n'y eût aucune application à faire ; mais Berthier était à lui seul une comédie entière. Aussitôt qu'il eut compris sa faute, il devint de mille couleurs, et cela en un seul instant ! Il y avait sur son visage un tel désappointement, qu'il fallait rire en le regardant. On sait qu'il mangeait beaucoup ses ongles : ce fut à eux qu'il s'en prit ce soir-là. Il travaillait ses doigts et les mettait en sang ! pour faire surtout comprendre le comique de sa position, il faut dire qu'il était placé contre le théâtre, et de manière que tout le monde le voyait parfaitement. Quant à la princesse, bonne et excellente personne, ne pouvant

penser que bien et bonté, elle riait de tout son cœur en entendant les bons mots de Brunet, convertis en sottises ce jour-là. Enfin, la pièce finit au grand contentement de tous, je crois ; car nous étions aussi malheureux que Berthier. Nous écoutions ; nous comprenions et nous n'osions pas lever les yeux du côté de l'empereur ni de l'impératrice. Enfin, la pièce une fois jouée, le rideau baissé, tout fut fini, et l'empereur, je crois, bien soulagé de cette sotte position, dans laquelle Berthier l'avait placé. Il y eut bal ensuite, et du moins, pendant qu'on dansait, l'impératrice ne craignit aucune remarque, aucun regard d'allusion. Pauvre femme !

Le lendemain de cette chasse, je fus déjeuner aux Tuileries. L'impératrice m'avait engagée la veille, et je m'y rendis avec d'autant plus d'empressement que sa position me faisait véritablement de la peine. Je savais ce que nous avions, et j'ignorais ce que nous aurions. Hélas ! lorsque je faisais cette réflexion, je ne savais pas être aussi près de la vérité.

Lorsque j'arrivai, Freyre [1] me dit que l'impératrice me faisait prier de passer chez elle par les couloirs extérieurs, sans entrer dans le salon jaune. Je la trouvai dans un boudoir qui était auprès de sa chambre à coucher. Elle était fort abattue et fort malheureuse : la chose devait être. Je la consolai, comme il faudrait toujours consoler les affligés, en pleurant avec elle. Elle me demanda ce que Junot pensait de son divorce, et si, dans Paris, on en parlait beaucoup. Le terrain était glissant. On blâmait

[1] Freyre était valet de chambre de confiance de l'impératrice. Il lui était fort attaché.

l'empereur dans la masse des opinions de Paris. Mais comment oser lui dire que Paris la plaignait ? Je connaissais son imprudence : elle m'aurait infailliblement nommée ; elle eût été cause que l'empereur m'aurait témoigné un extrême mécontentement, et cela sans aucun but, sans résultat et sans qu'il en pût résulter rien de bon pour elle. Je lui répondis que je ne voyais jamais les rapports qu'on envoyait au gouverneur de Paris, ce qui était vrai d'ailleurs, et que le duc d'Abrantès en savait plus que moi.

— Eh bien ! me dit-elle, engagez-le, de ma part, à venir déjeuner demain avec moi.

Quelquefois elle avait un ou deux hommes à déjeuner avec elle, mais très rarement ; en général, c'étaient des femmes.

Elle fut extrêmement affectueuse avec moi ce même jour ; et, pendant le déjeuner, elle me combla de marques d'affection. Combien je souffris encore en quittant les Tuileries ce jour-là, car je prévoyais que je n'y reviendrais plus pour elle.

Je remarquai ce même jour où je déjeunai pour la dernière fois aux Tuileries, la grande affluence de monde qui vint, après déjeuner, pour faire sa cour à l'impératrice. « C'est tous les jours ainsi, me dit Mme Rémusat. Je ne puis vous dire combien je reçois pour elle de marques d'intérêt ! Tous les jours je dois répondre à douze ou quinze lettres. On l'aime. Et puis, savons-nous qui nous aurons » ?

Elle pensait comme moi ! et je crois que son doute s'est terminé, comme le mien, par une certitude qui nous fit encore plus regretter Joséphine.

— Concevez-vous, me dit Mme de Rémusat, que plusieurs de ces dames que vous voyez assises là,

dans ce même salon, ont déjà minuté leur demande à l'empereur pour la nouvelle maison de l'impératrice ?

Je demeurai stupéfaite.

« Oui, » poursuivit-elle. Et elle me désigna sept dames du palais qui n'avaient été nommées qu'à la demande de Joséphine ; l'une d'elles, entre autres, n'ayant aucune fortune, portant un nom ordinaire, et n'étant enfin qu'une femme ordinaire elle-même, eh bien ! cette femme était une des premières en tête.

J'ai toujours eu de la répulsion pour les caractères plats et vils. J'éprouvai alors plus que cela : je ressentis une profonde indignation ; et lorsque je rencontre l'une de ces femmes-là aujourd'hui, je me fais violence pour la saluer.

Mais lorsque j'appris que Mme de Larochefoucault, parente et amie de l'impératrice, Mme de Larochefoucault, que Joséphine n'avait obtenue de Napoléon qu'à force de demandes et d'importunités, lorsque j'appris que celle-là avait demandé à la quitter, à l'abandonner, je le répète, j'ai éprouvé une de ces sensations plus douloureuses pour ceux qui les éprouvent que pour ceux qui en sont l'objet. Que sentent-ils ceux-là? Puisqu'ils bravent la honte, ils ne la redoutent pas !

Enfin le divorce fut prononcé. Tous les liens qui attachaient Napoléon à Joséphine furent rompus ! Ils avaient été mariés d'abord à la mairie, puis ensuite devant l'église, quatre ou cinq jours avant le sacre ; le Pape le voulut ainsi, et Napoléon, qui espérait toujours un enfant d'elle à cette époque, ne songeait pas encore au divorce.

Ce premier contrat de mariage, ou plutôt le relevé

de l'état civil, est singulièrement fait ; le nom de Joséphine y est étrangement écrit [1]. Par exemple, l'impératrice n'y est pas nommée de la Pagerie. Elle est née le 20 juin 1763, et dans l'acte délivré le 29 février 1829, sur lequel j'ai copié ce que je viens d'écrire, lequel acte est aussi authentique que possible, puisqu'il est copié sur l'état civil, il y est dit qu'elle est née le 23 juin 1767. L'empereur, né le 5 août 1769, y est nommé comme étant né le

[1] Du dix-neuvième jour du mois de ventôse de l'an IV de la république française, acte de mariage de NAPOLIONE Bonaparte, général en chef de l'armée de l'intérieur, âgé de vingt-huit ans, né à Ajaccio, domicilié à Paris, rue d'Antin, n° ; et de Marie-Joséphine-Rose de Tascher, âgée de vingt-huit ans, née à la Martinique, dans les îles Sous le Vent, domiciliée à Paris, rue Chantereine, n° , fille de Joseph-Gaspard de Tascher, capitaine de dragons, et de Rose-Claire Desvergers, dite Anaïs, son épouse.

Moi, Charles-Théodore Leclerc, officier public de l'état-civil du deuxième arrondissement du canton de Paris, après avoir fait lecture, en présence des parties et témoins : 1° de l'acte de naissance de Napolione Bonaparte, qui constate qu'il est né le 5 février 1768, de légitime mariage de Charles Bonaparte et de Lætitia Ramolini ; 2° de l'acte de naissance de Marie-Joséphine-Rose de Tascher, qui constate qu'elle est née le 23 juin 1767, de légitime mariage de Joseph-Gaspard, etc., j'ai prononcé à haute voix que Napolione Bonaparte et Marie-Joséphine-Rose de Tascher étaient unis en légitime mariage. Et ce en présence des témoins majeurs ci-après nommés, savoir : Paul Barras, membre du directoire exécutif, domicilié au palais du Luxembourg ; Jean Lemarrois, aide de camp capitaine du général Bonaparte, domicilié rue des Capucins ; Jean-Lambert Tallien, membre du corps législatif, domicilié à Chaillot ; Etienne-Jacques-Jérôme Calmelet, homme de loi, domicilié rue de la place Vendôme, n° 207 ; qui tous ont signé avec les parties et moi. (Suivent les signatures.)

5 février 1768. Je ne comprends rien à cela, et ne puis l'expliquer que d'une façon, c'est que Napoléon n'a pas voulu dire qu'il avait épousé une femme plus âgée que lui de six ans. Il s'en est rapproché autant qu'il l'a pu. On ne peut expliquer le fait que de cette manière. Il est aussi à remarquer que l'officier civil l'appelle toujours *Bonaparte;* lui, en signant, a écrit *Buonaparte.* Ce n'est, en effet, qu'après Campo-Formio qu'il signa *Bonaparte.* Quant au mariage chrétien, il fut béni par le cardinal Fesch, dans la chapelle des Tuileries, ainsi que je l'ai dit, quelques jours avant le sacre. Le prince Eugène emporta l'acte de mariage avec lui en Italie. Sa famille doit toujours le posséder.

La conduite du prince Eugène fut admirable dans cette circonstance. Obligé par sa charge d'archichancelier d'État d'aller lui-même au Sénat pour y lire le message de l'empereur, ce que tout le monde trouva d'une dureté accomplie, il fut admirable, et le peu de mots qu'il laissa échapper de son cœur brisé fut retentir dans le cœur de tous !

— Les larmes de l'empereur, dit le prince avec une noble dignité, suffisent à la gloire de ma mère !

Belles paroles, et touchantes dans leur simplicité !

Je ne parlerai pas de tout ce qui eut lieu alors. Les journaux ont raconté ce qui se fit. Les choses officielles sont généralement connues de tous. Je parlerai seulement de ce qui était plus à portée de ma connaissance que de celle du public.

Le lendemain du jour où le divorce fut publiquement annoncé (c'était, je crois, le 16 ou le 17 dé-

cembre), je me disposai à aller à la Malmaison, où l'impératrice s'était retirée. Je fis demander à une femme de la cour, que je nommerai pas, si elle voulait que je la conduisisse à la Malmaison : elle me répondit qu'elle *ne voulait* pas y aller. Du moins celle-là n'était pas fausse, si elle était ingrate. Je le fis proposer à une autre, qui refusa à l'appui d'un si pauvre prétexte, qu'il aurait mieux valu pour elle qu'elle fit comme la première. Je réfléchissais sur le peu de générosité et même de respect humain qu'on rencontre dans ce pays de cour, lorsque je reçus un billet de la comtesse Duchâtel.

— Mon mari se sert de mes chevaux, m'écrivait-elle ; voulez-vous de moi ? Je vous demande cela sans m'informer si vous allez à la Malmaison ; car je vous connais, et je suis sûre que vous avez le besoin de consoler un cœur souffrant.

Et moi aussi, j'étais sûre qu'elle irait à la Malmaison.

Je lui répondis avec joie que j'étais reconnaissante qu'elle m'eût choisie pour faire cette course, ou plutôt ce triste pèlerinage avec elle ; et que j'irais la prendre à une heure.

Lorsque nous arrivâmes à la Malmaison, nous trouvâmes les avenues remplies de voitures ; je fus bien aise de voir cette affluence, et je souffris moins en songeant à l'ingratitude de quelques personnes plus remarquées par leur éloignement, alors que si elles y eussent été. Lorsque nous fûmes entrées dans le château, nous eûmes de la peine, une fois arrivées au billard, à parvenir au salon où se tenait l'impératrice.

Nous la trouvâmes fort entourée. Jamais la cour

ne fut si grosse chez elle, même aux plus beaux jours de sa faveur. Mais les souvenirs de la Malmaison étaient terribles dans une pareille journée pour la pauvre femme ! car ils étaient heureux ! Elle paraissait bien comprendre au reste toute la force de cette comparaison d'un bonheur passé avec un malheur présent. Elle était assise près de la cheminée, à droite en entrant, au-dessous du tableau d'Ossian, par Girodet[1]. Sa figure était bouleversée. Elle avait eu la précaution de mettre une immense capote de gros de Naples blanc, qui avançait sur ses yeux, et cachait ses larmes lorsqu'elle pleurait plus abondamment à la vue de quelques personnes qui lui rappelaient ses beaux jours passés. Lorsqu'elle me vit, elle me tendit la main et m'attira à elle.

— J'ai presque envie de vous embrasser, me dit-elle. Vous êtes venue le jour du deuil !

Je pris sa main et la portai à mes lèvres. Elle me paraissait, en ce moment, digne des respects de l'univers.

Mais lorsque je la quittai pour aller m'asseoir, et que je pus l'examiner à mon aise, il se joignit à ce sentiment une profonde pitié, en voyant à quel point elle devait être malheureuse ! C'était la douleur la plus vive, la plus avant dans l'âme. Elle souriait à chaque arrivant, en inclinant doucement la tête avec cette même grâce qu'elle avait toujours. Mais en même temps on voyait, malgré ses efforts, les larmes jaillir de ses yeux; elles roulaient sur ses joues, venaient

[1] Ce n'est pas la Malvina et l'Ossian de Gérard ; c'est le sujet assez confus, représentant les guerriers d'Ossian recevant Kléber, Hoche, Marceau, etc., aux Champs-Élysées.

tomber sur la soie de sa robe et cela sans effort. C'était le cœur qui repoussait au dehors les larmes dont il était rempli. On voyait qu'il lui fallait pleurer, ou bien qu'elle aurait étouffé. Je repartis vers cinq heures avec Mme Duchâtel. Nous nous communiquâmes nos réflexions : elles étaient les mêmes. Et, en effet, tout ce qui avait une âme ne pouvait penser que d'une manière.

La reine Hortense était auprès de sa mère, pour l'aider à supporter le poids de ces pénibles journées qui avaient toute l'amertume de la nouveauté d'un malheur. Nous parlâmes longtemps des temps passés. Pauvre fleur brisée elle aussi ! Que d'heureux jours elle avait vu s'écouler dans cette retraite enchantée où, maintenant, le deuil et le malheur étaient venus remplacer des joies que rien n'avait pu égaler, comme rien aussi n'avait pu les faire oublier.

— Vous viendrez souvent nous voir, n'est-ce pas ? me dit-elle.

Elle vit que j'étais émue et me prit la main en me disant :

— J'ai tort de vous demander une chose que je suis certaine que vous ferez.

Elle avait raison.

L'empereur fut presque reconnaissant pour les femmes qui avaient été à la Malmaison. Celles qui, au contraire, n'y furent que plusieurs jours après, furent mal notées dans son esprit. J'y remarquai, dans les premiers moments, la duchesse de Bassano, la duchesse de Rovigo, Mme Octave de Ségur, Mme de Luçay, sa fille, Mme de Ségur (Philippe), la duchesse de Raguse, toutes les dames de la reine Hortense, la maréchale Ney et plusieurs dames du palais, mais pas toutes.

Comme l'empereur n'avait rien ordonné, il y eut plusieurs personnes qui crurent le deviner et faire merveille en agissant contre sa parole en croyant suivre sa pensée ; elles se trompèrent en entier et le virent plus tard.

La nouvelle cour de l'impératrice à la Malmaison fut formée selon son goût, pour la plus grande partie des femmes qui la composaient : Mme la comtesse d'Arberg, dame d'honneur et comme surintendante de la maison de l'impératrice; Mme Octave de Ségur, Mme de Rémusat, Mme de Vieil-Castel, Mme Gazani et puis, plus tard, Mlles de Mackau et de Castellane. Tout cet entourage formait une maison agréable, surtout en y ajoutant celle de la reine Hortense et surtout elle-même. Quant aux hommes, excepté M. de Beaumont et M. Pourtalès, je n'aimais pas les autres. M. de Monaco surtout et M. de Montliveau étaient pour moi deux répulsifs ; j'ai toujours eu en aversion les hommes impolis ; je ne sais pourquoi j'en ai peur comme quelque chose de nuisible. Cela annonce, dans une femme comme dans un homme, au reste, de la sottise et de la méchanceté mêlée d'orgueil. M. de M..., au reste, inspirait le même sentiment ; car le jour où M. de Pourtalès le remplaça comme écuyer, les chevaux se réjouirent dans leur écurie. M. de Beaumont, chevalier d'honneur de l'impératrice, était bon et fort amusant ; je l'aimais beaucoup, ainsi que son frère que nous avions chez Madame. L'autre chambellan était M. de Vieil-Castel, homme considérablement nul. Plus tard il y eut un autre homme que j'aimais et estimais bien ainsi que sa femme : cet homme, attaché à la maison de l'impératrice comme capitaine de ses chasses, M. Van Berchem, était le plus cher ami de mon mari et il est

demeuré le mien; il est celui, au reste, de tous ceux qui ont du cœur et savent apprécier son noble et bon caractère; sa femme, charmante personne, augmentait encore le nombre des jolies femmes de la cour de la Malmaison.

A mon retour d'Espagne j'y fus souvent: je n'aimais pas Marie-Louise et j'aimais Joséphine. Elle m'engagea à venir pour quelques semaines à la Malmaison, mais je ne pus accepter : j'étais alors bien malade et l'état de ma santé ne fit qu'empirer. Mais j'y allais souvent et toujours avec le même plaisir.

La vie était uniforme: l'impératrice descendait à dix heures; à dix heures et demie on servait le déjeuner, auquel se trouvaient toujours quelques personnes de Paris; l'impératrice plaçait auprès d'elle les deux personnes les plus éminentes. Lorsque le vice-roi était à la Malmaison, il se plaçait en face d'elle et mettait à ses côtés les deux personnes après celles que sa mère avait choisies; la reine Hortense également. Mme d'Arberg nommait aussi deux personnes pour être placées à côté d'elle. Cet usage était pour dîner comme pour déjeuner; après déjeuner, on allait se promener dans le parc; c'était, en 1809, la même allée qu'en 1800. On allait jusqu'à la serre, ou bien l'impératrice allait voir les pintades, les faisans dorés qui étaient dans les volières avec d'autres oiseaux rares, et leur porter du pain. Quelquefois après dîner, et en été nous allions sur l'eau avec le vice-roi qui nous faisait des peurs à mourir, puis on rentrait; l'impératrice se plaçait à son métier de tapisserie et, lorsqu'il y avait peu de monde, on faisait la lecture, tandis que l'aiguille passait et repassait dans le canevas. Mais à la Malmaison, cependant, il était difficile que cela fût.

Après dîner, le plus souvent, on allait se promener et en rentrant on faisait de la musique dans la galerie, tandis que l'impératrice faisait un wisk ou ses éternelles patiences. On prenait le thé et puis la soirée était terminée. Une fois que l'impératrice fut revenue à la Malmaison comme dans un exil, il fut impossible d'y ramener cette gaieté qui y avait régné pendant les premières années du Consulat. Ainsi, il n'y eut plus de spectacle et la salle ne servit plus à rien. Navarre fut plus bruyant. Je raconterai la vie de Navarre dans la troisième partie de cet article.

FIN DU TOME TROISIÈME

TABLE

DU TROISIÈME VOLUME

Salon de Mme de Montesson, à Paris et à Romainville.... 1

Salon de Mme de Genlis, à l'Arsenal.................. 73

Salon de la Gouvernante de Paris (1806 à 1814)......... 143

Salon de l'impératrice Joséphine :

Première partie. — Mme Bonaparte.................. 307

Deuxième partie. — L'impératrice Joséphine.......... 371

Paris. — Imp. Paul Dupont (Cl.) 147.10.93.

